MASTER
NEGATIVE
NO. 91-80077-5

MICROFILMED 1991

COLUMBIA UNIVERSITY LIBRARIES/NEW YORK

as part of the
"Foundations of Western Civilization Preservation Project"

Funded by the
NATIONAL ENDOWMENT FOR THE HUMANITIES

Reproductions may not be made without permission from
Columbia University Library

COPYRIGHT STATEMENT

The copyright law of the United States -- Title 17, United States Code -- concerns the making of photocopies or other reproductions of copyrighted material...

Columbia University Library reserves the right to refuse to accept a copy order if, in its judgement, fulfillment of the order would involve violation of the copyright law.

AUTHOR:

BERSOT, ERNEST,
1816-1880

TITLE:

UN MORALISTE; ETUDES
ET PENSEES...

PLACE:

PARIS

DATE:

1882

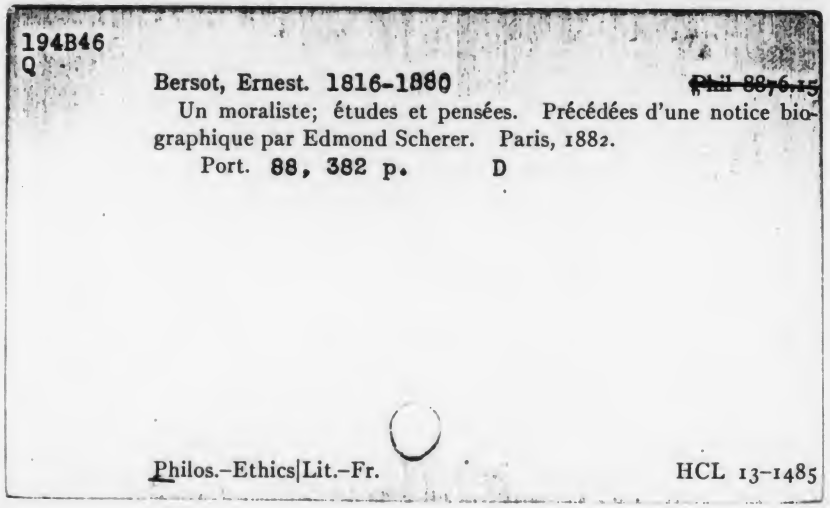
Master Negative #

91-80077-5

COLUMBIA UNIVERSITY LIBRARIES
PRESERVATION DEPARTMENT

BIBLIOGRAPHIC MICROFORM TARGET

Original Material as Filmed - Existing Bibliographic Record


194B46
Q

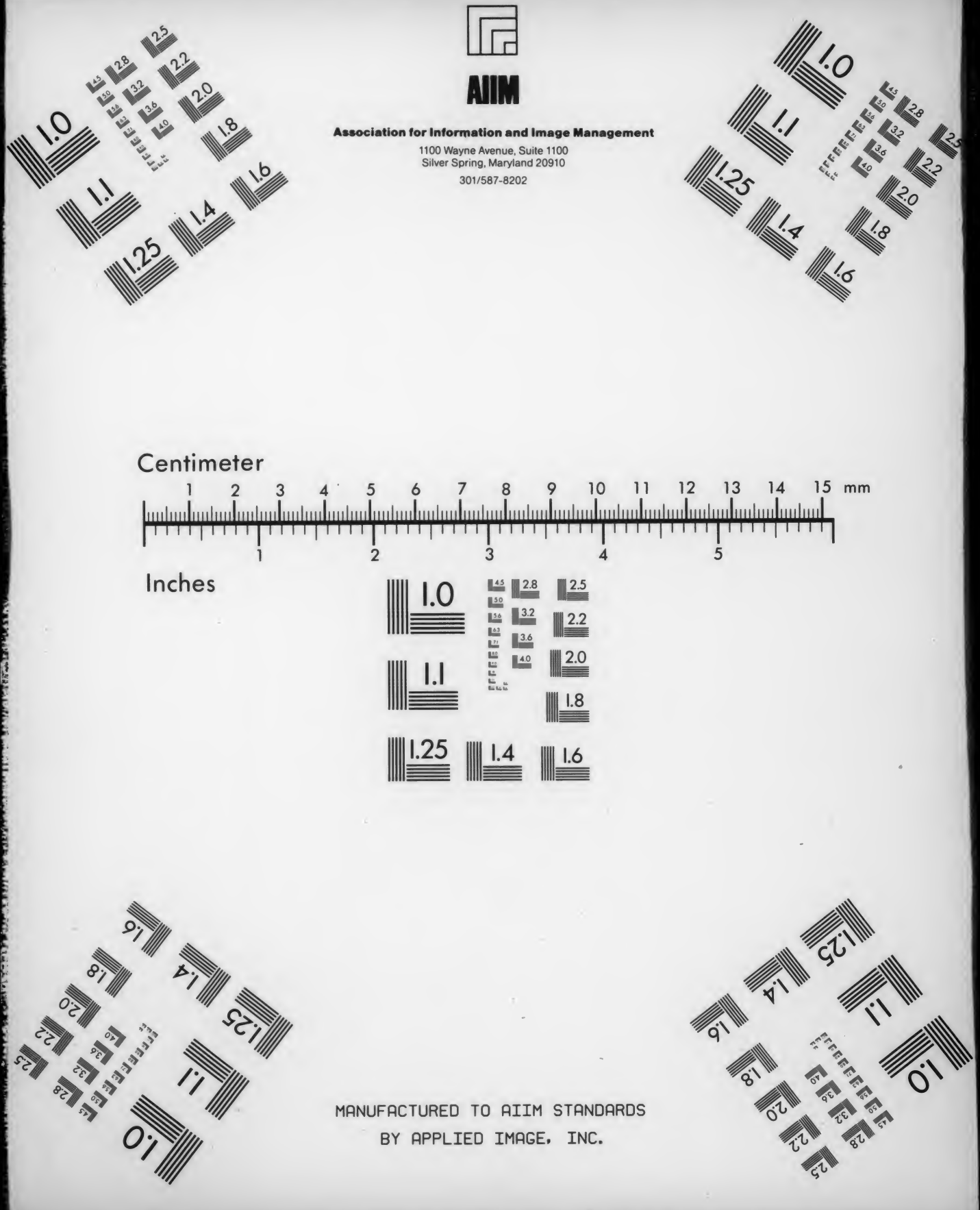
Bersot, Ernest. 1816-1880 ~~Phil 8876.15~~
Un moraliste; études et pensées. Précédées d'une notice biographique par Edmond Scherer. Paris, 1882.
Port. 88, 382 p. D

Philos.-Ethics|Lit.-Fr. HCL 13-1485

Restrictions on Use:

TECHNICAL MICROFORM DATA

FILM SIZE: 35mm REDUCTION RATIO: 11
IMAGE PLACEMENT: IA (IIA) IB IIB
DATE FILMED: 6/17/91 INITIALS M.T.
FILMED BY: RESEARCH PUBLICATIONS, INC WOODBRIDGE, CT


AIIM
Association for Information and Image Management
1100 Wayne Avenue, Suite 1100
Silver Spring, Maryland 20910
301/587-8202
Centimeter
1 2 3 4 5 6 7 8 9 10 11 12 13 14 15 mm
Inches
1 2 3 4 5
MANUFACTURED TO AIIM STANDARDS
BY APPLIED IMAGE, INC.

194B46 Q
Columbia University
in the City of New York
Library

Bought from the
F. A. Schermerhorn
Fund
1899

UN

MORALISTE

OUVRAGE DU MÊME AUTEUR

Questions d'enseignement, études sur les réformes universitaires, 1880. 1 vol. in-16. 3 fr. 50 c.

VERSAILLES, IMPRIMERIE CERF ET FILS, RUE DUPLESSIS 59.

COLUMBIA UNIVERSITY LIBRARY

Heliog Dujardin

Imp. Ch. Gourdon, Paris

UN

MORALISTE

UNIVERSITÄTS-
BIBLIOTHEK

ÉTUDES ET PENSÉES

D'ERNEST BERSOT

PRÉCÉDÉES D'UNE NOTICE BIOGRAPHIQUE

PAR

EDMOND SCHERER

Avec une photographie de M. Bersot

PARIS
LIBRAIRIE HACHETTE ET Cie
79, BOULEVARD SAINT-GERMAIN, 79
1882

COLUMBIA
UNIVERSITY
LIBRARY

ERNEST BERSOT

Je remplis, en publiant ces Études, un devoir que l'amitié de Bersot m'avait légué. Il avait désiré que je tirasse de ses écrits deux volumes, dont le premier a déjà paru et renferme les *Questions d'enseignement;* c'est le second que je donne aujourd'hui, sous un titre que l'auteur avait lui-même indiqué et qui en marque bien, en effet, le caractère. J'ajoute que, pour cet ouvrage comme pour le précédent, j'ai eu le concours le plus précieux, celui de M. Délerot, que le défunt avait lui-même associé à ma tâche et qui en a partagé tous les soins avec moi.

La préface naturelle d'un recueil tel que celui-ci est une notice sur la vie et les travaux de l'auteur. Il en a paru plusieurs au lendemain de sa mort. On aimera à trouver ces souvenirs réunis ici, et complétés par les renseignements que la famille de Bersot a bien voulu mettre à ma disposition.

I

Notre ami était d'origine suisse et protestante. Son père était un horloger du joli village des Brenets, dans le canton de Neuchâtel, à peu de distance de la frontière française. L'horloger des Brenets avait quitté son pays de bonne heure et avait porté son industrie

JUN 9 1899 Librairie 07 2.402.

273770

à Surgères, petite ville de la Charente-Inférieure. Il y avait épousé une personne du pays, une catholique, et c'est de ce mariage que naquit, à Surgères, le 22 août 1816, Pierre-Ernest Bersot. Ce dernier donnait ces détails, peu de temps avant sa mort, à l'un de ses compatriotes neuchâtelois, et il ajoutait : « On me donna la religion de ma mère, et aucun acte ne fut fait pour réclamer ma naturalisation française. Je suis même entré à l'École normale dans cette situation qui ne fut pas remarquée, et je n'ai été naturalisé qu'en 1848. Je ne suis jamais allé en Suisse, mais j'ai toujours songé à elle, et c'est un de mes profonds regrets de ne l'avoir pas vue ; je serais allé d'abord dans le coin où est né mon père, dont il nous entretenait toujours et que j'avais appris de lui à aimer. Je suis avec un vif intérêt toute votre histoire, et ne me regarde pas comme un étranger. Peut-être vous dois-je deux grandes passions que j'ai, l'amour de la nature et de l'indépendance. Je ne les renie pas et ne vous renie pas. »

De Surgères l'horloger des Brenets avait été s'établir à Rochefort, dans le même département. C'est là qu'Ernest Bersot fit ses premières études. Il n'avait pas six ans quand on le mit au collège et quand il commença à apprendre le latin. On raconte qu'il remporta dès la première année tous les prix, et qu'étant le plus petit comme le plus jeune de sa classe, on le mit sur une table pour le couronner.

En 1824, la famille de Bersot se transporta à Bordeaux, où, pour le coup, elle se fixa définitivement. L'enfant, âgé alors de huit ans, fut d'abord placé dans une institution dirigée par les Maristes, puis au collège de la ville. Il grandit à Bordeaux, y acheva ses études, y enseigna plus tard et il y revint toujours le plus souvent qu'il put. Bersot se tenait volontiers pour

Bordelais. Il aimait le pays et son climat, ses habitants et leur esprit. Son courant allait à Montaigne et à Montesquieu. Ses classes terminées, il resta au collège comme maître d'étude pendant trois ans, se préparant au baccalauréat, puis à l'Ecole normale supérieure. Il s'était destiné de bonne heure à l'enseignement, et il en fit l'apprentissage dans les fonctions les plus ingrates.

C'est à ce moment, lorsque Bersot était à Paris, concourant pour l'admission à l'Ecole normale, que commence une correspondance d'un grand intérêt. Sa famille a conservé les lettres dans lesquelles le jeune normalien racontait à ses parents et à sa sœur les événements de sa studieuse existence, ses impressions, ses projets. Le lecteur comprendra combien nous avons été heureux de pouvoir mettre sous leurs yeux ce témoignage vivant de la formation du caractère et de l'esprit de notre ami.

Nous sommes au commencement d'octobre 1836. Bersot est déjà à Paris depuis quelques jours. Il a concouru et il attend la sentence de ses juges, mais il a pu assister à la séance de rentrée de l'Ecole. « Nos examens ont commencé lundi, écrit-il ; mercredi, j'avais tout fini. L'histoire a été assez mal, la philosophie très bien ; le grec et le latin ne peuvent, je crois, me faire tort. Du reste, la faiblesse a été générale en histoire. Hier a eu lieu la séance d'ouverture. Il y avait une foule de professeurs, puis MM. Guizot et Cousin. Celui-ci, dont brillait l'œil de feu, a lu un long rapport sur l'Ecole et presque sur chaque élève en particulier. Ce rapport est d'une sévérité remarquable. Après cela est venu M. Guizot, petit homme pâle avec un front superbe ; regard sombre. Il a parlé quelque temps sur la mission des élèves de l'Ecole et a fait beaucoup de sensation. »

Comme il n'est pas encore caserné, le jeune homme est maître de son temps et il fait connaissance avec la grande ville : « Quelques mots sur ma vie. Ces jours-ci j'appartiens à Paris, mais à moi pas du tout ; c'est ce qui peut m'arriver de mieux. Je me couche et me lève tard, déjeune dans ma chambre avec quelques fruits, et vais dîner vers cinq heures. Je suis très bien servi pour vingt-cinq sous, et de plus je dîne avec un de mes concurrents. J'aime la compagnie à table. Je suis allé hier au Théâtre-Français. On y jouait une pièce nouvelle ; tout était plein. Mlle Mars a fait fureur. Quelle femme ! le public est encore amoureux d'elle à cinquante-sept ans, comme il l'était il y a trente ans. Il s'élevait dans la salle des frémissements qui éclataient en applaudissements des pieds et des mains et en bravos. J'avais prudemment laissé ma montre et ma bourse chez moi. »

On reconnait ici un trait de caractère. Bersot a toujours été circonspect, avisé. Ses lettres témoignent d'un bon sens qui ne se dément guère. Il y a de la gaieté, point de folie ; du sentiment, point de passion.

Quelques semaines plus tard, nous le trouvons reçu et installé à l'Ecole, mais ne sachant encore à laquelle des branches de l'enseignement il sera voué. C'est M. Cousin, en effet, le directeur de l'Ecole, qui décidait des vocations avec l'autorité un peu impérieuse qui lui était propre. Bersot, lui, inclinait dès le commencement pour la philosophie ; il se serait cependant arrangé d'une classe de lettres. Quant à la grammaire, il l'excluait absolument : « Ce que je déteste le plus au monde, dit-il, c'est la grammaire, et je suis capable de tout pour ne pas être enrôlé sous ses drapeaux. » Bersot est resté toujours assez étranger à la philologie comme à l'histoire. Mais voyons quelles

furent ses premières impressions d'Ecole normale.

« Ma position avec tous mes camarades est fort bonne ; j'ai quelque ascendant et je suis aimé. Notre position est la même, nous sommes tous à nous faire laborieusement notre carrière, et cette communauté de besoins nous rapproche. M. Gibon, le professeur de latin et le plus influent de nos maîtres sans contredit, nous parle avec beaucoup de douceur. Il a beaucoup contribué à mon admission, à ce qu'on m'a dit. Il m'a accusé ces jours-ci d'avoir été un peu romantique dans mon discours français. Ce n'est pourtant pas, a-t-il ajouté, ce qui dominait ; votre discours avait de fort bonnes choses et vous étiez bien placé. D'un autre côté voici ce que M. Rinn, l'un des inspecteurs, a dit de moi : M. Bersot est un provincial qui n'a pas les formes de langage des Parisiens, mais il sait beaucoup de latin et a de l'élégance dans l'esprit. L'Ecole devra en faire quelque chose de distingué. — Je rapporte ses propres expressions, sans les changer par modestie ; je ne serais content qu'à moitié si vous ne saviez pas cela, et je vous le dis comme je me le répéterais à moi-même. Après tout, je ne sais vers quoi on me portera. Ma vocation se dessinera peu à peu et on me la fera sentir ; nous autres, gens de la province, il est difficile de nous placer. M. Cousin a choisi d'avance, dans les concours, des jeunes gens pour les principales branches, et il les force bon gré mal gré à devenir de grands philosophes ou de grands littérateurs. A quoi suis-je bon ? Voilà ce que je me demande depuis quelques jours sans pouvoir y répondre, ni savoir si je ferais mieux de me porter vers la philosophie ou les lettres. C'est un problème assez intéressant pour moi et que je me reconnais incapable de résoudre. Croiriez-vous que je me reprends à regretter le collège de Bordeaux, mes anciens élèves, ma petite domi-

nation ; j'enrage de n'avoir plus que moi à mener. »

On remarquera dans ces derniers mots une trace de la vocation pédagogique, du goût pour le gouvernement des jeunes esprits ; il y en a plus d'un indice dans les lettres que j'ai entre les mains.

L'année avance, les notes sont bonnes, et M. Cousin commence à abaisser un regard favorable sur le jeune provincial : « Je suis second en philosophie, et ma note particulière, que M. Viguier m'a lue, dit que j'ai un très grand zèle pour la philosophie : esprit pénétrant et ayant fait de très grands progrès pour l'exposition. » Et là-dessus une touchante expression de tendresse filiale : « Je repasse souvent ma vie et voici ce qui me revient à l'esprit. J'étais à croupir à Bordeaux ; Gibon s'est épris d'amour pour moi avant de me connaître, et je suis entré à l'Ecole presque par lui seul. J'ai été admissible neuvième, admis sixième. En philosophie, j'ai été cinquième, puis troisième, puis second. En ce moment je suis sûr d'entrer en philosophie. J'ai de la peine à croire à tout ce bonheur. Je sais enfin que vous vous portez bien, que vous êtes tous réunis. Il n'y a plus qu'une chose qui me manque, et, ces vacances, il ne me manquera plus rien. Soyez heureux, heureux par moi ! Je suis presque jaloux de votre bonheur quand ce n'est pas moi qui vous le donne. Que je puisse ensuite vous avoir avec moi, mes deux bons vieux, et vous rendre la vie bien douce ! Cette pensée me relève dans mes moments d'abattement. »

Plus de doute, Jupiter a parlé et l'oracle est favorable. C'est en 1837, à la fin de l'année scolaire, à la veille des vacances : « Me voilà philosophe, pour certain et très certain, s'écrie Bersot. Hier, j'ai passé mon grand examen avec M. Cousin ; il m'a tenu longtemps, m'a interrogé avec bienveillance quoique avec les formes accoutumées, c'est-à-dire brusques et effrayantes, et à la fin il m'a fait un beau compliment, précieux de la part d'un homme comme lui, et il m'a enrôlé dans son régiment. Il a encore parlé de moi plus tard avec la même bienveillance. Vous dirai-je que mes camarades étaient presque aussi contents que moi de mon succès ? La journée d'hier a décidément été heureuse. J'avais reçu la lettre de papa à midi et presque immédiatement après j'ai passé. Cette lettre m'avait donné du courage en me disant combien j'étais aimé de vous. Soyez donc heureux, mes bons amis ; je le suis par vous, soyez-le par moi. Tu te rappelles, bonne mère, avec quelle impatience j'attendais ton retour de notre pays, lors des concours d'admission ; tu revins la veille, et mes compositions réussirent ; je travaillai avec confiance, je t'avais près de moi. Nous sommes bien éloignés maintenant, mais c'est votre souvenir qui me soutient, et vos douces lettres qui réveillent ce souvenir. »

Je multiplie sans scrupules ces extraits où ceux qui ont connu Bersot auront tant de plaisir à retrouver son esprit et son cœur. Il s'y laisse voir partout, il s'y livre quelquefois. « Je t'annonce, ma bonne mère, que j'ai maintenant un petit caractère doux comme un agneau. Notre maison est une sainte maison où personne ne se déchire, pas plus que dans un couvent. Il y a des gens de toutes les façons, des prétentions de toute espèce ; je me roule en boule, je rentre toutes mes aspérités : on me tient pour le plus grave de tous mes collègues. » Qui ne croit le voir à ce portrait, le voir et l'entendre ? C'est sa légère raillerie, c'est l'homme qui observe, s'amuse et se possède.

M. Cousin a toujours eu le don d'inspirer à Bersot, avec une admiration et même un attachement sincères, je ne sais quelles tentations d'ironie. L'Ecole avait eu

un congé à l'occasion du mariage du duc d'Orléans ; seulement le feu d'artifice était à dix heures, et les élèves avaient dû rentrer à neuf heures et demie. « Encore cette demi-heure était-elle de grâce, écrit notre normalien ; l'autorité nous avait promis de fermer les yeux sur cet abus. On avait demandé à M. Cousin de nous donner jusqu'à onze heures : Messieurs, a-t-il répondu, j'étais à l'Ecole du temps des fêtes pour la naissance du roi de Rome, fêtes magnifiques, et savez-vous ce que nous en avons vu ? Les illuminations du Panthéon, depuis la cour de l'Ecole ! — Comme il n'avait rien vu autrefois, nous ne devions rien voir non plus ; n'était-ce pas logique ? »

Bersot profite d'un congé pour aller à Versailles, et il est curieux de rencontrer ses premières impressions sur des lieux où il devait passer une grande partie de sa vie. « J'ai vu le Musée, les appartements, les eaux jouer... Je n'avais jamais conçu une telle magnificence. Ah ! ma pauvre sœur, que sont tes fauteuils, tes rideaux, tes tapis, même le tapis à points rouges ! »

Une autre fois, il a été invité à dîner chez l'un de ses professeurs, un homme riche, chez qui le service était soigné et dont les mets parurent exquis à l'humble provincial. « J'avais peur avant d'entrer, dit-il ; une fois installé, j'ai regardé comment faisaient les autres afin ne pas commettre de bêtises. J'ai conté de temps en temps une anecdote, j'ai parlé, j'ai observé surtout. C'est fort amusant. On a apporté à la fin du dîner des bols de couleur avec des verres de couleur dedans. Ah çà, me disais-je, est-ce une veilleuse ? Point du tout, c'était pour se laver les doigts et la bouche. J'ai attendu, j'ai regardé, et j'ai exécuté l'opération avec aplomb. Il y avait dans ce verre de l'eau chaude qui sentait très bon ; un de

mes voisins inexpérimenté a bu une bonne partie de cette eau. »

Les vacances si désirées arrivèrent, les premières vacances, puis commença une seconde année d'études. Elle fut marquée par un événement que Bersot raconte en ces termes : « Nous sommes ce matin dans l'attente de M. Cousin, qui va venir installer notre nouveau directeur des études à la place de M. Viguier. C'est un jeune professeur de philosophie de trente ans, qui est sorti il n'y a pas longtemps de l'Ecole normale. Tu vois qu'il fait bon passer par cette chère Ecole, surtout quand on est philosophe. Il avait assisté à mon examen de philosophie devant Cousin ; il y prêtait grande attention, et j'ai lu quelquefois sur sa figure si j'étais dans la bonne voie. Il était professeur à Versailles. C'est un nommé Vacherot, jeune homme très modeste et très travailleur. Quelle admirable position il a maintenant ! »

Bersot passa ses examens de licence ès lettres au mois d'avril 1838. Il fut reçu le quatrième sur vingt et un concurrents. A mesure que le terme de ses études approchait et qu'il prenait conscience de ses progrès, il se hasardait à faire des rêves d'avenir. Il savait que M. Cousin portait un intérêt particulier à la classe de philosophie et s'attachait à assurer le sort des jeunes gens dont il avait reconnu le mérite. Le père de Bersot aurait voulu que son fils cherchât à se fixer à Paris ; mais le normalien n'entrait nullement dans ces projets. Son ambition était d'être envoyé dans le Midi, aussi près de Bordeaux, c'est-à-dire de sa famille, que possible. « Il me tarde de faire une classe, d'être chez moi, d'avoir des élèves que je dirige, que j'instruise ; je n'ai pu me défaire de mes goûts de maître d'étude. Enfin, si tu veux savoir toute mon ambition, c'est d'arriver à Bordeaux, et pourquoi ne pourrais-je l'espérer ? Puis,

après quelques années d'enseignement à Bordeaux, je tâcherai de devenir proviseur de quelque grand collège de province. Je veux être proviseur. Ainsi organisée, ma vie serait plus tranquille que si j'étais à Paris, dans quelque misérable place, loin de vous, sacrifiant tous mes goûts. Je serai content, et je pourrai me faire connaître tout comme si j'étais au centre, et, de plus, je pourrai avoir une considération particulière, une influence que je n'obtiendrais point à Paris. Je suis peu ambitieux ; seulement il est des choses auxquelles je ne pourrai jamais renoncer : c'est de vivre avec vous, c'est la considération dans la ville que j'habiterai, c'est de faire quelque ouvrage sérieux qui donne ici (à Paris) bonne opinion de moi. Presque tout cela est en mon pouvoir. Je resterai ainsi maître de moi, et n'est-ce rien, mon bon père, que d'être maître de soi ? Il suffit pour cela de borner ses désirs. »

Ainsi le futur directeur d'études s'annonce dès le début, se dessine de plus en plus. Chose étrange ! Tout l'esprit de son gouvernement de la jeunesse, lorsqu'il fut à la tête de l'Ecole normale, se retrouve déjà sous la plume de l'élève de seconde année ! « Je fais enrager nos surveillants. Ce sont de fort honnêtes gens, mais qui adorent à deux genoux le règlement. Ils voudraient le faire revivre, et, moi, je n'aime pas ces revenants. Quand ils en ont exhumé quelque vieil article, je vais en causer avec le directeur, qui a beaucoup de bon sens et qui reconnaît enfin l'inutilité de cette innovation, de sorte que nos gens sont obligés de rengainer leur article. Le directeur me disait ce matin : Est-ce que vous ne cherchez pas à vous faire une position à part des autres élèves, à esquiver le règlement ? — Je lui demandai à quoi il faisait allusion. — C'est, dit-il, que votre surveillant trouve que vous vous mettez fort

à votre aise ; il n'ose vous avertir, et cela le force à tolérer ces abus chez d'autres. — Je lui ai fait voir qu'il n'y avait en effet aucun abus. »

II

A la fin de ses trois années d'Ecole normale, en 1839, Bersot passa son examen d'agrégation et fut nommé aussitôt professeur de philosophie au collège de Rennes. Mais il ne fit que passer à Rennes, et échangea cette position contre celle d'agrégé suppléant à Paris. Sur ces entrefaites, M. Cousin, qui ne l'avait point perdu de vue, entra dans le cabinet du 1er mars en qualité de ministre de l'instruction publique, et s'attacha Bersot comme secrétaire particulier. Bersot demeura rue de Grenelle les huit mois que dura le cabinet de M. Thiers, c'est-à-dire jusqu'à la fin d'octobre 1840. Une de ses lettres de cette époque est datée du « ministère de l'instruction publique, en ma petite chambre attenant à la bibliothèque de philosophie, et dans laquelle je me trouve très bien. » La légende qui le représente couché la nuit la tête contre un Aristote et les pieds sur un Leibniz, est donc quelque peu embellie. « Quand Cousin entre chez moi, raconte son secrétaire lui-même, il me dit : Bersot, vous êtes dans un paradis terrestre, et ma foi il a raison ; mon paradis n'est pas vaste, mais j'ai de quoi m'y promener. » Il ne semble pas, en revanche, que la parcimonie proverbiale de son patron ait été exagérée ; Bersot paraît avoir eu quelques fonctions rétribuées à l'Ecole normale, mais au ministère l'honneur d'approcher un grand homme

devait lui tenir lieu de tout le reste. « Singulière position que la mienne, écrit-il. Je suis Suisse, Saintongeois, Gascon et Parisien, je suis élève de l'Ecole, professeur dans un collège, maître de conférences d'anglais à l'Ecole, bibliothécaire, secrétaire : voilà bien des titres, mais qui ne me rapportent guère. Quand les dents m'auront poussé, je m'arrangerai pour n'avoir plus de titre sans honoraires ; je prendrai le contre-pied de ce que je fais maintenant. »

M. Cousin sut pourtant tenir compte à Bersot des services que celui-ci lui avait rendus. Lorsque le ministère du 1er mars fit place à celui du 29 octobre, notre ami fut envoyé comme professeur de philosophie au collège de Bordeaux. C'était combler le plus cher de ses vœux ; il allait habiter sa ville d'adoption et il y retrouvait sa famille. Ce bonheur devait d'ailleurs être assez vite troublé.

Bersot venait de prendre possession de sa chaire lorsque l'abbé Lacordaire apporta à Bordeaux son éloquence fougueuse, ses paradoxes philosophiques, ses défis à la pensée moderne qu'il cherchait tour à tour à humilier et à séduire. La prédication est revenue aujourd'hui des voies romantiques par lesquelles elle se flattait de ramener le siècle à l'autorité, mais on était alors sous le charme de la nouveauté. Ce Dominicain, qui abordait avec une égale aisance les questions du jour et les éternels problèmes, exerçait une fascination sur beaucoup d'esprits. Son succès fut très grand à Bordeaux, et non seulement parmi la jeunesse, mais parmi les maîtres. Bersot, lui, n'était pas homme à se laisser séduire. Il n'était ni mystique, ni romantique. Les études qu'il venait de faire, pas plus que l'éducation première qu'il avait reçue, ne le disposaient en faveur d'une tentative pour expliquer rationnellement les dogmes. L'enseignement de M. Cousin ne lui avait-il

pas appris à séparer au contraire la philosophie de la révélation comme deux domaines absolument distincts, deux puissances qui, dans l'intérêt même de leur bonne intelligence, devaient rester chacune chez elle ? Bersot put donc croire qu'il rendait service à l'Université en combattant le prédicateur de passage. Il inséra dans l'un des journaux de la ville des *Réflexions sur M. Lacordaire*, puis une réponse aux critiques que lui avait attirées ce premier écrit. Les deux articles furent tirés à part sous forme de brochures, et firent scandale. On a de la peine à se l'expliquer en relisant aujourd'hui ces quelques pages, car l'auteur n'avait pas cessé un moment d'être grave, modéré, et l'on peut ajouter correct. Il s'était contenté de protester contre une tentative de prouver philosophiquement la révélation et qui n'y parvenait qu'en la dénaturant. Il prenait parti pour Pascal et « la folie de la croix » contre ceux qui prétendaient tout rendre clair et facile. « Prédicateurs d'une religion de mystères et de miracles, s'écriait-il, vous avez peur des miracles et des mystères. » Et il terminait par ces mots : « Ne reculons pas devant ces graves problèmes ; mais il y faudrait moins de tumulte et plus de dignité ; » une phrase qui, dans sa sévérité, caractérisait parfaitement l'échauffourée théologique dont Bordeaux venait d'être le théâtre.

La correction de l'attitude de Bersot, et ce qu'on pourrait appeler l'orthodoxie universitaire de sa doctrine n'empêchèrent pas que sa controverse sur Lacordaire ne devint pour lui la source de longs ennuis. Le Dominicain avait rencontré des admirateurs parmi les collègues et même parmi les supérieurs de notre ami ; ceux-ci s'indignèrent, parlèrent d'incrédulité, crièrent au scandale. Les autorités académiques demandèrent la destitution du jeune professeur. On comprend quel fut

l'embarras de M. Villemain, alors ministre de l'instruction publique, mécontent de se voir jeter sur les bras une question de nature délicate, irrité contre celui qui lui causait cette difficulté, mais comprenant en même temps qu'il n'y avait pas eu de délit et que son devoir était de protéger les droits d'un professeur dont on ne pouvait, tout en regrettant son zèle, condamner ni les doctrines, ni la conduite. C'est l'honneur de M. Villemain d'avoir su résister aux passions que Bersot avait soulevées contre lui, et, mis en demeure d'opter entre les belligérants, d'avoir sacrifié ceux qui lui demandaient une destitution injuste. Le proviseur et le recteur furent mis à la retraite, tandis que Bersot demeurait en possession de sa chaire. Il est vrai que sa position resta dès lors tendue, difficile, et que ses adversaires travaillèrent à prendre leur revanche en obtenant son éloignement de Bordeaux ; le ministre lui-même se montrait disposé à rétablir la paix en donnant à notre ami une position assez belle pour que son déplacement ne parût pas une disgrâce.

Une anecdote qui nous est rapportée par l'un des élèves du collège de Bordeaux en 1842 montre tout ensemble quelles idées tendaient à envahir l'enseignement à cette époque, et contre quelles défiances Bersot avait à se défendre. C'était à l'époque des examens de Pâques ; le professeur de philosophie de la Faculté des lettres avait été chargé d'interroger les élèves de la classe de notre ami. Il y procédait en présence du proviseur et du recteur lorsque celui-ci, intervenant dans l'interrogation, attaqua l'hypothèse d'une faculté motrice distincte de la volonté comme entachée de matérialisme, l'origine naturelle du langage comme contraire à la foi, et engagea le professeur à s'expliquer sur ces deux points de son enseignement. Bersot répondit

que ces doctrines étaient celles qui lui avaient été apprises, celles de MM. Cousin et Jouffroy en particulier, et qu'il se croyait autorisé à les professer. Comme le recteur insistait et lui demandait s'il n'admettait pas que Dieu eût enseigné le nom des choses à Adam dans le Paradis, Bersot évidemment impatienté répondit : « Ce n'est pas moi qui ai à subir ici un examen, ce sont mes élèves, veuillez vous adresser à eux. » Chose incroyable, le recteur et son acolyte mirent les élèves à l'épreuve, comme pour s'assurer des ravages qu'avaient pu faire parmi eux les leçons de leur professeur, et cherchèrent à les embarrasser dans leurs réponses, jusqu'à ce que, finissant par sentir eux-mêmes l'odieux et le ridicule de cette scène, ils y mirent brusquement fin.

Les choses en étaient là lorsque la mort de Jouffroy permit à Cousin de reprendre au Conseil royal de l'instruction publique la place qu'il avait abandonnée en entrant au ministère. Il annonça lui-même son entrée en fonctions à Bersot par une lettre caractéristique :

« Mon cher Bersot, me voici et je veille sur vous. Mais du jour où vous recevrez ma lettre rappelez-vous mes deux maximes : Que je suis sévère en famille, et qu'au dehors je défends inébranlablement quiconque m'a paru irréprochable. Soyez donc irréprochable. 1° Faites votre cours avec cette sévérité psychologique qui écarte toute question irritante. 2° En dehors, évitez toute contestation sur la philosophie, et renfermez-vous inflexiblement dans la profession d'un respect sincère pour la religion. 3° Ne vous mêlez de rien et ne renouvelez pas votre imprudence relative à M. Lacordaire. Laissez tout faire et tout dire, et travaillez en silence. 4° Oui, travaillez et songez à vos

thèses. Ecrivez-moi où vous en êtes et si vous serez en mesure de les passer cette année. Cela serait bien convenable, peut-être même nécessaire pour effacer *ici* les mauvaises impressions. » (10 mars 1842.)

La lettre suivante est écrite dix mois plus tard ; elle laisse voir que la lutte continuait sourdement à Bordeaux, mais ne paraît pas prévoir qu'elle dût se terminer aux dépens du professeur.

« Mon cher Bersot, je vous remercie de votre bon souvenir et de votre fidèle affection. Vous me faites grand plaisir de m'annoncer que vous viendrez me voir dans six mois, mais j'espère bien que c'est le candidat à l'agrégation des Facultés et le docteur que j'embrasserai ; car, ne vous le dissimulez pas, tout le monde travaille depuis que je suis rentré au Conseil, chacun étant bien certain de n'avancer qu'en donnant des preuves de capacité. Il y a longtemps que vous songez à votre thèse sur saint Augustin. Il est plus que temps de l'achever, ainsi que la seconde dont je ne connais pas le sujet. Soyez docteur à Pâques et venez concourir en août. Songez-y bien, le titre d'agrégé des Facultés sera bien puissant pour l'avancement. Laissez-là les commérages de M. Dabas [1] et ne pensez qu'à servir la grande cause de la bonne philosophie. » (16 janvier 1843.)

La fin de la lettre montre que l'illustre écrivain ne négligeait pour sa part aucun des moyens de servir la grande cause dont il parlait.

[1] Professeur de littérature ancienne à la Faculté des lettres et l'un des adversaires de Bersot dans ses discussions au sujet de Lacordaire.

« J'ai fait vos amitiés à Barni [1]. C'est un brave garçon et qui commence à se former. Dans le *Moniteur* d'hier, il y a un article de sa façon sur mon *Pascal*. Si le gouvernement dispose à Bordeaux de quelque journal estimable, vous feriez bien d'y faire reproduire cet article ou d'en faire un du même genre. Vous pourriez aussi vous adresser à quelque journal de l'opposition, mais d'une opposition très modérée. »

Un autre correspondant de Bersot, qui occupait une position élevée dans l'enseignement, et qui devait payer un jour, lui aussi, ses hardiesses et ses conflits avec l'autorité religieuse par une mise en disponibilité, nous fait pénétrer plus avant dans les griefs et les souffrances de notre ami. La lettre, qui n'est point datée, doit être du milieu de 1843, lorsque Bersot, bien que continuant de demeurer à Bordeaux, avait été contraint par l'administration de demander un congé. Nous sommes en même temps reportés avec vivacité, par les lignes qu'on va lire, aux luttes théologico-philosophiques du règne de Louis-Philippe.

« Où en êtes-vous, mon cher ami ? Avez-vous l'espoir de remonter prochainement dans votre chaire ? J'en cause souvent avec M. Dubois qui vous porte un vif intérêt. Tout le monde ici vous rend justice et vous plaint. Les philosophes s'indignent, les administrateurs craignent seulement que votre réintégration ne devienne le signal d'une rupture avec l'archevêque, et que Monseigneur ne remette plus les pieds au collège à cause de vous. On demande s'il ne serait

[1] M. Barni avait succédé à Bersot, en 1841, comme secrétaire de M. Cousin.

pas possible de faire la paix. Comment, à quelles conditions, par quelle transaction, c'est ce que personne ne peut dire. Il faudrait être sur les lieux... Si vous n'aviez pas de raison capitale de rester à Bordeaux, je vous donnerais le conseil de faire les plus grands efforts auprès du ministre et de M. Cousin pour être placé soit à Paris, s'il est possible, soit dans une Faculté de province. Bientôt, d'ailleurs, je le prévois, il n'y aura plus d'indépendance possible que dans les Facultés, et encore pour les professeurs munis d'un bon titre. Les affaires de la philosophie, mon cher Bersot, seraient bien désespérées si elles avaient absolument besoin du gouvernement. Quel qu'il soit, centre droit ou centre gauche, ou même gauche, qu'il se nomme Guizot, Molé, Thiers ou Barrot, même Barrot, il transigera toujours avec le clergé, soyez-en sûr, aux dépens de la philosophie. Que notre enseignement reste donc prudent, que nos livres soient graves, sérieux, sans passion. et surtout sans passion politique ou religieuse, et, si l'on nous persécute, alors la philosophie bravera les persécutions d'un pouvoir et d'une société qui n'ont pas plus de foi que nous, mais qui n'entendent pas qu'on le dise, ni surtout qu'on cherche une foi nouvelle. Entre les hommes du passé et ceux de l'avenir, il peut y avoir, il faut qu'il y ait paix et bonnes relations, puisqu'ils vivent dans une même société. Mais la guerre est entre les choses du passé et celles de l'avenir. Il faut qu'elle recommence ou plutôt qu'elle continue. Tout ce que la philosophie peut faire, c'est que, de son côté, la polémique soit calme, noble, élevée comme les questions sur lesquelles elle porte. Ne haïssons personne ; admirons le passé, mais sans faiblesse pour l'avenir, et poursuivons toujours la vérité sans nous laisser troubler par les clameurs de nos ennemis et les reproches ou les

conseils de nos trop timides et trop politiques amis. En voilà bien long ; nous en dirions bien davantage dans mon cabinet. »

On ne connaît le fond d'un homme, ses pensées dernières, ses sentiments de tous les jours, que dans l'intimité de la conversation ou de la correspondance, et, en fait de correspondance, les lettres de ses amis en apprennent souvent autant sur lui que ses propres lettres. Les confidences dans lesquelles j'ai cru devoir introduire le lecteur nous montrent que Bersot avait fait de bonne heure son choix entre l'école officielle, politique, préoccupée des ménagements, et l'école de l'indépendance et de la sincérité.

III

Bersot profita des loisirs d'un congé forcé pour achever ses thèses de doctorat et les soutenir à Paris. Sa thèse latine était de pure érudition; elle avait pour sujet les fragments attribués à Anaxagore. Sa thèse française, qui était tout un livre, avait pour titre : *Doctrine de saint Augustin sur la liberté et la Providence*.

Bersot travaillait à cette thèse depuis longtemps et l'on peut dire qu'elle continua de l'occuper pendant bien des années encore après qu'elle eut été imprimée et soutenue, puisque, dix ans plus tard, il la remaniait et la publiait sous une autre forme. C'est le seul ouvrage d'enseignement philosophique direct qu'il nous ait laissé, et c'était l'expression, le résumé de ses

croyances intimes, de celles qu'il n'a jamais abandonnées. Le remaniement qu'il fit subir à son travail était d'ailleurs nécessaire. Le titre primitif de sa dissertation n'était point exact, et la manière dont le sujet y était traité se ressentait de l'incertitude du dessein. Bersot avait voulu unir deux choses qui ne se prêtaient point à la combinaison qu'il en avait faite. Cherchant un sujet de Mémoire académique, il avait été séduit par le grand nom de saint Augustin et par l'importance des questions soulevées dans le cours de la discussion entre ce puissant docteur et les Pélagiens. Il y avait vu, et avec raison, un beau chapitre de l'histoire de la philosophie à écrire. Il s'était donc mis à l'étude de ce fameux volume que Jansénius avait lu trente fois, et dont était sorti l'*Augustinus*. Il s'était plongé dans les distinctions subtiles et ardues qui surgissent dès qu'on touche à ces sujets de la prescience divine et de la liberté humaine. Mais en abordant ces questions, Bersot y avait apporté et ses souvenirs de l'enseignement donné à l'Ecole normale, et ses préoccupations personnelles ; il avait saisi une occasion d'exposer ses propres croyances théistes et spiritualistes. La discussion avait ainsi dévié peu à peu. Augustin et les Pélagiens avaient en vue l'accord entre la liberté et la grâce, c'est-à-dire le secours divin et intérieur dont nous parle l'Eglise et dont l'office est d'incliner la volonté ; mais ce mot de *grâce* était bien théologique et la question, réduite à ces termes, paraissait bien étroite à notre jeune philosophe. A la grâce il avait donc substitué la Providence, le gouvernement des choses de ce monde par la Divinité, et il avait en même temps élargi le débat en cherchant, non plus seulement la conciliation de la liberté humaine avec la prescience ou l'action d'un Être suprême, mais en

général la conciliation de l'idée de Dieu avec la nature des choses, de la bonté souveraine avec la souffrance, de la perfection créatrice avec le mal. Il en résultait un désaccord entre le point de départ et les conclusions. Bersot ne pouvait manquer de sentir tôt ou tard à quel point la partie historique et la partie dogmatique de son travail se faisaient tort réciproquement, et, comme la seconde lui importait en définitive beaucoup plus que la première, il forma le projet de l'en détacher. Ainsi est né l'*Essai sur la Providence* qu'il publia en 1853, et qu'il réimprima en 1864 dans le premier volume des *Essais de philosophie et de morale*. Notons seulement qu'en remaniant sa thèse de doctorat, il ne s'était pas contenté d'en éliminer l'élément historique, le ton d'exposition ou de réfutation. Il y fit entrer, non moins retravaillées et remaniées, des parties d'un autre ouvrage, un volume intitulé : *du Spiritualisme et de la Nature*, publié en 1846. Ce volume n'avait pas réussi auprès des maîtres de Bersot. Sauf pour la préface qu'il trouvait excellente, M. Cousin s'était montré fort sévère. Il rencontrait dans cet écrit une théorie de la création éternelle, et des vues sur l'harmonie de l'esprit et de la nature et sur les passions, qui ne s'éloignaient peut-être guère des siennes, mais auxquelles il n'entendait pas donner l'*exequatur*. M. Vacherot, de son côté, reprochait à notre ami de n'avoir été « ni assez systématique, ni assez métaphysique pour les hautes questions » qu'il avait traitées. Bersot ratifia lui-même ces jugements, car dans des notes qu'il m'a remises se trouve celle-ci sur la brochure dont il s'agit : « Mauvais titre, mauvaise conception, aboli ! » Il n'avait pas laissé cependant d'en tirer des morceaux assez considérables qu'il avait fait entrer dans l'*Essai sur la Providence*.

L'*Essai sur la Providence*, sous sa forme définitive, est devenu un traité de l'existence de Dieu, et, selon la nécessité qui s'impose dès qu'on touche à ce sujet, une théodicée au sens propre du mot, un système qui concilie la conception théiste avec la nature, le libre arbitre et le mal. Nous avons là, je l'ai déjà dit, le seul ouvrage techniquement philosophique de l'auteur, et aussi l'exposé de sa foi religieuse, de ses sentiments sur l'univers, la destinée humaine, les grands et éternels problèmes.

Sur ces questions, Bersot n'a point varié. Il en est resté jusqu'à la fin aux doctrines de sa thèse, c'est-à-dire à celles de M. Cousin. On est d'autant mieux autorisé à les marquer de ce nom propre que notre ami saisissait lui-même et avec un certain empressement les occasions de faire profession d'allégeance envers son ancien maître, et que son attachement à l'éclectisme n'excluait point d'ailleurs l'indépendance du jugement sur la personne, la conduite, l'œuvre générale du fondateur de l'éclectisme. Bersot avait, en effet, cette rare qualité de savoir distinguer entre les idées et les hommes qui les défendaient, et, dans les hommes mêmes, entre leurs mérites et leurs travers. Vingt ans après sa thèse, en 1863, il se plaisait, en annonçant l'*Histoire générale de la Philosophie*, à rappeler et à s'approprier « la doctrine constante de M. Cousin : le spiritualisme, appuyé sur le témoignage de la conscience, la nécessité de la pratique et l'expérience de la vie. » Manifestation plus significative encore : en novembre 1879, c'est-à-dire bien peu de semaines avant sa fin, il se faisait un devoir de défendre les enseignements de son maître et les croyances de sa jeunesse contre les tendances opposées qui prévalaient de plus en plus. De cette main qui allait se glacer il écrivait : « Si la science n'altérait que l'idée de la vie,

nous nous résignerions encore ; par malheur elle atteint l'homme, qui ne saurait nous être indifférent. L'homme est dans la nature, mais il y est l'homme, avec son caractère original et indestructible d'indépendance. Or, l'âme se gouvernant par le devoir et la liberté est l'essence du spiritualisme, avec qui il est bon de vivre et de mourir. »

Il n'est pas nécessaire, du reste, d'être averti pour sentir l'accord intime des opinions philosophiques de notre ami avec son tour d'esprit et les qualités de son caractère. Bersot était essentiellement une nature morale et un talent de moraliste Sa vie était gouvernée par l'idée du devoir, et ses prédilections en littérature étaient pour les écrits qui analysent les motifs des actions humaines et résument les expériences de la vie. Il n'avait pas les besoins spéculatifs de la pensée. Il n'avait peut-être pas non plus la rigueur scientifique qui recherche inexorablement la chose sous le mot et qui aime mieux douter toujours que trop tôt conclure. La beauté des doctrines, leur poésie, la force surtout qu'elles prêtent aux nobles tendances, les inspirations qu'y puise l'héroïsme, cela lui suffisait en fait de preuves. A une âme ainsi faite le système de religion naturelle qu'on désigne par le nom de spiritualisme était un vêtement approprié. Les doctrines qui ont l'air d'être les sources d'une vie morale n'en sont souvent, en effet, que le produit. Telle philosophie a l'air de s'être imposée à nous, c'est nous qui l'avons adoptée parce que nous nous retrouvons en elle. Nos opinions sont des reflets de notre nature intime, nos croyances une image de nous-mêmes que nous projetons au dehors. Au lieu donc de juger les hommes d'après le vrai ou le faux abstrait de leurs théories, c'est-à-dire en dernière analyse d'après leur conformité avec notre manière

de voir, prenons ces théories pour des éléments de la personnalité, envisageons-les dans leurs rapports secrets avec les sentiments qui font la valeur définitive de l'individu : nous serons bien plus dans la vérité humaine. Loin de moi, d'ailleurs, en parlant ainsi, la pensée de plaider les circonstances atténuantes pour les vues philosophiques de Bersot ; ce que je voudrais faire comprendre à ceux qui les estimeraient insuffisantes ou dépassées, c'est qu'il ne faut pas seulement accepter leur défenseur avec les convictions qui lui étaient chères, mais l'aimer dans cette forme de sa vie intérieure et pour les sentiments mêmes par lesquels s'exprimait sa généreuse nature.

On est heureux de se dire que ces sympathies ne manquèrent pas à Bersot. Sa correspondance en témoigne. M. Ravaisson lui écrivait au sujet de sa thèse : « J'y ai trouvé surtout une élévation rare de pensées et de sentiments, jointe à beaucoup de justesse et de délicatesse d'observation morale. » M. Havet, après avoir lu l'*Essai sur la Providence,* ne dissimulait pas à l'auteur combien peu ils étaient d'accord sur le fond des idées, mais il se disait « touché de sa morale généreuse et passionnée », et il ajoutait dans un noble passage : « Vous avez prouvé que le Dieu de chaque siècle n'est que l'idéal moral de ce siècle ; je généralise et je dis que votre Dieu à vous-même n'est que votre idéal réalisé. Ne croyez pas que je trouve vaine et vide la partie de votre ouvrage que la foi remplit. La foi n'est autre chose que la morale transformée par l'imagination : cette morale est un fond qui ne vous manque jamais, et dont vous tirez des trésors de chaleur et d'émotion. »

IV

Le ministre en éloignant Bersot de Bordeaux avait compris la nécessité de déguiser le désaveu sous une apparence de faveur, cette suspension sous un semblant de promotion. Il envoya notre ami à Dijon, comme professeur suppléant de philosophie à la Faculté de cette ville. Bersot y fit, de 1843 à 1844, un cours de morale dont il ne nous reste malheureusement que le discours d'ouverture. Ce discours est à remarquer, car, tout en cédant à des critiques dont nous avons vu la trace dans les lettres de ses amis, et en se promettant d'appuyer la doctrine des mœurs sur la métaphysique, le jeune professeur proposait une réforme dans l'enseignement dont il était chargé, et cette réforme consistait à faire entrer la morale beaucoup plus que d'ordinaire dans l'observation vivante, à la rapprocher de la libre méthode des moralistes ; tant Bersot sentait et poursuivait à travers tout sa vocation secrète !

Bersot, à la fin de cette leçon d'ouverture, faisait une allusion transparente aux luttes qu'il avait eu à soutenir, et dont le bruit l'avait naturellement accompagné à Dijon. Il se déclarait bien décidé à éviter « l'attrait irritant d'une polémique passionnée. » Il annonçait à la fin qu'il saurait à la fois maintenir la liberté de la pensée et respecter toutes les doctrines religieuses qui respectent l'homme. Ce début eut du succès et l'année scolaire s'écoula sans encombre. Sans encombre, mais non pas sans combats. Obéissant

à une préférence que nous avons eu occasion de faire remarquer, Bersot désirait rentrer dans l'enseignement secondaire, et de plus retourner à Bordeaux auquel l'attachaient tant de liens. Il demandait donc à être remis en possession de la chaire dont il avait été éloigné, et à laquelle il se croyait des droits. Le nouveau proviseur, en revanche, et le nouveau recteur demandaient en grâce qu'on ne leur rendît pas un professeur qui avait coûté si cher à leurs prédécesseurs. Les réclamations de notre ami étaient vives, la résistance du ministre obstinée. M. Cousin intervenait par ses conseils. Il cherchait à faire comprendre à Bersot qu'on ne pouvait lui sacrifier une seconde fois toute l'administration. « On aurait pu, écrivait-il, et je l'ai dit hautement, avec plus d'énergie procurer votre retour à Bordeaux, mais on n'y était pas tenu ; on devait vous offrir un collège équivalent ; on ne l'a pas fait, on a eu tort. Vous avez tort aussi de ne vouloir que Bordeaux. » Et il ajoutait : « Venez à Paris ; vous y retrouverez votre ancienne cellule, ma maison et mon amitié. » Si Bersot n'alla pas à Paris, il s'en trouva subitement et singulièrement rapproché. Au commencement de 1845, M. de Salvandy remplaça M. Villemain à l'instruction publique, et Bersot fut nommé professeur de philosophie au collège de Versailles. J'ignore s'il eût préféré Bordeaux, mais on avouera que, tout compte fait, il avait été traité avec une bienveillance marquée et je suis persuadé qu'il le sentit.

Bersot remplit ses nouvelles fonctions de 1845 à 1852. Ces six années d'occupations douces et fructueuses ainsi que de vie paisible et facile ont naturellement laissé leurs principales traces dans la mémoire des jeunes hommes qui reçurent alors ses leçons. Il nous a été permis de recueillir quelques-unes

de ces impressions, et de la bouche de celui de ses élèves qui dès lors promettait le plus et qui a aussi le plus tenu. Très exact, nous dit-on, dans tout le détail de ses fonctions, Bersot ne se faisait jamais attendre une minute, et il demandait la même ponctualité à ses auditeurs. Sa manière était de commencer par une interrogation sur la leçon précédente, puis de dicter le sommaire de la leçon du jour, développant ensuite le sujet et terminant souvent par quelque lecture qui s'y rapportât, du Rousseau, du Diderot, du Voltaire. L'interrogation était précise, parfois un peu sèche, mais elle s'animait quand le professeur rencontrait un esprit en éveil, une intelligence qui répondait à la sienne. Il suivait alors la veine, appliquait avec charme la méthode socratique ; c'étaient les meilleurs jours pour la classe.

Bersot ne faisait point sa leçon en chaire, mais en se promenant. On était tenu à cette époque de porter la robe, et cette robe le gênait. Un jour, dans un moment d'impatience, il l'ôta et la jeta sur une chaise ; la classe sourit : « Permettez, messieurs, fit-il, c'est par respect ; je marchais dessus. » Il avait l'exposition brève, nette, aisée à suivre, d'autant plus qu'il cherchait l'expression jusqu'à ce qu'elle le satisfît et revenait sur les développements de sa pensée. Lorsqu'il avait enfin trouvé le mot en quelque sujet difficile, il s'arrêtait au milieu de la classe, ramenait en avant ses mains qu'il tenait volontiers derrière le dos, et du geste appuyait sur ce qu'il voulait imprimer et fixer. Il ne poursuivait ni l'éloquence, ni l'esprit, ne visait qu'à être clair.

Le fond de sa doctrine était la philosophie de Cousin. S'il put, depuis et sur quelques points, la trouver insuffisante, il a toujours aimé ce qu'elle avait de simple et de sensé. Bersot passait assez rapidement sur la

logique ; il excellait dans la morale ; il avait également un penchant marqué pour les questions de théodicée, auxquelles ses travaux l'avaient préparé, en particulier pour celle de la Providence.

La prédilection de Bersot pour la pédagogie dans son sens le plus large, sa préférence pour la direction sur l'enseignement, se manifestait dès lors. Il avait besoin de l'action, voulait avoir affaire aux hommes. Il ne s'en cachait pas, d'ailleurs, et sollicitait une place d'inspecteur d'académie à Paris. Ce goût pour l'exercice de l'influence personnelle dont il se sentait le secret, perçait en toute occasion. Se produisait-il une difficulté au collège, il s'offrait comme médiateur. On en pourrait citer plusieurs exemples. Les élèves de mathématiques spéciales, un jour, s'étaient pris d'humeur contre leur professeur ; Bersot, qui connaissait quelques-uns d'entre eux pour les avoir dans sa classe, alla les trouver dans la cour de récréation, les réunit, les harangua et les ramena. « Ce jour-là, me dit le narrateur de qui je tiens ce récit, je le vis rayonnant comme dans son meilleur temps de l'Ecole normale. »

On n'était pas précisément à l'aise avec lui. Ceux de ses élèves qui ne l'ont pas connu dans l'intimité avaient du respect pour le professeur plutôt que de l'entraînement vers l'homme. Il fallait l'approcher de près pour le bien connaître, et il ne faisait pas d'avances. Mais une intelligence ouverte et de bons sentiments l'attiraient, et alors il ne ménageait ni les encouragements ni la peine. Il aimait, toujours selon cette vocation de direction dont je me plais à signaler les symptômes, à donner des conseils particuliers. « Un jour, me raconte l'un de ceux qu'il avait ainsi distingués, il me rencontra hors du collège ; j'allais chez le médecin. Puisqu'on vous laisse sortir seul, me dit-il, je

vous prends, et à partir de ce moment il m'emmena chez lui au moins une fois par semaine, après la classe. Il me dictait des lettres. C'est comme cela que j'étais avec Cousin, me disait-il en souriant, ce qui naturellement me flattait. Puis il m'indiquait des lectures à faire, me prêtait des livres, me communiquait ses notes, les dernières pages qu'il avait écrites, me montrait ses corrections, m'en expliquait les raisons. C'eût été un professeur de rhétorique exquis. »

Versailles est si près de Paris qu'on y est pour le moins aussi Parisien que provincial. Bersot profitait du voisinage. Il voyait souvent M. Cousin auquel il servait, dans l'occasion, de secrétaire comme par le passé, l'aidant à préparer ses discours de la Chambre des pairs. Ainsi qu'il leur arriva jusqu'au bout, ces deux hommes s'aimaient et se recherchaient mutuellement, sans jamais s'entendre tout à fait. « M. Cousin et moi, écrivait Bersot sur le point de publier son écrit sur le *Spiritualisme et la Nature,* nous ne nous arrangeons plus trop ensemble. Il trouve que je le compromets, se tient à l'écart, et il criera comme un beau diable quand mon nouveau-né paraîtra. Il n'en sera sûrement pas le parrain. Il faudrait, pour garder ses bonnes grâces, aller lui demander le mot d'ordre quand on veut écrire quelque chose. Je ne suis pas soldat si discipliné ; je me sens d'humeur à sortir parfois des rangs et à violer la consigne pour aller faire le coup de feu avec l'ennemi. » (4 janvier 1847.) Notre ami se peint tout entier dans ces lignes : enrôlé si l'on veut, mais en franc-tireur. Nous avons vu, du reste, qu'il ne se trompait point sur les dispositions de M. Cousin, et que le maître exhala assez haut en cette occasion le mécontentement que lui inspirait son disciple.

Bersot avait un côté de paresse épicurienne ; fort

peu mondain dans le sens bruyant du mot, il était sociable, aimait la conversation, le whist, la musique, et trouvait satisfaction pour ces goûts divers dans quelques maisons de Versailles où il avait inspiré l'affection et s'était fait des habitudes. Ses soirées avaient pour ainsi dire chacune sa destination fixe. Entre ses cours et l'après-dîner, il lui restait pourtant des loisirs, et les douceurs de la rêverie ne l'empêchaient pas de ressentir parfois des velléités d'écrire. C'est de cette époque que datent ses études sur Voltaire, Rousseau, d'Alembert. « Il était comme moi fils d'horloger, dit-il de Rousseau ; mon père a peut-être quelqu'un des outils de son père ; pourquoi le fils ne m'a-t-il pas légué une de ses plumes? Je m'en servirais pour écraser les gens absurdes qui gouvernent nos corps et nos âmes. Je n'ai qu'une plume de moineau, mais je l'userai contre eux. » Et faisant un retour sur sa paresse : « Voltaire m'a fait honte; lui, toujours malade, il écrivait toujours, et moi qui n'ai jamais la fièvre, j'accouche d'un article en un an. Je n'ai point de génie, mais les choses de ce temps se font par des gens de talent, et le talent a ses degrés. » (15 février 1848.)

On vient de le voir, Bersot partageait l'espèce de vague mécontentement, d'inquiétude sans objet qui envahissait tous les esprits vers la fin du règne de Louis-Philippe. La révolution de Février ne l'étonna donc ni ne le consterna. Il entra, au contraire, très vivement dans la politique et, comme la France tout entière, ne vécut que pour elle pendant bien des mois. Il prit même un congé, laissa sa chaire à M. Renan qui le suppléa pendant quelques semaines, et alla se présenter comme candidat aux élections d'avril, dans la Gironde. Il y échoua malgré l'appui de M. Dufaure. Avec trop de bon sens pour se laisser séduire par les

chimères socialistes du jour, il se sentait touché à la vue des souffrances d'une partie de la population et pressentait les problèmes que pose la pauvreté dans une société démocratique. Il écrivait de Versailles, à la veille des journées de Juin : « Le mal de la situation me paraît être dans l'inertie de l'Assemblée qui jusqu'ici ne s'est guère occupée que de misères, et n'a pas mis la main aux vraies affaires, aux affaires de finances. Les séances politiques sont pleines de riens ; le peuple qui les recherche avidement, toujours désappointé, s'aperçoit qu'on ne le gouverne pas et cherche des maîtres. Les ouvriers en grand nombre ont passé du *National* à la *Réforme*, aux doctrines socialistes, où au moins on s'occupe de grandes questions, comme beaucoup de paysans ont passé de la république à un Bonaparte par l'idée que, dans cette famille, on gouverne. Nos représentants m'ont rendu un grand service : ils m'ont guéri de l'envie d'être représentant. Je voulais aller là pour faire quelque chose ; pour ne rien faire, j'aime mieux ne rien faire dans mes bois. » (13 juin 1848.)

La lutte s'étant engagée, Bersot paya de sa personne avec la résolution qui le caractérisait toutes les fois que parlait le devoir. Il fit partie des volontaires qui coururent à Paris au secours de l'Assemblée, couchant au pied des barricades conquises, « en figure et costume de brigand ». S'il ne valait pas grand'chose en temps ordinaire, selon sa propre expression, sous une inspiration morale il devenait capable de beaucoup de choses. D'une âme trop noble, d'ailleurs, pour que les emportements de la lutte le poussassent soit aux représailles, soit à la réaction. « J'en remercie la Providence, les insurgés n'ont pas été vainqueurs. Ils rêvaient une sorte de société sauvage qu'il eût fallu fuir jusque dans l'autre monde ; mais leurs souffrances

sont réelles et poignantes ; la seule pensée de la France doit être d'y remédier. J'avais le cœur navré de voir tant d'intelligence, tant de courage si mal employé, aboutissant à une si triste fin. J'ai vu parmi les prisonniers des figures d'une singulière finesse, un pauvre jeune homme entre autres, l'air timide, la tête baissée, qui semblait comprendre tout à coup son illusion et songeait sans doute à sa famille. De longtemps je ne me consolerai de ce que j'ai vu. »

Désigné pour faire le discours de distribution des prix à Versailles, le 11 août 1848, Bersot parla aux jeunes gens qui l'entouraient de ce dont son cœur était plein. Ce discours, qu'il a imprimé dans ses *Essais de Philosophie et de Morale,* fit sur ses auditeurs une impression très vive, ainsi que j'en ai recueilli plus d'un témoignage. C'est, en effet, un morceau de forte substance et d'une vibration d'accent que l'orateur ne s'est pas souvent permise. Au lendemain de la guerre civile, et au milieu des troubles que jetaient alors dans les esprits les rêves de perfectionnement social, il résumait en deux mots son exhortation à la jeunesse : penser sagement, agir honnêtement. Plaignant l'homme égaré qui meurt les armes à la main en s'apercevant tout à coup qu'il a été trompé : « Certes, je ne voudrais pas être cet homme, s'écriait-il, et surtout je ne voudrais pas être l'homme qui a égaré celui-là. » Rappelant les jeux de la fortune et les caprices de l'opinion dont la France était le théâtre depuis six mois, il recommandait « une habileté toute neuve, l'honnêteté. » Républicain sans arrière-pensée, il ne cachait pas à quelle république il appartenait : « J'admire Lycurgue, mais j'aimerais mieux vivre avec Périclès, et, s'il fallait pour être digne de la République lui sacrifier la poésie et les arts, je choisirais d'être un peu

moins républicain et un peu plus homme. » Le discours se terminait par ces tristes mais nobles paroles : « Allez maintenant oublier, parmi les affections de la famille, qu'il y a dans le monde des enfants du même père qui se haïssent et qui se déchirent, et soyez plus sages que nous. Nous avions écrit sur nos drapeaux le beau mot de fraternité, et nous l'avons criblé de balles ; gravez-le au plus profond de vos cœurs. »

Le même amour du bien public et du pays et quelque chose de la même éloquence se rencontrent dans une autre production de Bersot, vers la fin de cette année. Je n'ai pas besoin de dire de quel côté se trouva notre ami lors de l'élection présidentielle. Il épousa la candidature du général Cavaignac avec une ferveur patriotique. « Nous jouons le sort de la France, écrivait-il à sa famille, la paix intérieure ou la guerre civile. Quand je songe qu'un Louis Bonaparte se pose en candidat, et que des milliers de gens le prennent au sérieux, je suis honteux d'être homme et j'en donnerais volontiers ma démission. » Bien loin d'en donner sa démission, il se jeta personnellement dans la lutte. Il inséra dans l'*Indicateur* de Bordeaux un article, un manifeste comme il l'appelle, qu'il fit réimprimer aussitôt après à Versailles, avec son nom et sous ce titre : *Les candidats à la présidence.* L'écrit fit du bruit tant à Versailles qu'à Bordeaux ; le ministère de l'intérieur l'envoya à tous les Préfets, comme munition pour la bataille. Il y eut des réponses ; j'en ai deux sous les yeux. Il est certain que notre ami n'a jamais, dans rien de ce qui sortit de sa plume, mis tant d'ardeur ni de verdeur. Nous sommes loin des joutes philosophiques, des brochures contre Lacordaire. « Deux candidats sont en présence, ainsi débute l'écrit : qui l'emportera ? C'est une question, et cette question est

notre honte. » Puis vient la revue des diverses candidatures, Raspail, Ledru-Rollin, Louis Bonaparte. L'histoire du dernier est rappelée sans ménagement. « Mon langage est cru, avoue l'auteur, mais il faut des mots gros comme les choses. » Les défenseurs de la candidature napoléonienne, M. Thiers, M. Emile de Girardin, M. de Genoude ne sont pas épargnés. C'était le Thiers de la réaction, celui de la rue de Poitiers. « Il s'amuse à évoquer le diable, disait Bersot, et, le diable venu, il se jette dans un bénitier. » M. Hugo lui-même avait son épigramme : « L'aigle de Boulogne s'abat sur l'Assemblée, M. Hugo monte sur l'aigle et pousse droit au soleil levant. Bon voyage, ô génie ! » On voit dans cette brochure, comme dans le discours des prix dont je parlais tout à l'heure, l'ineffaçable impression que les journées de Juin avaient laissée dans l'âme de l'auteur. « Le cœur navré devant tant de sang français répandu, j'ai pris avec moi-même des engagements que je n'oublierai pas, je l'espère, et c'est pour les tenir que j'ai écrit ceci. »

Ajoutons que Bersot ne se borna pas à écrire ; il paya de sa personne, et fit une campagne électorale dans Seine-et-Oise en faveur du candidat dont il avait embrassé la cause.

V

Le coup d'État fut certainement l'une des plus grandes douleurs de la vie de Bersot. Cet événement le blessait à la fois dans sa conscience d'honnête

homme, dans sa dignité de Français et dans les illusions de son optimisme. A la nouvelle de l'attentat il fut frappé d'une sorte de stupeur. Il parcourut les rues de Versailles comme un être privé de raison. Il se rappelait avoir abordé un groupe pour demander ce qui se disait et se passait : « Henri IV est mort », avait-on répondu d'un air narquois à ce questionneur hagard et suspect. Il erra tout le jour par la campagne, tantôt cherchant encore à douter, tantôt essayant de mesurer la profondeur de l'abîme où tombait la France. Ses lettres conservèrent longtemps je ne sais quoi de sombre. « D'esprit et de cœur, je suis dans le même état ; les jours se succèdent et n'y changent rien. Il faudrait écrire avec des larmes de sang... Il est dur de vivre dans ce temps ; il faudrait pouvoir dormir en attendant l'expiation. » A défaut du sommeil d'Epiménide, il cherche l'oubli dans l'étude. « Je regarde ce qui se passe sans y prendre part, cela me semble un spectacle d'ombres. Je vis dans le XVIIIe siècle avec mes philosophes que je tâche de ressaisir. Ils ont cru à la raison, et ils ne se sont pas trompés. Croyons-y aussi malgré les démentis que les événements nous donnent. » Il avait, dès le premier moment, compris que le nouveau régime lui imposerait tôt ou tard l'obligation d'une décision personnelle. Les modifications apportées avec une hâte significative à l'enseignement de la philosophie achevèrent de le préparer à un sacrifice sur lequel il n'avait pas d'ailleurs hésité une minute. « J'attends tout, disait-il, et ne crains rien. » Bravant l'autorité, du reste, plutôt que cherchant à se la concilier. « Je me renferme dans mes fonctions de professeur, écrit-il à la fin de décembre 1851 ; je n'irai point chez le ministre, ni chez aucune autorité politique, au jour de l'an ; je n'assisterai à aucune

cérémonie publique ; je resterai dans mon fort, inattaquable. »

Quinze jours après, Bersot vient de lire la Constitution qui exigeait de tout fonctionnaire un serment de fidélité à cette Constitution et au président. Il en prévient son père et ajoute : « Je ne prêterai pas serment. Ma conscience me le défend. Je vais voir ici (à Versailles) ou à Paris à utiliser mon savoir, sinon je me retirerai à Bordeaux où je donnerai des leçons pour vivre. » Et quelques jours plus tard : « J'ai une horreur et un dégoût inexprimables pour tout ce qui se fait maintenant, et si je prêtais serment à un tel régime j'en mourrais. » Le 30 mai 1852, enfin : « Cela est fait. Je n'ai pas eu en six mois un seul instant de doute. J'avoue que ma résolution me coûte et que je ne me suis pas séparé de mes élèves sans une vive douleur. Je sentirai les autres privations en leur temps, mais je n'ai pu surmonter mon instinct. Je vivrai autrement, mais je vivrai, et il faut bien croire que l'abominable pièce à laquelle nous assistons finira un jour. Mes supérieurs ont été bons pour moi, mes collègues très aimables, très sympathiques, et mes élèves m'ont écrit pour me témoigner leurs regrets. Je sors honorablement de l'Université, pour y rentrer honorablement plus tard, il est permis de l'espérer. » Ses pressentiments ne le trompaient pas.

Bersot se fit assez vite à son nouveau genre de vie. Il se savait suspect au gouvernement et placé sous la surveillance de la police, et il s'amusait à la pensée des rapports qu'elle pouvait bien faire sur ses promenades dans les bois de Satory ou sur ses soirées de whist ou de musique de chambre dans trois ou quatre maisons familières. Il occupait un modeste appartement au quatrième étage d'une maison située sur la

Place d'Armes, à Versailles, et avait réduit ses dépenses aux proportions du revenu qu'il se faisait en donnant des leçons et en écrivant des livres. Il était obligé, en effet, de demander à sa plume des efforts auxquels elle avait trop bien su se soustraire jusque-là. C'est ainsi qu'il publia successivement son *Essai sur la Providence* en 1853 ; son volume sur *Mesmer et le magnétisme animal,* la même année ; en 1855, ses *Études sur le XVIIIe siècle,* recueil de morceaux dont quelques-uns avaient paru dans la *Liberté de penser,* d'autres à part, en plaquettes, et qu'il fit précéder d'un volume d'*Étude générale*[1]. En 1857, enfin, parurent successivement, sous forme de brochures, les *Lettres sur l'enseignement,* une critique vive, mais sérieuse et approfondie du système d'instruction secondaire adopté par l'Empire. Ces lettres, par l'intérêt qu'elles excitèrent, commencèrent à appeler l'attention sur l'auteur et décidèrent probablement de sa vocation de publiciste.

Lorsque les amis de Bersot pensèrent à lui pour l'Institut et l'engagèrent à poser sa candidature à l'Académie des sciences morales et politiques, il éprouva le besoin de rappeler ses titres à l'honneur qu'il allait briguer. C'est ainsi qu'il fut amené à publier ses deux volumes d'*Essais de philosophie et de morale* (1864) et, dans le premier volume, à réimprimer son *Essai sur la Providence* et une partie de ses *Études sur le XVIIIe siècle*. Ces deux ouvrages n'avaient pas ce qui s'appelle percé. Ils n'étaient pas devant le public, ne lui étaient pas parvenus. L'auteur les lui

[1] Les Études sur Voltaire et sur Rousseau, et une étude supprimée depuis sur d'Alembert, avaient paru dans la *Liberté de penser* de 1847 à 1849. Le *Diderot* et le *Montesquieu* furent publiés en brochures in-12, chez Ladrange, en 1851 et 1852.

remettait donc sous les yeux. « Si vous voulez me connaitre, semblait-il dire, voilà ce que je suis. » J'ai quelquefois regretté cette forme de réimpression comme enlevant à deux ouvrages de Bersot quelque chose de leur importance. Ils devenaient de simples morceaux dans un recueil d'articles, au lieu de rester des livres distincts avec leur physionomie et leur date, l'*Essai sur la Providence,* exposé de la pensée philosophique de l'auteur, les *Études sur le XVIIIe siècle,* travail plein de saveur dans lequel Bersot avait marié la philosophie à la critique littéraire, préludant ainsi à la carrière qu'il devait fournir dans le journalisme.

Les morceaux sur Voltaire, Rousseau et Diderot portent encore la trace de ce qu'on serait tenté de regarder comme les souvenirs professionnels de l'écrivain, si l'insistance même avec laquelle il y revient n'avertissait qu'il s'agit d'une cause qui lui est chère. Peu s'en faut que chacune de ces *Études* ne devienne un plaidoyer en faveur de ces doctrines qui formaient les points de repère de sa vie morale, qu'il aime à placer sous la protection du bon sens aiguisé de Voltaire ou du sentimentalisme éloquent de Rousseau, et dont il retrouve l'empire dans les boutades et jusque sous les négations de Diderot. Nulle étroitesse, d'ailleurs, mais, au contraire, la sympathie pour toutes les sincérités comme l'admiration pour tous les talents. C'est ainsi qu'avec sa prédilection si décidée pour Voltaire, il est évidemment sous le charme en lisant Diderot. Le chapitre de Bersot sur l'auteur du *Neveu de Rameau* est une étude complète, dans laquelle les idées spéculatives du philosophe sont comprises dans toute leur grandeur, et ses théories esthétiques exposées avec un soin qu'elles n'avaient pas obtenu jusque-là. L'ouvrage tout entier, du reste,

est du plus vif intérêt. Le tableau général qui forme le premier volume est le fruit de longues lectures et de curieuses recherches. L'ouvrage, je ne sais pourquoi, n'a pas eu le succès dont il était digne. Il est peu connu, n'est pas resté attaché au nom, au souvenir de l'auteur dont il est cependant l'un des titres d'honneur. Il mériterait d'être réimprimé.

VI

Bersot venait de terminer sa campagne sur le système d'enseignement de l'Empire lorsqu'il partit pour l'Italie, où il accompagnait une famille de ses amis, et où il fit tout un séjour, passant à Rome le carnaval et la semaine de Pâques, visitant Albano, Tivoli, Ostie, et rapportant de ce pays des arts et du soleil des souvenirs qui lui restèrent précieux.

L'année 1857 nous montre Bersot, à son retour d'Italie, entrant peu à peu dans l'intimité de M. Saint-Marc Girardin, dont l'intervention allait bientôt lui être si utile en faisant de lui un journaliste. Il va le voir à Morsang, près de Corbeil, il y dine, y fait des séjours. Les anciennes relations ne souffrent pas, d'ailleurs, des nouvelles. Le nom de Cousin continue de revenir souvent dans la correspondance de notre ami, et rarement sans une pointe de malice. Les deux amis, le maître et le disciple, le protecteur et le protégé étaient destinés à se rapprocher pour se séparer sans cesse, à se séparer pour se rapprocher. « Je suis allé voir M. Cousin ; il m'a dit qu'il était malade, qu'il allait faire un tour de promenade avec moi, et il m'a promené dans tout Paris,

trois heures entières ; de temps en temps il pleuvait, il ne s'en apercevait pas, je le couvrais de mon parapluie ; enfin la pluie étant devenue très forte, nous sommes entrés successivement sous une demi-douzaine de portes-cochères, où il faisait un froid de loup. Il ne sentait rien. Du reste la promenade était amusante ; nous avons causé de tout, et à notre aise. Il est en bonnes dispositions. Devant les Tuileries même, dans le jardin, probablement au milieu des agents de police, il s'arrête et me dit tout haut : « Voici ce qui prépare la république. Ce gouvernement tombera à son tour quand il aura accumulé les fautes et les crimes. » Sous les portes cochères il parlait comme dans son cabinet, gesticulait, ôtait son chapeau et me saluait profondément pour dire les plus grandes vérités. C'était une comédie. Nous sommes comme deux cœurs ; je suis de même avec Montalembert. » (26 décembre 1858.)

L'anecdote suivante indique la nature et la mesure des relations affectueuses entre deux hommes si dissemblables. « J'ai fait samedi dernier un agréable dîner chez M. Saint-Marc Girardin. Il y avait M. de Sacy, M. Cousin, Prevost-Paradol. J'étais à côté de M. Cousin. Il s'est mis à raconter tout haut à la compagnie que, lorsque j'étais son secrétaire, dès qu'il était aux Chambres je prenais un La Bruyère et allais me promener. J'ai avoué le fait, ajoutant que, de tous ses secrétaires, j'étais celui qui lui avait fait le moins de besogne et auquel il avait gardé le plus d'affection. Il a confirmé mon dire avec une grande amabilité. » (16 janvier 1860.)

M. Saint-Marc Girardin, en 1859, introduisit Bersot au *Journal des Débats,* auquel on peut dire que celui-ci appartenait d'avance par son genre d'esprit et de talent, et où il devint tout de suite de la maison.

Ce fut un grand changement dans sa vie et des plus heureux. Le profit matériel, assez mince il est vrai, qu'il en tirait lui permettait de vivre sans plus donner de leçons. Il trouvait dans des articles de discussion morale, politique et littéraire, une occupation conforme à ses goûts et à ses moyens, et dans ses directeurs et collaborateurs de la rue des Prêtres-Saint-Germain-l'Auxerrois des confrères pleins d'estime pour lui. Ajoutons que ses critiques le plus souvent bienveillantes, toujours modérées, le mettaient en rapport avec les auteurs, dont les uns lui demandaient la faveur d'un article et les autres le remerciaient de la courtoisie dont ils avaient été l'objet. Ainsi ses liaisons se multipliaient, son cercle d'influence s'étendait, son monde s'agrandissait. Les *Débats* et un peu plus tard l'Institut firent des dix dernières années qui précédèrent la guerre une période lumineuse dans l'existence de notre ami. Hélas! ce fut précisément alors aussi, vers 1864, que se montrèrent les premiers symptômes du mal qui devait l'emporter, le point noir d'inquiétude qui allait désormais s'étendre et assombrir sa vie.

> Ripe is life, a certain mark
> That blight will soon invade its root!

Pour le moment il jouit de sa vie nouvelle, cherche à en faire partager le bonheur à ses parents et à les y associer par ses récits. Aucun enivrement, du reste, bien loin de là. « J'ai cela en propre que lorsqu'on me fait des compliments, il me semble qu'ils ne s'adressent pas à moi. Je ne m'entretiens point dans la pensée de mes mérites ; je ne songe qu'à ce qui me manque, à ce qu'il y a de passager et d'incertain dans l'inspiration qui m'a dicté un passage plus heureux qu'un autre, à la nécessité du travail et de sou-

tenir, de porter toujours plus loin ma réputation, enfin à l'instabilité humaine. Seulement je suis bien aise de faire un métier d'homme; ce plaisir-là, je ne l'épuise jamais. » (11 février 1860.)

Les récits suivants sont amusants, l'un par la tolérance dont le catholicisme libéral y fait preuve pour les libertés de langage d'un convive, l'autre par la gaieté, la drôlerie qui faisait partie du caractère de notre ami.

« Je suis allé, lundi, à mon déjeuner chez M. de Falloux. Il y avait là Montalembert, Ampère, l'abbé Cazalès, ancien représentant, Barthélemy Saint-Hilaire. On a déjeuné gaiement au milieu des éclats de fureur de Montalembert, qui est passionné en diable, et bien intéressant dans sa passion. Il désespère, Ampère aussi; le reste ne désespérait pas : une nation n'est pas finie et surtout une nation aussi vivante que la France, pour quelque accident comme celui-ci. Après déjeuner, on a mis M. Ampère sur le chapitre d'Italie et de Rome; il vit dans ces pays là. Sur la Toscane, d'où il arrive il y a deux mois, il assure qu'elle est décidée contre l'Autriche au point de tout supporter plutôt que cette domination. On savait cela. Mais le curieux a été sa conversation sur Rome, dans ce salon. Il nous a analysé la société romaine : la noblesse nulle, d'une nullité à trente-deux degrés au-dessous de zéro; pas d'idées, pas de sentiments, pas de volonté, rien, le pur rien, le rien absolu. Elle ne compte même plus dans l'Eglise, à laquelle chaque famille fournissait toujours d'ordinaire un prélat ou un cardinal. La bourgeoisie, de l'esprit, mais pas d'intelligence politique; un seul sentiment, la haine du gouvernement des prêtres, mais violent et aveugle, passé à l'état de monomanie. Le peuple, féroce; la même haine que la

bourgeoisie contre le gouvernement des prêtres, avec du mazzinisme par-ci par-là. Aux rancunes se joignent les préjugés. Depuis six ans environ on s'est imaginé que le Pape avait le mauvais œil, qu'il pouvait jeter des sorts. Il s'est trouvé il y a quelque temps dans une boutique; une fois qu'il a été parti, le mari consterné a regardé sa femme : « Nous voilà frais! » La femme lui a répondu : « J'ai fait les cornes sous mon manteau. » En Italie, pour conjurer le mauvais œil, on fait les cornes avec le petit doigt et l'index. Nous disons à Ampère : « Mais pourquoi le pape n'a-t-il rien réformé? » Des réformes, on croit que c'est facile, et l'Empereur est curieux, dans la lettre à Edgar Ney, de demander qu'on porte à Rome notre code civil tout cru. Il n'y a pas qu'un abus ou quelques abus à Rome; tout est abus, et les abus s'enchevêtrent si bien qu'il faudrait les réformer tous à la fois, et en les réformant on aurait contre soi à peu près tout le monde. Il y a trente abus dont un Romain souffre, mais il y en a un trente-unième dont il vit et il ne permettra pas qu'on y touche. Aussi il faut aller à Rome pour voir l'abus content de lui-même, se prélassant, se complaisant dans sa béatitude. Rossi a essayé d'y toucher, on l'a assassiné. Pour en corriger quelque chose, il faudrait pendant trente ans une suite de papes énergiques et de ministres prêts à être assassinés. Et la justice romaine, c'est cela qui est curieux. On est inculpé, on porte de l'argent aux commis et aux commis des commis; l'affaire meurt; en haut lieu on n'en entend pas parler. Il n'y a de sécurité ni pour l'argent, qu'on vous vole, ni pour la vie, qu'on attaque à sept heures du soir, ni pour la famille, dont on vole les enfants au nom de la loi. Voilà le résumé de la conversation d'Ampère. Jugez de l'effet. Mon déjeuner m'a bien amusé. » (15 février 1860).

L'extrait suivant nous conduit à la campagne, chez les Saint-Marc Girardin :

« Ce sont de bien aimables gens, et c'est toujours pour moi un repos d'aller chez eux. J'ai fait à Morsang un peu de tous les exercices ; je suis même allé en chasse, où j'ai joué le rôle de chien. Je rabattais le gibier et suis cause qu'on a pris un lapin. Je l'ai fait partir d'un fourré, et quand il est parti j'ai couru après ; heureusement qu'un vrai chien est venu à mon aide ; le chasseur a blessé l'animal qui est tombé, et je n'ai pu dans mon triomphe m'empêcher de crier : Vive l'Empereur ! Le triste de l'affaire c'est qu'étant parti je ne mangerai pas du gibier que j'ai rabattu : cela m'est arrivé plusieurs fois en ma vie. » (17 octobre 1861.)

Bersot paraissait de plus en plus, grâce au caractère de son talent et à la nature de ses écrits, destiné à devenir membre de l'Académie des sciences morales et politiques. Il échoua une première fois, en 1864, par suite d'une faute de stratégie, pour s'être présenté à une place vacante dans la section de philosophie, alors qu'il paraissait plutôt destiné à la section de morale. L'année suivante, la section de morale eut de nouveau une nomination à faire, et Bersot fut bien près cette fois-là de réussir ; M. Cochin, qui lui fut préféré, ne l'emporta que d'une voix, dix-sept contre seize. La partie était dès lors évidemment gagnée pour le jour où Bersot se présenterait de nouveau, et il fut, en effet, nommé, au mois de juin 1866, par trente voix sur trente et une, un succès éclatant et qui faisait plus que réparer les déconvenues précédentes. Bersot, d'ailleurs, avait soutenu la lutte avec sa bonne humeur et sa philosophie pratique habituelles. « Je suis vraiment, disait-il, l'un des meilleurs candidats qui existent : pas impatient, docile aux conseils, prêt aux échecs ; pourtant je ne serai pas fâché de ne plus l'être et de reprendre ma liberté que je mets avant tout » (19 avril 1864). Et peu de jours après : « M. Cousin, tout en étant charmant pour moi, a des profondeurs de politique qui doivent retenir les trop grandes espérances. Au surplus, il fera ce qu'il voudra. J'ai lu un Mémoire samedi à l'Académie avec un très beau succès, j'ai fait mon métier de candidat en conscience et pas trop mal : après cela je redeviendrai simple particulier et rentrerai dans la vie privée sans aucune peine. M. Cousin a, je crois, envie de ne pas faire l'élection avant l'hiver, et moi j'ai envie de ne pas être candidat perpétuel. Enfin, je suis on ne peut plus philosophe. »

M. Cousin, on le devine à la lecture de ces lignes, eut une part aux échecs comme au succès de Bersot. Il était, à cette époque, avec M. Guizot, le grand arbitre des élections dans les corps publics dont il faisait partie. Si donc l'intérêt sincère, je le crois, qu'il portait à notre ami devait l'engager à servir celui-ci le jour où ses calculs le permettaient, ces mêmes combinaisons risquaient de lui imposer des nécessités moins avantageuses à Bersot, comme de suspendre l'appui d'abord donné, ou même de travailler sous main dans un sens contraire à celui des efforts apparents et des protestations chaleureuses. Une circonstance favorable à Bersot, c'est que M. Cousin avait besoin lui-même de l'appui de son ancien élève dans le journal où ce dernier s'était acquis de l'influence. M. Cousin s'occupe beaucoup, dans ses lettres, de ce que faisait Bersot aux *Débats*. Il le tance et le loue tour à tour. Il éprouve une inquiétude comique en apprenant que ce disciple émancipé va faire un article sur la *Vie de Jésus* de M. Renan. L'article fait, il se radoucit. « Je n'en suis pas mécontent, et vous sortez

avec honneur de ce mauvais pas. Il y a comme toujours en vos articles une odeur d'honnêteté et un bon goût de style qui intéressent à tout ce que vous écrivez. » Le vieux maître, cela va sans dire, ne dédaigne pas, dans l'occasion, de réclamer les bons services du journaliste. « Je regrette pour moi que vous partiez si vite pour les Pyrénées, car mon *Histoire de la Philosophie* qui va paraître aurait eu grand besoin de votre aide. J'ai perdu Paradol en n'approuvant pas sa très inutile candidature [1], et je ne vois plus trop qui pourrait m'annoncer dans les *Débats*. » La fin du billet est amusante. « Ne regrettez pas d'être philosophe et libéral, car quoi de meilleur au monde que la philosophie et la liberté, j'entends la vraie liberté et la vraie philosophie. Je le sens à la paix qu'elles me donnent, *nisi cum pituita molesta est*. » (24 juin 1863.)

Tout ceci soit dit pour aider à comprendre le rôle de M. Cousin dans la candidature académique de Bersot. Il paraît bien que ce fut lui qui en eut le premier l'idée, et qui engagea Bersot à publier quelque ouvrage capable de le mettre en évidence. « Nous vous faisons candidat en dépit de vous », lui écrivait-il. Ce qui n'empêche pas, nous l'avons vu, que Bersot soit alors même sur ses gardes et parle des « profondeurs de politique » de son patron. Lors de la seconde élection, celle de 1865, M. Cousin passait l'hiver à Cannes et dut se contenter d'envoyer des conseils par lettres et d'exprimer des vœux. « Je regrette, disait-il, de n'être pas à Paris pour vous donner une nouvelle preuve de ma vieille et tendre amitié. » M. Cousin était à Paris à l'époque de la troisième élection, celle de 1866, qui se fit en été, et il n'est pas douteux qu'il

[1] A Paris, aux élections législatives de 1863.

n'ait voté pour Bersot puisque celui-ci eut l'unanimité des voix moins une ; mais les dispositions du grand électeur n'étaient rien moins que cordiales. « J'ai vu M. Cousin à l'Académie, écrit M. Saint-Marc Girardin, et je lui ai exprès parlé de vous : il a été peu affectueux pour vous, mais il regarde votre élection comme sûre. Qu'aimez-vous mieux, l'affection ou l'élection? Vous croyez peut-être que la seconde vous rendra la première. » (31 mai 1866.) On croit reconnaître qu'il y eut brouille, puis explications, et enfin raccommodement. Le jour où Bersot fit son entrée à l'Académie il sortit ensuite avec M. Cousin et l'accompagna dans Paris. « Nous avons causé tout bonnement, racontait-il, comme s'il n'y avait jamais rien eu entre nous ; il s'est laissé aller peu à peu et a pris mon bras. » La vérité est que Bersot était trop indépendant et trop jaloux de son indépendance pour le tempérament du vieux philosophe.

M'étant permis, comme je l'ai fait, de puiser largement dans la correspondance que j'ai sous les yeux, je citerai une lettre de M. de Rémusat à Bersot, destinée à consoler celui-ci de son échec en 1865, mais dont l'intérêt va au-delà et devient vraiment historique. « J'ai peu de détails sur la lutte, mais ce que vous me dites ne me surprend pas. Nous vivons dans un temps où je suis peu surpris de ce qui m'indigne. Mais je ne puis m'empêcher d'être très frappé de la rapidité et de l'étendue des conquêtes de l'esprit réactionnaire en toutes choses. Je m'en effraie pour l'avenir ; on nous pousse à la lutte des extrêmes. Vous êtes trop jeune pour avoir vu la Restauration ; mais je puis vous assurer que, dans ses plus mauvais jours, la modération d'esprit s'y montrait tout autrement puissante et généralisée dans les opinions et dans les mœurs. Il y avait, je le dis avec un peu d'embarras

philosophique, un fonds de voltairianisme dans les idées qui prévalait contre bien des réactions apparentes, et dont vous trouveriez la trace dans le *Génie du Christianisme* par exemple. Supposez qu'on l'écrivît aujourd'hui, il ne se ressemblerait pas. Tel qu'il est, il paraîtrait l'œuvre d'un incrédule. En vérité, il y a des moments où l'on se demande s'il est prudent d'être impartial. Votre philosophie, souffrez que je dise la nôtre, a voulu l'être, et l'on dirait qu'elle n'a fait que frayer la voie à la réaction et au fanatisme. Je crois comme vous qu'il faut lutter, mais je ne puis me dissimuler que, comme une armée qui a perdu du terrain, nous combattons d'un point plus reculé ; nos frontières sont entamées, nous sommes, j'en ai peur, à Champaubert et à Montmirail. Cet état de l'opinion exige des ménagements dont la mesure embarrasse. »

Sans s'exagérer, j'en suis sûr, un seul moment le prix des distinctions qu'il avait obtenues, Bersot, une fois nommé, se montra heureux et même fier de son succès. Il avait vivement apprécié la position que lui avait faite, à lui l'ancien maître d'étude du collège de Bordeaux, son admission au nombre des rédacteurs du *Journal des Débats*. Voici maintenant les impressions du membre de l'Institut : « On s'empresse à me féliciter ; j'en suis extrêmement touché et ne me rends pas encore bien compte de ce qui m'arrive. Je n'ai qu'un sentiment bien net, c'est que ceux qui m'aiment sont heureux, et je suis heureux de leur bonheur. Il est certain, à y réfléchir, que ma nomination, après le refus de serment et sans autre titre que de courts travaux où il y a seulement beaucoup de soin, est très honorable, et très honorable aussi la manière dont elle a été faite. J'ai vu et remercié la plupart de mes électeurs au sortir du vote ; je pouvais

remercier sans me tromper ; mes amis étaient radieux et ceux qui ne l'étaient pas d'abord me marquaient beaucoup de bonne grâce. » (24 juin 1866.)

Bersot avait maintenant, dans les séances hebdomadaires de l'Académie, une distraction qu'il goûtait singulièrement. « Depuis que je vais tous les samedis à Paris, je trouve que le temps passe beaucoup plus vite ; ce jour dans la semaine fait l'effet du chapitre dans les livres, qui les coupe et les fait paraître plus courts. Ce n'est pourtant pas tant la peine de se presser quand on va vers les cinquante ans. L'habit à palmes a été inventé pour consoler quelques personnes inconsolables de n'avoir plus vingt ans ou environ. On ne dit pas si cela réussit. Je m'imagine que si je me voyais ainsi costumé je rirais de moi-même, et que ma vareuse d'Arcachon me va mieux. »

VII

Les dix années qui précédèrent la guerre sont celles où je fis la connaissance de Bersot, et auxquelles mon esprit revient le plus naturellement lorsqu'il se porte vers les chers souvenirs. Il a bien voulu, dans une lettre que je ne devais recevoir qu'après sa mort, me témoigner combien il avait été attaché à moi et aux miens et que nous avions tenu une grande place dans ses pensées et dans sa vie. Il en a été de même de nous, ai-je besoin de le dire ? Les joies et les peines nous étaient communes. Nous prenions part à ses succès croissants, aux distinctions qui lui arrivaient peu à peu, et lorsque plus tard la mort jeta un deuil dans cet intérieur qu'il avait connu

si heureux, ce fut lui qui prêta à la douleur d'un père et d'une mère la voix d'une émotion presque aussi profonde que la leur. Oh ! l'aimable ami ! Et qu'elles restent éclairées d'un charmant reflet ces années de commerce journalier ! Il me semble que je monte encore le long escalier qui menait au petit appartement de l'écrivain, sur la Place d'Armes de Versailles. J'en revois la simplicité philosophique, j'allais dire la noble pauvreté. Je le trouve les pincettes à la main, tisonnant son feu en réfléchissant à la lecture qu'il vient de faire ou à l'article qu'il prépare. Ou bien c'est le printemps, et je le rencontre au détour d'une allée, au milieu des bouleaux et des bruyères du bois Satory, errant, cherchant le soleil, se livrant, grave et doux, à sa passion de la nature et à son penchant contemplatif. « Nous sommes deux heureux de ce monde, lui écrivait Saint-Marc Girardin ; nous aimons les ajoncs en fleurs. » Ce n'est pas sans émotion que j'ai retrouvé dans divers passages des volumes de notre ami des traces de ses habitudes : « Ces pages, dit-il quelque part en s'excusant de recueillir d'éphémères articles, ces pages nous les avons méditées, les yeux sur notre feu, dans les longs hivers ; nous les avons portées avec nous dans nos promenades solitaires ; nous pourrions dire où elles sont nées, au milieu de quelles préoccupations et de quel événement, dont elles seules gardent la trace, que seul nous reconnaissons à une certaine teinte gaie ou triste, à un accent qui nous émeut encore. Elles sont nous-même, elles sont nos années, qui ne reviendront pas. » Le passage suivant est plus charmant encore, et montre à quelle poésie s'élève parfois tout naturellement la pensée de notre moraliste : « On part joyeux d'échapper aux tracas quotidiens. D'abord l'esprit, embarrassé de mille idées incohérentes que les détails de

l'existence apportent, ne peut pas se remuer ; mais il rejette l'une, puis l'autre le long de son chemin, et parvient enfin à se dégager ; le mouvement de la marche le met en mouvement ; il va devant lui, au hasard des impressions que lui apportent les objets : le nuage qui court, l'oiseau qui s'envole d'une branche, la fourmi qui se hâte à travailler, le lézard qui fuit sous les ronces, la fleur qu'il devine à son parfum, le murmure de l'eau, le grondement des grandes vagues, le mugissement du vent, le tourment des arbres sous son effort, le grand silence des champs, le bruissement mystérieux qui sort de la création, toutes ces impressions qui se succèdent, nous donnant chacune leur atteinte et nous pénétrant de la grande vie de la nature, font évanouir les images du monde que l'on quitte et son artifice ; l'âme se simplifie et construit hardiment un monde où elle pourra subsister telle qu'elle est, libre et heureuse. Oui, elle a alors des ailes ; à ces courses en plein air, en plein ciel, la vie est plus légère, et ce qui naît dans ces moments de grâce a une force et un charme que le reste n'a pas. »

Un grand avantage de Bersot dans sa collaboration aux *Débats*, c'est que tout l'y aidait. Le contemplatif amant de la nature était en même temps un observateur attentif des caractères, de sorte que le fonds des sentiments intimes dans lequel il puisait lorsqu'il fallait prendre la plume, profitait également des méditations du solitaire et de la sociabilité de l'homme recherché pour ses aimables qualités.

Bersot, une fois entré au *Journal des Débats*, y donna tout de suite et coup sur coup des articles qui lui firent très vite une place dans la littérature contemporaine. Je ne suis pas sûr que ceux de cette époque, les morceaux de 1859 et 1860, sur M. Renan, sur Béranger, l'abbé Bautain, la mé-

decine en littérature, ne soient pas ses meilleurs. Celui sur Béranger, en particulier, lui attira bien des remerciements et des adhésions. On lui sut gré d'une équité si parfaite opposée à la réaction immodérée dont le chansonnier avait été victime. « Ce temps-ci aime tellement la justice, écrivait Bersot au sujet du traitement subi par Béranger et Chateaubriand, qu'il n'est personne que, pour le contenter, on ne jette dans le gouffre; seulement, au lieu de nous y jeter nous-mêmes comme Curtius, nous y jetons les nôtres. » L'article tout entier est un excellent morceau de critique. Il y a trois pages sur le genre de la chanson qui sont à citer comme un modèle. Et ces bonheurs ne sont point rares chez l'auteur ; le jugement sur les *Essais* de M. Renan s'ouvre par une définition de la civilisation vraiment étincelante d'esprit, de l'esprit qui consiste à voir et à dire parfaitement juste. L'auteur qu'il s'agissait d'apprécier, M. Renan lui-même, l'a-t-on jamais plus finement caractérisé ? « Ce qui est plus dur que l'hostilité, il a témoigné de la sympathie pour les religions qu'il jugeait avec tant d'indépendance... Il condamne la raison à une grande ignorance, réduisant, il semble, la religion au sentiment religieux et la science à la recherche. »

Bersot, je le répète, s'est fait une place et une part dans la critique littéraire. Sensible aux beautés et aux défauts, il s'y montre avant tout, cependant, psychologue et moraliste. Il connait le cœur humain et il se plait à démêler dans leur complexité, à poursuivre sous leurs déguisements les fugitifs mobiles de la conduite des hommes. Il ne s'en cache pas. « Celui qui, livré à l'étude de l'homme, dit-il, a goûté une fois à cette sorte de vérité, ne s'en passe plus ; il ne se plait plus où elle n'est pas. » La qualité maîtresse de

notre ami est le bon sens qui voit net et la finesse qui saisit les nuances. Le bon sens n'est pas nécessairement le lieu commun ; il est, chez l'écrivain dont nous parlons, la mesure dans les jugements, la modération du caractère mise au service de la sagacité de l'esprit. Avec cela toutes les qualités essentielles, bonté, élévation, tolérance. Dans la manière, beaucoup d'un art dissimulé, l'art de construire un article aussi bien que l'art de tourner un alinéa. Sain et solide, ni pose ni clinquant. Point de tics non plus, mais les tons variés et naturels de la conversation. Le style de Bersot ne recherche pas l'éclat ; il lui manque, sinon la chaleur, du moins la passion, sinon l'éloquence, du moins l'ardeur des tempéraments de combat. Sa période manque de nombre, ce qui trahit l'absence de l'émotion oratoire, et il ponctue bizarrement, ce qui accuse un certain défaut d'articulation logique. Aussi son tour n'est-il point raisonneur, démonstratif, dialectique. Ce en quoi il excelle, c'est à analyser des états, à décrire des situations. Il se plait au trait délicat et malicieux, décoché au détour d'une phrase, avec une bonhomie apparente. Il a une ironie à lui, celle de l'observation incidente, de la réserve quasi involontaire. Toutes ses qualités ont quelque chose de contenu ; son travail est fin, dans ce ton discret qui s'abstient de souligner les intentions. Ou, si l'on aime mieux, il travaille à l'estompe, relevant par ci par là ses demi-teintes d'un coup de crayon rapide et net. Il aime à se laisser deviner.

La meilleure façon de juger Bersot comme écrivain serait peut-être de citer les expressions d'approbation et d'estime dont se servaient ses amis pour le féliciter de tel ou tel article. Non point les banales, telles que tout le monde en reçoit de tout le monde, mais les compliments qui comptent par l'accent dont ils sont

dits, ou par le nom de ceux qui les font. La correspondance de Bersot ne nous laisserait à cet égard que l'embarras du choix. Nous avons déjà vu M. Cousin parler en termes heureux de l'odeur d'honnêteté et du bon goût de style qui l'intéressaient dans les écrits de son ancien élève. M. Saint-Marc Girardin, naturellement, était plus expansif. Son ami avait rendu compte des volumes sur *La Fontaine et les fabulistes,* et l'auteur enchanté d'avoir été si bien loué l'en remerciait avec effusion, lui répétant sur tous les tons que son article était un chef-d'œuvre. M. Havet n'était pas moins cordial dans l'éloge, quoique moins démonstratif, mais il s'appliquait en même temps à noter ses dissidences, et, dans des lettres d'une remarquable fermeté, disputait pied à pied le terrain à un adversaire dont il savait l'esprit assez ouvert pour entendre toutes les objections. Il n'en lisait pas moins le livre ou l'article « avec la plus vive sympathie ». « J'aime également, lui dit-il, votre critique, votre histoire, votre morale... Votre morale est peut-être le plus grand bienfait de votre talent ; la force et l'ardeur avec laquelle vous la soutenez, et l'autorité que votre vie ajoute ici à votre pensée, rendent votre prédication également efficace, et quand je dis prédication ce n'est pas qu'il y ait rien là pour la phrase ; tout est aussi simple et aussi substantiel qu'éloquent. Je me défie bien un peu de votre imagination quand vous me dites que, si saint Pierre disparaissait, *il se ferait un vide dans le ciel* (il est vrai que je n'ai pas été à Rome), mais en général cette imagination ne fait que donner à la raison plus de lumière et d'attrait. » La même liberté de dissidence se retrouve dans les lettres d'un correspondant qui ressemble fort peu au précédent, M. de Montalembert. Ses relations avec notre ami dataient de longtemps, d'un article publié par

celui-ci en 1856, dans la *Revue de l'Instruction publique.* Elles étaient devenues affectueuses, presque intimes, malgré la divergence absolue des lignes suivies par les deux écrivains. Mais Montalembert avait la noblesse native que Bersot saluait partout, et que le plus libéral des catholiques savait reconnaître à son tour jusque dans la plus libre pensée. « Je me sens toujours trop d'accord avec vous, écrivait ce dernier, pour ne pas souffrir sérieusement de ce qui nous sépare. » Et une autre fois : « Vous avez acquis tous les droits possibles sur moi ; celui de me dire la vérité en est un que je reconnais même à mes adversaires, et à plus forte raison au critique amical et généreux qui m'a rendu le témoignage le plus honorable et le plus impartial que j'aie reçu dans toute ma vie littéraire. » Allusion à un article que Bersot avait consacré, dans les *Débats,* à M. de Montalembert, en 1861. Ses rapports avec M. Michelet étaient également devenus amicaux, mais il y avait eu des griefs à oublier. L'historien paraît avoir pardonné de fort bonne grâce à son critique les railleries d'un bien joli morceau, de 1861 aussi, sur *La Mer*. Entre M. de Rémusat et Bersot, en revanche, il n'y avait ni torts à pardonner, ni différences sensibles d'opinion à tolérer. M. de Rémusat avait eu à défendre l'*Essai sur la Providence* qui avait été envoyé à l'Institut pour un concours, et qui, selon l'expression de M. Saint-Marc Girardin, y avait « suscité un incroyable orage ». Les uns trouvaient l'ouvrage trop croyant, les autres trop philosophe. « Je suis plus que jamais du parti des livres tels que le vôtre, écrivait M. de Rémusat à ce propos, car je n'ai jamais vu se manifester mieux cette fatale disposition des esprits dans notre pays à ne se sauver d'un excès que par un autre. »

Les sentiers de Sainte-Beuve et de Bersot se croi-

sèrent deux ou trois fois. L'auteur des *Lundis* avait eu à remercier le collaborateur des *Débats* de deux « charmants, fins et délicats articles », et il l'avait fait dans une lettre superbe, l'une des plus incisives, des plus pénétrantes que renferme le recueil imprimé. On l'y trouvera, et j'y renvoie le lecteur. Plus tard, en 1863, Sainte-Beuve avait eu à se plaindre d'un article trop favorable à un écrivain coupable de très mauvais procédés à son égard ; il aurait voulu des réserves dans les éloges donnés à un indigne par « un des organes de la vraie critique, de celle qui est probe, ingénieuse, élevée ». Bersot s'expliqua, s'excusa, et l'harmonie entre les deux confrères n'en souffrit aucun nuage. « C'est un grand brouhaha que l'opinion, lisons-nous dans un billet de Sainte-Beuve écrit à cette occasion, et il est bon de s'en tenir au suffrage et à l'estime de quelques-uns. Vous savez combien je vous compte de ceux-là. » Je note dans une autre lettre, de celles qui n'ont pas été publiées, ces mots dans lesquels le grand et intègre critique ne fait que se rendre justice : « La nécessité d'écrire sur tout et à tout propos mène à bien des choses, mais je tâche qu'au milieu de tout ce que je m'accorde, et que je n'aurais pas fait si j'avais choisi mon emploi, il ne m'échappe rien du moins qui ne soit vrai. C'est ma dernière devise. »

VIII

Nous voici arrivés à la guerre de 70, et à l'occupation de Versailles par les Allemands pendant six mois. Je pourrais dire de ces temps affreux, en pensant à Bersot, ce que je me suis souvent dit en songeant à

un autre : heureux encore, puisque nous souffrions ensemble ! Les défaites s'étaient succédé. L'Empire s'était effondré sous le poids de ses responsabilités. « Si je n'ai pas le cœur léger, lisons-nous dans une lettre de Bersot du 5 septembre, ma conscience du moins est satisfaite. » Le conseil municipal de Versailles, élu sous le régime des influences officielles, s'était dissous de lui-même, emporté avec ce régime. C'est au milieu de l'invasion qu'on se hâta d'en former un autre, en prenant, parmi les citoyens restés dans la ville, ceux que désignait une notoriété quelconque. Bersot en fut, ainsi que M. Délerot et moi-même. Le 19 septembre, les Allemands entrèrent dans la ville et complétèrent l'investissement de Paris. La position devint alors extraordinairement difficile. Versailles étant le quartier général de l'ennemi et la résidence du roi de Prusse, l'ordre matériel y était assuré ; les approvisionnements également, puisque l'armée victorieuse avait intérêt à les laisser arriver ; les exigences auxquelles le conseil municipal avait à répondre étaient, en revanche, rigoureuses et incessantes. Il y avait à pourvoir aux réquisitions d'un corps de 5,000 hommes, à loger une partie de ces soldats chez les habitants, à leur fournir le combustible, des couvertures, des médicaments, etc. Passe encore si l'on n'avait eu affaire qu'à l'autorité militaire chez qui la rudesse soldatesque était quelquefois tempérée par un sentiment d'équité ; mais nous avions à nous débattre contre les vexations gratuites et les louches entreprises d'un « préfet » allemand. La conduite du conseil municipal et du maire, dans ces circonstances, je ne crains pas de le dire, leur fit le plus grand honneur. Ils surent, dès le premier jour, distinguer entre les charges que leur imposaient les lois de la guerre et les prétentions exagérées que l'état de la ville ne per-

mettait pas de satisfaire ou qui dépassaient le droit des gens. On leur imposa des amendes, ils se refusèrent à les payer. On jeta en prison M. Rameau et quelques-uns de ses collègues ; les autres ne fléchirent point. Et, au milieu de tout cela, mettant cent mille francs à la disposition de la Défense nationale pour achat d'armes, et trouvant moyen de faire parvenir au gouvernement de Tours la connaissance de ce vote secret. Ce fut justement Bersot qui fit le rapport sur cette proposition. Je n'oublierai jamais ces journées passées dans l'Hôtel-de-Ville à signer des réquisitions et à tenir des délibérations, aucun de nous n'ignorant la conséquence de ses actes : les objets de prix cachés pour prévenir la confiscation, le logis attendant les garnisaires, le sac de nuit tout prêt pour le cas où il faudrait aller en prison ou être déporté en Allemagne. Comme il arrive dans les choses humaines, on finissait par rire de sa misère même. Bersot, dans une de ses lettres, parle de nos séances. « Je continue mon conseil municipal, qui n'est pas une sinécure, mais je m'instruis. J'ai été secrétaire, il y a quinze jours, et j'ai mis dans mon procès-verbal toute espèce de choses intéressantes. Je connais maintenant le prix d'un veau sur pied, ce qu'il y a de déchet au débit, et qu'on peut, en fin de compte, quand on est boucher à Versailles, gagner 90 pour 100. Si je n'étais bégueule sur les odeurs, je me serais lancé dans cette industrie. » (28 novembre 1870.) Mais c'est la note douloureuse qui domine. « Je regarde passer les événements avec tous les sentiments d'un cœur bien vivement agité. C'était pourtant assez des dix-neuf années qui viennent de s'écouler si lentement et qui m'ont pris la meilleure partie de ma vie ! » (4 décembre.) Il cherchait une distraction à sa douleur dans ses efforts pour être utile. Nous tenions le soir des classes d'adultes. Nous avions essayé, Bersot et moi, pendant quelques semaines, de conserver à la population un organe national en continuant la rédaction de l'*Union libérale de Seine-et-Oise*, mais ayant refusé d'insérer les communications de l'autorité allemande, notre journal ne tarda pas à être supprimé. Bersot s'attacha alors à la visite des blessés français dans les hôpitaux de la ville, allant de lit en lit, se mettant, avec l'aide d'un jeune ami, au service de ces infortunés pour écrire sous leur dictée et donner de leurs nouvelles à leurs familles. Il trompait un moment par ces occupations les souffrances de son âme. Son patriotisme était fervent, de cette ferveur qui a besoin d'illusions. Il avait l'optimisme opiniâtre. Je me rappelle qu'il m'en voulut pendant plusieurs jours, se montrant froid et m'évitant, parce que je croyais à la prise de Strasbourg lorsqu'il mettait, lui, une sorte de religion à douter de cette catastrophe. Ce fut, je crois, le seul nuage qui ait jamais passé sur notre amitié. Je me trompe, il fut un peu aigre, une autre fois, parce que je lui avais lu une fort belle page de Vinet sur Voltaire. Vinet disait de la prose de Voltaire qu'elle manque de corps, ne fait pas sentir beaucoup plus qu'elle n'exprime, ne descend jamais dans l'intérieur des choses comme celle de Montesquieu. Elle n'a point de défauts, concluait-il, mais des qualités essentielles lui manquent. Bersot, lui, n'entendait pas raillerie sur ce chapitre, il me bouda bien un demi-jour.

La guerre finie et la capitulation de Paris signée, on procéda aux élections. Bersot était l'un des plus désignés du département pour faire partie de l'Assemblée nationale ; mais il refusa net de se porter, et usa, au contraire, de toute son influence pour m'engager à me présenter et pour appuyer ma candidature. C'est

certainement à lui que je dois d'être entré dans la vie publique, à laquelle je n'avais jamais pensé jusque-là, à laquelle je semblais d'autant moins destiné que j'étais longtemps resté étranger à la politique locale. L'événement montra que Bersot avait bien fait de se réserver. Au mois d'octobre 1871, M. Jules Simon le rendit à l'Université en le nommant directeur de l'Ecole normale supérieure, en remplacement de M. Bouillier. Cette nomination faisait honneur au ministre qui avait mis l'homme qui allait le mieux à cette place dans la place qui allait le mieux à cet homme. C'était à la fois appeler en exercice toutes les facultés de notre ami et combler ses vœux les plus chers.

IX

La nomination de M. Bersot à la direction de l'Ecole normale a peut-être été l'acte le plus important de l'administration de M. Jules Simon. Il n'en est aucun, du moins, qui ait eu plus de conséquences pour l'enseignement universitaire. C'est dans l'Ecole normale de la rue d'Ulm que se forment, en effet, les professeurs de nos lycées. C'est des leçons qu'ils y ont reçues, des principes qu'ils y ont puisés et des habitudes qu'ils y ont prises que dépend la valeur de l'instruction qu'ils donneront à leurs élèves. L'action exercée sur le jeune personnel enseignant a donc un effet plus certain, plus direct, plus immédiat sur l'avenir des études que les meilleures lois et les circulaires les plus sages. Et voilà pourquoi la direction de M. Bersot fera époque dans l'histoire de notre Ecole supérieure comme dans celle de nos réformes pédago-

giques. On ne saura jamais, la mesure manquant pour ces choses, combien a été profonde et salutaire l'influence que cet homme distingué a eue sur ses élèves et, par eux, sur les générations suivantes. L'Ecole normale avait eu des maîtres éminents, elle n'en avait jamais eu encore qui eussent possédé au même degré tous les dons nécessaires au gouvernement des esprits, la sagacité et la sagesse, le bon sens et la bonne grâce ; elle n'en avait point eu qui eussent si bien réussi à allumer dans ces volées successives de jeunes gens le feu sacré de l'amour de l'étude, et dont les soins eussent été payés d'une reconnaissance aussi affectueuse.

M. Bersot a tracé, dans une page admirable, la manière dont il entendait la direction de la jeunesse. C'est de l'Université qu'il parle, mais en voyant le rôle qu'il lui assigne, on comprend l'idéal d'enseignement qu'il s'était proposé à lui-même : « Elle est, dit-il, de son pays et de son temps ; aussi, quand on lui confie ses enfants, on sait ce qu'elle en fera : des hommes de leur pays et de leur temps. Institution discrète, elle modère elle-même son action ; elle refuse de se substituer à l'autorité et à la maison paternelles ; elle s'interdit de presser trop fortement sur les esprits et les âmes, par crainte de briser quelque ressort ou de n'obtenir qu'une puissance passagère ou apparente. Cela réservé, il lui reste pourtant encore quelque chose à donner à ses élèves : l'habitude de vivre dans un monde naturel, de rencontrer sans gêne les opinions et les situations les plus diverses ; le spiritualisme, sur qui la vie humaine repose ; le bon jugement, par lequel ils se feront plus tard eux-mêmes des idées ; l'apprentissage de leur jeune liberté ; le respect de la vérité ; la parfaite sincérité, fût-ce à leurs dépens ; le sentiment, frêle en apparence, mais ici si résistant, de l'honneur, et,

pour tout dire, des qualités qui pourront nuire à leur tranquillité et à leur avancement, mais qui valent ce qu'elles coûtent : la netteté dans l'esprit et dans la vie.»

Les questions d'enseignement tiennent tant de place dans les ouvrages de Bersot, c'était un sujet si favori de ses méditations, qu'on ne saurait être dans le doute sur les principes qu'il apporta à sa nouvelle tâche. Si j'avais à résumer ces principes, je dirais que notre ami avait la foi à l'action personnelle et qu'il était partisan d'une culture humaine et généreuse. Il avait horreur de la routine. Il plaidait la cause du superflu. Il ne voulait pas que l'élève fût une machine, ni le professeur « une machine à faire des machines. »

Une autre préoccupation se fait souvent jour dans les écrits de Bersot relatifs à l'instruction publique : c'est la crainte des excès d'une réaction dont il était prêt d'ailleurs à reconnaître, jusqu'à un certain point, la légitimité. L'enseignement, depuis les Jésuites, depuis la Renaissance, se bornait essentiellement à l'art de bien dire. Il semblait que le dernier but de l'éducation scolaire fût l'éloquence et le style. Tout y tournait en préceptes oratoires. Pas une classe qui ne fût une préparation à la rhétorique, et elle-même une rhétorique au petit pied. Cependant le jour vint où cet enseignement apparut dans toute sa stérilité. De jeunes savants, qui à l'étranger avaient appris à connaître d'autres méthodes, s'insurgèrent contre les procédés d'un apprentissage puéril, et donnèrent l'exemple d'un emploi plus grave des facultés humaines. La guerre de 1870, en faisant de nous un peuple plus sérieux et plus positif qu'autrefois, agit dans le même sens. L'éducation fut conçue d'une manière plus réaliste. On proclama le principe que le fond allait avant la forme ; dans l'étude même des

lettres, on insista sur la nécessité de commencer par savoir avant de s'occuper de la manière dont on exprimerait ses idées ; on voulut que le professeur fût un homme rompu aux questions de philologie et d'histoire plutôt qu'un maître des élégances. Tout ce mouvement ne laissa pas de troubler Bersot, qui n'avait, lui, jamais séparé, dans sa façon d'écrire, la valeur de la pensée de la façon de la rendre. Il en devait être doublement alarmé, pénétré comme il l'était de l'excellence des qualités propres au génie français, redoutant de les voir se perdre dans des efforts peut-être vains pour se germaniser, se disant volontiers que l'esprit, loin de jamais rien gâter, n'est au contraire que le « don de pénétrer les choses sans s'y empêtrer. » Au surplus, Bersot avait trouvé lui-même et bien avant tous ces débats le mot juste sur la question. « Dans la langue qui s'écrit et qui se parle, disait-il il y a plus de vingt ans, poursuivre uniquement, à tout prix, la forme, c'est enlever au mot son rapport direct avec l'âme, le réduire au son et dégrader la parole. La parole tient de trop près à l'esprit, et par cette alliance elle est trop haute pour se prêter à de semblables tours... Belle chose que l'harmonie, la ligne, la couleur du style dans Racine et dans Fénelon ! Essayer de penser, de sentir comme eux pour parler comme eux, louable entreprise ! Mais cette beauté est attachée à la pensée, fait corps avec elle, et il n'y a pas de procédé si délicat, de main si légère qui puisse détacher du fond la forme pour l'appliquer ensuite où il lui plaira [1]. »

Impossible de mieux dire. Je fais remarquer seulement que l'opposition, telle qu'elle se produit aujourd'hui, n'est pas précisément celle qui flottait devant

[1] *Etudes sur le* XVIIIe *siècle*, 1855, tome II, p. 274 et 275.

les yeux de Bersot. Bersot n'entendait pas qu'on séparât la pensée du bien dire, ni le bien dire de la pensée. Il songeait, en s'exprimant ainsi, à nos philosophes, nos moralistes, nos critiques, chez lesquels les deux choses se réunissent dans une perfection classique. Mais ce n'est point tout à fait de cela qu'il s'agit dans la discussion entre la vieille et la jeune école pédagogique. Il faut se rappeler l'immense développement qu'ont pris les études littéraires depuis un demi-siècle, par l'adoption de méthodes plus sévères, par la création de la philologie comparée, et surtout par l'application de l'histoire à toute chose, j'allais dire par la transmutation de toute chose en sa substance historique. Il en résulte que la pensée la plus vigoureuse ne se suffit plus à elle-même, qu'elle ne suffit plus à rien. Il lui faut, pour faire figure dans le monde, une certaine somme de savoir. Elle est obligée d'être érudite. Force est de le reconnaître, le terrain s'est déplacé, les genres se sont renouvelés, les questions se sont transformées, et l'art aujourd'hui consiste, non plus seulement à dire agréablement des choses spirituelles ou profondes, mais à exprimer de la manière la plus puissante des idées suggérées et nourries par une information étendue.

La direction de l'Ecole normale, aux mains de Bersot, fut quelque chose de très particulier, et, il faut le reconnaître, de très personnel. Le gouvernement des esprits est-il jamais, d'ailleurs, autre chose que l'influence d'une individualité, l'action d'un caractère ? Notre ami était fait pour la tâche qui lui était dévolue. Il avait le don du maniement des hommes. Il aimait la jeunesse et il la connaissait. Il possédait au plus haut degré ce tact, composé de finesse, de fermeté et de bonté, qui est la première des conditions pour la diriger. Il réunissait l'affection qui inspire l'affection à l'autorité qui assure le respect. On ne saurait dire s'il était plus chéri ou plus vénéré des élèves qui l'entouraient. Mais aussi avec quel dévouement il s'était consacré à eux ! Comme il s'était identifié avec l'Ecole, sans cesse occupé à la perfectionner, à l'honorer et à l'orner, la dirigeant à travers les écueils, la défendant contre ses ennemis, s'attachant à la rendre inattaquable même pour les plus mal disposés ! Il avait concentré sur elle ses forces, ses pensées, tout l'intérêt de sa vie. Son cabinet, jusqu'au dernier jour, fut à toute heure ouvert à ceux de ces jeunes hommes qui avaient des conseils à lui demander ou des peines à lui confier. Sa sollicitude vraiment paternelle, après les avoir accompagnés dans leurs travaux et leurs examens, les suivait dans les vacances pour leur trouver un emploi utile ou agréable de leurs loisirs, et, au sortir de l'Ecole, pour les placer de la manière la plus conforme à leurs aptitudes. Affamé de repos comme il l'était à la fin d'une année scolaire, il ne partait jamais pour son cher Arcachon avant d'avoir pourvu au sort de chacun. Tout cela, nécessairement, au prix de bien des fatigues et des anxiétés ; on souffre toujours quand on porte un intérêt passionné à quelqu'un ou à quelque chose. Je lis dans une lettre d'août 1879 : « Les jours de concours et d'admission à l'école ne sont pas des jours gais pour moi. Il m'est bien pénible de voir les pauvres jeunes gens qu'il a fallu éliminer, et le désappointement d'un certain nombre d'entre eux qui ont visé à entrer ici, qui ont donné à cela deux, trois, quatre années, et qui s'aperçoivent tout à coup que la porte se ferme et qu'il faut changer leur vie. S'il devait y avoir plusieurs journées comme celles-ci, je ne resterais certainement pas directeur. »

Rien ne m'a plus frappé parmi les dernières dispositions de Bersot, que celles qui concernaient ses obsèques. Il leur désirait un certain éclat ; ses décorations, son habit de l'Institut devaient être placés sur son cercueil ; l'Académie devait être avertie et représentée. Et tout cela pour faire honneur à l'établissement dont il était le chef. « Je veux, disait-il, que mes élèves sachent que leur école est quelque chose et qu'on est quelqu'un quand on a l'honneur de la diriger. » Mot admirable, parce qu'il exprimait la modestie la plus vraie unie au légitime orgueil de l'œuvre accomplie. C'est dans le même sentiment que Bersot s'écriait un jour, à la fin d'un rapport sur les travaux de l'année : « Il y a un coin de la France qui va bien ! »

Ce témoignage qu'il se rendait à lui-même l'indique, Bersot, au milieu des inévitables soucis et malgré la douleur d'être arraché sitôt à une si belle tâche, ne fut pas sans goûter la joie du succès. Il porta l'Ecole normale à un degré d'efficacité qu'elle n'avait jamais atteint auparavant. L'influence personnelle du directeur y avait pour ainsi dire rendu la discipline inutile, et son zèle, se communiquant peu à peu aux élèves, avait réveillé chez eux l'émulation, le goût du travail et la vocation professionnelle ; aimé et respecté comme il l'était de tous, la crainte de l'affliger suffisait à maintenir dans la règle cette jeunesse qui savait d'ailleurs tout ce qui se cachait de décision sous cette facilité de commerce. Telle est la véritable autorité, cet ascendant naturel qui rend inutile de rappeler la distance ou de marquer les limites.

Un des élèves de l'Ecole normale, dans un discours prononcé sur la tombe de son maître, a trop bien exprimé ce que Bersot fut pour l'Ecole pour que je n'en reproduise pas ici le touchant témoignage :

« Il s'occupait de nous avec un zèle ardent. Je ne parle pas de la façon dont il surveillait nos travaux, dont il les étudiait, joignant son jugement à celui de nos maîtres, ses avis à leurs leçons. S'il était toujours d'accord avec eux pour louer, nous l'avons vu plus d'une fois essayant de tempérer la rigueur des critiques les plus justes, et au besoin nous trompant un peu sur nos mérites. Je ne parle pas non plus de la peine qu'il prenait pour faire partout à l'Ecole sa place, des démarches sans nombre où il s'engageait sans qu'on le lui eût demandé, pour nous procurer à l'occasion un plaisir ou une commodité. Il tenait à ce que l'on nous comptât pour quelque chose ; et quand, du dehors, on offrait à l'Ecole normale une faveur d'un jour ou un privilège durable, il en était plus heureux que nous. Mais son grand bienfait, ce furent ces entretiens de chaque jour où chacun pouvait l'approcher, l'entendre et recevoir ainsi la vive et forte impression de sa vertu. Son esprit n'avait pas d'orgueil. Il ne se réservait pas ; il faisait fête aux plus humbles d'entre nous comme à ses plus anciens, à ses plus chers, à ses plus illustres amis. On entrait dans son cabinet ; on y trouvait l'accueil empressé qui flatte et le sourire qui encourage, car ce visage mutilé eut jusqu'à la fin des sourires pour nous. On s'asseyait, on causait, on effleurait toutes choses. M. Bersot n'a jamais eu peur des idées, même pour nous, et la politique ou la philosophie étaient aussi bien matière d'entretien que nos travaux d'école ou les détails d'administration. Parfois on arrivait chez lui avec une peine ou un souci qu'on aurait voulu tout ensemble cacher et avouer. Il démêlait ce qui se passait en nous, et c'étaient alors des questions pressantes, affectueuses. On n'y résistait point. On se confessait. Et l'on avait bien raison, car aussitôt il apportait

le remède. La jeunesse est exigeante. Il lui semble que tout doit céder devant elle. Rencontrons-nous un obstacle sur notre chemin, nous voilà tout dépités, tout aigris. Nous exagérons nos misères. Nous nous croyons et nous nous disons très malheureux. M. Bersot excellait à remettre toutes choses en place. D'un mot il marquait le point qu'il n'aurait pas fallu dépasser. « Pourquoi médire de la vie? La vie est bonne! » J'entends encore le son et l'accent de cette parole qu'il répétait volontiers. Et il dénombrait toutes les douceurs de la vie, depuis les plus petits plaisirs, une belle promenade, une amusante lecture, jusqu'aux biens véritables, l'affection de ceux qui nous entourent, la religion de ceux que nous avons perdus, jusqu'aux grands devoirs, le dévouement à quelque noble cause, l'accomplissement de quelque tâche utile et obscure. On se retirait honteux de soi-même, mais plus paisible et plus fort[1]. »

X

On a vu comment Bersot avait accueilli la république de 1848, sans enivrement, à coup sûr, ni zèle sectaire, mais aussi sans arrière-pensée, et avec un unique désir, celui de voir les institutions nouvelles faire le bonheur et la grandeur de la France. Bersot accepta la république de 1871 dans les mêmes dispositions; avec une satisfaction de plus, le soulagement de

[1] *Paroles prononcées sur la tombe de M. Bersot* par Henry Michel, élève de l'École normale supérieure, chef de section de troisième année, 1880.

sentir son pays délivré d'un règne qu'il tenait pour néfaste; avec quelques hésitations peut-être avant d'avoir nettement reconnu ce qu'exigeait l'intérêt national, sa règle unique en ces choses-là. Du jour que les nécessités de la situation furent devenues évidentes pour son esprit, il ne le céda à personne en attachement au régime que la force des choses nous imposait. Il désira le succès des efforts de M. Thiers pour donner un gouvernement à la France avec la même ardeur qu'il avait montrée, trente ans auparavant, pour la candidature du général Cavaignac, ardeur où l'esprit de parti n'entrait pour rien, passion qui avait sa source dans le seul patriotisme. C'est dire en même temps de quel côté il était destiné à se trouver dans les conflits qui agitaient la naissante république. Il était à Arcachon au moment de la lutte électorale entre M. de Rémusat et M. Barodet; il se plaignait de l'éloignement et de n'être point au combat, à côté des autres : « Autrefois j'en aurais été charmé, disait-il, mais je reconnais avec regret que je deviens de plus en plus passionné; je ne puis plus plaisanter avec les choses qui intéressent ce pays que j'ai vu tant souffrir. »

L'adhésion si complète de Bersot à la république, lorsque la république était encore en question et ne représentait guère encore qu'un parti, le séparait de quelques-uns de ses amis les plus chers. Mais c'est dans ces occasions qu'on reconnaissait chez notre ami un don que j'ai déjà signalé. Il savait tout écouter, tout discuter, tout comprendre, sans en rester moins fidèle pour cela à ses opinions personnelles. Et, de même, il savait différer de ceux qu'il aimait le mieux. Que dis-je? Il savait reconnaître les défauts, les pires défauts de ceux auxquels il était attaché, sans cesser de leur porter reconnaissance ou affection. Il passait

à l'occasion par dessus les ridicules, les faiblesses, les perfidies mêmes. Il était très convaincu et point cassant.

L'amitié de M. Thiers fut certainement l'une des consolations de ses dernières années. Leurs relations remontaient à la candidature de Bersot à l'Institut ; elles se renouèrent et prirent une sorte d'intimité après le 24 mai. Notre ami voyait dans l'illustre président de la République la personnification du gouvernement qu'il désirait pour son pays. M. Thiers, de son côté, goûtait l'aménité, l'imprévu, le commerce sûr et charmant de Bersot. Aussi l'avait-il admis à ses diners familiers, ceux du dimanche. Le billet qu'il lui avait écrit à cette occasion est à citer : « Mon cher monsieur Bersot, je vous propose de diner encore chez moi, dimanche prochain 28, et je vous dis tout de suite la ruse cachée là-dessous. Depuis plus de quarante ans mes vieux amis, tels que Cousin, Mignet, Rémusat, Duvergier de Hauranne, dinaient avec moi le dimanche. La mort, hélas ! éclaircit nos rangs et je cherche à remplir ces vides. Je voudrais donc vous habituer à ce diner du dimanche, s'il ne contrarie pas vos autres habitudes de famille ou d'amitié. Venez en essayer. C'est le diner des philosophes, des lettrés, etc. Vous voyez que je ne cache pas mon jeu. Tout à vous de cœur. » (25 novembre 1875.)

L'une des dernières lettres qu'ait écrites M. Thiers était adressée à Bersot. Elle portait la date du 27 août 1877 ; le 3 septembre, la main qui l'avait tracée était glacée par la paralysie.

Je m'attarde à ces souvenirs, et il faut me hâter. Je passe rapidement sur les derniers travaux littéraires de notre ami, sur son assiduité à l'Académie des sciences morales et politiques qu'il fut appelé pendant un an à présider, sur les discours et les éloges

qu'il eut à prononcer en cette qualité. Vers la fin, pressé par la mort qu'il sentait approcher et par la soif du bien public qui l'obligeait à se rendre utile jusqu'au bout, il revint au *Journal des Débats* pour y traiter diverses questions qui lui paraissaient concerner l'avenir du pays, l'enseignement public qui l'avait déjà tant occupé, la philosophie de notre temps qui lui semblait faire fausse route, la démocratie qu'il craignait de voir verser dans l'ornière du *Contrat social,* le volontariat d un an qu'il essayait de défendre contre les passions égalitaires. On aurait dit qu'il voulait faire entendre sur tous les intérêts nationaux une voix à laquelle la mort allait prêter son autorité.

Au milieu de ces travaux, en effet, Bersot était rongé par un mal qui de la vie lui faisait un supplice, dont le terme fatal n'était pas seulement inévitable, mais ne pouvait être atteint qu'à travers des souffrances toujours plus vives, dont les progrès journaliers réduisaient le malade à être un objet de frémissement et de pitié pour tous et pour lui-même. Bersot avait compris de bonne heure la nature du mal. Il savait par conséquent son arrêt. Il avait mesuré ce que l'existence lui réservait de douleur, le nombre des années qu'il pouvait avoir encore à vivre. C'est là qu'on vit éclater la fermeté de son esprit. Jamais un moment de faiblesse. Non-seulement il ne se plaignait point de son sort, il ne s'ouvrit jamais à ses amis de ses inquiétudes. Il resta là jusqu'au bout, souriant, naturel, remplissant tous ses devoirs, continuant de s'intéresser à ce qui se passait, conversant avec tous comme au temps des jours heureux.

Ce n'est pas qu'il n'eut une ou deux fois trahi son secret pour ceux qui savaient lire. Dans un article sur la douleur, à propos d'un ouvrage de M. Francisque Bouillier, il avait prononcé des paroles d'une

sincérité si cruelle et en même temps d'une si mâle résignation, que le lecteur en était presque troublé, se demandant à quelle profondeur de funèbre expérience de pareilles leçons avaient été puisées. L'écrivain nous montrait « toutes les ressources du génie humain se déployant dans le duel contre la douleur. » Il n'était pas loin de s'indigner contre ceux qui, se portant à merveille, se plaisent à démontrer le rôle providentiel de la maladie. « Et quand la santé est irréparable, s'écriait-il, quand on emploie toute son énergie à vivre quelques jours ou quelques années de plus, est-ce vivre de ne vivre que pour durer? » Il concluait, enfin, et avec quelle simplicité de courage, avec quel noble dédain pour les fictions convenues, avec quel sublime besoin de voir les choses telles qu'elles sont et d'y mesurer sa constance ! « La vérité est que la douleur est tout simplement un fait inévitable; qu'étant données les lois de l'organisation et de la vie, et nos facultés, et leurs bornes, et leurs aspirations infinies, le plaisir et la douleur suivent fatalement; la vérité est aussi qu'une fois devant le mal, l'homme s'y comporte en homme, qu'il déploie là toute son énergie et toute sa fierté ; il souffre parce qu'il est un animal, mais comme il est autre chose il souffre d'une façon qui n'est qu'à lui. »

La mort n'étonnait pas plus notre moraliste que la souffrance. « La vie, disait-il, n'est que d'un instant, mais cet instant suffit pour entreprendre des choses éternelles. Nous avons tort de lui demander ce qu'elle ne peut donner parce qu'elle ne l'a pas, la durée ; mais pendant qu'on se laisse aller à croire qu'elle durera, on pense, on agit, on aime, et c'est tout l'homme. »

Ce n'est pas là le stoïcisme : nous n'en trouvons dans ce langage ni l'exagération, ni l'effort, ni l'orgueil. Ce

n'est pas non plus la résignation religieuse avec son parti pris d'optimisme. C'est quelque chose de plus simple et de plus naturel, l'homme souffrant de la souffrance, frémissant en présence de la destruction, et cependant s'élevant au-dessus d'elles par la faculté qu'il conserve de les contempler. Il ne les défie pas, ce qui serait une rodomontade ; il ne les transforme pas en gages d'une félicité future, ce qui est le rôle de la foi ; mais il éprouve l'étrange et amère satisfaction de se rendre clairement compte de sa destinée. Telle est proprement la « consolation de la philosophie ». Je l'ai souvent observé, en effet, ce genre de défense contre la douleur et la mort est le privilège des esprits très cultivés. Les lettres y peuvent beaucoup. Il semble que le commerce des intelligences d'élite nous communique une élévation du haut de laquelle nous jugeons la vie plus sereinement. Ou bien serait-ce que l'habitude des méditations morales détache de bien des choses qui sont pour d'autres l'intérêt principal de l'existence ? Serait-ce qu'il y a une vertu d'apaisement dans la pensée qu'on a fait le tour des questions, qu'on a sondé les éternels problèmes, et qu'on est resté, à travers tout, fidèle à ce consentement de soi-même à soi-même qui constitue la probité intellectuelle ?

Bersot dissimulait si soigneusement ce qu'il éprouvait, il écartait avec une intention si visible tout sujet de conversation qui pouvait l'attendrir, que ses amis furent obligés d'entrer dans cette espèce de conspiration de silence. Dans une ou deux lettres seulement, une phrase interrompue, une larme supprimée montraient que nous nous entendions. La dernière fois que je le vis, nous savions, lui et moi, que c'était la dernière, mais nous causâmes, comme à l'ordinaire, de l'Ecole, des Chambres, de l'Académie, de tout excepté de lui-même, et nous nous séparâmes en évitant

de nous serrer la main plus affectueusement qu'à l'ordinaire.

Bersot mourut le 1er février 1880. Le récit de ses derniers jours a été fait avec une émouvante simplicité par M. Paul Reclus, le médecin habile et dévoué qui soigna notre ami de concert avec le docteur Broca, et dont les visites journalières ont été la consolation de cette longue agonie. Je reproduis ces pages sans y rien changer, et presque sans en rien retrancher.

« Aux premiers mois de 1879, le cancer dont M. Bersot était atteint depuis quatorze ans avait déjà perforé la joue et envahissait les gencives et les nerfs des os maxillaires. Dès ce moment, notre pauvre ami n'eut plus une heure de repos. Il souffrait sans trêve ; la douleur était continue et traversée chaque jour par plusieurs crises qu'il attribuait alors à de mauvaises dents. Nous n'osions le détromper et lui ne songeait point à les faire extraire, car, depuis sept ans, c'est-à-dire depuis la première opération qu'il avait subie, ses deux mâchoires, serrées l'une contre l'autre, étaient absolument immobiles ; une seconde opération difficile et de suites fort longues eût été nécessaire, et M. Bersot ne voulait pas s'arracher aux soins de son école.

» C'est encore à cause de son école que, depuis deux ans, il se refusait à une énergique intervention chirurgicale : le mal était local, on l'aurait enlevé largement et peut-être ne fût-il pas revenu. Mais M. Bersot nous répondait en souriant : « Il faut à un directeur de l'Ecole normale plus d'une moitié de tête et d'une demi-figure. » Quant à donner sa démission, il repoussait bien loin cette idée : il pouvait rendre des services, son unique vœu était de mourir au milieu de ses élèves.

» Nous assistions désarmés à cet envahissement continu du mal, et chaque jour nous en constations les progrès. M. Broca, qui aimait M. Bersot d'une affection profonde, essayait d'espérer contre toute science et proposa, vers la fin de juillet, un traitement nouveau. Il fallait une séquestration complète de deux mois au moins. M. Bersot se résigna à tenter un dernier effort, mais pas avant le 4 août, car il voulait présider au classement des élèves entrants ; puis, ce jour arrivé, il me demanda un sursis : n'avait-il pas à consoler les candidats malheureux ? « Je ne puis leur refuser ma porte : un conseil et surtout un encouragement décident souvent d'une carrière ; ces pauvres enfants le méritent, ils travaillent si durement. » Nous commençâmes le 11. Les premiers pansements déterminèrent une grande amélioration : l'ulcération ne gagnait plus, la joue se cicatrisait. Je l'écrivis à M. Broca, alors en Russie ; je courus chez la sœur de M. Bersot pour lui annoncer la bonne nouvelle. Certes, je la savais prématurée, mais pouvions-nous garder pour nous seuls cette lueur d'espoir, la première depuis trois ans ?

» Elle devait s'éteindre au bout de quelques jours ! La cicatrisation superficielle s'arrêta, le mal s'attaqua aux parties profondes avec une redoutable énergie, et lorsque, au commencement de septembre, le retour en France de M. Broca le ramena près de notre ami, nous ne pûmes que constater notre échec. Je restai seul avec M. Bersot : « C'est fini maintenant, » dit-il, et comme je me récriais : « Croyez-vous donc, M. Broca et vous, réussir à me donner le change ? Vous m'aimez trop pour que je ne lise pas sur votre visage vos espérances passées et la déception d'aujourd'hui ! Je n'ai pas peur de la mort et je m'y prépare. Aux progrès que fait le mal, j'ai peut-être trois mois

à vivre ; je verrai les débuts de la promotion nouvelle, j'écrirai un article sur Cousin que l'on calomnie et ma tâche sera terminée. »

» Mais non, disais-je, heureusement le terme n'est pas si proche ! » — « Tant pis, ma vie est maintenant pénible. Pendant trois ans, après l'opération j'ai eu bien de la joie à reprendre l'existence commune et à revoir mes amis. Le mal est revenu ; d'abord, je le dissimulais sous ma main et le mettais du côté de l'ombre ; mais je redoutais les maisons où il y avait des enfants ; je craignais leurs questions sur la plaie de ma joue. Plus tard, j'ai refusé toute invitation : je n'allais plus qu'au ministère et à l'Institut ; j'ai dû y renoncer encore. Le soir, du moins, je quittais furtivement l'école ; je faisais le tour du Panthéon, je descendais jusqu'à la Seine... eh bien ! depuis cinq mois je ne suis pas sorti, moi qui, à Versailles, passais la journée dans les bois ! »

» C'était là une bien longue plainte pour M. Bersot, c'est la seule que j'aie entendue. Jusqu'au dernier moment, sauf lors de sa crise du 21 décembre et la veille de sa mort, il ne m'a plus parlé de son état ; il éludait mes questions de peur de m'attrister. Une fois que j'insistais : « Mon pauvre ami, je souffre toujours, je ne dors plus ; à peine suis-je assoupi qu'une douleur plus aiguë me réveille ; pourtant je puis travailler : je n'ai même jamais senti ma pensée plus lucide. On me dit que mes derniers écrits sont les meilleurs, c'est sans doute grâce à ma solitude : les jolies fleurs ne poussent que dans les bois sauvages. »

» J'allais chez lui tous les jours au sortir de l'École pratique : son silence m'alarmait et je redoutais une catastrophe imminente. Le 21 décembre, je crus la dernière heure venue : sa voix était éteinte ; il étouffait ; mais la crise ne dura que peu de temps et il rentra bientôt en pleine possession de lui-même. Depuis lors, sa conversation reprit une verve que nous ne lui connaissions plus ; il voyait la mort à brève échéance et puisait dans la certitude d'un prochain repos une force nouvelle pour lutter contre la douleur. Ce fut dans les semaines suivantes qu'il me raconta sa vie de maître d'études, les années à l'Ecole normale, son agrégation, une campagne électorale dans la Gironde, son entrée au *Journal des Débats,* sa nomination à l'Institut et la profonde émotion que lui causa la nouvelle du coup d'État.

» Depuis le 2 décembre, me disait M. Bersot, je prie chaque soir, et l'habitude en est telle que ma prière, toujours la même, me vient sur les lèvres quoique parfois ma pensée soit ailleurs : « Mon Dieu... » — ici il s'arrêta, — « oui, je m'adresse à Dieu et cependant ce terme est bien obscur pour moi. Je crois fermement à la liberté, au devoir, à l'immortalité : l'effort de la pensée, la lutte pour discipliner son âme, tout le travail d'une vie ne peut être perdu ; mais l'idée de Dieu me semble de moins en moins nette ; cependant je m'adresse à lui : — Mon Dieu, sauve la France et la liberté, et fais que je revoie ceux que j'aime ! »

» C'est à ce moment que M. Bersot revint sur une conversation que nous avions eue autrefois. Félicien David avait recommandé qu'on l'enterrât civilement ; le piquet d'infanterie qui devait assister à ses obsèques se retira en apprenant que le corps serait transporté au cimetière sans passer par l'église. On commentait partout la conduite de l'officier qui avait donné les ordres et du gouvernement qui approuvait l'officier. Un soir, une discussion s'éleva chez M. Thiers ; l'ancien président soutenait contre M. Bersot la décision du ministère. M. Bersot en fut blessé

au vif : il était désolé et surpris d'avoir à défendre, dans une telle maison, les droits de la libre-pensée. « Du reste, ajouta-t-il, ma résolution est bien prise : vous veillerez à ce que mon enterrement soit purement civil : quelques amis peut-être en seront attristés, mais puisque la lutte recommence je ne puis déserter mon drapeau. »

» Son opinion sur ce point se modifia dans la suite, et peu de jours avant sa mort il me dit ne vouloir laisser aucune instruction précise. « Ma famille demeurera juge, nos idées sont maintenant triomphantes, le gouvernement ne conteste plus nos droits. Pourquoi affliger les miens? Plusieurs de mes amis en auraient des regrets ; et puis, ne rendrait-on pas l'Université responsable d'opinions qui sont bien à moi ? Le moment serait mal choisi pour fournir des armes à nos adversaires. »

» Ceux qui pendant cette période ont vu M. Bersot ne s'imaginaient pas être en face d'un homme qui était et se savait sous le coup d'une mort imminente. Il vous recevait dans son beau cabinet de l'école ; assis devant la cheminée et près de son bureau, il s'arrangeait toujours pour que la lumière éclairât seulement la moitié non mutilée de son visage. Un sourire vous accueillait, un mot aimable ; puis rapidement, et pour éviter toute question sur son mal, il entrait dans le vif de la conversation. Que d'efforts il a déployés pour ne rien laisser paraître des douleurs qu'il éprouvait alors ! Je l'ai vu continuer à parler au milieu d'un accès névralgique. Ce n'est pas tout : la voix qui ne passait plus seulement par la bouche et s'échappait librement par la plaie béante de la joue, était moins distincte et sourde quelquefois. Aussi, pour ne pas lasser l'auditeur, il essayait d'articuler avec netteté, et sa fatigue s'en augmentait encore.

» Eh bien ! qui de nous, sans en être averti, se fût aperçu de ces luttes ? Jamais ses causeries ne furent plus animées, jamais son exquise ironie ne fut plus bienveillante. Un de ses amis de l'Académie française le pressait de se mettre sur les rangs et lui garantissait un vote à peu près unanime. Il fut très touché qu'on eût pensé à lui, mais il refusa sans regret : « Je n'ai point eu d'ambition et ma situation actuelle comble mes vœux. J'ai toujours essayé de ne pas ressembler à ce figurant de féerie dont le rôle consistait à faire la jambe de derrière d'un éléphant, et dont le rêve était de devenir une des jambes de devant. » Ce jour-là, il me disait encore à un autre propos : « Ne croyez pas que les Parisiens s'intéressent aux choses ; ils s'intéressent seulement à ce qu'on peut en dire. »

» Ses amis ne se faisaient aucune illusion sur l'issue qu'ils savaient fatale ; ils la croyaient seulement plus éloignée. Pourtant le mal progressait toujours et la dernière semaine fut terrible. Jusqu'alors, M. Bersot avait pu travailler. Après son article sur M. Cousin, il s'était occupé dans les *Débats* du volontariat d'un an dont la suppression l'effrayait pour le recrutement des carrières libérales ; de l'épuration des fonctionnaires, de la fusion des gauches. Il méditait depuis longtemps un article sur la lecture dans les lycées. A maintes reprises il essaya de l'écrire, mais les souffrances devenues trop cruelles paralysaient sa pensée : il s'avoua vaincu et, le soir, il m'en exprima sa tristesse avec une douloureuse mélancolie.

» Le 31 janvier, je lui fis ma visite accoutumée. Comme d'habitude, il était dans son fauteuil, mais il se leva pour me recevoir et mon cœur se serra car sa figure me parut encore plus sereine : « Mon ami, c'est bien fini cette fois : j'éprouve les mêmes symptômes qu'au mois de décembre et je sens que je resterai dans

la crise. J'ai assez travaillé ; ma vie n'a pas été facile et j'ai droit au repos qui approche. J'ai plusieurs recommandations à vous faire, et d'abord je veux que vous seul soyez témoin de mon agonie : c'est bien assez de vous imposer cette douleur, je désire l'éviter à ma famille et à mes amis... » Et comme je faisais quelques objections : « Si vous ne me le promettez pas, je ne vous avertirai point, et pourtant il me serait pénible de mourir sans quelqu'un près de moi ! »

» Je dus lui jurer que seul, avec notre ami commun M. Minière, je l'assisterais dans ses derniers moments. Alors il me parla de la cérémonie. Il me montra quelques souvenirs pour ses amis, deux photographies qu'il avait fait encadrer. « L'une est pour vous, dit-il, et l'autre pour l'École normale. On la mettra dans la salle des actes, au-dessus de la Sibylle. J'avais d'abord songé à faire reproduire le grand portrait que possède ma sœur, mais je ne me suis pas senti le droit de prendre tant de place. »

» Puis il s'occupa de ses œuvres : « J'écrivais à Scherer le mot de Voltaire : On n'arrive pas à la postérité avec un lourd bagage. Voltaire pouvait se permettre quatre-vingts volumes. J'ai peur que deux ne soient trop pour moi. Cependant, pour me survivre encore quelques années, j'ai pensé que de mes livres on pourrait tirer deux petits volumes : l'un aurait trait aux questions d'enseignement, et l'autre, qu'on intitulerait « *un moraliste* », serait un recueil de mes meilleurs articles. M. Scherer les choisirait : je le charge de ce soin et je prie dans ma lettre M. Délerot et vous de l'assister dans cette tâche. »

» Ce jour-là, contre son habitude, il me parla peu de ses élèves : « Je puis mourir tranquille, je sais du ministre que le choix de mon successeur sera bon. »

» On vint l'avertir que le dîner était servi. Nous nous

rendîmes dans la salle à manger, mais il n'avait pas faim et demanda qu'on lui portât pour la nuit un bouillon dans sa chambre. Après quelques minutes d'une conversation tout intime, où il fut question de sa nièce, de sa sœur et des amis qui l'avaient visité dans sa réclusion des six derniers mois, je me levai pour partir; je voulais revenir dans la soirée. « C'est inutile, demain seulement vers midi ; je me sens déjà beaucoup mieux. » Je le quittai, du reste, sans appréhension immédiate : j'avais trouvé sa voix un peu altérée et sa respiration plus pénible, mais son entrain paraissait si naturel et sa causerie si facile que je ne pouvais croire à l'imminence du danger. Sa famille arriva et lui tint compagnie jusqu'à près de dix heures. Elle le trouva plus gai que d'habitude ; il voulait leur laisser un souvenir paisible et doux. Au départ, il ne leur donna ni un serrement de main, ni un baiser de plus.

» Je n'étais pas sans inquiétude, et le matin, vers sept heures, lorsque le jour se levait à peine, j'arrivais à l'école avec M. Minière. La crise avait éclaté pendant la nuit, plus violente et plus prompte que je ne l'avais supposé. Le larynx, à peu près obstrué, laissait à peine passer un peu d'air et notre pauvre ami luttait contre l'asphyxie : il ne répondit pas à notre appel; il avait déjà perdu connaissance. J'envoyai immédiatement chercher M. Broca. — J'avais bien promis d'éloigner les amis et les proches, mais non le médecin ; d'ailleurs, dans cette grave conjoncture, je voulais l'avis de mon maître. En moins d'une heure il était là et toute idée d'intervention fut rejetée d'un commun accord. Les lésions du côté du pharynx étaient telles que la trachéotomie aurait prolongé de quelques jours tout au plus, non l'existence, mais l'agonie de M. Bersot.

» M. Broca nous quitta : son hôpital le réclamait.

Il devait revenir vers une heure. Nous nous assîmes au pied du lit, désolés de notre impuissance ; du moins notre ami n'avait plus le sentiment de la douleur et ce fut notre consolation. Que l'aspect de cette chambre était triste ! Dans les vastes appartements de l'école M. Bersot avait choisi une petite chambre adossée à son cabinet : il y avait fait installer les meubles témoins de sa pauvreté à Versailles : une commode, un secrétaire, un lit sans rideaux. C'est là qu'il couchait depuis neuf ans et que maintenant il allait mourir. Les symptômes étaient stationnaires; toujours le même étouffement, la même inspiration sifflante; nous le regardions en silence, tandis que non loin de nous s'agitaient des élèves, des amis, qui ne se doutaient pas de ce deuil prochain et vivaient confiants dans le mieux apparent de la veille. La demeure de la famille qui, le soir, l'avait laissé si calme, est à quelques pas seulement : je faillis violer ma promesse et les faire tous appeler, mais le spectacle était trop navrant, et nous pensâmes qu'il valait mieux rester seuls à en ressentir la tristesse. Vers midi, la respiration se ralentit ; à une heure, on percevait à peine sous le doigt la légère ondulation de son pouls ; elle disparut bientôt ; la figure jusqu'alors un peu rouge, devint d'une blancheur de cire ; le cœur avait cessé de battre. »

La nouvelle de la mort de Bersot produisit un effet extraordinaire dans Paris. Ses écrits n'étaient point connus du grand public, et l'Ecole normale ne tenait certainement guère de place dans les pensées d'une foule distraite et affairée, mais on avait appris quelle était la maladie de notre ami et avec quel courage il l'avait supportée ; il sembla pendant quelques jours qu'il ne fût plus si difficile de mourir puisqu'un homme

s'était trouvé pour attendre si bravement une fin aussi affreuse.

L'image du défunt se dégage assez bien, si je ne me trompe, du récit que l'on vient de lire. Et cependant ceux qui ont le mieux connu Bersot conservent comme moi, le sentiment qu'il n'était pas facile à connaître. Il y avait chez lui des réserves qui empêchaient le regard de pénétrer jusqu'au fond Il disait et donnait moins qu'il n'avait à donner et à dire. Son talent, fait de finesse, laissait percer des intentions qu'il lui suffisait d'indiquer. On se trouvait avec lui, dans le commerce même intime et familier, en présence d'un dernier mot qui ne se trahissait pas. Bersot échappait, d'ailleurs, par les contrastes aussi bien que par les discrétions. Sous l'aménité habituelle, sous la facilité des relations, se dérobait la netteté des résolutions. Il unissait la souplesse et la force, la souplesse de la pensée et la force du caractère. L'esprit de tolérance dont j'ai parlé, avec lequel il supportait les sentiments les plus contraires aux siens et les défauts les plus contraires à sa propre nature, cette clairvoyance qui ne faisait aucun tort à la bonté, cette indulgence qui ne nuisait jamais à l'intégrité du jugement, ces traits du caractère de Bersot lui donnaient quelque chose d'énigmatique. Nous avons vu, enfin, que ce spirituel et délié critique était aussi et à un rare degré l'homme du dévouement et du devoir. Il était même cela par dessus tout, témoin les derniers temps de sa maladie. C'est pour l'Ecole qu'il voulait vivre, et je suis persuadé qu'en souffrant jusqu'au bout comme il l'a fait, qu'en restant sur la brèche malade, mutilé, il voulait léguer à ses élèves un exemple qui leur fût utile. Et cependant n'est-il pas vrai que cette fin même a ajouté au problème d'une personnalité dont elle révélait la grandeur ? Maintenant encore, et à dis-

tance, les amis de Bersot n'ont-ils pas quelque peine à concilier l'*atrox animus* du philosophe, l'incroyable force d'âme avec laquelle Bersot se vit lentement envahir par la mort, avec l'absence de toute tension et de toute prétention, avec la simplicité, l'enjouement qui caractérisaient notre ami ? On ne peut attribuer à Bersot l'abandon, la bonhomie, mais il inspirait la confiance, il avait le charme, et cet être attachant était un héros.

COLUMBIA UNIVERSITY LIBRARY

DU BONHEUR

Ce sujet, du bonheur, est un sujet qu'on n'aime pas à traiter, parce que tout le monde y est compétent, et juge vite ce qu'il y a d'incomplet dans ce que vous en dites ; chacun a son expérience personnelle, le souvenir de ce qu'il a vu ou senti, et se fait là-dessus une idée de la vie, qu'il veut retrouver dans les écrits qu'on lui présente. M. Paul Janet, qui sait cela, n'aurait pas parlé du bonheur s'il n'avait eu la conscience d'être utile par de sages conseils, et je n'en parlerais pas non plus, s'il ne me semblait juste de recommander un ouvrage qui a de quoi consoler et fortifier[1]. La pensée de M. P. Janet est facile à saisir. Il ne croit pas que le parfait bonheur existe sur terre, il croit qu'il dépend de nous

[1] *Philosophie du bonheur*, par Paul Janet, membre de l'Institut.

d'ajouter au bonheur ou au malheur que nous avons ; il nous enseigne donc quel usage nous devons faire de nos facultés, et comment nous devons recevoir les biens et les maux qui surviennent pour obtenir la meilleure condition possible ici-bas. Il n'a point pour cela de recettes équivoques : il nous invite à pratiquer les maximes d'une saine philosophie. Nous ne le suivrons pas dans le détail : il y aurait peu à critiquer, et rien ne remplacerait la lecture du livre. On y retrouvera l'auteur du livre de *la Famille* et de l'*Histoire des idées morales*, une sagesse tempérée, qui ne méconnaît aucun principe ni dans la raison ni dans le cœur de l'homme, et qui donne à la fois la règle et l'élan. Je me bornerai à quelques réflexions parmi toutes celles que le sujet fait naître.

M. Droz a écrit, dans son *Essai sur l'art d'être heureux*, que, pour être heureux, il faut avoir une bonne santé, quelque aisance, des loisirs indépendants, le goût des livres et de la musique, de bons amis, une aimable femme. Vraiment ! rien que cela ! Savez-vous que, s'il l'a dit en souriant, c'est un des plus jolis mots que l'on connaisse, et la plus charmante satire du bonheur ? Songez à ce qu'il arriverait s'il manquait une seule de ces choses. Mettez le reste, et supposez que la femme n'est pas aimable, ou que l'aisance ne suffit pas, ou qu'on aime la bonne musique et qu'on en entend souvent de médiocre, ou

qu'on n'a pas de loisir, ou qu'on n'est pas absolument indépendant ; à la moindre condition qui manquerait, tout serait perdu.

Pour peu qu'on y songe, on reconnaît combien le bonheur est difficile à réaliser. Il est d'abord une chose très complexe et toute relative. Si l'homme était simple, son bonheur serait simple aussi ; mais il est comme composé de plusieurs êtres, dont chacun veut être satisfait et ne l'est qu'à sa façon. Le corps a ses plaisirs, l'âme a les siens, et dans l'âme il y a l'intelligence et les puissances morales qui ont d'autres objets, par conséquent d'autres contentements. Admettons que toutes les aspirations qui se trouvent dans un homme à un moment soient contentées ; comme l'homme est essentiellement ondoyant, il faudrait donc que, dans un nouvel état, tout fût prêt pour le contenter, et que ce fragile édifice de son bonheur, à mesure qu'il tombe, se réparât de lui-même tout aussitôt. Et quelle difficulté lorsqu'il s'agit, non de faire un heureux, mais de rendre tous les hommes heureux à la fois ! Dans cette immense multitude, il n'y en a pas deux qui soient semblables : la race, la famille, le tempérament, l'esprit, l'instinct, l'éducation, l'expérience, la réflexion mettent entre eux une diversité infinie. Le bonheur devrait donc varier d'autant, et s'il est nécessaire que l'ordre des choses qui nous entourent ne nous contrarie pas, il devrait y avoir au-

tant d'univers qu'il y a de personnes ; or, il n'y a qu'un univers. Je ne veux point exagérer et ne nie point qu'il y a entre les hommes des sentiments communs, et, par suite, des plaisirs communs, ceux que donnent les livres, la parole, les théâtres, les compagnies et les fêtes ; mais ces plaisirs ne les unissent qu'un moment ; ensuite ils reviennent à eux-mêmes, avec leur nature personnelle ; ils sont aussi étrangers les uns aux autres que les atomes qui se dispersent après avoir volé dans le même rayon de soleil ou dans le même tourbillon.

Arrêtez-vous dans quelque rue ou sur quelque boulevard fréquenté, quel singulier spectacle de considérer cette foule qui recommence sans fin ; mais laissez cela et songez à quelque chose de plus étrange. Chacun de ces individus va, poussé par une idée, par une passion, et cette idée et cette passion ne sont pas celles de l'individu qui le coudoie ; elles s'ignorent mutuellement ; tous ces individus passent étrangers à côté les uns des autres, absorbés dans leur préoccupation ; chacun est un monde, comme seul dans l'espace, et la tempête qui le bouleverse y est renfermée; les autres ne s'en doutent seulement pas. Quelle presse donc ! mais en même temps quel isolement ! Et je ne m'étonnerais pas si, après avoir considéré les hommes ainsi avec quelque suite, ils finissaient par paraître comme des somnambules qui marchent

dans leurs rêves. Tous rêvent le bonheur et chacun en rêve un autre.

Le premier et le plus universel instinct est de rechercher le plaisir. Cela va bien à l'âge des désirs et de la force, quand on croit que les désirs et la force seront éternels ; alors on boit le plaisir, et il semble que ce ne sera pas assez de toute la vie pour l'épuiser ; mais ou le plaisir manque ou il lasse : il perd la nouveauté, des désirs plus sérieux nous agitent, et enfin, quel qu'il soit, il n'est pas fait pour combler l'âme humaine. Comme l'a dit admirablement Lucrèce : « Du sein même de la jouissance il s'élève je ne sais quelle amertume qui vous serre la gorge et oppresse la volupté : »

Medio de fonte leporum
Surgit amari aliquid quod in ipsis floribus angat.

Le plaisir est charmant dans sa saison ; mais si quelqu'un s'en est contenté, il ne sera jamais un homme, car pour devenir un homme il faut d'autres efforts, et rien n'égale l'attrait de la jeunesse en sa fleur que la pitié ou le mépris pour l'âge mûr et la vieillesse qui n'ont pas connu les troubles profonds du cœur humain.

La passion les connaît ; vienne donc la passion, mais qui sait ce qu'elle apportera, et si on ne regrettera pas de l'avoir appelée. Elle a des enchantements incomparables et des douleurs pareilles à ses enchan-

tements. Amour, amitié, affection de famille, attachement à la vérité, à la beauté et à la justice, plénitude de l'âme que ces sentiments possèdent, mouvement puissant de tout notre être vers un objet auquel il voudrait être fixé éternellement, est-ce le bien, est-ce le mal que vous enfermez ? Si c'est le bien, heureux celui qui a éprouvé votre douceur et qui a été pénétré de votre feu ; si c'est le mal, heureux celui qui vous ignore, celui qui, justement tempéré par la nature, est né sous des astres amis et a vécu en paix avec soi et avec le monde ; il ne sait pas combien il est pénible de poursuivre la vérité qui fuit, de comparer avec l'idée que l'on conçoit l'expression imparfaite, de voir souffrir la justice et la liberté ; il ne connait ni l'aspiration ardente, ni les inquiétudes, ni les ennuis, ni les blessures, ni les défaillances, cette existence misérable de la passion traversée par les hommes et par les choses, et qui, à défaut des hommes et des choses, se tourmente elle-même. Voltaire a dit : « La fin de la vie est triste, le commencement doit être compté pour rien, et le milieu est presque toujours un orage ; » oui, et ces orages de l'âme sont comme les orages physiques : ils aveuglent, ils paralysent et ils consument.

Quelle guerre dans ce pauvre cœur humain ! Comme on voit là à l'œuvre cette loi fatale qui ne laisse rien subsister dans son état qu'un rapide mo-

ment ! Lorsqu'une passion nous saisit, le bonheur qu'elle nous donne semble devoir être éternel, mais il y a des causes éternelles qui travaillent à le détruire. Ou bien l'habitude l'émousse ; ou bien dans l'abandon d'un commerce plus familier, les caractères reprennent leur liberté et les oppositions se dessinent ; ou bien, par une infirmité de certaines natures, impatientes du calme, avides d'émotions, on veut une existence plus excitée, du mouvement, du roman, du drame, drame, en effet, et qui tue le bonheur; ou encore, tourmenté par la jalousie, par l'idée qu'un autre pourrait partager le bien que l'on possède, on n'en jouit plus et il devient un supplice.

Il y a même une autre jalousie, qui ne craint pas de partager avec un autre, mais qui se plaint qu'on ne lui donne pas tout. C'est la nature de certains sentiments de rapprocher les âmes, et les sentiments plus étroits rapprochent les âmes plus étroitement ; mais on a beau faire, si près que l'on soit, et au moment même où l'on s'efforce de se confondre, on reste soi, une personne, une liberté. Or, c'est justement à cela que l'affection en veut. On a un si fort instinct du dévouement, on se sent capable de sacrifices si entiers, si absolus, qu'on les exige pareils chez ceux qu'on aime, qu'on voudrait, s'il était possible, mettre son âme dans leur âme, les faire penser de nos pensées, sentir de nos sentiments, vivre de notre vie ; si

peu qu'ils se réservent d'eux-mêmes, nous en sommes jaloux, nous crions à l'égoïsme : on nous prend notre bien ; et alors, ou nous attestons le ciel de cette injustice, ou nous nous obstinons à enlever de force ce qu'on nous refuse, au risque de déraciner l'affection.

Voulez-vous plus ? voulez-vous un exemple de ce qu'il y a d'insensé dans le cœur de l'homme ? Un jour on aime ; après les jours vides, après de longues tristesses, d'insupportables langueurs, vous vous trouvez tout à coup l'âme occupée par un sentiment qui la comble ; mais en même temps que vous le bénissez de remplir votre vie, vous mesurez avec terreur la place qu'il y tient, le vide qu'il y ferait, la profondeur de ce vide où vous êtes suspendu, sans force pour vous retenir de rouler jusqu'au fond, et quelquefois il vous en passe la sensation, comme dans un songe ; alors vous vous débattez, vous vous efforcez d'arracher ce sentiment de votre cœur ou de vous assurer qu'on ne le brisera pas ; mais vous ne pouvez ni l'arracher ni obtenir aucune assurance, et votre triste bonheur végète, pareil à ces arbustes qui, au bord de l'Océan, sont tourmentés par tous les vents et arrosés par l'eau amère.

Il me semble deviner plus d'un de ces blessés de la vie parmi cette multitude de personnes qui se jettent dans le tourbillon du monde. Aisément on les croit légères et heureuses ; peut-être que ni l'un ni l'autre

n'est vrai. Légères ? savez-vous si elles le sont ou si elles ne cherchent pas à s'étourdir par ce mouvement et ce bruit ? Heureuses ? le public le croit, mais le public n'est pas juge de ce qu'il en est, et il n'y a qu'un seul juge, celui qui pratique cette existence. Si après un plaisir fini, il en prend vite un autre, c'est bien ; par malheur, il y a les intervalles, les entr'actes obligés ; puis il ne suffit pas que le plaisir porte ce nom, il faut encore qu'on le goûte, or telle est la nature humaine que l'usage d'un plaisir en affaiblit le goût. Il se pourrait donc que ces personnes fussent assez à plaindre, condamnées à courir après des plaisirs qui ne leur plaisent plus, contraintes de faire bonne mine, grimaçant le bonheur, excédées de fatigue de ce mouvement perpétuel, et incapables de se reposer parce que tout vaut mieux que de se retrouver seul avec soi.

Voici d'autres gens, des habiles ceux-là, qui, très forts sur les dangers que présente la vie, ont inventé tout un art de s'en prémunir. On connait les sages préceptes pour conjurer les maux physiques : « Evi- » tez le froid, évitez le chaud, évitez la fatigue, pre- » nez garde à ce que vous mangez, prenez garde à » ce que vous buvez ; » et ainsi de suite, en sorte que c'est une affaire d'art infini d'éviter les maladies et que c'est le travail le plus laborieux. D'autres ordonnent la vie morale sur cet exemple : « Evitez les

» émotions, ne désirez rien vivement, ne vous attachez fortement nulle part, crainte des pertes et des déceptions et du trouble que cela jetterait dans votre existence ; ne réfléchissez pas trop, de peur des inquiétudes et des doutes ; » et le reste à l'avenant. Toute cette prudence est très remarquable, et on ne conçoit pas que les hommes soient assez peu amis d'eux-mêmes pour ne pas l'écouter. C'est probablement qu'elle a quelque défaut qui les en empêche. Mon Dieu, oui, on ne demande pas mieux que de se bien porter, mais ce n'est point aisé. Voici qu'il faut défendre votre pays ou soigner un des vôtres qui est en danger : évitez donc la fatigue ; voici, sous vos yeux, quelqu'un qui se noie ; vous vous jetez à l'eau pour le sauver : surtout évitez bien le froid. Hélas ! vous n'écoutez rien ; un instant, une occasion suffisent pour perdre tous les fruits d'une si bonne éducation. Et il en va de l'âme comme du corps ; en dépit des avis les plus salutaires, l'esprit se met à chercher et le cœur à aimer, comme s'ils n'avaient que cela à faire dans ce monde. Telle est la témérité de la nature humaine. Elle veut se mouvoir, elle veut agir à ses risques et périls, elle veut vivre, et elle trouve que ce n'est pas la peine de tant soigner l'existence si on n'en fait rien ; il y a en elle une sorte de bravoure qui se refuse à cette médiocrité et méprise les pauvres conseils de cette morale hygiénique.

Quand je songe à cette morale j'aimerais autant, lorsque je pars en voyage, qu'on me dit, pour me préserver des accidents de chemins de fer, des rencontres de locomotives ou des déraillements, des contusions et fractures qui en sont la suite : Restez suspendu en équilibre, ne vous appuyez pas, ne dormez pas, n'ayez pas de distraction ; du reste amusez-vous bien et profitez de vos voyages.

Il y a une espèce d'optimisme niais qui trouve que tout ce qui arrive est toujours pour le mieux ; et il ne lui suffit pas de ce contentement béat, de ce parti-pris une fois pris, il a, dans toutes les circonstances particulières, des arguments particuliers pour prouver qu'il valait mieux qu'il en fût ainsi qu'autrement ; il prend des airs de raisonner qui irritent. Il y a aussi toute une classe de dévots pourvus d'une telle résignation qu'au plus fort de leur amitié pour vous, ils sont tout prêts à vous perdre, et que vous pouvez mourir sans la crainte de leur causer trop de chagrin. J'admire beaucoup ces optimistes et ces dévots, surtout je leur porte envie ; mais si je choisissais des amis, peut-être en choisirais-je d'autres, car, par un égoïsme dont il est bien difficile de purger le cœur humain, on souffre un peu de l'idée que si vous veniez à mourir, vos amis trouveraient qu'il n'y a pas de mal à cela. C'est bien de se consoler, mais ils sont trop consolés.

Le monde connait heureusement une autre vertu, la résignation des âmes vraiment religieuses, qui, convaincues que Dieu existe et qu'il est parfaitement sage et bon, lorsqu'il leur envoie quelque grande douleur, se courbent sous ses décrets et adorent en pleurant la main qui les frappe. Je m'incline devant vous, âmes saintes, qui au milieu de cruelles épreuves avez gardé la foi et l'espérance. Quelques-unes, dans un mouvement d'héroïsme, passent par-delà la résignation. En écrivant ceci, j'ai sous les yeux une pensée de Joubert, écrite sur un signet, il y a un an à peine, par une personne qui n'est plus : « Il faut aimer de » Dieu ses dons et ses refus ; aimer ce qu'il veut et » ce qu'il ne veut pas. » Belle pensée, et singulièrement touchante, copiée par cette main. Madame la comtesse de Circourt avait reçu les dons qui charment l'existence des autres : l'esprit, la grâce, la bonté délicate ; il ne lui avait été refusé que les biens qui auraient été pour elle seule ; elle acceptait de bon cœur ce partage ; elle remerciait la maladie qui lui avait plus fortement attaché ses amis et montré toute la grandeur d'une affection plus proche ; elle était parvenue à aimer de Dieu ses dons et ses refus ; aussi elle goûtait une pensée qui lui représentait l'effort de sa vie et qu'elle avait pénétrée en pratiquant la douleur.

Parlerons-nous, après cela, du stoïcisme antique,

qui ne voit de bien que dans la vertu et de mal que dans le vice ? C'est un paradoxe sublime, que la nature dément. Non pas même ces hautes et profondes jouissances de la vertu ne sauraient tenir lieu de tout : on peut être heureux par elle et du reste misérable. Les sages disent justement : « Le bonheur que » procure la vertu est le seul qui soit toujours dans » notre main, le seul qui ne se corrompe pas, le seul » qui soit vraiment à nous, le plus plein des bonheurs » qu'il nous est permis de goûter ici-bas; » mais la raison a beau être la raison : elle ne guérit pas ceux qui souffrent, elle ne donne pas à manger à ceux qui ont faim, à boire à ceux qui ont soif, à aimer à ceux qui ont soif et qui ont faim d'aimer.

J'ai examiné les différents moyens que l'homme prend pour être heureux, et n'en ai trouvé aucun qui fût infaillible ; mais il n'est pas besoin qu'ils soient infaillibles ; il suffit qu'ils servent à l'occasion, et je regretterais extrêmement d'avoir ôté à une seule personne la confiance qu'elle y peut avoir. Il est quelquefois si difficile de vivre, que l'on serait cruel et coupable d'ôter à de pauvres créatures la moindre part du courage qui leur est nécessaire. Oui, il y a quelquefois de terribles moments à traverser. On est comme un homme qui serait forcé de marcher sous un poids qui l'accable ; on porte partout avec soi une pensée sombre ; elle éteint la joie et glace le sourire ;

la nuit l'endort comme les autres maux, mais au matin, à travers ce bien-être que procure le repos, à travers ce plaisir de revoir la lumière, dans cette première confusion où la conscience est encore si vague et l'existence si légère, on se sent oppressé sans savoir pourquoi, on craint de le trouver, on le cherche malgré soi, on le trouve, et quand on l'a trouvé, quand notre chagrin est réveillé, on se désespère. Cependant la vie fait effort pour renaître et finit par percer. Ainsi, dans la fente d'un rocher elle cache une graine avec un peu de terre, et le soleil qui passe y fait pousser une fleur.

La vie est-elle bonne ? est-elle mauvaise ? Je n'en sais rien. Elle est bonne à l'un, mauvaise à l'autre, bonne dans un temps, mauvaise dans un autre temps; il n'y a qu'une chose qui soit sûre, c'est que rien n'est sûr, et cela même est la grande tristesse de la vie, celle que la jeunesse, heureusement, ne soupçonne point. La belle chose que la jeunesse et la charmante esquisse d'un homme ! Comme les grands traits de la nature humaine y sont hardiment jetés ! Comme tous ses mouvements y paraissent ingénûment ! Comme ses diverses puissances y jouent avec un feu, une grâce incomparables ! Que la fierté lui va bien, et les ambitions infinies ! Le navire part joyeusement sous toutes voiles, confiant au ciel : mais les vents mauvais se lèvent ; il essaie en vain de lutter, il

ramène une première voile, puis une seconde, puis une autre, et rentre presque nu.

Pour que l'homme fût maître de son bonheur, il faudrait qu'il fût le maître des vents, c'est-à-dire de la nature, et il ne l'est pas ; et s'il l'était cela ne suffirait pas, car il vit peu de l'existence vraie, celle des sentiments éternels aux prises avec la destinée, et il s'est créé une existence artificielle, où il ne songe qu'à faire figure devant les autres hommes, et rencontre dans cette entreprise de nouveaux plaisirs et de nouvelles douleurs.

Notre plus constante occupation est de nous comparer à ceux que nous connaissons, pour nous trouver supérieurs à eux. Quels défauts ils ont que nous n'avons pas, et en revanche, quelles qualités ils n'ont pas que nous avons ! Nous avouons que nous ne sommes pas parfaits, mais, grâce à Dieu, nous n'avons pas tel et tel travers, et après avoir compté ceux qui nous manquent, il n'en reste plus que nous puissions nous attribuer. Et songez que, excepté un infiniment petit nombre, tout le monde pense ainsi de soi, logeant le bien chez lui et le mal chez les autres, en sorte que si on réunissait les témoignages que chacun rend de soi-même, l'univers serait peuplé d'anges, et que si on réunissait les témoignages que chacun rend des autres, l'univers serait peuplé de monstres ; mais on ne fait pas cette réflexion, et si on la faisait on ne s'arrête-

rait pas pour si peu. Nous ne nous contentons pas d'avoir cette bonne opinion de nous-mêmes, nous voudrions encore la faire partager à ceux que nous rencontrons. Pour cela, nous ne manquons pas de rapporter, à l'occasion, ce que nous avons dit et ce que nous avons fait dans telle ou telle circonstance, et de publier ainsi quelques chapitres détachés de nos Mémoires d'outre-tombe. Cependant nous ne pouvons pas y revenir très souvent, parce que nous donnons un droit pareil à ceux qui nous écoutent, et que leurs récits nous importunent ; en outre, si varié qu'il soit, ce sujet s'épuise. Nous avons donc inventé un moyen de parler perpétuellement de nous, de faire perpétuellement notre éloge sans fatiguer ceux qui nous écoutent, et de les écouter, nous aussi, sans fatigue, c'est de juger les autres dans ces vifs entretiens, où, critiquant les absents à frais communs, chacun fournissant son trait, ceux-ci livrant leurs ennemis, ceux-là leurs amis, nous avons le plaisir exquis de faire ressortir notre raison, nos mérites et nos vertus par la condamnation de tout ce qui n'y ressemble pas. On n'entend que ces mots par le monde : « Ah ! si j'étais lui. » Eh bien ! si vous étiez lui, vous feriez ce qu'il fait, et il ferait ce que vous faites : ainsi il vous critiquerait en ce moment.

Nous passons donc notre temps à comparer et à préférer nos qualités naturelles aux qualités naturelles

des autres, et nous y trouvons de grands contentements ; que sera-ce si, à ces distinctions personnelles, on ajoute la distinction des rangs ? La société est disposée en une multitude d'étages qui donnent le même spectacle : on s'égale aux supérieurs et on regarde les inférieurs en pitié ; chacun méprise quelqu'un qui en méprise un autre ; à tous les degrés de l'échelle on reverse le mépris. Il paraît que mépriser est un bien grand plaisir. Par exemple, je ne comprends pas comment c'est un plaisir si répandu dans une société si chrétienne que la nôtre, particulièrement chez les femmes, toujours si occupées de se mesurer entre elles et de marquer les rangs. J'ai tort de parler de mépris : ce sentiment suppose qu'on aperçoit une personne au-dessus de qui on est ; mais il y a mieux que cela : nous sommes capables de nous placer si haut que de cette hauteur nous ne distinguons plus bien les autres créatures, ce que l'on appelle, je crois, des gens de peu ou de rien. Si l'homme se voyait tel qu'il est il ne pourrait pas se supporter ; la Providence lui a donné la vanité qui fait qu'il s'aime.

Qu'il s'aime donc et se préfère à tous, puisque cela lui est si agréable ; mais voici où je le trouve injuste, c'est lorsqu'il exige que ses semblables soient heureux à sa manière. Il ne se fait pas faute de les conseiller ; s'ils ne l'écoutent pas, il n'a pas pitié d'eux : qu'ils

soient donc malheureux et qu'ils pleurent ! Oui, je le répète, cela est injuste, car chacun est chargé de soi, et si on pressait ces beaux directeurs, on aurait bien le droit d'exiger aussi de ceux qui sont si habiles à faire le bonheur des autres, qu'ils aient eu d'abord l'habileté de faire leur propre bonheur ; mais entendez-les, ils sont les plus infortunés des hommes, et si vous le contestez, ils se fâchent. Y a-t-il une plus flagrante contradiction ?

Puisque personne ne se gêne pour conseiller, conseillons à notre tour. Il nous semble que nous ne retirons guère de la société des autres, ni pour eux ni pour nous, le profit qu'elle peut procurer, et que c'est la faute de ce terrible *moi*, qui consent si peu à s'oublier lui-même. Si nous parlons de cette société étroite, composée de la famille et des relations familières sur lesquelles nous pouvons tant, soit en bien soit en mal, sommes-nous sans reproche ? On veut avoir raison, on veut gouverner, et que tout aille selon nos goûts et nos humeurs ; il y a assez de ces gens difficiles à vivre, qui ajouteraient des arêtes aux poissons et des épines aux buissons ; ainsi on ne se donne pas la peine de se réformer, et on gâte par quelques travers de caractère le bonheur de ceux qui nous approchent et le fruit de grandes qualités ou même de grandes vertus. Si on pénétrait dans les plus intimes sociétés, dans combien ne trouverait-on

pas cette plaie secrète ? Et, pour venir à ce qu'on appelle le monde, tandis que la société bien entendue est comme un concert où chacun met du sien pour faire aller l'ensemble, combien de fois on ne considère que soi et on gâte le plaisir commun ; et c'est grand dommage, car enfin c'est un des plus assurés. Si les hommes étaient sages, ils conviendraient, quand ils se rencontrent, d'endormir un moment leurs peines par le doux mouvement d'un commerce aimable et bienveillant. Je dis endormir et non pas étouffer. Il est des douleurs sacrées qu'il faut garder religieusement ; le temps émousse leur première violence, et il est bon qu'il en soit ainsi car nous ne pourrions pas y résister ; mais enfin elles vivent, et elles sont en nous comme un lieu réservé où nous n'entrons qu'avec respect. On éprouve une compassion profonde pour ceux qui portent de semblables douleurs, et on se sent attendri quand on les voit causer et sourire pour vous épargner l'impression de leur chagrin. Mais, dira-t-on, on ne gagne par là que des moments ! Mais, mon Dieu, qu'y a-t-il autre chose que des moments dans la vie, et si vous gâtez les jours et les heures, qu'espérez-vous des années ?

Le beau livre qu'il y aurait à écrire sur l'*art d'être malheureux !* On n'a pas l'idée du génie que l'homme emploie à se tourmenter ; notre plus cruel ennemi ne pourrait faire contre nous plus que nous

ne faisons nous-mêmes. Il exagérerait nos maux et diminuerait nos biens ; il nous rendrait insensibles aux biens naturels dont nous sommes maitres, et nous forcerait de courir après des biens factices qui ne dépendent pas de nous, de mettre notre bonheur à faire figure devant le public, de l'attacher au caprice des hommes et de la fortune ; il nous enflammerait de l'ambition de paraître, d'une ambition que rien ne rassasie, qui ne jouit de rien par la pensée de ce qui lui manque, et à qui il manque toujours quelque chose tant qu'elle n'a pas tout ; il nous rendrait jaloux des autres, irrités de leurs succès, qui nous étaient dus et qu'ils nous enlèvent, enfin il nous créerait une existence déplorable sans contentement et sans repos. Je ne demande pas qu'on mette de la méthode à être heureux : il y a dans la méthode une roideur déplaisante ; si ce n'est de la roideur, c'est au moins de l'artifice ; et il y a dans ce bonheur mécanique une naïveté béate et quelque chose qui donne envie de pleurer ; mais il faut envisager nettement la condition humaine, et une fois qu'il est connu que les biens et les maux s'y succèdent comme le beau et le mauvais temps, sans que rien puisse nous assurer des biens ni nous garantir des maux, il faut, dis-je, accepter avec reconnaissance tout ce que la destinée nous accorde de favorable, en exprimer le bonheur qu'il renferme, et l'étendre, s'il se peut, par

la comparaison avec les infortunes qui s'abattent autour de nous.

Osons dire la vérité sur le bonheur. On se le représente ordinairement comme un état fixe, comme un repos ; or l'homme est un être vivant, son bonheur est donc de vivre, et la vie est un mouvement, par conséquent un effort, un regret, une espérance et une crainte. Pascal a dit avec profondeur : « Nous ne » cherchons jamais les choses, mais la recherche des » choses. » Telle est visiblement la nature de l'esprit humain. Quand on annonça à saint Anselme que probablement Dieu le rappellerait à lui dans quelques jours, il répondit : « Si telle est sa volonté, j'obéirai » de bon cœur ; mais s'il aimait mieux me laisser » encore parmi vous au moins assez longtemps pour » résoudre une question que je médite touchant l'ori- » gine de l'âme, j'accepterais avec reconnaissance, » d'autant que je ne sais si, après ma mort, personne » la résoudra. » M. de Rémusat, qui cite cette touchante réponse, ajoute : « La recherche de la vérité » passionne encore ces grands et inquiets esprits au » moment où ils vont à elle ; ils préfèrent l'amour à » la possession, et sur le seuil du ciel ils regrettent » de la terre le travail et l'espérance. »

La vie pratique est comme la vie spéculative, toute en mouvement. Si vous voulez bien voir l'instinct de la nature humaine, considérez les jeux des enfants,

ce qu'ils mettent d'action pour creuser un trou ou élever une montagne de sable, puis aussitôt pour combler ce trou et démolir cette montagne ; plus tard ils mettent la même ardeur à l'équitation, à la navigation, à la danse et à la chasse ; il faut constamment leur donner quelque chose à faire. Et les hommes sont comme les jeunes gens et les enfants : eux aussi, il faut qu'ils fassent quelque chose. Dans la plus grande fortune, ils ne jouissent de rien s'ils sont condamnés à rester désœuvrés, et dans la condition la plus misérable, dans le chagrin, en exil, en prison, s'ils parviennent à s'occuper le sentiment de leur misère s'allége.

Chacun sait que pour les hommes qui ont eu un travail régulier, quand ils entrent dans la retraite il y a un moment de crise très-pénible : ils ne savent que faire d'eux, ils souffrent, quelques-uns en meurent ; il faut qu'ils ressaisissent vite un autre travail, et le soin de ceux qui les aiment est de le leur offrir pour les sauver. Pour prendre tout de suite le plus grand exemple du passage d'une activité démesurée au repos absolu, quel spectacle que celui de Napoléon à Sainte-Hélène ! Comme son historien nous le représente, réduit à l'inaction après avoir pendant quinze ans bouleversé le monde, consumé par le temps qu'il dévorait autrefois, comptant avec triomphe les heures dont il est venu à bout ; puis, dans une fièvre d'agir,

se levant avec le jour, faisant lever sa maison et se mettant en nage à remuer de la terre, jusqu'à ce qu'il se dégoûte de ce travail et retombe sur lui-même de tout son poids !

La devise de l'humanité est : « *Plus loin.* » L'instinct qui la pousse en avant, et que l'absolu repos effraie, cet instinct se trahit avec une force prodigieuse dans un mot de ce même homme au temps de sa fortune. Il causait un jour avec Duroc [1] : « On me croit donc bien ambitieux ? lui dit-il. — Il y a des gens qui s'imaginent que vous prendriez, s'il vous laissait faire, la place de Dieu le père. — Ah ! je n'en voudrais pas, dit l'Empereur, c'est un cul-de-sac. » N'est-ce pas que ce mot est effrayant ? Mais il sort du cœur humain. Ceux mêmes de nos sentiments qui paraissent les plus fixes ont une vie interne qui les transforme ; je parle de l'amour maternel. Cette mère, heureuse de porter son fils dans ses bras et de l'idée qu'il ne peut se passer d'elle, aspire à le voir marcher seul, et elle est ravie de ses premiers pas ; puis elle l'éloigne d'elle pour qu'il s'instruise et elle veut qu'il ait des succès ; puis elle l'excite à entrer dans une carrière pour que son enfant soit un homme, et elle partage les ambitions qu'il a ou lui donne les siennes ; elle, l'institutrice des premières années, elle

[1] *Derniers souvenirs du comte d'Estourmel.*

est charmée qu'il pense par lui-même et même qu'il ait raison contre elle ; enfin elle consent à partager son affection avec une autre femme, pour qu'il lui donne une nouvelle famille où elle se sentira renaître. Les autres sentiments sont semblables à celui-là : comme tout ce qui vit, ils ne durent qu'en se nourrissant ou se transformant, et ceux qui ne peuvent pas se nourrir ni se transformer se flétrissent et meurent. Telle est la loi de la nature de l'homme. Il cherche le repos, mais il n'y a de repos pour lui que dans l'action, j'entends que lorsqu'il agit il se sent dans son élément, et que s'il n'agit pas il s'agite. Nous voyons une foule de nos semblables s'agiter ainsi, et nous sommes tentés de nous impatienter contre eux sans songer que nous serions comme eux à leur place, qu'il y a là une force inemployée qui, par la faute des circonstances, ne sait où se dépenser, et que ces mouvements fiévreux sont le symptôme d'un mal profond. Il y a dans ce monde des ouvriers sans ouvrage, et de bons ouvriers, je vous l'assure.

Pour satisfaire ce besoin d'activité qui nous possède, je ne connais qu'un goût ou un devoir. En fait de goût, j'en entends un qui soit aisé à satisfaire, et rien en ce genre ne remplace l'application aux lettres, à une science ou à un art, parce qu'avec la facilité de s'y livrer et le plaisir qu'on y trouve à chaque fois, il y a cet autre plaisir de sentir qu'on y profite. Celui

qui n'a pas un goût est possédé par l'ennui ; on ne peut l'approcher sans que cet ennui transpire et vous pénètre ; pour lui les heures sont de plomb ; il les pousse en vain, et il passe sa vie à observer avec désespoir l'aiguille qui ne marche pas. L'objet de l'éducation devrait être, en même temps qu'elle donne des connaissances, de développer un goût qui subsisterait quand beaucoup de ces connaissances seraient échappées et qui vous suivrait dans toute votre existence, pour en remplir les vides. Un goût n'est pas assez : il ne serait pas mal d'en avoir plusieurs, pour éviter la manie. Pourtant je ne dirai pas de mal des manies : elles sont bien agréables à celui qui les a, et n'en a pas qui veut. Si une fée me permettait de faire trois souhaits, ainsi que j'ai lu dans les contes, je serais prêt. Mon premier souhait serait qu'elle m'accordât une manie ; le second, qu'elle pût être satisfaite sans trop de frais ; le troisième, qu'elle ne le fût jamais complètement. La bonne chose qu'une bonne manie ! On ne s'éveille plus avec la terreur des longs jours, qu'il faut remplir ; on ne s'endort plus avec le remords des jours mal employés ; on ne s'égare plus en de vains désirs ; on ne s'agite plus de vains tourments ; on ne cherche plus à quoi sert la vie : on l'a trouvé. J'ai demandé à dessein une manie innocente, et ne mets pas toujours dans ce nombre les collections de livres ou de tableaux ; mais trois fois heureux ceux

qui se passionnent pour rassembler toutes les variétés d'une famille végétale et vivent dans une succession de soins qui font paraître les années trop courtes : pratiquer des échanges, classer les sujets, les mettre en terre, les arroser, les voir pousser puis fleurir, les préserver du soleil, du vent et de la pluie, s'extasier sans fin du coup d'œil et s'émerveiller des surprises. J'ai demandé enfin que la collection ne fût jamais complète, qu'on poursuivit une variété qui n'existe plus ou qui n'existe pas encore, ou qui ne peut pas exister, car il est bien dangereux de n'avoir plus rien à désirer et le parfait bonheur languit.

A défaut d'un goût, et mieux encore, ce qui occupe la vie c'est un devoir. Heureux celui qui goûte son devoir, celui qui va de bon cœur à sa tâche de chaque jour ! Mais fallût-il chaque jour se combattre et se vaincre, il y a dans la conscience du devoir accompli quelque chose de plein qui fait sentir que malgré tout la vie est bonne.

Revient ici la question s'il vaut mieux pour le bonheur que la nature soit ou non cultivée, s'il est sage de cultiver son intelligence et son âme, au risque d'éprouver des douleurs que les autres ignorent et de sentir plus vivement celles qu'ils sentent aussi. A comparer les biens et les maux que cette culture apporte, j'oserais prononcer contre elle si ce n'était qu'une affaire à faire ; mais il y a là autre chose en

jeu. Disons le à l'honneur de la nature humaine, de ces civilisés, de ces délicats qui posent la question, car le reste ne la conçoit seulement pas, il n'en est peut-être pas un seul qui consentit à échanger sa condition contre l'autre ; même au moment où il souffre le plus, il ne changerait pas sa souffrance contre de certains plaisirs. Le monde connaît bien de cruelles douleurs ; il n'en connaît pas de plus cruelles que le vide infini d'une âme qu'une affection a remplie et comblée ; il rencontre souvent encore la douleur de Rachel, « qui pleurait ses fils et ne voulait pas se consoler parce qu'ils n'étaient plus ; » j'ai approché plus d'une fois de pareils chagrins avec la plus profonde pitié, mais j'ai trouvé aussitôt dans cet excès de misère un sentiment où éclatait la vaillance du cœur humain. Si un Dieu puissant eût offert à ces malheureux de n'avoir jamais connu ceux qu'ils pleuraient ou de les oublier tout à coup, pas un n'aurait accepté ; ils souffraient, mais ils avaient aimé, et s'ils avaient oublié ces êtres si chers ils auraient cru les perdre une seconde fois.

L'homme n'est pas né pour être heureux ; mais il est né pour être un homme, à ses risques et périls. Comme cela est bon de se sentir dans sa loi, et, jusque dans les plus grandes agitations, combien il y a de vertu dans cette pensée, combien il y a de calme et de force ! Il faut donc aller à la vie comme on va au

feu, bravement, sans se demander comment on reviendra ; et si on est mortellement blessé, je crois, pour moi, qu'il y a quelqu'un qui voit nos blessures.

Je termine ici sur ce sujet du bonheur. Je disais, en commençant, que je ne l'aimais pas, parce que chacun y est compétent et reconnaît ce qui manque chez ceux qui en parlent ; j'ajoute maintenant, parce que c'est un sujet triste. On ne peut y songer sans revenir sur sa vie passée et sans que quelque douleur mal guérie vienne à se réveiller. Quelques-uns se révoltent parce qu'ils n'ont pas cessé d'espérer ; d'autres (sont-ils plus mal ou mieux instruits ?) disent comme Madame du Deffand : « Je ne cherche plus le bonheur, c'est vainement qu'il se cache. »

(Mars 1864.)

DU PLAISIR ET DE LA DOULEUR

M. Francisque Bouillier a publié, il y a quelque temps, un volume sur ce sujet, qu'il a repris et approfondi de manière à le renouveler entièrement. Ce qui était une simple esquisse est devenu un livre, qui pénètre fort avant dans une des parties les plus considérables et jusqu'à présent les plus négligées de l'âme humaine.

Il y a au fond de tout être vivant une tendance à conserver et à augmenter son être. Si son activité en ce sens s'exerce aisément, c'est le plaisir ; si elle est contrariée, c'est la douleur, et autant il y a de directions où ce mouvement peut s'exercer, autant il y a de plaisirs et de douleurs, depuis les fonctions les plus humbles de la vie jusqu'aux plus nobles spéculations de l'intelligence et aux actes de la plus haute vertu. Le jeu facile, régulier, complet, de chacune de nos énergies en équilibre, c'est le plaisir parfait.

L'activité est notre nature et notre bien. Nous nous laissons quelquefois tromper par de certaines expressions : le plaisir du repos, de la paresse, le plaisir de ne rien faire :

On y fait plus, on n'y fait nulle chose.

A quoi on pourra opposer « l'ennui de l'oisiveté ». La vérité est que nous nous reposons d'un travail par un autre, ou d'un travail par une action sans effort, comme la lecture ou la rêverie ; car la rêverie n'est pas l'absence de pensée, c'est la pensée en liberté. Mais n'avoir rien à faire est un ennui mortel, réellement mortel, sans figure : on sait que lorsqu'un homme, militaire, négociant, prend ou reçoit sa retraite, il passe par une crise terrible, où souvent il succombe s'il ne trouve vite une occupation. Quoiqu'il soit difficile de soutenir qu'on ne meurt que quand on veut, comme l'a dit paradoxalement Michelet, il est vrai de dire qu'on meurt plus aisément quand on ne se défend pas, et qu'on se livre soi-même parce qu'on n'a plus aucun désir de vivre.

La vie est l'action. De là cette horreur de la mort qui ne nous quitte pas. M. Bouillier parle de ce grand et terrible sujet, non en théologien et en prédicateur, mais en moraliste et en philosophe mondain : il expose d'une façon piquante tous les raisonnements par lesquels nous tâchons de nous persuader que la mort des

autres ne nous regarde pas, les méchantes querelles qu'on fait aux morts, coupables de s'être laissés mourir par quelque faute ou quelque défaut où nous ne serions certainement pas tombés. Les sages considérations morales qui terminent ce chapitre se résument dans cette maxime de Descartes : « Aimer la vie sans craindre la mort. »

M. Bouillier explique la sympathie par le même principe qu'il vient de proposer. Nous aimons dans les autres ce que nous aimons en nous-mêmes : l'activité, la vie. Plus les êtres nous sont analogues, plus nous sommes disposés à partager leurs plaisirs et leurs peines et à nous attacher à eux.

Etendue autour de nous par la sympathie, la sensibilité remonte dans le passé et anticipe sur l'avenir, par la mémoire, par l'imagination et la prévision. Une des plus curieuses et des meilleures parties du livre est l'étude des lois et des métamorphoses de cette sensibilité, renouvelée par la mémoire ou excitée à l'avance par l'image des choses futures. Et il ne faut pas dire qu'il y a des plaisirs ou des douleurs imaginaires : toute joie ou toute peine ressentie est réelle, que sa cause soit réelle ou non.

Plaisirs et peines ne sont pas non plus toujours si distincts les uns des autres qu'on est porté à le croire : il y a, pour certaines natures, un attrait dans la mélancolie, et le plaisir n'est pas toujours

sans une certaine douleur, par le sentiment que nous avons de ce qu'il y a en lui de court et d'imparfait.

M. Bouillier loue le plaisir : il pense que, pris en lui-même, sauf l'excès et l'abus, c'est un bien, qu'il nous attire et nous retient dans la voie de notre nature. A l'apologie du plaisir il joint l'apologie de la douleur. La douleur physique est l'avertissement du mal qui menace la vie ; sans elle, nous serions à tout moment en danger de périr. Si nous avions été appelés au conseil du Créateur et qu'il eût fallu choisir entre le plaisir et la douleur en excluant l'un ou l'autre, M. Bouillier pense qu'il eût fallu choisir la douleur. Quant à la vie morale, c'est aussi la douleur qui en est l'âme : elle engendre le courage, la patience, le dévouement ; nous lui devons toute notre grandeur. M. Bouillier ne craint pas de soulever la question : est-ce le plaisir ou la douleur qui l'emporte dans la vie humaine? Suivant lui, la douleur est plus durable, mais le plaisir est plus fréquent, et, s'il faut absolument décider, un raisonnement décide. Le plaisir étant le résultat d'actions conformes à la loi de conservation, à l'ordre, à l'harmonie, et la douleur, au contraire, étant le signe du désordre dans notre nature, si le mal l'emportait sur le bien le monde ne subsisterait point. Il faut donc être optimiste. Telle est la thèse de M. Bouillier, animée par la discussion

avec la franchise et la verve mordante qu'on lui connait.

C'est probablement la partie de l'ouvrage qui soulèvera le plus d'objections. Je désire ne pas m'engager dans cette controverse, n'y étant pas tout à fait libre, pour avoir autrefois traité le même sujet dans des idées voisines de celles qu'on trouve ici ; mais je demanderai la permission de reproduire la lettre que m'adressa alors un vieil ami. C'était un homme qui réfléchissait beaucoup sur ces questions d'un si grand intérêt et qui lisait aussi beaucoup ce qu'on a écrit là-dessus ; il cherchait à se faire une opinion à lui sur les sujets qui l'occupaient. On voudra bien excuser la liberté de sa plume et quelque exagération, qui ne manque jamais quand on argumente. Voici sa lettre :

« Mon cher ami, je ne vous écris pas, comme cela se pratique quelquefois, que j'ai reçu votre livre, que je vais le lire et que je vous remercie du plaisir que je vous devrai, ce qui est une façon polie de se dispenser de lire les livres qu'on reçoit ; j'ai lu le vôtre avec l'attention que vous aviez droit d'attendre de moi, et j'entre tout de suite en guerre. Vous avez raison d'être optimiste, et vous l'êtes par la bonne raison. Le monde est mêlé de bien et de mal ; quel qu'il soit, il est le meilleur qui pût être, car il est l'ouvrage de lois aussi simples que fécondes, d'une sagesse qui ne

saurait vouloir que ce qu'il y a de mieux. Je m'en tiens à cet optimisme, qui est celui de Platon, et j'accepte tout ce qui est comme une suite nécessaire de l'ordre universel. Vous avouerai-je que je ne suis pas content de l'optimisme de Leibniz? Lui, un si grand esprit, il prend les choses par le petit côté. Il se travaille pour chercher le bien qui sort du mal, à quoi servent les incendies, les pestes, les tremblements de terre, et, par malheur, il ne se borne pas à chercher, il trouve, il trouve des choses qui font peine et qui font sourire. Ailleurs, il s'accommode gratuitement des dogmes les plus durs, il verse dans notre pauvre monde toutes les cruautés théologiques et se satisfait par cette raison, qu'en fin de compte ce monde est le meilleur possible. On est fâché, pour un pareil génie, qu'il se rapetisse ou s'égare ainsi.

» Je suis charmé que vous défendiez si vivement la douleur physique : c'est signe que vous vous portez bien. J'en sais qui l'ont louée autrefois, qui maintenant sont brouillés avec elle. Je vous confierai que, sur ce point, je ne vais pas jusqu'à l'enthousiasme et me contente de la résignation ; il me suffit de croire que, dans nos natures imparfaites, le plaisir ne peut pas aller sans la douleur, et que cette admirable machine du corps humain ne pouvait pas être ce qu'elle est sans être si misérablement délicate et fragile.

» On répète que la douleur est nécessaire pour nous pousser à agir, à faire ce que la nature demande ; je ne suis pas convaincu de cette nécessité ; on oublie quelque chose qui remplit exactement ce rôle : j'entends le plaisir prévenant. Pourquoi vouloir absolument la faim? Ne suffit-il pas de l'appétit? Et n'y a-t-il pas un appétit universel de vivre? En réalité, il y en a autant qu'il y a de forces qui se sentent et qui désirent s'exercer, et ce désir est une jouissance anticipée, jouissance physique, intellectuelle et morale, de tous les instincts, de tout l'être, le grand moteur, l'âme du monde. Sous l'impulsion de ce désir, l'individu s'entretient, les sociétés animales se forment, et chez l'homme, qui aspire à plus encore, les savants travaillent, les âmes qui sont nées pour aimer cherchent quelqu'un à qui elles se dévouent, et, quand elles l'ont trouvé, sont pleinement heureuses. Entre ces deux avertissemens du danger qui menace, pourquoi préférer celui qui est rigoureux? Il y a là un préjugé, comme celui de nos pères qui ne croyaient à la bonté d'une médecine que si elle était désagréable au goût. La douleur, c'est la médecine noire.

» Cette sentinelle vigilante, comme on l'appelle, a des défaillances : il y a des dangers qu'elle ne voit pas et qui arrivent sur nous sans qu'elle crie, certains désordres qui se produisent dans notre corps sans qu'elle nous avertisse : telles sont la cécité, la sur-

dité accidentelles, la paralysie qui n'est qu'une gêne physique, mais un grand chagrin par l'idée de l'impuissance où l'on est réduit. D'autres désordres sont d'eux-mêmes assez visibles, où la douleur ne nous sert de rien. Il y a enfin des affections physiques, comme les affections nerveuses, où le mal n'est que la douleur même.

» Et ce n'est pas vrai seulement dans ce cas. On lui est reconnaissant de ce qu'elle nous pousse à agir, à chercher ce qui est ami, à fuir ce qui est ennemi, combien de fois l'ennemi, c'est elle! On souffre dans son corps de mille manières ; est-ce cela qui est bon ? On ne trouve pas la vérité qu'on cherche, on finit même par croire qu'elle n'existe pas ; est-ce cela qui est bon ? On perd ceux qu'on aime et on retombe sur soi-même, accablé ; est-ce cela qui est bon ? La douleur ne nous pousse pas à agir ; elle nous empêche d'agir, elle absorbe, dans le combat qu'il faut lui livrer, des forces qui serviraient à d'admirables ouvrages. Est-ce vivre, de se consumer dans le regret de pertes irréparables ? Et quand la santé est irréparable, quand on emploie toute son énergie à subsister quelques jours ou quelques années de plus, est-ce vivre de ne vivre que pour durer ?

» La douleur est le désir contrarié, le mouvement arrêté, la vie paralysée ; pourquoi la vantez-vous et dites-vous que c'est elle qui nous fait vivre ? Si nous

n'étions rien que par elle, il faudrait plaindre ceux qui mènent une existence heureuse par la faveur de la destinée. Pourtant, loin de les plaindre, nous les envions. Nous admirons Pascal disant : « la maladie est l'état naturel des chrétiens, » par un défi au mal qui le tourmente et le tue ; mais au risque d'être un peu païens, nous répétons avec Mme de Sévigné : « C'est un vrai bien que la santé : on en fait tout ce qu'on veut. » De même, travailler et prospérer, élever d'honnêtes enfans, vieillir sans deuils, entouré de l'affection des siens, de ses amis, de l'estime de tous, bien servir son pays, s'éteindre doucement avec une bonne conscience : qui donc n'a rêvé cela et le refuserait s'il lui était offert ?

» Toutes les ressources du génie humain se déploient dans le duel contre la douleur. L'un supporte parce qu'il n'y a pas de moyen de ne pas souffrir, que c'est la condition humaine et sa condition. Un autre s'industrie à écarter toutes les causes de souffrances. Un autre nie la douleur, argumente contre elle et lui démontre qu'elle n'existe pas. Un autre, possédé par quelque grand sentiment, ne la sent même plus. Un autre avoue qu'elle existe et la sent, il se borne à essayer de s'en distraire. Un autre tâche de s'y habituer, de se familiariser avec elle, et pour ainsi dire de l'apprivoiser. Un autre se souvient qu'il est homme et la supporte avec constance. Un autre la regarde

comme un châtiment et l'accepte. Un autre la regarde comme une épreuve et la subit. Un autre y voit la main de Dieu qui l'afflige pour le récompenser plus tard ; il bénit la douleur, il l'appelle et il l'aime. C'est l'héroïsme où tout le monde ne vise pas et n'atteint pas. Cependant la médecine travaille. Elle ne demanderait pas mieux que de guérir la maladie, et comme elle n'y réussit pas toujours, elle se rabat à calmer la douleur et la calme pour un temps ; grâce à elle, le chloroforme et l'opium ont remplacé la philosophie.

» Ainsi varient les individus et aussi les peuples. Quelle prodigieuse différence entre eux dans la manière de prendre la souffrance! On ferait une bien curieuse étude en représentant exactement et avec délicatesse cette variété. Pour ne donner qu'un ou deux exemples, à considérer la recherche du bien-être physique, est-il possible de se ressembler moins que les Espagnols et les Anglais ? Et pour la joie et la tristesse, combien les nations du Nord diffèrent des nations du Midi, de qui on a dit qu'elles ont le chagrin gai ! Autant l'aimable Méditerranée diffère de l'inquiet Océan. Les temps varient aussi étonnamment. Sans sortir de chez nous, que nous sommes loin des Français du dix-huitième siècle ! On admire avec quelle bonne grâce ils ont traversé des crises terribles, supporté l'exil et la mort. Par leur bienheureuse légè-

reté, ils surnageaient sur des abimes où notre gravité enfonce.

» Hélas ! les hommes sont si habiles qu'on endort même la conscience. Oserai-je tout dire ? Je crains de vous scandaliser, mais il est malheureusement vrai que l'efficacité de cette voix intérieure a été singulièrement diminuée. Personne ne doute que le remords ne soit une expiation juste et salutaire que nous devons accepter. Platon soutient que nous devons l'appeler, comme le malade appelle le médecin qui le guérit ; remarquez-vous pourtant comme les hommes le combattent, comme ils emploient à l'atténuer toutes les subtilités, tous les sophismes de la raison ? Pour se délivrer du remords, ils diminuent la faute, ils l'effacent ; il y en a même qui se font un mérite de cette faute et en sont fiers, les vicieux, les malfaiteurs privés et publics, tandis que des âmes droites se reprochent la plus petite infraction à la loi, et que les âmes délicates sont ingénieuses à se tourmenter elles-mêmes de mille façons, pour des manquemens légers ou imaginaires. A considérer comme va le monde, le remords semble être un supplice à l'usage des honnêtes gens.

» Si l'explication qu'on donne ordinairement de la douleur est bonne, l'explication devrait être bonne partout où est la douleur ; or, à quoi sert la douleur des animaux ? S'ils sont malades, que peuvent-ils que

souffrir ? Ils n'ont pas notre art pour se guérir, ni notre vertu pour bien user de leur souffrance. Encore la maladie n'est que l'accident ; l'ordinaire est la mort violente, par le bec et la griffe des autres animaux, dans la guerre universelle qu'ils se font entre eux, et par la main de l'homme, pour sa défense, son usage ou son plaisir.

» La vérité est que la douleur est simplement un fait inévitable, qu'étant données les lois de l'organisation et de la vie, et nos facultés, et leurs bornes et leurs aspirations infinies, le plaisir et la douleur suivent fatalement ; la vérité est aussi qu'une fois devant le mal, l'homme s'y comporte en homme, qu'il déploie là toute son industrie et toute sa fierté ; il souffre parce qu'il est un animal, mais comme il est autre chose, il souffre d'une façon qui n'est qu'à lui. Voilà ce qui me paraît. Je demande seulement qu'on ne dise pas que la douleur a été faite pour l'usage que l'homme en fait, qu'elle a été créée pour lui, à son profit ; c'est un abus des causes finales.

» L'étude du plaisir et de la douleur me semble devoir être très utile à une certaine philosophie. Vous me demanderez laquelle ? Celle qui est disposée à supprimer le *moi*, c'est-à-dire l'homme dans l'homme, et à n'admettre que des phénomènes, dont elle s'occupe à chercher les raisons ou les lois. Dans cette philosophie se rencontrent, comme vous savez, les empiriques, qui ne voient que des faits, pour qui la substance, l'être, est une chimère, et les idéalistes, qui fuyant les réalités grossières, ne prennent des choses que les idées et des idées que la logique qui les conduit. On est sur la pente de ces systèmes quand on ne considère que l'intelligence. Nos pensées c'est nous ; mais on se prête aisément à croire qu'elles peuvent se détacher de nous et vivre par elles-mêmes. Ne dit-on pas que des idées circulent dans le monde, qu'elles y font leur chemin ? Dans les deux états de rêverie et d'inspiration, nous ne voyons pas toujours très distinctement ce que sont ces pensées qui nous viennent : dans la rêverie, il semble que nous soyons au spectacle, et l'inspiration, comme son nom le marque, nous semble une suggestion étrangère, un éclair qui traverse notre esprit. On a donc beau jeu à supprimer le moi quand on n'observe que le moi pensant. C'est différent avec le moi qui jouit et qui souffre, qui souffre surtout. On a pu parler de raison impersonnelle ; qu'on aille parler de sensibilité impersonnelle ? Mon plaisir est bien mon plaisir, ma douleur est bien ma douleur, et, quand je suis torturé, on est bien venu à m'insinuer que je n'existe pas et à m'entretenir de phénomènes et d'intelligible ! S'il y a un état dans lequel j'aie conscience de moi, dans lequel je me voie moi-même avec une lucidité impitoyable, c'est la douleur. Je me permets donc, comme je vous disais, d'en

recommander l'étude aux philosophes qui en ont besoin.

» Est-il permis de prier ceux qui tenteront d'expliquer la douleur, est-il permis de les supplier d'être clairs ? On n'exige pas qu'ils trouvent, mais, qu'ils trouvent ou non, on les supplie d'avoir pitié des pauvres gens qui cherchent comme eux et qui attendent d'eux la solution de difficultés qui les surpassent. Des problèmes comme celui-ci sont des problèmes humains, qui méritent qu'on les traite avec des raisons humaines et dans une langue humaine. Par malheur, on n'y consent pas toujours. Descartes voulait qu'on allât du connu à l'inconnu ; je vois des philosophes qui vont de l'inconnu à l'inconnu : ils ont des formules magiques avec lesquelles ils font paraître et disparaître les objets, et, devant ces prestiges, on ne sait plus où on en est. Pour se séparer du vulgaire, ils ont inventé une langue qui n'est qu'à eux, uniquement faite pour les initiés, et ainsi ils ajoutent à l'obscurité des idées l'obscurité des mots, comme si ce n'était pas assez de l'obscurité des choses. Qu'ils s'entendent et s'admirent entre eux, je reste de la vieille philosophie française et leur laisse tout l'honneur de cette philosophie cunéiforme. »

Telles étaient les réflexions que me confiait mon vieil ami, et qui ne me semblent pas méprisables. Il

n'était pas philosophe de profession, mais il avait deux habitudes philosophiques : il s'interrogeait toujours, et il ne croyait pas tout ce qu'on lui disait. M. Bouillier, qui n'est pas seulement un excellent observateur, mais qui est aussi un très libre esprit, pensera sans doute qu'il y a là un procès à réviser.

(Décembre 1877).

LA CHRÉTIENNE DE NOS JOURS

Après avoir lu attentivement le volume de M. l'abbé Bautain [1], nous hésitons encore sur le sens du titre qu'il porte. L'auteur parle-t-il de la chrétienne telle qu'elle doit être de nos jours ou telle qu'elle est de nos jours ? De ces deux sujets l'un serait un traité, l'autre une satire ; l'un chercherait l'autorité, l'autre l'ironie ; or, autorité et ironie sont perpétuellement mêlées dans ce livre et rendent le lecteur indécis, ou plutôt le persuadent que l'écrivain a laissé à dessein cette équivoque. Après tout, le lecteur a mieux à faire que de confronter sans cesse le livre avec le titre ; l'intérêt de la matière l'entraîne : c'est la femme, telle que M. Bautain la conçoit, opposée à la femme telle qu'il la voit, et cette opposition est maniée de main de

[1] *La Chrétienne de nos jours*, lettres spirituelles, par M. l'abbé Bautain.

maître. Nous suivrons M. Bautain comme directeur et comme satirique ; sa direction nous invitera à réfléchir à notre tour sur cet objet, et, quand il arrivera à la satire, il faudra bien, pour être complet, recueillir les critiques qu'il nous donne de la société particulière qu'il a observée. Commençons par la direction, en avertissant que ce n'est pas une direction de la vie intérieure, mais de la vie extérieure, une consultation sur le parti à prendre dans les principales circonstances où une femme se rencontre. Ainsi, dans ce premier volume, où l'auteur n'a considéré que la jeune fille et la jeune mère, nous trouvons l'éducation, le mariage et le veuvage. Nous demandons à M. Bautain la permission de lui exposer nos doutes sur quelques-uns des points qu'il a touchés ; chemin faisant le lecteur fera sur l'esprit du livre des observations que nous résumerons après.

M. Bautain a passé en revue, en les notant avec une remarquable précision, les difficultés de l'éducation privée dans les familles où il y a une grande existence, l'impossibilité pour la mère de se faire institutrice au milieu des occupations et des distractions, les difficultés aussi qu'amène l'introduction d'une institutrice étrangère. Il conclut à l'éducation publique, et préfère aux maisons laïques le couvent. Nous n'avons ni à approuver, ni à blâmer ce parti, et nous nous contentons de plaindre les mères que leur for-

tune empêche d'élever leurs filles sous leurs yeux. Mais prenons la jeune fille au sortir de l'éducation publique; c'est là, c'est au moment où commence l'initiation à la vie du monde que commence aussi une seconde éducation qui détruit la première. M. Bautain, qui parle d'une manière charmante des grâces de la jeune fille tirée de l'ombre pour paraître au grand jour, a des colères vigoureuses contre tout ce qui tend à enlever à la fleur son léger duvet. Autrefois les parents attendaient plus patiemment que leur fille s'établît, sans sortir de leur cercle ordinaire. « Aujourd'hui on est plus pressé, et, dans le désir d'aller vite en besogne, on fait pour leur établissement comme pour tout le reste : on institue dans la société des espèces d'expositions plus ou moins générales, où l'on invite le plus de jeunes filles et de jeunes gens qu'il est possible, afin que chacun et chacune, voyant et se faisant voir, trouve plus aisément et plus promptement ce qui peut lui convenir. Les salons qui servent à ces réunions sont des espèces de bazars matrimoniaux où l'on espère trouver ce qu'on cherche à de meilleures conditions. » On devine les leçons nouvelles que la mère donne à sa fille pour qu'elle paraisse avec avantage dans ces expositions, et les sentiments nouveaux qui s'élèvent dans les âmes de toutes ces rivales sous la même lumière.

M. Bautain n'est pas, en principe, ennemi du théâtre

et de la danse, même il les aimerait comme de salutaires distractions; mais il a des traits énergiques contre la danse et le théâtre du jour; il fait dater de 1814 le *réalisme* de la danse, qu'il malmène brutalement et éloquemment. Quant au théâtre actuel, il serait difficile de le défendre contre les accusations qu'il porte, et nous ne pouvons que trouver bon le choix qu'il conseille: mais, ce nous semble, il est bien sévère pour l'Opéra, il attribue à la curiosité qui y mène des raisons bien particulières et auxquelles assurément la plupart des assistants ne songent pas. Quoi! ce n'est rien de tout ceci : ni le plaisir d'être en fête, de sortir de la maison et du ménage, de voir du monde, et si vous voulez, d'être vue, ni le plaisir du drame, ni celui de la musique, ni celui de la mise en scène, ni celui de la danse en elle-même, indépendamment de la séduction des gens qui dansent! M. l'abbé Bautain tient vraiment l'humanité en grande rigueur. Je ne veux pas traiter ici à fond la question du théâtre et du bal ; pour n'en dire qu'un mot, elle me paraît faire partie d'une question plus générale. Le danger dont on se préoccupe n'est pas au théâtre seulement ; tout parle : les tableaux, les statues, les gravures des livres et des albums, les lithographies des étalages, les passants, les compagnons de voyage, les invités des salons, les chansons, les romances, etc. Cela étant, il s'agit de savoir si

vous pourrez faire un monde exprès pour la jeune fille que vous élevez, un monde où rien de ce que vous craignez ne se rencontre, ou bien si vous la munirez de telle sorte qu'elle traverse le monde vrai sans s'y perdre. Or, la première entreprise n'est possible qu'au couvent ; mais un jour ou l'autre on sort du couvent, et alors, sauf les exceptions infiniment rares des maisons où se pratique une sorte de clôture, on entre dans le grand jour et le grand air. C'est là qu'il faut en venir tôt ou tard, c'est cette épreuve qu'il faut subir. Pour nous, dans cette rencontre avec la société nouvelle, ce qui nous paraît le plus à craindre, c'est l'étonnement, c'est cette curiosité inquiète qui voit partout un mystère, c'est la réflexion qui vient en comparant le monde artificiel où l'on a été avec le monde vrai où l'on est. Qu'y a-t-il à faire pour prévenir ce travail ? Une seule chose, bien difficile, comme toutes celles qui, au lieu de se faire par des règles absolues, se font un peu tous les jours par la prudence personnelle : conduire la jeune fille avec la discrétion nécessaire au bal, au théâtre et aux musées, ne pas laisser soupçonner de mal aux plaisirs qu'elle prend sous les yeux de ses parents ou qu'elle partage avec eux, les lui faire envisager comme une partie d'une existence honorable, de sorte qu'elle goûte chaque plaisir franchement : dans la danse, la danse ; dans le théâtre, le théâtre ; dans l'art, l'art.

Aux gens sains, tout est sain, et la santé de cet âge est le naturel. Aimable simplicité de la jeunesse ! Elle passe légère à travers les dangers sans les connaître. Comme l'héroïne antique, elle court sur les épis sans les courber ; comme la Galathée de Raphaël, elle vole sur les abîmes et se joue parmi les monstres. M. l'abbé Bautain, en homme expérimenté, renonçant à interdire le monde à la jeune fille, recommande à la mère de « munir l'intérieur, » pour qu'elle s'en tire « le mieux ou le moins mal qu'il se pourra ; » nous n'avons voulu que lui proposer un moyen, entre autres, de munir l'intérieur.

Le lecteur a vu ici M. Bautain tel qu'il est dans tout le livre : médecin du grand monde, brusque, rigoureux, quelquefois même injuste, n'ordonnant pas de remède héroïque à qui ne le supporterait pas, et espérant peu de ceux qu'il ordonne ; nous allons le retrouver de même dans la grande affaire du mariage. La jeune Clémence, qui a nom et fortune, est aimée par un jeune homme qui n'a ni l'un ni l'autre, et qu'elle aime malgré cela. Elle consulte M. l'abbé Bautain, qui la détourne vigoureusement du mariage, en lui rendant suspect le désintéressement du prétendant et lui représentant avec force les épreuves qu'elle subira pour entretenir et soutenir ce plébéien dans sa noble famille. Il y a là toute une contre-partie curieuse du *Jeune homme pauvre*. Il paraît qu'il n'en

est pas dans le monde comme au théâtre et dans les romans, et que les femmes qui se sont attendries sur le sort d'un aimable jeune homme sans fortune ne le recherchent pas pour leurs filles. Ainsi vont les choses : il est doux de verser des larmes qui n'engagent à rien, de satisfaire son imagination et son cœur sans qu'il en coûte rien au confort de la vie. Je crains que notre jeune homme ne trouve M. Bautain encore plus dur que le monde. Celui-ci, au moins, croit à son désintéressement ; M. Bautain, sans le nier formellement, en admettant qu'il soit possible, s'en défie toujours : il lui semble difficile que, lorsqu'on a sa fortune à faire, on se prenne à aimer sans vue d'intérêt une personne qui vous donne cette fortune toute faite. En quoi il me semble un peu sévère. On aime volontiers au-dessus de soi : quand le cœur vole déjà vers un objet qui par lui même le séduit, il n'est pas indifférent qu'il le voie dans l'éclat d'une condition supérieure et dans les nuages brillants que forment autour de lui la richesse, le rang, la qualité. Si l'amour est un enchantement, pourquoi voudrait-on que ces attraits n'agissent pas ? Ils agissent sur tous les hommes : ils abattent les uns, ils enflamment les autres, ce jeune homme, par exemple, qui ne lit pas en lui-même et suit naïvement le charme.

Comme dernière ressource, M. Bautain envoie la jeune demoiselle à Rome et à Lorette, lui promettant

que si, au bout d'un an, son amour a résisté aux distractions que les beaux-arts lui donneront et à l'action des pratiques religieuses, de la confession, de la communion et du pèlerinage, il se mettra de son parti. Nous sommes convaincu que ces noms de Rome et de Lorette auront trompé M. Bautain et lui auront fait croire qu'il soumettait la jeune Clémence à une épreuve chrétienne ; mais l'épreuve n'est pas ce qu'il croit : la diversion des voyages est un moyen un peu profane, et l'entreprise de voyager pour un pareil motif est un moyen inconnu au christianisme, qui enseigne la sagesse à moins de frais. On n'est pas toujours libre de voyager, mais on est toujours libre de délibérer en soi-même et de choisir ; il faut bien prévoir qu'une fois ou une autre, dans une circonstance critique, quelqu'un ne pourra se mettre en route et sera obligé de se décider chez soi. Qu'arrivera-t-il de la jeune Clémence s'il survient quelque empêchement au voyage d'Italie? Qui le sait ? Pour moi, je crains beaucoup qu'elle n'épouse cet excellent jeune homme non titré, qui paraît l'aimer beaucoup et devoir faire son bonheur.

On a dû reconnaître clairement dans nos analyses les caractères de la direction de M. Bautain. Au nom de l'expérience, il est quelquefois un peu affirmatif, comme on l'a vu dans ce qui précède, comme on va le voir dans ce qui suit. Voici une veuve qui consulte

pour savoir si elle doit se remarier. Il l'en détourne en lui assurant positivement que l'on n'aime qu'une fois. Est-ce bien certain ? On aime dans une personne de certaines qualités : les unes attirent les uns, les autres attirent les autres, et ces rencontres produisent l'infinie variété des amours de ce monde, dont chacun ne comprend guère que lui-même. Si donc on a aimé quelqu'un pour les qualités qu'il avait, et si plus tard le cœur, dont aimer est la vie, retrouvant quelque part ces mêmes qualités, retrouve en soi le sentiment qu'elles ont excité ; si, demeuré le même, il s'attache aux mêmes choses, qu'y a-t-il là qui répugne à la nature ? Et si, s'étant trompé la première fois, il commence une recherche nouvelle ? Et si, changé par suite de ce travail intérieur qui métamorphose les êtres, par suite même de l'épreuve première et de la révolution qu'elle a opérée, il demande autre chose que ce qu'il demandait et le trouve, qu'y a-t-il là encore qui doive étonner ? Ce flux et reflux du cœur humain est plus difficile à calculer que le flux et le reflux de l'eau ; il y a dans cet abîme aussi des courants qui le traversent à diverses profondeurs et que l'expérience a bien de la peine à suivre. En fait de passion, nul ne connaît tout ce qui a été, est et sera. Le génie des romanciers s'épuise sans épuiser ce sujet infini, et, devant la variété des accidents qu'on nous présente, nous sommes très-embarrassés de dire :

ceci est vrai, ceci est faux, tant nous sommes convaincus de la richesse du fonds qui les produit. M. Bautain prétend qu'on n'a qu'un amour dans sa vie, et un romancier, qui peut-être raconte sa propre histoire, Alfred de Musset, nous raconte l'histoire d'un homme partagé entre deux amours, il va sans dire très-différemment adressés à des femmes de condition, d'esprit et d'habitudes tout opposés. Il semble donc qu'il est bon dans ce sujet d'affirmer avec une grande réserve, et cette réserve semble devoir être encore plus grande, quand l'affirmation va, comme ici, à régler la conduite. C'est à une jeune veuve que M. Bautain écrit pour la dissuader d'un second mariage. Il me plairait mieux qu'on ne l'eût pas consulté et qu'il n'eût pas écrit. Il n'y a pas de respect dont ne soit digne une femme qui, privée d'un mari qu'elle aimait, se consacre à sa mémoire et se refuse à tout sentiment qui diminuerait la part de celui qui n'est plus ; souvent, hélas ! ce sacrifice est le sacrifice d'une existence qui commence, et, pendant de longues années, chaque jour est employé à réprimer la vie qui essaye de renaître, à briser l'espérance qui tente de refleurir. Ces résolutions-là ne se débattent pas entre plusieurs, elles se prennent par un mouvement héroïque, dans un conseil intérieur, devant Dieu et l'époux toujours présent.

La lettre adressée à une jeune personne qui croit

avoir une vocation religieuse, lettre pleine de la connaissance des conditions de la vie religieuse et qui recommande à la jeune personne de s'éprouver mûrement elle-même pour savoir si elle convient à ces conditions, nous paraît être dans la vraie limite où le conseil fondé sur l'expérience doit se tenir, montrant seulement tous les doutes et se retirant pour laisser place à la liberté de l'individu, qui seul a le droit de s'exposer.

Après avoir recommandé de lire les conseils à une dame qui désire avoir un salon, nous ne citerons plus qu'un dernier cas de direction. Le chapitre intitulé *Un scrupule* contient un scrupule singulier : une femme s'inquiète de ce qu'elle est maîtresse absolue dans sa maison ; car, comme le dit M. Bautain, « il n'est pas dans l'ordre que les femmes soient maîtresses au logis, bien que cela se voie souvent. » Comment s'est faite cette situation ? Elle le dit assez vivement : « Mon mari, absorbé par l'histoire ancienne, ne s'inquiète nullement de ce qui se passe autour de lui, et les bandelettes d'une momie égyptienne, une inscription illisible, une médaille inconnue, ou les tessons d'un pot cassé des Grecs et des Romains ont plus d'intérêt pour lui que sa femme, ses enfants, son ménage et sa fortune. Il me laisse tout faire avec les vivants et ne s'occupe que des morts. » M. l'abbé Bautain la calme et lui donne d'excellents conseils

pour gouverner, puisqu'elle y est réduite, en cachant son empire à son mari, à ses enfants, à ses domestiques et au monde, et, en homme d'expérience, il la prémunit contre les dangers du commandement qu'elle exerce. « C'est sur vous-même que vous avez le plus à travailler. On s'exalte aisément dans l'exercice du pouvoir, et surtout d'un pouvoir douteux, dont on n'est point assuré et qui peut échapper à tout moment. On est parfois d'autant plus pressé d'en jouir qu'on craint de le perdre, et alors on peut l'user ou le compromettre par des emportements ou des imprudences. Puisque vous êtes obligée de devenir l'homme de la famille, en prenant la place du chef, efforcez-vous, au moins dans ce cas, d'en prendre le caractère et de revêtir votre cœur de femme d'une robe virile, » etc., etc. Toute cette lettre est ferme, est élevée ; elle sera lue avec fruit par les femmes qui se fâchent d'avoir plus de pouvoir qu'elles ne veulent, et excitera, nous l'espérons, dans un certain nombre, l'honorable scrupule auquel on répond ici.

Résumons-nous sur M. l'abbé Bautain. Nous ne lui reprocherons pas d'avoir choisi de régler la vie extérieure plutôt que la vie intérieure ; il a pris son terrain, il était libre de le prendre ; seulement il a dû se dire qu'il le prenait très difficile ; qu'on a la main plus sûre pour gouverner une âme qu'une maison ; que si, pour gouverner une âme, il suffit de se bien pénétrer

de l'idéal chrétien : « Soyez parfaits comme le Père céleste est parfait, » pour gouverner une maison, décider d'une éducation, d'un mariage, d'un premier ou d'un second, il y a infiniment de choses dont il faut tenir compte, et, par suite, de chances d'erreur. Mais c'est son affaire. Nous ne lui reprocherons pas non plus de s'être fait exclusivement directeur du grand monde. Si ses observations personnelles et ses aptitudes lui permettent d'être utile là plus qu'ailleurs, il a eu raison. Mais voici des réflexions que nous lui soumettons à lui-même.

Sa force est l'expérience ; or l'expérience est essentiellement incertaine : il est bon d'y croire, mais sous réserve. D'abord, quand il s'agit de choisir une condition dans la vie, comme de se marier ou de se remarier, par exemple, puisque ces cas sont traités par M. Bautain, après quelques recommandations générales de prudence, le chapitre des accidents est si vaste qu'on ne peut en vérité bien décider ; il arrive si souvent qu'où l'un se sauve l'autre se noie, qu'on est réduit à dire : Ceci peut être, cela peut n'être pas. Il n'y a donc qu'à s'en remettre à la fortune. Ensuite, son expérience est dure et me semble ôter bien de la consolation et du courage à des créatures qui, comme les femmes, voient moins dans les choses ce qui y est que ce qu'elles y mettent, et puisent dans leur croyance la force de vivre et de se dévouer. On ne

peut s'empêcher d'être froissé quand on voit M. Bautain écrire à une nouvelle mariée, qui a eu à peine le temps de se reconnaître : « Aussitôt que votre lune de miel sera écoulée, » etc., et lui déduire les raisons qui font que la lune de miel s'écoulera. Sans doute la lune de miel passe et tout passe ; mais, si on a l'idée qu'elle doit passer, elle n'existe même plus. Parmi ses rigueurs sans nombre, la vie a quelques caresses ; laissez-la, quand elle le veut bien, bercer et endormir un peu les pauvres humains : ils se réveilleront assez vite. Sans la foi et l'espérance, il n'y a rien ici-bas, surtout il n'y a point de bonheur. L'illusion a au moins l'avantage d'être l'illusion : elle est gaie et sourit à la vie, et là où le pied enfoncerait son aile vous porte. Enfin le lieu où M. Bautain a pris son expérience n'est pas toute la société ; c'est cette société particulière qu'on appelle le monde. Il en connaît les fausses vertus, les timidités, les vices et aussi les lois impérieuses ; il lui parle donc avec autorité et doit s'en faire écouter. Mais c'est aussi là sa faiblesse : comme il ne parle pas à tous les hommes, il manque d'un principe universel ; on ne sent pas assez vivre chez lui ce libre esprit chrétien qui ne se laisse emprisonner dans aucune barrière, traverse ce que quelques hommes ont appelé ambitieusement le monde, et pénètre et remplit le grand, le vrai monde où entre toute créature qui a un es-

prit capable de connaître et une âme capable d'aimer.

Le christianisme agit par des principes universels : il n'est pas une recette particulière ou un ensemble de recettes particulières, mais un régime puissant qui remplit tout l'être de force pour résister et agir ; le chrétien se conduit dans la vie par une idée générale de la vie, et traite les choses selon la valeur que cette idée leur donne. Ici est le mensonge, là la réalité ; il faut s'attacher à la réalité et mépriser le mensonge. Or, si le mensonge est ce qui passe et la réalité ce qui ne passe pas, et si tout passe excepté Dieu et l'âme avec la perfection acquise, comme aussitôt toute l'existence s'éclaire et s'enchaîne ! Tous les conseils du chrétien ne sont pour ainsi dire qu'un conseil et toutes ses actions qu'une action. Le christianisme ne s'applique pas non plus à une classe d'hommes particulière : il s'applique à tous les hommes dans toutes les conditions, indiquant aux riches l'usage de la richesse, aux pauvres l'usage de la pauvreté, par la même pensée, la pensée de l'imperfection commune à toutes les créatures, et du devoir commun aussi de se rendre parfait. Telle est donc la force chrétienne, qui se retrouve dans tous les actes de la vie, et telle est l'âme chrétienne, qui se retrouve dans toutes les âmes de l'univers, sans condition de temps, de lieu, de fortune, l'âme la plus haute étant celle qui est le plus près de Dieu.

Il faudrait rejeter la sotte pensée de notre grandeur ici-bas, cesser de nous considérer comme le centre du monde, et, réfléchissant sur cette infinité du temps et de l'espace où nous sommes perdus, comparant ce que nous sommes à ce que Dieu est, la perfection où nous devons aller et la distance où nous sommes de cette perfection, nous mettre humblement à notre place. De quel œil nous verrions alors ce contentement de soi où vivent la plupart des hommes, leur effort effréné pour paraître, leur ambition de remplir à eux seuls l'univers, et comme nous prendrions en pitié ces importants de la création, nous promettant bien de n'y pas faire une pareille figure ! Voyez-vous d'ici tomber l'orgueil, la vanité, les jalousies, les dédains, toutes ces misères du moi qui veut être tout, et que les autres ne soient rien ? Si maintenant, réduit à ce qu'il est, il recommence à présumer de soi, qu'il se considère aux prises avec la nature et le sort. Est-ce lui qui s'est donné ce qu'il possède, et a-t-il pouvoir de le défendre contre les puissances qui l'attaquent, les années, la maladie, la mort ? Il ne tient dans ses mains ni sa santé, ni sa force, ni sa fortune, ni son intelligence, ni son bonheur ; un souffle abat sa prospérité, un nerf qui se brise éteint son brillant esprit, une force souveraine arrache d'entre ses bras les êtres qu'il aime. Voilà le vrai de la vie. Si cela est, il n'y a plus pour nous

qu'une ambition permise : c'est de nous rendre meilleurs, et les autres plus heureux. Dégagé des pensées personnelles, on aime et on agit sous l'impulsion de l'instinct et le commandement du devoir, désirant naturellement le bonheur présent, et espérant, selon sa foi, dans le bonheur futur, mais d'un désir et d'une espérance qui soutiennent simplement la volonté, comme le soldat se bat bravement dût-il mourir sans récompense. Voulez-vous une pensée qui vous met tout d'un coup dans cet esprit ? Je la trouve dans un petit livre de Duguet, *Conduite d'une dame chrétienne :* « Lorsque vous ne pourrez pas dormir, vous vous représenterez alors le monde comme détruit, toutes les personnes que vous connaissez comme n'étant plus, et vous comme étant seule avec Dieu, qui voit jusqu'au fond de votre cœur. » Oui, c'est cela. Quelquefois, au milieu de la nuit, dans ce grand silence, lorsque rien ne nous avertit de l'existence des choses, et que nous n'entendons que le bruit de nos artères qui battent dans nos tempes, tout à coup nous repassons dans notre esprit toute notre vie, nous avons devant les yeux ce rêve étrange, cette singulière fantaisie des évènements, les personnes parues et disparues, nos plaisirs, nos peines, nos affections, nos inimitiés, nos ambitions, nos agitations, nos succès, nos revers; et alors, nous élevant au-dessus du monde, nous l'estimons ce qu'il vaut,

nous dépouillons nos haines, nos passions, notre vanité, qui là-haut n'a pas de place, et nous comprenons qu'on n'emporte là avec soi que le meilleur de soi-même, sa raison et son amour. On connaît la maxime du père de Pascal, qui était, dit Mme Périer, « de le tenir toujours au-dessus de son ouvrage. » Il me semble qu'en appliquant à l'âme ce qui est ici appliqué à l'esprit, on serait dans la véritable pratique chrétienne ; il me semble que l'âme chrétienne se prête aux affections et aux actions du monde, mais avec cette réserve que, si Dieu ordonnait de s'en dégager, elle s'en dégagerait ; qu'elle pose à terre, mais qu'elle a des ailes pour s'élever au signal du maître ; que, bien qu'elle mette beaucoup d'elle-même dans ses opérations, elle n'y met pas tout, et se sent prête à accomplir d'autres travaux par une certaine vigueur que tout exerce et que rien n'épuise. Elle est donc vraiment au-dessus de son ouvrage : elle aime, elle se réjouit, elle agit comme nous faisons tous, et, à voir comme elle vit, on dirait qu'elle vit comme tout le monde ; mais à la différence des autres, tandis qu'elle paraît absorbée par ses passions ou par son bonheur présent, elle songe : elle réfléchit qu'elle est dans la main de Dieu et se prépare au sacrifice. Aussi, quand tout lui manque, elle est affligée, mais n'est point étonnée, elle n'est point écrasée par ces ruines ; elle les contemple comme de haut ; elle voit

ses affections brisées avec le triste sourire qui dit : Je le savais bien, vous ne m'avez pas trompé.

Plein de ces pensées, je voudrais trouver chez M. Bautain moins de réglementation dans une multitude de cas particuliers, souvent réservés d'ailleurs au libre arbitre de la personne, et plus de cette inspiration unique d'où la vie chrétienne découle entière. Après l'avoir traité sérieusement comme il le mérite, il nous permettra de lui dire franchement l'impression qu'il nous laisse : nous trouvons dans sa direction chrétienne trop peu de christianisme et trop de direction.

Nous avons annoncé que nous devions recueillir dans le livre de M. Bautain des observations curieuses sur le monde qu'il a été à même d'étudier. Nous devrons le citer souvent, parce qu'il nous semble être là dans son vrai talent. Il a été médecin, il l'est encore ; il a du praticien l'observation pénétrante, l'autorité et la décision ; ce style froid, incisif, impitoyable est comme l'acier aux mains de l'opérateur. M. Bautain a de plus vécu dans le monde et y a fortifié ses qualités primitives : sa conscience est dure comme celle du monde, qui croit peu au bien ; sa parole est comme celle du monde, ironique, sans déclamation. On en jugera ; nous avons seulement désiré faire nos réserves avant de présenter au public ses critiques toujours sévères et quelquefois cruelles.

La première est à l'occasion du catéchisme de persévérance. Dans l'intention de ceux qui l'ont fondé, le catéchisme de persévérance enseigne la religion ; cinq ou six années passées à cette école font une chrétienne instruite des vérités de la foi, et lui apprennent en même temps à penser, à parler et à écrire, grâce aux rédactions que chacune doit apporter. Ainsi la poésie, la littérature et l'art, mis au service de la religion par un catéchiste de talent, éveilleront dans l'esprit des élèves le sentiment du sublime, le goût du beau et l'habileté à les reproduire par le style. Mais quelle chose n'a pas d'inconvénients dans ce monde ? Il paraît, à ce que nous dit M. l'abbé Bautain, qu'il y en a quelques-uns. Premièrement, la lecture publique des rédactions, les rangs assignés aux plus distinguées, les récompenses et les honneurs qui y sont attachés excitent entre les jeunes filles une émulation qui dégénère parfois en rivalités ardentes, amène « de mauvaises pensées et de méchantes paroles, tout au moins des tentations d'esprit et de cœur contraires à la charité. » Puis, par le désir de surpasser les autres, on emploie tous les moyens possibles, dont plusieurs ne sont pas toujours loyaux, on se fait aider dans sa rédaction par sa gouvernante, par sa mère, même par son père, et il sort de là des compositions académiques. M. Bautain ne prend son parti de cet abus qu'en songeant au profit que les

parents tirent pour eux-mêmes de cette collaboration. Le troisième inconvénient est plus grand que les précédents, mais heureusement plus rare :

« On s'est plaint souvent que les catéchismes de persévérance, là surtout où ils sont le plus fortement organisés et subsistent depuis longtemps, tendent à former une petite paroisse dans la grande, comme il arrive parfois aux congrégations de la Sainte-Vierge, ou à telle autre association pieuse, qui ont cependant leur utilité. Le Directeur du catéchisme devient le curé de cette jeune paroisse où tout se fait comme dans la principale pour l'essentiel, mais avec les spécialités de la situation, et c'est ce qui charme le plus les demoiselles du catéchisme, car elles ont leurs offices pour elles, leurs sermons pour elles, leurs cérémonies à elles, et il va sans dire que tout s'y fait mieux qu'ailleurs, plus pieusement, plus fructueusement, mais surtout avec plus de distinction et d'éclat.

» Que si par malheur le curé veut changer ou supprimer quelque chose sans que cela convienne à la petite société, alors il y a du mécontentement et parfois une opposition cachée, sinon patente, pour ne pas accepter les mesures imposées ou au moins pour les entraver. Mais que sera-ce si l'autorité supérieure, qui est juge en dernier ressort des besoins des églises et de l'utilité des prêtres, vient à enlever le pasteur

chéri de ce petit troupeau, parce qu'elle pense qu'il fera plus de bien ailleurs, ou qu'il est à propos de le transporter sur un autre terrain, qui profitera à son tour de son zèle et de ses travaux ? Je vous laisse à imaginer la désolation et les larmes ; et je n'y trouve rien à blâmer si elles restent dans la mesure convenable et qu'on sache se résigner avec obéissance et piété. C'est la pierre de touche de l'esprit de ces associations, et il faut dire qu'il en va ainsi le plus souvent. Mais on a aussi vu le contraire, et que ne voit-on pas sous le soleil ? On a vu un jour, dans une des paroisses les plus riches d'une grande ville, un catéchisme de jeunes filles en révolte ouverte contre le curé, et même contre l'évêque, parce qu'on leur avait retiré leur directeur, excellent prêtre du reste, et qui n'avait d'autre tort que l'attachement exagéré et l'engouement de ces jeunes personnes. On a vu l'agitation, le désordre et la confusion dans cette charmante ruche, et toutes ces jeunes travailleuses, occupées ordinairement à composer le miel de leur instruction religieuse, distillant alors de leurs lèvres toute autre chose que du miel, et prêtes à piquer de leur aiguillon ceux qui les contrariaient, ou à s'envoler ailleurs. Elles ne voulaient ni recevoir ni écouter un autre catéchiste. C'en était fait de la religion, ou du moins de celle du catéchisme de persévérance, si on leur ôtait M. l'abbé. Et les conseillères de

l'œuvre, qui, presque toutes plus âgées que les autres, menaient depuis longtemps l'association, tinrent bon, continuèrent la lutte pendant plusieurs mois, refusant au curé la caisse de la société dont elles avaient le dépôt, et se coalisèrent pour ne plus paraitre aux réunions. Un beau matin l'autorité épiscopale jeta un peu de poussière sur cette agitation féminine, et tout rentra dans l'ordre et le silence, au moins à l'église. Elle envoya un autre directeur, aussi intelligent que pieux, qui fit bientôt oublier l'ancien, et le bien s'accomplit de nouveau. »

Que dites-vous de cette petite Fronde? Fronde de femmes d'abord émues par un intérêt de cœur, mais on commence par peu de chose et on va loin : l'autorité et les principes sont mis en péril; enfin, comme du temps de Mazarin, tout se calme et l'autorité l'emporte. Le narrateur se peint lui-même par son récit. Quel dédain de théologien et de grand vicaire dans le récit de l'agitation féminine et dans ce peu de poussière, *pulveris exigui jactus*, qui, jeté sur cette agitation, fait tout rentrer dans l'ordre. Cette phrase-ci est d'une ironie charmante : « C'en était fait de la religion si on leur ôtait M. l'abbé, » et rappelle le mot d'une femme qui, privée de son curé, trouvait l'église déserte :

Dans le *temple* désert quel devint mon ennui!

Je regrette seulement qu'à côté du récit officiel, nous n'ayons pas les Mémoires de quelqu'une des héroïnes. Il a dû y avoir là des conseils tumultueux, des discours éloquents; il n'est pas impossible qu'on ait emprunté la plume de quelque frère rhétoricien, habitué à protester en latin contre l'arbitraire. Qui sait si quelqu'une des plus âgées n'avait pas entre les mains la *Jacqueline Pascal* de M. Cousin, et ne s'était pas inspirée de la résistance de Port-Royal? Mais, hélas! ce que c'est que les affaires et les affections humaines! A quoi aboutit tant de passion et de courage? Non-seulement le nouveau catéchiste fut mis en place, mais il fit oublier M. l'abbé. O inconstance! ô vanité!

La seconde révélation faite par l'auteur nous apprend comment, dans de certaines personnes, il se pratique de singuliers mélanges de l'esprit du monde et de l'esprit de dévotion. Laissons parler l'abbé Bautain : « Votre foi vous porte à une piété superficielle qui prend l'accessoire pour le principal, ou plutôt n'ayant jamais compris l'essentiel, elle se contente des pratiques extérieures ou des formes, et veut y trouver ce que le fond seul peut donner. Vous êtes plus dévote que pieuse. Cette dévotion va par accès : après des moments de belle ardeur, elle s'arrête et le goût du monde reprend; ce qui n'empêche pas que des paroles de spiritualité coulent encore des

lèvres, car on a la réputation d'une femme pieuse et on ne veut pas la perdre. Je veux vous montrer, reprend le directeur sévère, que dans votre manière d'être avec Dieu et avec vos semblables, c'est constamment vous que vous cherchez et que vous aimez de prédilection, même quand vous avez l'air de vous sacrifier, et qu'ainsi votre piété prétendue n'est au fond que l'esprit mondain sous la forme de la dévotion... Le fait est que vous n'avez renoncé à rien de ce que vous aimez naturellement, sinon en paroles... Et cependant vous passez dans le monde pour une dévote ! Vous avez l'air de marcher dans la voie la plus haute de la piété ! Vous êtes dame de charité ; il y en a qui vous regardent comme une sainte et vous jouissez de la bonne odeur de cette réputation !... Quand vous priez en particulier, vous trouvez toujours le temps trop long. Vous essayez de vous mettre en présence de Dieu, et votre volonté, tiraillée par les sens, la mémoire et l'imagination, ne peut s'y tenir une minute. Alors vous prenez un livre ; mais, après quelques efforts, l'attention languit à son tour... Vous allez à la messe tous les jours ; mais le plus souvent que vous reste-t-il de la messe entendue à la légère, par habitude ? Votre mari, vos enfants et vos gens, qui vous retrouvent au retour impatiente, capricieuse, irritable ou impérieuse comme à l'ordinaire, n'ont-ils pas le droit de se dire que la grande

dévotion ne profite pas beaucoup plus que la petite ?... Mais c'est le dimanche et les jours de fête que votre piété apparaît dans tout son éclat. Vous voulez paraître avec avantage au milieu de toutes ces femmes richement parées, et votre toilette et celle des autres vous occupent avant, pendant et après le service divin. Votre œil exercé discerne rapidement dans l'église tout ce qui vous entoure de près ou de loin. Heureuse encore si c'est seulement la toilette des femmes qui attire votre attention, et si vous ne cherchez pas autre chose dans la foule ! Puis, en arrivant ou en sortant, jusqu'à ce que vous ayez gagné votre chaise de velours ou la porte, que d'incidents où la piété n'a rien à faire et dont la mondanité fait tous les frais. De quel air va-t-on chercher sa place distinguée ! Quelle impatience si un obstacle en empêche l'accès ou le retarde ! quel embarras pour faire passer intacte au milieu des rangs pressés l'immense circonférence de sa personne ! que de chaises renversées ou bouleversées en passant, et, en passant aussi, que de saluts à droite et à gauche aux nobles habituées du saint lieu ! Et non pas seulement des salutations, mais des bonjours, des politesses faites ou rendues, des conversations même, avec les révérences obligées, à peu près comme dans le salon où l'on se retrouvera le soir pour achever l'entretien commencé le matin à l'église.... On vous voit à tous les sermons

des prédicateurs célèbres. Hélas ! le plus souvent, sinon toujours, vous y assistez comme juge et non comme disciple. Vous voulez qu'on y parle comme à l'Académie ; le langage simple des apôtres vous paraîtrait grossier et tout au plus bon pour le peuple. C'est donc une jouissance littéraire que vous allez chercher à l'église plutôt que l'instruction ou l'édification. Aussi ne suivez-vous que les prédicateurs en renom d'éloquence, ou, si vous assistez au prône de votre paroisse, par convenance ou parce que vous ne pouvez y échapper, votre air distrait, votre impatience ou votre somnolence protestent, et vous semblez laisser voir que de tels discours ne sont point faits pour vous. Vous allez donc entendre le prédicateur pour un vain plaisir, et, quand vous l'avez entendu, vous vous donnez le plaisir plus vain encore d'en parler en critique consommé dans les salons du soir, disant à tout venant ce qui vous plaît ou vous déplaît, reprenant à tort et à travers suivant votre impression du moment ; l'exaltant jusqu'aux nues s'il a fait de belles phrases et si vous avez aperçu autour de vous des signes d'admiration ; le rabaissant jusqu'à terre s'il a été naturel et tout simplement édifiant. En un mot, la parole de Dieu est pour vous une matière à conversation, qui sert, comme tous autres sujets, à défrayer la causerie ou le bavardage de la soirée, et vous émettez votre opinion à cet égard

avec la même assurance et du même ton entre la critique d'une pièce nouvelle, la chronique des évènements du jour et l'éloge d'un chanteur. »

Voilà ce qui s'appelle un portrait. Nous avons tous plus ou moins vu ce que M. Bautain décrit ; mais comme il l'a bien vu, et comme il le peint vivement, avec esprit, avec éloquence ! Il est bon que le monde, qui se regarde comme le juge suprême, apprenne que lui aussi il est jugé, et qu'il est jugé avec cette même sévérité qu'il apporte ordinairement dans sa justice. En vérité, dans tout ce manège, Dieu lui-même aurait bien de la peine à retrouver sa part. Mais comme on retrouve clairement la préoccupation française du salon ! Là est la scène, là le public, là l'opinion, là la vie ; on parle et on agit ailleurs, mais c'est là que les paroles et les actions retentissent. Comme on se travaille tout le jour pour y faire figure un moment le soir ! Que d'ennuis on supporte, lectures, spectacles, sermons, pour ne pas y paraître étranger, pour avoir l'air d'être au courant des choses et de l'opinion qu'on a des choses ! Là s'établissent entre égales toutes sortes de distinctions qui classent les personnes, marquent les rangs et créent les supériorités. Des révolutions intérieures changent la nature de ces distinctions. En un temps on se classe par la simple beauté, en un autre par les talents et l'esprit, plus tard par les opinions reli-

gieuses ; alors la dévotion et la charité, si naturelles à ces cœurs, deviennent la politique des femmes, une politique qui a son ministère, ses dignitaires grands et petits, ses ambitions et ses combats. M. Bautain a vu tout cela de près, et personne ne peut mieux nous le dire. Écoutons-le donc encore. La dame à qui la lettre est adressée est dame de charité ; elle met une grande activité dans ses fonctions, au moins quand elle n'est pas à la campagne, « ce qui arrive les deux tiers de l'année ; » sa réputation est grande. Le monde s'y trompe, Dieu ne s'y trompe pas. « Dieu est plus difficile ; il voit que vous avez besoin de mouvement et même d'agitation, et que, n'en trouvant pas suffisamment dans votre intérieur, où vous craignez l'ennui, vous en cherchez au dehors. Vos œuvres vous mêlent à toutes sortes d'affaires, où la curiosité, le désir du nouveau, le besoin de commander ou de faire de l'autorité, ou au moins de l'embarras, trouvent leur satisfaction ! »

Puis notre dame aime à être louée, et, la louange l'exaltant, elle parle souvent avec un secret triomphe de ce qu'elle a pu faire, parfois même, l'imagination aidant, de ce qu'elle n'a pas fait. Suit une description des quêtes à l'occasion des sermons de charité : on envoie son offrande aux dames qui écrivent, par politesse, par convenance, pour se ménager le droit de réciprocité, quand on ne gronde pas contre les demandes sans cesse répétées. Un jour la dame est quêteuse à son tour. « Vous vous y employez, lui écrit M. Bautain, avec un grand zèle. Vous écrivez, vous faites des visites, vous ne négligez aucune occasion de demander, et vous rançonnez sans pitié tous ceux qui viennent chez vous. Vous allez parfois jusqu'aux bassesses pour augmenter votre bourse des pauvres... Regardez-y bien. N'avez-vous pas le désir secret de ramasser plus que les autres quêteuses pour avoir la gloire d'apporter davantage, et donner ainsi beaucoup à penser non-seulement de votre zèle et de votre charité, mais encore de votre crédit, de votre influence, de vos nombreuses et riches relations, et même de votre savoir-faire ? »

Viennent les fêtes de charité, où la dame contribue naturellement, et M. Bautain recherche ce qu'elle retire de cette contribution. « Vous en retirez d'abord la gloire de la souscription dont la liste circule dans Paris, puis, au jour marqué, vous faites grande toilette, autre jouissance qui ne vous déplaît pas malgré votre dévotion, et vous allez vous montrer une partie de la nuit au milieu des magnificences de la fête, et peut-être aussi danser par charité. »

Enfin, dans certaines œuvres particulières où il semble que le désir du bien devrait absorber tout le reste, M. Bautain assure qu'on apporte les souvenirs, les préventions et les rancunes du monde. Telle dame

ne veut pas aller avec telle autre ; dans les réunions il y a parfois des orages, ou du moins des aigreurs, des froideurs, des susceptibilités, sans compter les grandes agitations qui accompagnent les élections des dignitaires. Notre dame s'est beaucoup remuée pour l'emporter. « Maintenant, vous êtes la présidente, je crois, et vous régnez sans contestation. »

En résumé, les œuvres de charité, par l'immixtion de l'autorité ecclésiastique et civile, mettent les personnes qui s'en occupent activement en rapport avec ce qu'il y a de plus considérable dans le gouvernement et la société. « Il y a encore ici, poursuit M. Bautain, une pâture pour la nature, qui aime à acquérir de l'influence, à se mettre en avant, à décider, à entreprendre, à commander, à diriger. C'est le côté humain des bonnes œuvres. Elles donnent de l'importance avec une réputation de piété, et quelquefois on se fait de la gloire avec ce qu'il y a de plus humble, et une espèce de fortune ou au moins de position avec la charité. »

Nous ne voulons pas suivre le directeur impitoyable jusqu'au bout des suppositions qu'il fait, et montrer comme but inavoué de tant de mouvement une personne qui s'occupe de son côté des mêmes œuvres. Ce qui précède suffit bien. Nous aimons mieux citer une page que les plus secrets confesseurs des femmes peuvent seuls écrire, et qui, sous la plume de M. Bautain, a pris tout le piquant d'une charmante scène de comédie. « Comme toutes les femmes, vous aimez qu'on s'occupe de vous ; et, comme dévote, vous voudriez occuper toujours votre directeur. C'est une autre manière de satisfaire votre nature, sous le prétexte du perfectionnement de votre âme. En outre vous aimez la confession fréquente, parce qu'on y peut parler beaucoup de soi et un peu des autres ; et vous ne vous ferez pas faute de vous accuser longuement de choses légères ou que vous arrangez pour qu'elles le paraissent, afin d'avoir beaucoup à raconter, avec tous les incidents et les circonstances.... Mais s'il s'agit d'une chose grave, que vous n'êtes pas décidée à avouer complètement, oh ! alors vous êtes moins explicite sans être moins diffuse, et vous employez toutes les ressources de votre esprit, qui en a beaucoup, à ne pas articuler ce qu'il faudrait dire tout en ayant l'air de le confesser ; n'appelant point les choses par leur nom, et couvrant ce qu'il y aurait de trop arrêté dans les actes par le vague des généralités, en sorte que votre confesseur n'y comprenne rien, et que vous puissiez néanmoins vous rendre le témoignage illusoire d'avoir tout avoué. »

Nous ne voudrions pas que ces pages fissent tort à une institution digne de tout respect et de toute sympathie. M. Bautain, en décrivant une dame de charité pleine de l'amour d'elle-même, n'a pas peint la dame

de charité, pas plus que Madame de Girardin en représentant lady Tartuffe. Il y a des femmes perverses qui, comme lady Tartuffe, intriguent sous le masque de la charité; il y a des femmes qui, comme la pénitente de M. Bautain, possédées de l'esprit du monde tandis qu'elles se remuent pour le bien des pauvres, finissent par se tromper elles-mêmes: mais il y a aussi quelque part, grâce à Dieu, une bonne âme qui, touchée de la souffrance des misérables, s'oublie pour les secourir; et c'est là la dame de charité. Nous ne sommes pas si exigeant que M. Bautain; nous ne tenons pas à ce que la charité seule soit dans un cœur, pourvu qu'elle y tienne la première place. Sans doute il nous plairait davantage de voir le zèle enflammé du pur amour des pauvres; mais il est bien difficile de se séparer si complètement de soi, et quand même d'innocentes faiblesses se glisseraient dans ce dévouement pour le soutenir un peu, nous ne serions point scandalisé et ne ferions que sourire. Que voulez-vous? on ne danse pas par charité; mais si on ne fait pas une bonne œuvre en dansant, on danse en faisant une bonne œuvre; ce n'est pas ici l'enfer et le ciel en présence; c'est la terre et le ciel mêlés comme ils le sont dans la plupart des actions de créatures qui désirent la perfection, mais qui désirent aussi le bonheur, et le rencontrent trop peu souvent pour qu'on le leur envie quand elles le goûtent par hasard en pleine paix.

Du reste, toute la direction de M. Bautain, appliquée aux femmes, est aussi hautaine. Il semble qu'il y a dans le caractère des femmes plusieurs choses qui provoquent le directeur à prendre cette position. Quand on gouverne en grand les affaires de la religion, que doivent paraître les scrupules infinis où toutes les actions s'embarrassent? Quand on manie les choses en homme par des raisons abstraites, que doivent paraître les natures qui apportent dans chaque question et dans chaque affaire leur imagination, leur passion et toute leur personne? Enfin, l'humilité à demander le conseil et la docilité à le suivre créent à celui qui le donne une situation supérieure, dont il est bien difficile de ne pas prendre l'esprit. La même hauteur injuste se rencontre dans Lamennais.

On parle beaucoup des femmes en ce temps-ci; à vrai dire, on ne parle que d'elles: la science les analyse, les décrit et les juge, la littérature s'est pénétrée de leurs passions, le culte de leur molle douceur par le culte croissant de la Vierge; on a féminisé l'art et la religion. Il y a de ce fait des causes éloignées et profondes et une cause prochaine. Le calme de la vie politique leur a rendu l'attention exclusive que l'activité de la vie politique leur avait disputée; à mesure que le bruit des orages du dehors s'apaisait, nous avons mieux entendu les orages du dedans qu'un souffle enflammé soulève; ou bien, échappés aux au-

tres agitations et à celles-là, renfermés dans la famille, nous avons retrouvé partout le génie du lieu, la divinité présente de ce petit monde, celle qui y répand à son gré le bien et le mal.

Pour parler des femmes, selon le sujet qui nous occupe, il nous semble qu'elles ont naturellement le cœur et l'esprit chrétiens. Le cœur d'abord. Le grand principe du christianisme est le détachement de soi-même : ce détachement s'opère chez l'homme par la réflexion, chez la femme par l'amour ; or il y a une grande différence entre une réflexion tout accidentelle et l'amour, qui est ici le mouvement instinctif de la vie ; puis le mouvement des affaires pour les hommes est un perpétuel combat : chacun cherche à se faire une place et à la faire aussi grande que possible, tandis que la fonction de la femme est de s'oublier. La femme, parce qu'elle aime, est donc naturellement chrétienne. J'ai entendu un enfant de cinq ans qui, passant près d'un petit mendiant affligé d'une plaie, disait : « Le pauvre petit ! je voudrais être sa sœur pour le soigner. » Lorsque, dans une crise politique, des députés furent emprisonnés, la fille de l'un d'eux, une fille de dix ans, s'obstinait, dans son lit, à repousser la couverture de ses bras et de sa poitrine : « Je ne veux pas avoir chaud, disait-elle, papa a froid. » Voilà le germe chrétien du détachement, le besoin d'aimer et de souffrir pour ce qu'on aime. Le christianisme n'a plus qu'à tourner cet amour vers Dieu, et il en fait la vie intérieure, où la femme excelle. Tandis que l'homme poursuit un idéal politique, la femme poursuit un idéal personnel, qui n'est que le travail d'une âme sous l'œil de Dieu ; éprise d'une perfection invisible, que son sentiment et son imagination embrassent, artiste solitaire, elle se tourmente et s'épuise dans ce travail caché. Laissons à la vie politique tout son prix ; mais la vie intérieure a le sien, et ce sont surtout les femmes qui la maintiennent ; dans ce désert croissent librement les fleurs les plus délicates, ailleurs foulées au pied ; il s'en échappe un parfum vivifiant qui ranime l'âme, comme, au sortir des travaux énervants de la ville, l'odeur des champs. A la rigueur, le monde vivrait sans ces délicatesses, beaucoup d'hommes même s'en passent et les méprisent ; il est certain qu'on peut vivre de beaucoup moins qu'on ne croit : on se passe de vie intérieure, on se passe de poésie, on se passe de justice, on se passe de liberté. Ceux qui ont inventé ces choses ont singulièrement compliqué la difficulté de vivre, en voulant que les hommes s'estiment eux-mêmes ; heureusement ils n'imposent cette gêne qu'à eux seuls, ils seraient impardonnables s'ils prétendaient y obliger quelqu'un.

Le cœur des femmes est donc naturellement chrétien ; leur esprit l'est aussi ; elles reçoivent volontiers

les croyances spiritualistes, et les donneraient si elles ne les recevaient pas. On les accuse d'être superstitieuses ; elles le sont aisément, et si l'on voulait accepter, avec les croyances fondamentales, tout ce qu'elles y ont ajouté en tout temps et en tout pays, on ferait un composé étrange ; mais cette superstition n'est que l'enveloppe des vérités essentielles. Il est naturel qu'elles croient à ces vérités. Elles aiment, or on n'aime pas sans rêver que cet amour sera éternel ; on n'aime pas, on ne met pas son bonheur quelque part sans savoir qu'on ne peut rien pour le garder, sans se sentir sous le coup d'une volonté supérieure qu'on voudrait fléchir ; on n'aime pas sans espérer que ceux qu'on aime ménageront davantage votre amour, s'ils ont de nobles croyances et les sentiments délicats que votre foi vous donne ; enfin, on n'aime pas et on ne se dévoue pas sans invoquer dans son âme quelque témoin d'un sacrifice ignoré ou méconnu. Les hommes, absorbés par les affaires, n'ont pas le loisir de se connaître : un intérêt les occupe, un autre après, et leur vie se passe ainsi ; ils font leur fortune, sont ruinés, la refont, sont ruinés encore, et la refont encore ; si de violentes afflictions les abattent, ils sont forcés de se redresser pour travailler, et échappent quelques instants à eux-mêmes. Les femmes lisent sans cesse dans leur cœur ; c'est là, c'est dans ce monde si souvent agité, toujours inquiet, c'est

dans ce monde si vivant d'affections et de haines, de plaisirs et de douleurs, d'espérances et de craintes, qu'elles apprennent la vie, les vents qui soulèvent et ceux qui apaisent ; et enfin, lorsque la terre leur manque, lorsqu'elles ont perdu ceux qu'elles aiment, veillant au fond de leur cœur, auprès de leurs morts chéris, leur attente opiniâtre est un témoignage visible de l'immortalité.

Je reviens à M. Bautain pour prendre congé. Aussi bien, je pense volontiers que dans tout le cours de ces réflexions j'étais tout près de lui et devançais seulement celles qu'il présentera dans la suite de son livre. Il est dur pour les femmes parce qu'il imagine tout ce qu'elles peuvent être ; ceux qui sont véritablement durs pour elles, ce sont ces littérateurs du jour qui leur ôtent leur âme, les logent au firmament pendant une heure d'éclat que la nature leur donne, pour qu'après elles tombent, et que, pendant le reste de leur vie elles languissent méprisées sur terre, divinités de rebut. Je sais que cette littérature est en faveur, comme je sais aussi qu'elle inspire à quelques-uns de profonds dégoûts, et j'espère que M. Bautain en fera bonne justice : il a la raison et la verve pour cela.

1859.

M. ERNEST RENAN

M. Renan a réuni ses articles en volume et des articles très divers ; il y en a sur des vivants, M. de Sacy et M. Cousin ; sur quelqu'un qui est mort d'hier, Lamennais; sur une chose d'un moment, l'exposition de l'industrie; sur une institution permanente, l'Académie française; sur l'Italie et ses révolutions, sur la poésie des races celtiques, chères à l'auteur, etc., etc. Dans tous ces articles paraît un même homme, qui provoque beaucoup de sympathies et beaucoup de colères, mais qui ne saurait être indifférent à personne. Je parlerai de lui avec la liberté que donne une amitié déjà ancienne, fondée sur quelque chose de mieux qu'une complaisance réciproque [1].

Il y a chez M. Renan un sentiment qui explique,

[1] *Essais de morale et de critique*, par Ernest Renan, membre de l'Institut.

sur tous les sujets, ses affections et ses antipathies, les unes et les autres très vives : c'est l'amour de la civilisation. Qu'entend-il donc par la civilisation ? Je me hâte de le dire : ce qu'elle est véritablement, dans son sens le plus large et le plus profond. Le genre humain se civilise quand il s'élève au-dessus des besoins du corps, quand l'âme s'éveille. A ce moment, l'esprit songe, étonné de la nature et de lui-même : la vérité l'inquiète, la beauté le charme ; de cette inquiétude naît la religion, de ce charme la poésie ; en même temps le cœur se trouble, touché par des sentiments plus délicats ; de ce trouble naît la vie morale. Le mouvement, une fois donné, ne s'arrêtera plus. La civilisation est la nature cultivée : l'homme civilisé est celui dont l'esprit est ouvert à toutes les idées, l'âme ouverte à tous les sentiments ; mais ce n'est pas assez dire, et trop souvent on entend par civilisation la fermentation qui résulte de ces éléments jetés ensemble, l'air vicié qui s'en dégage ; elle est mieux que cela, elle est la nature perfectionnée, capable de concevoir toutes les idées, mais aussi de les juger, et ne retenant que les idées justes, élevant tous les sentiments que Dieu a mis en nous, pour en faire la fierté, la sainteté, l'héroïsme, enfin, ce qui contient tout le reste, la noblesse du cœur. La société civilisée est celle où un homme peut vivre avec cet esprit et cette âme-là et où il se forme beaucoup d'hommes

pareils. La civilisation périt sous le despotisme, qui éteint les esprits et abaisse les caractères ; elle souffre du lourd dogmatisme qui se complaît dans l'absolu de ses affirmations ; elle hait les époques où il n'y a de culte que le culte de la richesse ; elle méprise ce qui est commun et plat ; elle repousse la médiocrité, qui prétend ajuster le monde à sa mesure.

Si la civilisation est comme l'épanouissement de l'humanité, la fleur tendre et magnifique que l'humanité travaille avec toutes ses puissances à former et où elle s'achève, il est permis de l'aimer, il est permis de craindre pour elle, d'appeler ce qui la sert, de repousser ce qui la blesse, et il faudra pardonner à M. Renan la vivacité de son émotion pour de si grands intérêts.

La civilisation est donc la liberté de l'esprit et l'élévation morale, et M. Renan est passionné pour elle. Jusqu'ici, nombre de personnes s'accordent avec lui pour admettre sa définition ou approuver sa passion ; mais il entend d'une certaine manière cette liberté d'esprit qu'il appelle la critique ; or c'est là que se marque le plus fortement son caractère propre et là aussi que commencent les réserves, les contestations, les irritations. D'abord, M. Renan ne se contente pas de proclamer le principe de la liberté de l'esprit, il s'en sert, et complètement, faisant passer par sa critique toutes les doctrines religieuses, philosophiques,

toute l'histoire, en un mot, tout ce qui a paru sur terre, qu'il se soit présenté comme né du sol ou descendu du ciel ; il n'a vu dans les idées et dans les faits que des idées humaines, des faits humains, et, ce qui est plus dur que l'hostilité, il a témoigné de la sympathie pour des religions qu'il jugeait avec tant d'indépendance. Premier grief, celui des croyants aux diverses révélations. Puis, il trouve bien peu de certain dans les affirmations qu'il examine, et, sur les choses divines, il condamne la raison humaine à une grande ignorance, réduisant, il semble, la religion au sentiment religieux et la science à la recherche. Second grief, où les philosophes se réunissent aux théologiens. Enfin, il ne lui suffit pas d'appliquer la critique, il professe partout qu'elle est le fait d'une minorité imperceptible, d'une aristocratie infiniment restreinte, et on a cru que, du haut de la critique, il contemplait avec grand dédain le reste des hommes, leurs pensées, leurs sentiments, leurs misères même, et les regardait comme un spectacle pour récréer sa curiosité. Troisième grief, d'un public venu de tous côtés.

Puisque le fort de la question est sur ces points entre M. Renan et ceux qui le combattent, abordons-les franchement. Les théologiens et les simples croyants que M. Renan a atteints dans la liberté de sa critique se sont défendus ; rien de plus légitime ;

mais plusieurs de ceux qui ont voulu défendre la religion nous semblent avoir laissé percer des prétentions contre lesquelles il faut se défendre à son tour. Tout homme doit comprendre qu'on ne partage pas ses croyances, il doit le comprendre surtout quand ses croyances sont la foi à des choses qui étonnent la raison, à des mystères ou à des miracles. J'examine ; il arrive que le surnaturel me blesse, que la tradition me paraît équivoque : voulez-vous donc que je croie sans examen ? Je dis ce qui m'empêche de croire : voulez-vous que je mente ? ou peut-être que je me taise ? Si, de plus, c'est un dogme pour vous qu'on ne croit pas sans la grâce, et que Dieu donne ou ne donne pas la foi à qui il lui plaît, que me reproche-t-on si j'ai cherché sincèrement ? A-t-on autre chose à faire qu'à me plaindre, qu'à tâcher encore d'éclairer mon esprit et de disposer mon cœur ? Et les injures sont-elles bonnes à cela ? Enfin, si vous êtes sûrs de posséder la vérité et que l'erreur ne prévaudra pas contre elle, pourquoi ces convulsions ? Dieu ne combat-il pas avec vous ? Je n'ai jamais pensé, pour mon compte, que lorsqu'on se bat, on dût se battre avec modération ; il faut, comme dit le proverbe, faire ce qu'on fait ; la polémique des livres, des journaux, n'est pas la discussion des salons, où chaque opinion s'affaiblit et baisse de ton, par convenance pour le lieu ; dans les combats au grand soleil

et au grand air, il y a d'autres convenances, on n'est tenu qu'à être loyal envers son adversaire et à ne pas l'insulter ; c'était le moment d'être modéré, quand vous jugiez en vous-même la justice des deux causes ; une fois le parti pris, la modération qui émousse les armes, qui énerve les arguments, qui éteint la passion et l'éloquence, n'est plus de mise ; il s'agit de vaincre. On ne vous dit pas : pensez avec feu et parlez modérément ; on vous dit : pensez modérément et parlez avec feu. Je suis donc, je le répète, pour les vrais combats entre les opinions ; mais il y a au-dessus de toutes les opinions un principe qui ne doit jamais être atteint, c'est la liberté de penser. Si M. Renan n'est pas le premier qui l'ait proclamée, il est sans contredit un de ceux qui, en France, la représentent le plus honorablement. Or, il est bon qu'il y ait à chaque époque un ou plusieurs esprits, même un peu jaloux et ombrageux, qui la représentent ; car la liberté de penser, c'est la liberté. Il n'y en a pas deux, l'une en religion, l'autre dans le reste des choses ; il n'y en a qu'une, qui s'applique à tout : elle est la raison consultant la vérité et s'y soumettant ; elle est la conscience, elle est l'homme même ; c'est elle qui empêche que la force soit seule dans le monde.

Espérons donc qu'entre M. Renan et les défenseurs de la foi la grande polémique fera taire l'autre, et que le débat sera digne des intérêts qui y sont enga-

gés. A leur tour, les philosophes, que M. Renan n'a pas non plus satisfaits, devront être justes et reconnaître dans tout ce qu'il écrit un sentiment religieux d'une grande profondeur. Ce n'est sans doute que l'essence du spiritualisme, l'aspiration en haut, mais c'est quelque chose, et si les croyances particulières périssaient dans une génération ou dans une âme, ce sentiment restant, n'est-il pas vrai que tout ne serait pas perdu ? Après cela, on doit avouer que ce sentiment religieux ne suffit pas à l'humanité. M. Renan a raison lorsqu'il affirme que l'homme ne se contente pas de ce qui est, que son intelligence conçoit du divin par delà ; mais je veux savoir quelque chose de plus. Qu'est-ce que ce divin ? Est-ce un être ? est-ce un idéal ? Lorsque plus d'un philosophe s'arrête, l'esprit étonné, devant cet infini et a peur de le limiter en affirmant, de parler mal en voulant parler, l'humanité ose davantage : elle affirme un être réel et vivant, qu'elle aime, qu'elle redoute, qu'elle prend à témoin, qu'elle invoque contre le mal et à qui elle appelle de ses souffrances. C'est que l'humanité ne pense pas seulement, c'est qu'elle agit. Aussi, quand M. Renan songe à la morale, il oublie bien des incertitudes de la spéculation. Dans le livre que nous annonçons, on lit cette belle pensée : « Dès que le sacrifice devient un devoir et un besoin pour l'homme, je ne vois plus de limite à l'horizon qui s'ouvre de-

vant moi. Comme les parfums des îles de la mer Érythrée, qui voguaient sur la surface des mers et allaient au-devant des vaisseaux, cet instinct divin m'est un augure d'une terre inconnue et un messager de l'infini. » Sans presser M. Renan sur le plus ou moins de précision des affirmations particulières, le voilà dans la tradition de la philosophie française, qui unit la spéculation et la pratique. Sur ce point, Voltaire et Rousseau s'entendent avec Fénelon et Bossuet, et le dix-neuvième siècle avec ceux qui précèdent ; sous ce principe s'est rangé un corps solide de croyances où chacune subsiste par elle-même et toutes se soutiennent les unes les autres. Elles sont devenues suspectes à plusieurs, parce qu'elles prêtent à l'éloquence ; on a accusé des philosophes de rechercher l'effet par leur moyen, et il est manifeste qu'elles ont bien inspiré les écrivains ; mais elles ne sont pas pour cela des vérités oratoires, elles sont des vérités ; seulement le style s'élève quand il les touche, comme quand il touche tout ce qui est simple et grand. Ce n'est pas nous qui reprocherons jamais à l'auteur *du Vrai, du Beau et du Bien* de s'être complu à les exprimer dans son beau langage : la plus belle forme dont il les revêt n'est que leur forme naturelle rencontrée par un esprit admirablement doué.

Quant au dédain que M. Renan paraît avoir ressenti pour la foule des esprits qui ne sont pas ouverts

à la critique, s'il l'a jamais ressenti il le perdra en considérant le nombre de ses lecteurs, et il craindra, en l'exprimant, de blesser des amis inconnus. N'y en a-t-il aucun parmi les élèves présents ou passés de cette École normale qu'il vient de maltraiter si rudement ? Il hésitait, il l'avoue ; pourquoi ne s'est-il pas arrêté ? Homme d'érudition, il pouvait pardonner à cette école en se rappelant tout ce qu'elle a fourni à l'érudition ; homme de goût, il pouvait être doux pour elle en faveur des services qu'elle a rendus à trois littératures et au goût public ; mais, puisqu'il lui reproche surtout d'avoir créé des maîtres d'histoire et de philosophie, au détriment de la grande histoire et de la grande philosophie, qu'il me permette un souvenir d'un autre âge. Dans ce temps-là, nous enseignions sans doute aux jeunes gens une certaine doctrine, mais nous faisions mieux : nous tâchions de leur donner le goût des hautes questions, de leur communiquer le mouvement d'esprit que nous sentions en nous-mêmes et qui nous paraît maintenant, comme il nous paraissait alors, le plus sûr résultat de notre enseignement, dût-il ébranler ou renverser les opinions particulières que nous avions établies ; car ni pour l'eau ni pour l'esprit il n'est bon de croupir. Nous donnions ce que nous avions emporté de notre passage à l'école, et ceux qui l'ont reçu ne nous l'ont pas reproché. Aujourd'hui encore, quand nous nous

recueillons dans nos meilleures années, nous y trouvons ces années d'école : en y pensant bien, ce n'est pas le regret de la jeunesse, c'est le souvenir toujours cher du premier éveil de l'esprit, des premières ardeurs pour la vérité et des engagements contractés avec elle. Et ce n'est pas parce que c'était nous ni parce que l'école était telle ou telle ; il en sera toujours ainsi : quiconque y entre entre dans une tradition, il la porte ensuite dans l'Université, qui, dans des temps très différents, paraît demeurer fidèle à elle-même.

A suivre avec attention M. Renan, on découvre chez lui une disposition qui créera entre le public et lui bien des malentendus. Lorsqu'il est possédé par un sentiment vif, il l'exprime dans toute sa vivacité, et se satisfait, sans consentir à se préoccuper de l'interprétation qu'on donnera à ses paroles et de l'opinion qu'on prendra de lui. Comme il est passionné sous sa science, et qu'il est un écrivain, son talent de style met sa passion en relief. De là souvent des phrases très belles, qu'on ne peut pas ne pas voir, qu'on ne peut pas oublier quand on les a vues, et qui ont étonné ou scandalisé les lecteurs ; il faut, pour leur rendre leur vrai sens et leur exacte portée, que le lecteur les compare avec le reste des écrits, ou qu'il les rapporte au sentiment qui les a inspirées ; qu'il ait, en un mot, une équité qu'on ne peut pas

exiger de lui. Cette équité m'est moins difficile ; familier avec les livres et l'esprit de l'auteur, je relis quelques passages qui ont soulevé des colères. Ceci, par exemple, sur le rôle du penseur ici-bas : « Spectateur dans l'univers, il sait que le monde ne lui appartient que comme sujet d'étude, et, lors même qu'il pourrait le réformer, peut-être le trouverait-il si curieux tel qu'il est, qu'il n'en aurait pas le courage. » Et ceci sur Rome : « Pour moi, je ne puis envisager sans terreur le jour où la vie pénétrerait ce sublime tas de décombres. Je ne puis concevoir Rome que telle qu'elle est : musée de toutes les grandeurs déchues, rendez-vous de tous les meurtris de ce monde, souverains détrônés, politiques déçus, penseurs sceptiques, malades et dégoûtés de toute espèce ; et si jamais le fatal niveau de la banalité moderne menaçait de percer cette masse compacte de ruines sacrées, je voudrais que l'on payât des prêtres et des moines pour la conserver, pour maintenir au dedans la tristesse et la misère, à l'entour la fièvre et le désert. »

Que dire de ces dernières lignes, admirables et cruelles ? Si dans ce Paris qui se transforme vous n'avez rien regretté, ne parlons plus ; mais si vous avez regretté quelque chose, si vous êtes allé à Rome, si, vous promenant dans ses ruines, vous avez senti le grand esprit qui y habite ; si, lorsque le monde va se

perdant dans l'insignifiance, vous avez réfléchi qu'il y a là un coin de terre d'une noblesse incomparable, et frémi en songeant qu'il pourrait devenir semblable à tout, et qu'il n'y aurait bientôt plus d'asile pour quelques âmes que la vulgarité ne contente pas ; si, enfin, vous avez le don de rendre vos émotions dans leur force, vous ne discuterez plus ces lignes, vous les écrirez.

Celles où M. Renan renfermait une sorte de profession de foi politique et sociale semblaient respirer une curiosité superbe et sans entrailles ; aussi le parti qui favorise le plus M. Renan, celui des libres penseurs, avec son amour du progrès, dût-il les trouver étranges. Eh bien, qu'un des plus décidés de ce parti cherche en lui-même, il y trouvera quelque chose qui plaide pour M. Renan. Il croit que la raison doit gouverner, mais il sait aussi que la raison n'est pas tout ni dans le monde, ni dans l'homme, qu'elle ne fait pas à elle seule les événements, et que, sur la toile qu'elle prépare, l'imagination, la passion, la fortune brodent leurs fantaisies. Si quelque Dieu lui permettait de tracer à l'humanité sa route toute droite, comme il est homme, comme il ressent, lui aussi, cette curiosité que notre auteur appelle « la moitié de la volupté de la vie, » il reculerait peut-être. Imagination, passion, fortune, déraison et fascination du monde ! Inventant toujours, jetant

l'homme dans toutes les situations, elles le révèlent sous toutes les formes, elles mènent l'action par des chemins si nouveaux, si imprévus, elles composent un spectacle d'un tel attrait, que, blessé mortellement par elles, on reste attaché là et on veut vivre pour voir.

Le sentiment qui fait que M. Renan aime le pittoresque dans le monde est le même qui lui fait aimer le pittoresque dans Rome, le sentiment des artistes, nation, comme on sait, irritable. Ils sont prompts à maudire, et que n'ont-ils pas maudit quand on est venu leur déranger leur univers. Puisqu'ils n'empêchent rien de se faire, il faudrait bien leur permettre de se consoler ainsi. Mais on ne le leur permet pas, et on les juge en rigueur comme s'ils écrivaient avec une raison géométrique. Eh bien, on peut être content, car M. Renan a effacé ces lignes, par respect pour des convictions honorables. Certes, si les événements et les actions sont indifférents à quelqu'un, ce n'est pas à lui. Sa passion contre le mal (et il entend par le mal ce qui abaisse l'homme) est implacable, enflamme tous ses écrits, y ramène sans cesse l'énergique protestation morale destinée à survivre aux misères qui l'ont provoquée. Quel indifférent que celui qui, dans la préface de son présent ouvrage, après de sombres pressentiments, écrit ces lignes d'une pénétrante ironie : « Je sais qu'à plusieurs de telles

craintes pour l'avenir paraîtront un anachronisme, et qu'on y verra un effet de cette mélancolie que certaines personnes, indulgentes pour le présent comme le présent l'est pour elles, m'ont, dit-on, reprochée. Mais chacun a son caractère ; bien que parfois je sois tenté d'envier le don de ces natures heureuses, toujours et facilement satisfaites, j'avoue qu'à la réflexion je me trouve fier de mon pessimisme, et que, si je le sentais s'amollir, le siècle restant le même, je rechercherais avidement quelle fibre s'est relâchée en mon cœur. Un jour peut-être une telle rigueur s'adoucira, et si quelque chose pouvait aider à ce changement, ce serait sans doute que les personnes dont l'optimisme ne me paraît pas justifié, sans devenir mélancoliques (ce qui n'est guère, je crois, dans leur caractère), arrivassent à comprendre que ce qui fait la joie des uns peut ne pas faire le bonheur de tous. »

Ceux qui, sur une phrase jetée en passant dans une note du présent volume, ont cru que M. Renan désertait les principes de 89 et avec eux la liberté, n'auront qu'à lire le volume même ; ils seront suffisamment édifiés. Je le dis tout en regrettant que l'arrêt contre 89 soit d'un côté et les considérants de l'autre, parce qu'il y aura plus de gens qui connaîtront le mot que le livre ; le livre marche, et les mots volent. Il est curieux que, même après que l'erreur est dissi-

pée, l'émotion ne s'apaise pas tout à coup, et qu'il reste dans les esprits un fond d'inquiétude et de défiance ; sans cela, on n'aurait pas vu des rédacteurs d'un journal traiter gravement M. Renan d'apostat, parce qu'il trouve que la poésie de Béranger n'est ni assez légère ni assez limpide, et qu'il ne goûte pas le *Dieu des bonnes gens*.

M. Renan a dû sourire de cette accusation, et je ne le disculperai pas, mais je voudrais montrer, par un exemple, que la vivacité de son sentiment l'emporte quelquefois à des injustices réelles, et qu'il a à s'en défendre. En littérature, son amour pour la critique, qui vit plus de curiosité que d'admiration, me semble l'égarer. Dans l'article sur M. de Sacy, où il explique comment il se sépare de lui en fait de goût littéraire, il a écrit : « Le moraliste n'aime que les littératures complètement mûres et les œuvres d'une forme achevée. Le critique préfère les origines et ce qui est en voie de se faire ; car pour lui tout est document et indice des lois secrètes qui président aux évolutions de l'esprit. » Partant de là, il traite avec une grande rigueur la littérature française du dix-septième siècle, qu'il renvoie aux écoles, aux écrivains et aux curieux : « Elle a le don spécial qui fait les littératures classiques, je veux dire une certaine combinaison de perfection dans la forme et de mesure (j'allais dire de médiocrité) dans la pensée. Les nations étrangères,

sauf celles qui n'ont aucune originalité littéraire, n'y voient qu'une littérature *tertiaire*, si j'ose le dire, un écho de la littérature latine, écho elle-même de la littérature grecque.... Cette littérature est trop exclusivement française ; elle souffrira quelque chose, je le crains, de l'avènement d'une critique dont la patrie est l'esprit humain.... Qu'elle reste dans son ensemble la lecture exclusive des hommes de goût, que les esprits distingués de tous les temps continuent d'y recourir, pour s'élever, se consoler, s'éclairer sur leurs destinées, voilà ce dont je doute. Nous avons dépassé l'état intellectuel où cette littérature se produisit. »

Jamais je ne consentirai à ce jugement. Il faudrait un volume pour exposer les objections qu'il soulève ; mais si quelques lignes ne suffisent pas à réfuter, elles suffisent à protester. Je l'accorde (et comment ne pas l'accorder !), sur des points de la plus haute importance nous ne nous entendons plus avec le dix-septième siècle : sa politique n'est pas notre politique ; son histoire, notre histoire ; sa religion précise et sévère n'est pas la religion de la plupart des hommes de ce temps, incroyants qu'elle blesse, et croyants qu'elle gêne ; mais dans quelle littérature trouvez-vous une plus profonde connaissance de l'homme, j'entends de l'homme éternel, avec ses grandeurs et ses misères ? Si nous sommes encore cet homme-là,

avec ses grandeurs sans doute, la force de l'esprit et de l'âme, la domination de l'univers ; avec ses misères aussi, l'ignorance, le doute, l'erreur, l'effort, la passion, la vanité, la ruine, la maladie, la mort et le deuil, le dix-septième siècle n'a-t-il rien à nous dire, n'a-t-il rien pour nous élever, nous consoler ? Vous trouvez que cette littérature est *tertiaire*, d'après la romaine, qui est d'après la grecque. Mais d'abord, pour le fond des idées, vous oubliez la tradition juive et chrétienne, qui fournit toute une littérature à part, la littérature sacrée, celle des traités théologiques et moraux, des sermons, des oraisons funèbres, et qui pénètre profondément la littérature profane. Si toutes les variétés de l'esprit humain méritent l'attention du critique, s'il s'arrête devant le paganisme et devant le christianisme, comment ne s'arrêterait-il pas aussi devant cette civilisation française du dix-septième siècle où le paganisme et le christianisme se fondent, et devant la littérature qui exprime cette fusion ? La combinaison de ces deux éléments n'est-elle pas originale comme les éléments qu'elle renferme ? Tel est le fond ; quant à l'art, ce que la littérature de ce siècle a emprunté à l'art romain et grec est facile à dire ; elle a emprunté la perfection. Qu'est-ce que cette perfection ? L'exacte proportion entre la pensée et la forme qui ne montre ni plus ni moins que la pensée, mais la montre bien tout entière ; œuvre

complexe de toutes les puissances de l'homme, où la raison saisit l'idée, l'imagination l'illumine, le sentiment la meut et l'enflamme, œuvre manquée quand l'idée flotte dans le vide, quand la lumière donne dans les yeux, quand le mouvement est factice, au lieu d'être le mouvement de la vie et de la vie propre de l'objet. Voilà la perfection qui est dans notre littérature du dix-septième siècle, non pas perfection française, mais perfection absolue, et qui, je l'espère à mon tour, la sauvera. La souveraine beauté n'est sans doute, à prendre l'essence des choses, que la souveraine vérité ; pour qui les pourrait contempler en face, la vérité et la beauté se confondent ; mais comme cette vision est refusée ici-bas aux hommes, la beauté dans leurs œuvres est différente ; elle souffre ce qu'il y a de fatalement incomplet ou de faux dans nos pensées, et se montre partout où paraît une imagination forte et un sentiment vrai. C'est ce qui fait que l'on compte tant de beautés dans les ouvrages du dix-septième siècle, même quand on n'approuve pas ses doctrines, c'est ce qui fait que M. Renan, pour combattre les écrivains de ce siècle, n'a pas cherché une autre langue que la leur, ni pour rendre, dans sa liberté et son éclat, la vieille poésie de *Job*.

M. Renan dit que le moraliste aime cette littérature, parce qu'il aime ce qui est vieux ; je crois qu'il

se trompe. Ce qui caractérise les anciens, c'est le respect de la pensée et de la parole, et la personne qui s'oublie pour ne laisser paraître que la vérité. Les anciens, les yeux fixés sur la perfection, s'efforcent de s'y conformer ; ils travaillent à se contenter eux-mêmes et n'y réussissent pas ; ou, si la réflexion est absente, ils sont emportés par leur sentiment, qui emporte la langue à sa suite. Tel est l'art du dix-septième siècle, art sincère, sérieux, religieux, qui tantôt se connait, tantôt s'ignore, mais toujours, inspiré ou réfléchi, a son foyer dans la conscience. Aussi les écrivains de ce siècle, dont nous ne sommes pas encore séparés par deux siècles, sont des anciens. Rayons donc, et Dieu merci nous sommes pleinement d'accord là-dessus, rayons du nombre des anciens tous ceux qui visent à l'applaudissement, tous ceux qui jouent avec les mots et les idées. Si nous en avons de ceux-là, un jour ils seront vieux ; anciens, ils ne le seront jamais ; et s'il y a quelque part, maintenant même, un écrivain, un moraliste, chez qui se retrouve ce désintéressement de soi, ce respect que nous disions plus haut de la pensée et de la parole, n'attendez pas qu'il meure et que ses ouvrages vieillissent, c'est un ancien.

Aucune divergence d'opinion sur des points particuliers ne nous fera oublier ce que M. Renan rend de services, ce qu'il apporte à la culture libérale de cette

époque, de son esprit et de ses sentiments. Il apporte à cette œuvre d'éminentes qualités d'érudit, de philosophe et d'artiste, et l'élévation morale, sans laquelle elles ne font rien de grand. Nous sommes beaucoup qui le regardons avec un vif intérêt suivre sa voie, et personne plus que celui qui écrit ceci.

(1860.)

DE LA MÉDECINE

EN LITTÉRATURE

La médecine a ses observations, ses remèdes et son langage ; on lui emprunte ces trois choses et on tente de les transporter dans la littérature ; c'est cette tentative que j'essaierai de juger ici. Le sujet, comme je me propose de le traiter, est d'une difficulté extrême. Depuis quelque temps les écrivains ont pris de grandes libertés, et ils ont entraîné les critiques, qui, pour les blâmer, ont été obligés de les citer, et se sont compromis pour les compromettre. Naturellement les critiques ont cité ce qu'ils ont trouvé de plus fort ; ils placent ainsi en évidence ce qui dans les livres disparaissait un peu, et, concentrant en quelques pages tout le mauvais d'une multitude de volumes, ils épargnent au lecteur la peine de l'aller chercher ; ils mériteront encore mieux de la postérité, qui, lorsque les ouvrages aujourd'hui courus seront devenus plus rares, serait embarrassée de les recueillir et

serait privée de dissertations, de peintures, d'expressions du plus haut goût. Dans bien des années d'ici, quand nous serons à notre tour devenus une antiquité, plusieurs des pages multipliées à cette heure dans des éditions sans nombre se perdront, et avec elles les traits hardis qu'elles renferment et qui ne subsisteront plus que dans les témoignages des critiques ; les érudits d'alors béniront ceux qui leur auront conservé ces merveilles ; appuyés sur ces documents, ils reconstruiront les ouvrages, la littérature, la société d'aujourd'hui et donneront une grande idée de nous à nos arrière-neveux.

Puisque je suis décidé à être discret, je le serai et ne nommerai pas les ouvrages qui ont provoqué mes réflexions, mais ils seront suffisamment désignés par ceci : on les achète, on s'en tait dans les salons, les femmes ne les avouent pas. Singulier phénomène ! il s'en est vendu cinquante mille exemplaires, et personne ne les a lus. Si vous les ouvrez, voici ce que vous trouverez uniformément : l'auteur est un apôtre de la poésie et de la chasteté ; c'est par chasteté qu'il dit les choses toutes crues, et il s'échappe du volume une odeur d'amphithéâtre avec poésie désinfectante. Je n'ai pas encore pu savoir si ce qui fait vendre ces livres ce sont les crudités ou la chasteté et la poésie, et je me plais à croire que ce sont les deux dernières.

Jusqu'ici elles avaient la renommée de rapporter peu ; maintenant elles rapportent beaucoup ; c'est un grand honneur pour notre société qui les encourage ainsi. Tandis qu'une certaine littérature va vers la médecine, une certaine médecine va vers la littérature avec le même succès près du public. On m'a signalé en ce genre un traité d'un médecin contemporain. Ce docteur est le père de dix-huit ouvrages qui s'aident en frères, chacun se proposant d'annoncer tous les autres, et la médecine poussant la parfumerie. Je ne nommerai pas le livre, pour ne pas l'annoncer à mon tour ; qu'il suffise de savoir que, comme il est nouveau, il n'est encore qu'à la dix-neuvième édition. La médecine y est nue, relevée pourtant de philosophie et de poésie : la philosophie revient souvent recommander l'obéissance aux lois de la nature ; la poésie est représentée par des morceaux lyriques sur le bonheur de ceux qui suivent les lois de la nature et par de petits vers badins et sentimentaux. Ce libre échange entre la littérature et la médecine est une bonne fortune : il donne à l'une la science, à l'autre les grâces, pour le profit des deux.

Comme il y a un préjugé qui rapporte à Balzac l'origine de ce que nous avons maintenant, j'ai dû remonter jusque-là, et j'ai relu la *Physiologie du mariage*. Le fond est l'éternel sujet des contes et des nouvelles, l'ancien combat de ruses entre le

mari et le célibataire, le public étant pour celui qui joue le mieux ; seulement ici, au lieu de récits détachés, on a de la science, la stratégie de la chose. Le livre, très spirituel, ne serait pas immoral s'il y était une seule fois question de moralité. Ce qui m'a extrêmement étonné, c'est de voir l'auteur, dans un endroit où un personnage raconte une histoire, s'arrêter et annoncer qu'il supprime certains détails qu'il trouve trop hardis pour son époque. Bonnes gens de 1829 ! cette pruderie vous honore : on vous a certainement expurgé les *Contes* de Perrault. Dirait-on qu'il n'y a que trente ans entre eux et nous? Il est vrai qu'en trente ans bien employés on n'avance pas mal. Dieu merci ! nous en avons lu bien d'autres, nous ne sommes pas si aisément effarouchés, et avec ces scrupules un auteur de notre temps ne ferait guère ses affaires. Balzac n'avait exposé que la physiologie du mariage ; nous, nous avons exposé le mariage physiologique ; il y a progrès.

Venons aux livres en question. Pour les juger, il y a un principe sûr, qu'il me suffira d'indiquer rapidement. Les objets ne sont rien en eux-mêmes, ils sont tout par la nature de l'émotion qu'ils produisent, et cette émotion est diverse comme les hommes et les sentiments des hommes. Dans un malade le médecin voit la maladie, la sœur de charité un frère souffrant, celui qui aime voit quelqu'un qu'il aime et qu'il faut

sauver ; un cadavre n'a rien de repoussant pour l'anatomiste qui y voit un sujet d'étude, pour l'artiste qui en admire le repos, pour l'esprit réfléchi qui y voit un mystère, pour l'affection qui persiste à y reconnaître un objet chéri ; le nu, fond nécessaire des arts du dessin, de la sculpture et de la peinture, serait, en photographie, inavouable ; les tableaux hardis de la poésie changent de caractère suivant celui qui les trace et celui qui les regarde : quand l'art est supérieur, le sentiment élevé, l'esprit du lecteur monté assez haut, la jouissance est délicate et le péril nul ; c'est différent si l'art n'est pas assez puissant, ni le sentiment assez pur, ni l'esprit du lecteur assez préparé. Les peintures de Lucrèce seraient sensuelles ailleurs, chez lui elles sont religieuses ; je plains celui à qui elles diraient autre chose que l'énergie féconde de la nature et la loi éternelle de la vie. Où Lucrèce est sérieux, l'Arioste joue ; il joue si légèrement, avec tant de mobilité et de grâce, que les plus séduisantes visions ne font aucune atteinte profonde et paraissent et disparaissent dans tout un enchantement. Pour déterminer si l'objet qu'on vous présente est dangereux ou innocent, ne lui demandez donc pas : « qui êtes-vous ? » mais « à qui parlez-vous ? » A l'imagination, aux sens, à la raison ou au cœur ? Je me rappelle un effet curieux de ces impressions dominantes qui étouffent les autres. Il y a à Rome un couvent de

Franciscains, dont la terre conserve merveilleusement les corps qu'on lui confie. Dans une espèce de sous-sol, éclairé par le jour, sont plusieurs salles où l'on voit des religieux exhumés, revêtus de l'habit monastique, le chapelet en main ou leur livre de prières ; à côté d'eux des multitudes d'ossements ingénieusement arrangés en colonnes, en lustres, en corniches, en arabesques, en fleurs, comme dans nos arsenaux les diverses pièces de l'armement. Venus en ce lieu avec les idées de notre pays, nous nous découvrions et parlions bas ; le Franciscain qui nous conduisait, destiné à figurer là un jour, ne nous comprenait pas, car on ne se découvre point et on ne parle point bas devant des objets d'art ; il nous les faisait admirer avec le dilettantisme d'un cicerone dans un musée, et riait avec mépris de visiteurs qui avaient pris la fuite. Nous sommes tous comme lui : une de nos facultés fortement touchée rend les autres sourdes et aveugles ; ainsi il importe de choisir cette faculté.

Appliquez cette règle de critique à nos écrivains du jour. Pour couvrir leurs libertés, ils se réclament de la science. Franchement, ceux qui se contenteront de ce qu'ils en donnent se contenteront de peu, et les anciens de la science rient de ces nouveaux, qui tombent en extase à la porte, puis, après un tour de promenade, s'imaginent qu'ils ont tout vu. Aussi bien nos auteurs sentent secrètement cela, et ils s'envolent

vite vers la poésie. Qu'il y ait parmi eux des poètes, on ne le conteste pas, il y en a de charmants ; mais ils sont poètes quand ils s'oublient, et leur prétention de médecine poétique est une prétention qui demande quelque examen. Nous ne savions pas encore que la science fût si nécessaire à la poésie, nous nous imaginions qu'il y avait des beautés simples dans la nature, et dans l'âme un sentiment simple aussi qui leur répondait ; il paraît que nous nous étions trompés : ces beaux palais de nuages, suspendus en l'air ou reflétés dans l'eau, dans lesquels on voudrait habiter, l'éclat et le parfum des fleurs, les masses des montagnes, les éruptions des volcans, la mer, les orages, mille autres spectacles, faute de connaissances physiques, ne nous disaient rien ; on attendait la science pour les goûter comme il convient ; il fallait absolument qu'un savant vînt nous dire : « Ces nuages sont de la vapeur et de la pluie ; cet éclat et ce parfum des fleurs, des combinaisons d'atomes ; ces masses de montagnes, ces laves de feu, des roches de l'échantillon que voici ; la mer, deux gaz liquéfiés ; les orages, l'électricité des laboratoires. » On sent comme toutes ces explications scientifiques élèvent l'imagination. Mais ce n'est rien encore ; voici quelque chose de plus, qu'on ne pourrait croire si on n'en avait été témoin. Il y a dans l'homme un sentiment d'une puissance singulière où

tout son être passe ; ce sentiment ne peut naître sans échauffer, sans illuminer, sans transformer, ne fût-ce qu'un instant, l'être qui le conçoit ; chez les uns, c'est un effet durable, la révélation d'eux-mêmes, qui les fait tout ce qu'ils seront ; chez d'autres, un éclair rapide, mais enfin un éclair, la seule flamme qui pût jaillir de créatures fatalement communes ; le coup part des profondeurs de la vie physique, mais il répond dans l'âme, il y éveille des voix endormies, le plus grand nombre pour mourir là, quelques-unes pour résonner au dehors et traverser les siècles ; ce sentiment, on l'a nommé : c'est une poésie vivante, c'est l'amour. Il semble qu'ici il n'y avait qu'à recueillir la poésie toute faite, sans s'ingérer d'en inventer une autre ; mais on a voulu faire mieux que la nature : à la grande et libre vie de l'âme on a substitué le rhythme mécanique des fonctions du corps, de la circulation et de la digestion ; c'est la grande révélation du siècle, la poésie de l'avenir. Après cette découverte, il n'y a plus rien à découvrir et nos savants feront bien de se reposer. De bonne foi, c'est assez comme cela et on ne peut que féliciter ceux qui, après cette belle entreprise, croiraient encore à la médecine poétique ou à la poésie médicale, comme ils voudront. Nos auteurs ont mis dans leurs livres de la science, qu'ils ont prise où ils ont pu, et de la poésie, qu'ils ont prise ailleurs, aux sources

vives où elle se prend ; ils ont mis un peu de la première, de la seconde beaucoup, assez de science pour gâter la poésie, assez de poésie pour gâter la science. On ne réussit pas toujours aussi bien.

Leur autre prétention est la chasteté parfaite de leurs livres, qui n'ont peur ni des détails ni des expressions anatomiques. Ils ne paraissent pas non plus avoir fait peur aux lecteurs ni aux lectrices. Dans une comédie de Molière, un galant invite une belle à venir voir, pour se divertir, la dissection d'une femme, sur quoi il doit raisonner ; Angélique refuse ; elle accepte maintenant. Nous ne nous permettrons pas de dire qu'elle a tort, mais du moins on a eu tort de l'inviter. Comme ceux qui raisonnent sur le sujet en question sont dans toute la naïveté de la science, ils sont très étonnés des réclamations soulevées, et le scandale qu'ils excitent les scandalise à leur tour ; ils s'indignent contre « ces pudibonds, plus chastes que la nature, plus purs apparemment que Dieu. » Mon Dieu ! non ; et c'est justement le contraire. On connaît le proverbe : « Aux saints tout est saint » ; nous ne prétendons pas l'être, et nous parlons timidement comme des pécheurs dans un monde corrompu ; nous sommes après, eux avant la chute. Ce n'est pas pour nous que nous sommes scandalisés, nous ne nous savions pas si tendres que cela ; mais nous souffrons de voir que l'on met dans chaque maison un livre qui humilie les mères devant leurs fils. La vie privée des écrivains est ce qu'elle peut être : le Créateur qui a fait les hommes a pétri les uns de glace, les autres de feu ; mais on est toujours maître de ce qu'on écrit, et la société, qui n'a pas d'autre droit sur nous, a au moins le droit d'attendre de nous cette réserve.

Puisque nous parlons médecine entre nous, qu'ils permettent qu'on leur dise leur maladie : c'est tout simplement le naturalisme qui nous envahit. Il divinise les forces de la nature et les effets de ces forces. Souvent il se passe de morale, et, quand il la garde, il l'applique à sa façon : il fait comme les nouvelles religions, qui volontiers enlèvent les dépouilles des anciens dieux et en couvrent les leurs. Ainsi, il y a un mot dont on a depuis quelque temps prodigieusement abusé et qui à la fin agace, c'est le mot « saint. » Connaissez-vous quelqu'un ou quelque chose qui n'ait pas été sanctifié ? Nos pères digéraient et s'égayaient, sans penser qu'en faisant cela ils fissent rien de si grand ; aujourd'hui la joie est sainte, la digestion est sainte. Qu'est-ce qui n'est pas saint ? quelle union n'est pas une communion ? quel abandon de soi-même n'est pas un sacrifice sublime, ou mieux, un sentiment maternel ? Il est entendu que nos passions, nos besoins, nos organes, tout ce qui entre dans notre personne est saint. C'est très bien ; mais il faut que

les mots aient un peu changé de sens, car celui-là signifiait jusqu'ici la domination sur ces mêmes organes, sur ces mêmes besoins, sur ces mêmes passions, l'effort contre soi-même, l'effort vainqueur ; et pour qu'on applique les mêmes mots à des choses si contraires, il faut absolument qu'il y ait eu une révolution dans les mots ou une révolution dans les choses. Or il me semble qu'il y a encore quelque différence entre celui qui dine bien et celui qui donne son dîner aux pauvres, entre celui qui jouit de tous les plaisirs et celui qui les sacrifie pour servir la vérité ou servir ses semblables ; et je ne vois pas que dans ce pays, où il y a eu tant de changements, on ait encore changé cela.

Je ne fais pas de morale, mais je demande que ces auteurs n'en fassent pas. Il y a des détails de notre existence qui se passent derrière la scène ; je demande, par pure convenance, qu'ils les laissent là, qu'ils ne retournent pas cette arrière-scène de la vie et ne la donnent pas pour le spectacle. Il y a des séductions naturelles : qu'elles restent séductions ; il y a des entraînements terribles : que ces entraînements restent entraînements, et qu'on les regarde passer comme on regarde passer la tempête. Il y a dans la mollesse de notre printemps, dans la violence de nos orages d'été une poésie qui nous captive et nous empêche de songer à la vertu ou au vice ; mais,

de grâce, restons-en là ; que des moralistes maladroits ne viennent pas me dire : Cette Françoise de Rimini emportée par le tourbillon, cette ombre de Didon qui se réfugie dans l'épaisseur des bois, cette Phèdre égarée, c'est la vertu ; ils font tomber mon imagination, rompent le charme et réveillent la raison, qui les démentira ; surtout qu'ils ne prennent pas des créatures vulgaires, des liaisons vulgaires, et qu'ils n'y mettent pas la vertu et la poésie, qui n'ont rien à voir là ni partout où l'âme n'est pas.

Ces auteurs nous font, à nous autres critiques, une position désagréable, la situation de gendarmes dans un bal public. Nous représentons la police ; eux, ils représentent la liberté, la joie, la nature : ils n'ont pas mal choisi, mais nous n'acceptons pas le rôle qu'ils nous donnent. Nous sommes simplement de bonnes gens qui avons le goût d'une société polie, où on ne parle pas de tout et où on ne parle de rien que délicatement, où chacun dans son costume, dans son attitude, ses gestes, son langage, se présente honnêtement et où nul ne craint l'offense, une société qui ne gagnerait pas à échanger sa conversation contre les discours entre savants ou les propos entre garçons. La science est une bonne chose, mais l'art est une bonne chose aussi, et le choix que nous faisons tous dans nos pensées, nos sentiments, nos paroles, pour les apporter en commun, est un art re-

levé, qui laisserait un grand vide s'il se perdait un jour. Cette société n'est pas dans un salon ; elle est partout où on lit et partout où on échange ses impressions sur ce qu'on a pu lire : histoire, philosophie, pièces de théâtre, romans, ouvrages de toute sorte qui courent de main en main. C'est le bon temps pour la société quand on peut, sans craindre de se compromettre, lire tout et parler de tout ; c'est un moment fâcheux quand la conversation suit les audaces du livre ou que personne n'ose parler de ce que out le monde a lu.

Voulez-vous bien connaître la nouvelle école ? demandez-lui quels sont ses secrets pour perfectionner l'humanité, pour guérir ses maladies intellectuelles et morales ; elle se découvre là avec une naïveté incomparable. Elle attend les plus heureux effets du croisement des races. Il est dommage qu'on ne la laisse pas faire : on ne s'unirait plus par un sentiment égoïste, mais pour le perfectionnement futur de la race humaine. Qui aurait le cœur de s'y refuser ? Faute d'avoir été de bonne heure nourri de ces idées, je ne saurais dire la répugnance que m'inspirent les considérations sur les croisements humains, ces préoccupations de taille, de force, de poids et de volume. Je ne méprise aucun de ces avantages et je reconnais volontiers toutes les supériorités ; il est bon que les gens de lettres s'habituent à ne pas trop présumer d'eux-

mêmes parce qu'ils pensent ou qu'ils écrivent ; aussi bien ils sont très modestes là-dessus quand ils sont malades et donneraient beaucoup de ce mérite pour avoir un peu de l'autre ; mais enfin, si modeste qu'on soit, on a l'honneur d'être un homme, et il est dur de voir traiter l'homme comme les animaux qui figurent aux expositions. S'il y a eu (je suis content que ce ne fut pas en France) un concours d'enfants à la mamelle, cela était encore supportable : l'enfant, chez qui l'homme n'est pas encore né, n'a rien de mieux à faire que de croître ; toutefois j'ose espérer que les lauréats ne vivront pas sur ce succès et ambitionneront plus tard d'autres couronnes. Pour être juste envers les partisans des croisements humains, il faut ajouter qu'ils ne se préoccupent pas uniquement du perfectionnement physique et qu'ils songent aussi aux qualités de l'esprit et du cœur. La méthode est bonne à tout, il ne s'agit que de bien l'appliquer. En unissant avec habileté des gens intelligents, on pourrait à peu près, au bout de quelques générations, garantir un génie ; et si on trouvait une famille remarquable par la délicatesse des sentiments, en unissant constamment les personnes qui la composent entre plus proches et semblables, on finirait par obtenir un individu prodigieusement délicat.

En attendant que l'espèce s'améliore ainsi, il faut subvenir aux maux particuliers. Que faire à la femme

quand elle a commis la faute la plus grave ? Comment la punir, la guérir et la réhabiliter ? L'auteur d'un livre célèbre a inventé un châtiment hygiénique, « le châtiment de l'enfance (nullement nuisible, ordonné même comme stimulant dans les bains russes), pour lui faire croire qu'elle expie. » Avec ce remède, il n'y a plus rien d'irréparable ; pourtant il vaudrait peut-être mieux encore prévenir que punir. On y a songé, vous le pensez bien. Le moyen préventif infaillible, ce sont les voyages. On dit aux maris : votre femme s'éprend-elle d'un homme blond, faites-la voyager dans le Nord, où elle verra beaucoup d'hommes blonds ; s'éprend-elle d'un homme brun, faites-la voyager dans le Midi, où elle verra beaucoup d'hommes bruns ; dès que l'objet aimé ne sera plus un objet unique, elle se désenchantera et se guérira. C'est, comme on le voit, la guérison par les semblables, l'homœopathie. Les lecteurs n'ont pas dû oublier ce chapitre curieux d'un livre où il y en a tant de curieux. Il nous semble maintenant que si les jeunes femmes ne visitent pas le Nord et le Midi, ce sera leur faute, et que s'il y a du mal de commis, les maris n'auront à s'en prendre qu'à eux-mêmes ; il est si facile de voyager ! Est-ce payer la sécurité conjugale que la payer du prix actuel d'un voyage et quelquefois du prix d'un train de plaisir ? Quoique je sois peu de mon temps, je l'admire beaucoup : il est

particulièrement ingénieux et résout d'emblée des difficultés qui avaient arrêté l'esprit plus lent de nos pères. Aurait-on deviné qu'il trouverait un moyen si simple de maintenir l'ordre dans les ménages ? On ne sait ici ce qui étonne le plus, de l'industrie qui a créé les chemins de fer ou de la morale qui les fait servir à cet usage. Je sais bien que quelques personnes réclament encore et disent que, si peu que coûtent les voyages, ils coûtent pourtant un peu et ne sont pas pour les pauvres qui sont la grande majorité du genre humain. Qu'y faire ? Si les pauvres n'ont pas, pour éviter le mal, les facilités modernes, après tout il leur reste la vertu. Ils ont quelquefois de ces fortunes. Il y a, à Gênes, hors de la ville, un cimetière de grande mine : c'est, autour d'un préau, un vaste bâtiment carré, à plusieurs étages, avec des portiques et de larges escaliers. A chaque étage, sous les portiques, le long des escaliers, sont plusieurs rangs de compartiments de la largeur de six pieds, formés d'une plaque de marbre, avec des inscriptions à l'italienne, témoignant à profusion les vertus du mort et la douleur des vivants ; c'est en effet là, dans ces murs, que dort la classe aisée de Gênes. La piété qui va chercher les siens dans ces docks de la mort les reconnaît tantôt à hauteur d'appui, tantôt à vingt pieds de haut, étiquetés sous un numéro d'ordre ; tandis que les anciens heureux du monde gèlent dans

leur mur de marbre, les pauvres, dans le préau, sous la petite croix de bois, ont la terre, l'herbe, les fleurs et le soleil.

L'introduction de la médecine dans la littérature date déjà de quelques années : on nous a montré depuis quelque temps plusieurs femmes maintenues dans le devoir par une maladie de cœur. La médecine a ainsi apporté au roman ce qu'il recherche toujours, des moyens nouveaux d'intérêt; et il est certain qu'à ce point de vue l'invention était bonne: la conscience, qu'on mettait en œuvre autrefois pour réfréner les passions, est ce vieux tyran de tragédie qui s'oppose au bonheur des jeunes gens aimables; elle a fait son temps; l'anévrisme la remplace avec avantage. C'est un tyran comme l'autre, mais un tyran tout neuf et si intraitable qu'on se sent tout heureux de n'avoir affaire qu'à la conscience. Du roman la médecine s'est étendue ailleurs; à cette heure elle est maîtresse partout ; puisque sa venue contente les auteurs et les lecteurs, il est sans importance qu'elle déplaise à un ou deux critiques : on ne peut pas se priver des ressources qu'elle apporte de peur de blesser quelques esprits délicats. Après tout, je ne vois pour l'avenir aucun danger sérieux. Il est vrai que l'âme humaine n'est pas en faveur ; il y a par moments de ces courants troublés dans la littérature, mais ils passent ; tout au plus pourrait-on craindre pour l'amour, qui

est le sujet de si étranges expériences ; mais il est né robuste : il a résisté aux romances, il résistera bien à la médecine.

La médecine et la littérature, en s'associant, nous devaient une théorie de la femme; elles nous l'ont donnée. Chacune a apporté sa définition : la médecine a dit : « la femme est une enfant et une malade ; » la littérature a dit : « la femme est une religion et une harmonie ; » et ces deux définitions sont chargées de vivre ensemble comme elles pourront. Vraiment, c'est la placer bien haut ou bien bas, et les femmes de nos jours doivent être fort embarrassées de savoir ce qu'elles sont ; mais il se peut qu'elles n'aient ni l'une ni l'autre opinion et se réservent, à l'occasion, les bénéfices des deux. Ce qu'elles pensent d'elles-mêmes, Dieu et elles le savent et nul autre après; ce leur doit être une agréable récréation d'écouter ce qu'on dit d'elles à l'étranger; à la lecture de certains livres, sur lesquels nous dissertons gravement, je crois voir sourire le mystérieux visage que Léonard a fait impénétrable. Nous sommes, les femmes et nous, comme deux nations qui vivent ensemble, chacune ayant ses idées, ses sentiments, ses mœurs, ses lois et ses dieux. De ces deux nations, celle qui se livre davantage est naturellement celle qui possède la puissance extérieure et se croit sûre parce qu'elle est forte ; l'autre ne se livre pas. Et ce

n'est point un mot d'ordre, une conspiration, c'est le consentement de l'instinct qui murmure à toutes les oreilles le même langage. Aussi, sur la pensée secrète de cette société, les plus simples du dedans en savent plus que les plus fins du dehors ; la faiblesse, comme toujours, se dérobe : elle fait que la force, ne sachant pas au juste où elle frappe, se brise en portant à faux.

Comme l'idée que l'on se fait ici des femmes est composée de deux idées contradictoires bizarrement assorties, un enfant et une religion, le personnage que l'homme fait devant elles est composé de deux personnages, aussi bizarrement assortis, un dévot et un maître d'école. Je parlerai peu du dévot et de son encens : on dit que tout encens a bonne odeur pour le Dieu qui le reçoit ; mais j'admire comme ces adorateurs connaissent bien le cœur humain : ils professent que la femme est une religion et ils lui ôtent le mystère. Quant au maître d'école, il me déplaît singulièrement et je demande la permission de dire ce que j'en pense. Et d'abord je rapporterai l'invention à qui de droit. Balzac ne l'avait pas soupçonnée, lui qui a écrit cette page étincelante : « Qui peut gouverner une femme peut gouverner une nation. » Il existe en effet beaucoup d'analogie entre ces deux gouvernements. La politique des maris ne doit-elle pas être à peu près celle des rois ? Ne les voyons-nous pas tâ-

chant d'amuser le peuple pour lui dérober la liberté ; lui jetant des comestibles à la tête pendant une journée, pour lui faire oublier la misère d'un an ; lui prêchant de ne pas voler tandis qu'on le dépouille ; et lui disant : « Il me semble que si j'étais peuple je serais vertueux ! » C'est, comme on voit, de la haute politique. Celle-ci, pas plus que l'autre, ne prévoit et n'empêche que les gouvernés ne se passent quelquefois la fantaisie d'une révolution ; mais au moins on traite de puissance à puissance, et c'est un grand jeu. Nos auteurs substituent à la politique la pédagogie ; au lieu d'un roi et d'un peuple, nous n'avons plus qu'un précepteur et une écolière.

Maintenant que le droit de l'inventeur est réservé, prenons la question de haut ; mettons en face les deux systèmes de l'éducation de la femme par l'homme et de l'éducation de l'homme par la femme, et osons nous prononcer. On conçoit que les écrivains, selon le parti auquel ils appartiennent, tâchent de faire dominer l'un ou l'autre système ; les premiers sont plus particulièrement les libres penseurs ; les seconds les écrivains religieux. Voici, par exemple, un directeur qui écrit, peut-être le surlendemain des noces, à une jeune femme dont le mari ne pratique pas : « Attaquez-le ; » au même moment, un directeur d'hommes, il y en a, avertit le mari d'observer ces premiers temps, pour se préserver de l'influence de

sa femme et essayer la sienne ; il lui écrit : « Subjuguez-la. » On n'a pas réfléchi que, s'ils attaquent tous les deux à la fois, ils pourront bien éclater de rire, et que ce qui est préférable à ces surprises, c'est la séduction de l'exemple de toute la vie. De quelque façon que le combat s'engage, nous croyons qu'il y a infiniment plus de chances d'un côté que de l'autre, du côté où on désire et où on veut avec persévérance. L'homme n'a pas l'ambition de propagande : il croit à peu de chose et il y croit peu ; sans partager les idées de la femme, il a pour ces idées une certaine condescendance et trouve qu'elles lui vont bien ; il y voit aussi une garantie pour lui-même. Au contraire, la femme croit fermement et veut répandre sa foi ; puis, quand elle aime, elle désire ardemment s'unir avec celui qu'elle aime, s'unir avec lui par l'esprit comme par le cœur, par l'âme tout entière et à jamais ; elle sent de plus que la foi chrétienne adoucit l'homme, l'apprivoise aux sentiments délicats et protège sa propre faiblesse.

Oserai-je tout dire et scandaliser quelques personnes ? Dans cette alternative du mari transformant la femme ou de la femme transformant le mari, c'est le premier parti qui m'est le plus insupportable. Créer sa femme, quelle idée! car on veut la créer à sa ressemblance. J'admets qu'un mari en vienne à bout : si sa femme est une cire molle, il en fera une poupée ;

si elle a de la force, il en fera un homme, et je ne vois pas ce qu'il aura gagné. Ici, comme en bien des choses, au lieu d'une unité artificielle, l'harmonie naturelle vaut mieux : elle prend des natures dissemblables, et, les laissant dissemblables, elle les tempère l'une par l'autre pour les concilier. L'homme et la femme s'attirent par des qualités différentes ; tant que chacun reste soi l'attrait subsiste : la femme reconnaît dans l'homme la raison plus forte, l'homme est séduit par l'imagination et le sentiment ; et les deux natures ne restent pas en présence à s'admirer, elles empruntent l'une à l'autre, il entre plus de raison dans l'imagination et de sentiment dans la raison, comme il faut que cela soit pour marcher ensemble. Mais les systématiques ne sauraient se contenter de si peu ; ils refont la création à neuf, et sont tout fiers d'avoir composé des êtres auxquels le bon Dieu n'avait pas songé. Ces habiles gens ne voient pas que dans leur système on se double, on ne s'unit pas ; et vraiment ils ont tort de se donner tant de peine : la nature fait toute seule et fait bien ce qu'avec tout leur art ils ne feront point ; il y a longtemps que les contraires existent dans le monde, et que par leur opposition ils en font la vie ; s'il avait été permis aux humains d'arranger les choses, il y a longtemps que le monde serait mort. Entre les deux théories opposées qui font créer l'homme par la

femme ou la femme par l'homme. je choisis donc la nature ; et s'il fallait choisir entre les deux, je préférerais infiniment la première. Quel triste ouvrage entreprend ce pauvre homme qui se marie pour faire le maître d'école et joue gravement au précepteur, sèvre méthodiquement cette âme de tant de richesses de toutes sortes, en ôte l'inutile, le malheureux ! en ôte l'imprévu, l'imprudent qu'il est ! ôte à l'instinct son ignorance, sa spontanéité, et, s'il n'est pas un sot, se prépare une éternelle fatigue quand il aura à contempler éternellement sa propre image. Et je dis trop sa propre image ; ce qui va bien à l'homme va mal à la femme : une femme créée par un homme ne sera jamais qu'un homme contrefait. Si ces théoriciens devaient faire fortune, je demanderais pour les femmes des privilèges inusités : je demanderais qu'il leur fût permis d'être excessives dans leurs sentiments, incalculables dans leurs fantaisies, même, je ne recule devant rien, un peu déraisonnables pour nous désennuyer de notre propre perfection.

Je n'imagine pas que, si l'influence était exercée par la femme, il n'y eût jamais rien à craindre ; mais une femme qui le sera véritablement, avertie par son instinct, bien loin d'amoindrir celui qu'elle aime, l'encouragera elle-même aux œuvres viriles, l'enverra elle-même aux combats, combats de toutes sortes où il doit grandir. Telle a été autrefois la chevalerie, et

cette chevalerie, qui n'est plus une institution, n'est pas éteinte, elle existe, elle existe partout où il y a une âme qui, possédée du désir d'ennoblir l'objet de son amour, puise dans cet amour la force contre elle-même et pousse l'homme aux fortes actions qui veulent l'absence, la privation, le travail et le sang ; elle est dans la compagne de l'homme d'études, qui préfère aux plaisirs du monde la renommée de son mari ; elle est dans la compagne de l'ouvrier, du commerçant, de l'industriel, celle qui ne lui demande pas la fortune, mais un nom sans tache pour ses enfants ; elle était hier dans nos femmes françaises, qui se séparaient bravement de leurs maris et de leurs fils et comprimaient leurs cœurs ; elle était dans les nobles femmes de Milan, qui envoyaient la jeunesse du pays à l'insurrection pour la patrie ; elle est en tout pays dans la femme qui, au lieu d'assouplir les siens au despotisme, embrasse avec eux la disgrâce et l'exil. Enfin, si les hommes venaient, par malheur, à oublier les grands intérêts qui ont été remis à leurs mains, s'ils ne savaient plus se sacrifier pour les défendre et rapportaient aux femmes des cœurs vides de généreuses passions, j'ose croire qu'elles refuseraient ce présent, qu'elles rapprendraient à ceux qui les auraient désappris, l'honneur, l'indépendance, la liberté et leurs mâles ouvrages.

Je n'ai pas le bonheur de trouver dans nos nou-

veaux auteurs beaucoup d'idées qui me conviennent, et je reconnais de plus en plus que je n'étais pas né pour goûter la littérature médicale ; ils ont du reste contre eux quelque chose de plus fort que des dégoûts particuliers, j'entends la nature humaine, contre laquelle personne ne peut rien. Raisonnons un peu. Si devant eux on écorchait un corps et que l'on dit : « Voilà l'homme. — Je vous demande pardon, répondraient-ils sans doute avec tout le monde ; ce n'est pas l'homme cela, c'est un écorché.» Et en effet, lorsque l'ouvrier du corps humain eut fabriqué les os, les muscles, les tendons, les vaisseaux, les nerfs et le sang, il étendit la peau dessus ; il cacha sa science, mais son art éclata dans ce voile léger et flexible qui, couvrant les brusques saillies des organes, les taisant sentir au lieu de les montrer à cru, en harmonise les lignes, et par les mille nuances qui s'y succèdent reflète tous les accidents de l'intérieur, tableau magique qui se défait et se refait sans cesse au gré d'un souffle ; il n'y a pas de corps humain là où cela n'est pas, là où n'est pas en même temps la forme, la ligne, l'harmonie, la beauté, en un mot. Ils commettent la même erreur, ceux qui, découvrant en nous un fonds de besoins physiques, l'étalent et disent : « Voilà l'homme. » Non, ce n'est pas l'homme, car on ne voit pas ici une certaine noblesse, le signe de la race, qui la met à part. Les besoins sont les racines solides que

la nature a jetées dans le sol ; l'homme est là, mais caché, en germe ; il faut qu'il en sorte, et c'est la nature encore qui l'en fera sortir. De la faim naît le repas, commerce d'esprit, de gaîté et d'amitié ; d'un instinct physique naît l'amour, et avec l'amour un monde de joies et de douleurs, de douceurs et d'amertumes, d'enchantements et de tourments, que la poésie s'efforce de dire et ne dira jamais ; avec l'amour naît la famille, source des grands dévouements. Ainsi nos pensées plongent dans le sang et dans la boue, mais elles fleurissent dans l'air. C'est la beauté essentielle de l'âme, sa forme pour ainsi dire, ce qu'elle ne peut perdre sans perdre le nom d'âme, du moins d'âme humaine, et sans retomber dans l'animal, dont il n'est pas question ici.

Ce mouvement de tout notre être, mouvement en haut vers la perfection, est tellement inné qu'il n'y a pas un seul de nous qui ne le sente, qui ne le suive, et qui ne se tourmente pour être, paraître, se croire plus qu'il n'est, pour s'élever en réalité ou en idée au-dessus de lui-même et échapper au sentiment de son infirmité naturelle. Mettez ensemble toutes les perfections humaines : perfections physiques, beauté, force, élégance, dignité ou grâce, perfections morales, génie, talent, savoir, esprit, vertu, courage, passion, bonté ; perfections sociales, noblesse, pouvoir, savoir-vivre, autorité, grandeur d'âme ; mettez, dis-je,

toutes ces perfections ensemble, et vous aurez une idée approchante de ce que la plupart des gens croient posséder. Ils ne se trompent qu'en ce qu'ils croient posséder ces choses ; du reste, ils ont raison de les regarder comme estimables, de penser qu'on est quelque chose de plus lorsqu'on les a que lorsqu'on ne les a pas ; ils montrent ainsi la nature de la raison, qui ne parvient pas à estimer ce qu'elle veut, est forcée d'approuver certaines qualités, de les donner ou de les refuser à quelqu'un pour lui donner ou lui refuser son éloge. Il s'agit donc d'avoir ces qualités, ou, ce qui est plus commode, de paraître les avoir. Aussi voyez comme les pauvres humains se travaillent pour arriver à cette apparence, qui les trompe eux-mêmes. Lisez les auteurs de Mémoires ; la plupart du temps quelle habileté à mettre leurs défauts dans l'ombre, leurs mérites en évidence, à mettre leurs succès à leur compte, leurs fautes au compte de la fortune ou des hommes ! Dans les plus grandes affaires, ils ont toujours tout vu, tout prévu, tout conseillé, elles ont tourné à bien quand on les a écoutés, à mal quand on s'est obstiné à ne pas les entendre ; il ne tient qu'à nous de croire qu'ils sont le pivot sur lequel le monde roule. Dans les récits d'aventures privées, soit que les personnages portent leur nom ou des noms d'emprunt, avec quelle adresse l'auteur arrange la scène de son drame ! avec quel soin il

distribue les rôles et prend le meilleur ! comme il est bien son propre héros, et que vous serez insensible si vous n'êtes pas touché de tant de vertu, de tant d'amour si mal récompensés ! Observez les hommes dans la société : n'est-ce pas en général la même préoccupation de son personnage, le désir de se recommander par de certains dehors et de se faire valoir par les louanges que l'on fait de soi et les critiques que l'on fait des autres ? Devant le public, dans les livres et dans la société, l'homme ne se montre donc pas ce qu'il est ; dans la vie privée, dès que le roman y entre, c'est pis encore. Lorsqu'un hasard, une indiscrétion ou un procès met sous nos yeux des correspondances d'amour, celles surtout d'un monde où on n'est pas habitué à écrire, avez-vous remarqué comme les grands sentiments et le beau style s'y déploient, sur quel ton on est de part et d'autre monté, et comme tout cela sent peu de simples mortels ? Ce sont pourtant de simples mortels qui ont écrit, et d'ordinaire, quand on a la chance de les voir, il est assez amusant de mettre les lettres à côté de ceux qui les ont composées ; mais souvent ils s'épargnent la peine de composer, et ils prennent des sentiments et du style confectionnés, les uns dans quelque *Parfait secrétaire*, d'autres dans les romans et les pièces en vogue, j'entends les romans et les pièces où on parle le beau langage, endimanché d'éloquence et de poésie.

Nos Français, qui tous affectionnent ce qui est « bien écrit, » sont admirables en ce genre : chaque amant copie sans rire de lui-même la page convenable à l'état de son cœur, et les deux amants découpent dans le même livre les pages qui se répondent, sans rire l'un de l'autre. Je soupçonne même que plus d'une fois l'amour, au lieu d'inspirer le style, est un prétexte honnête pour placer les phrases que l'on a rencontrées dans un livre ou que l'on sent remuer en soi ; que plus d'un, le cœur encore libre, copie à tout hasard les bons endroits, ou se met en verve pour composer des morceaux pareils et cherche ensuite un objet aimé à qui il les débite, car on ne peut pas garder pour soi de si belles choses. Cet objet lui est un public, peu nombreux sans doute, mais un public à lui, devant qui il a le droit de révéler ce qu'il y a en lui de passion, de talent et d'esprit, de jouer le personnage imaginaire qu'il a conçu, et qu'il ira jouer ailleurs si l'intérêt languit. Les romanciers et les auteurs dramatiques rendent beaucoup de services : le moindre est de nous amuser, le plus grand, c'est de prêter leur éloquence à tant d'excellentes gens qui sans eux seraient réduits à s'aimer tout bonnement et à se le dire de même ; c'est de fournir un rôle et un costume à cette multitude de créatures qui n'attendaient qu'eux pour être des héros.

Mais laissons ces ambitions plaisantes et venons au

sérieux. Chacun de nous porte en lui-même un homme idéal qu'il s'efforce d'imiter. Comme les acteurs, quand ils jouent un personnage, se le représentent en idée, règlent sur cette vue leur voix, leurs gestes, leurs mouvements, entrent dans ses sentiments et pour ainsi dire dans son âme, ainsi nous tous, sur la scène du monde, quel que soit notre rôle, rois ou vulgaire, héros ou figurants, nous jouons un personnage, qui est l'homme, et nous ne le jouons pas sans l'avoir conçu intérieurement comme un modèle qu'il nous reste à copier. Le modèle est différent pour les différents individus : selon que l'on est plus ou moins bien né, on l'imagine plus ou moins beau ; on l'imagine aussi sous des traits divers, selon les temps, les pays, les emplois, et ce que l'on prend pour l'idéal n'est souvent que le type imparfait d'un peuple, ou d'une époque, ou d'une profession, l'exagération à la fois de ses qualités et de ses défauts ; mais quelques-uns, favorisés du ciel, ont l'heureux don de concevoir l'homme pur, l'homme vrai, qui n'a pas nos misères. Voilà la vision qui nous obsède. Elle se tient près du savant, près de l'artiste, près de l'homme d'État dans leurs longues veilles ; le voyageur et le missionnaire la suivent à travers les terres, à travers les mers, et nous tous, obscurs ouvriers, elle nous tient debout à la tâche, nous menace ou nous encourage ; rayonnante dans une âme sereine, sombre dans une âme troublée,

elle est toujours là, et, dans les moments où la passion nous emporte, nous la couvrons, nous nous détournons, nous fermons les yeux pour ne pas la voir. Être un homme, nous le voulons, nous le pouvons, nous le sommes rarement ; mais, quand nous le sommes, il y a là un effort qui rachète bien des faiblesses, et un tel contentement que la vie avec ses tristesses infinies ne paraît pas trop chère à ce prix. Otez donc à l'humanité cette vision qui la soutient, ôtez ce grand fantôme, et elle s'abat. Ils font cela, qu'ils le sachent bien, ceux qui, sous prétexte de science, ramènent l'homme aux organes du corps, son existence à l'existence du corps et ne lui donnent une âme qu'autant qu'il en faut pour servir le corps. Qu'ils sachent bien, ces esprits positifs, si amis du réel, que cet homme où ils se complaisent n'existe pas, que cet homme est une pure chimère, que si l'homme réel mange, boit et dort, il rêve aussi, il rêve éveillé, et qu'il poursuit obstinément l'objet de ce rêve depuis l'heure où sa raison s'éveille jusqu'à la mort, à travers les apparences du monde ; que les sociétés rêvent comme les individus, parce qu'elles sont composées d'êtres qui portent partout leur instinct avec eux, et qu'enfin il est faux et souverainement injuste d'appeler du nom d'homme un être qui prend ce nom et peut se passer de grandeur.

Résumons-nous. L'application de la médecine à la

littérature est une invention de grand succès, mais les moralistes d'une école qui a encore quelques représentants dans le monde ne s'en accommodent point. Ils estiment l'hygiène et la médecine quand elles sont chez elles, où elles sont bien ; ils veulent que l'homme pense, sente, agisse en homme, et que ceux qui le représentent le représentent sous des traits humains, avec une règle dans la raison et de nobles aspirations au cœur, tombant quelquefois bas, mais tombant de haut quand il tombe.

(1860.)

MICHELET

J'ai parcouru presque entièrement à pied l'admirable Corniche des Alpes maritimes, qui tantôt s'élève au-dessus de la Méditerranée et tantôt s'abaisse jusqu'au bord. Les journées d'hiver où je voyageais étaient de tièdes journées de printemps; le ciel était d'un bleu pur, que la mer reflétait avec des blancheurs par sillons; la verdure descendait jusque dans l'eau, dont l'écume légère dessinait les découpures infinies du rivage. Le charme me pénétrait. C'est bien de cette mer que Vénus est née, c'est bien cette mer qui a inspiré l'art des Grecs; la vie pleine, libre, harmonieuse, avec un mouvement doux, qui l'agite sans la troubler, respire ici, comme elle respire dans les chœurs de Sophocle et dans les corps d'une forme immortelle que la sculpture a créés. C'est ici qu'il faut être quand on est heureux.

L'Océan a le flux et le reflux : deux fois en vingt-quatre heures il monte et il descend; ce rhythme persiste inflexible depuis le commencement des temps; avant que la vie et le mouvement eussent paru, il divisait les journées vides de la création, et, si la vie et le mouvement disparaissaient, il n'en sentirait rien, et continuerait avec sa précision fatale. Que nous voilà loin de cette heure qui fait notre durée, et que sont auprès de cela les battements de notre sang dans ces artères qui se roidissent et dans ce cœur qui se rompt? Qu'on est accablé par le spectacle de cette force qui ne se fatigue jamais! Elle a des fureurs qui font trembler les plus fermes courages, et son calme est toujours douteux, parce que, touchant à toutes les extrémités du globe, elle s'ouvre à tous les vents et sent la tempête qui se déchaîne à des milliers de lieues. Cette eau inquiète convient mieux que l'autre aux âmes inquiètes aussi qui se combattent elles-mêmes : elle en a le trouble. Du reste, Océan ou Méditerranée, c'est toujours la mer, c'est-à-dire l'infini.

J'espérais que le livre que je viens de lire [1] me rendrait cette impression, j'ai été déçu; en relisant et réfléchissant, j'en ai compris la cause. L'œil de M. Michelet est un instrument grossissant, qui amplifie démesurément tout ce qu'il observe, et il observe

[1] *La Mer*, par J. Michelet.

tour à tour toutes les productions de la mer, dont chacune devient à son tour une mer, un monde. Une méduse lui cache l'Océan. Comme il ne peut amplifier que les objets médiocres et ne peut rien pour les plus vastes, son effet est de créer une seule dimension uniforme pour toutes les choses et de détruire les proportions que la nature a mises entre elles ; tout est égal, et comme rien n'est petit, rien non plus n'est grand. On a beau faire, jamais le grossissement ne sera la grandeur. On s'étonne du grossissement sans oublier qu'il est artificiel ; tenant l'objet pour ce qu'il est, on calcule la puissance de l'instrument qui grossit ; mais la grandeur est naturelle, elle est dans les choses, et on sent que c'est elle quand l'âme s'élève en la regardant.

Si au moins chacun des objets qui s'exagèrent ainsi laissait de lui-même une nette empreinte ! Mais c'est le contraire. A mesure que M. Michelet le contemple, l'objet prend figure, mouvement et sentiment : figure bizarre, mouvement étrange, sentiment maladif ; l'objet lui parle et l'attire, et l'observateur tombe en extase ; il tombe en extase devant tout ce qu'il a décrit dans ce volume : devant les fleurs marines, devant les amphibies et les crustacés, et les mollusques et les polypes, devant les perles, etc. ; ce volume de quatre cents pages est une extase notée, et cette phrase convulsive n'est plus une langue, c'est un

spasme. On pourrait citer cent exemples ; prenons-en un, le récit d'une tempête : « La mer était laide, d'affreuse mine. Rien ne rappelait les vains tableaux des poëtes. Seulement, par un contraste étrange, moins je me sentais bien vivant, plus elle, elle avait l'air de vivre. Toutes ces vagues électrisées par un si furieux mouvement avaient pris une animation et comme une âme fantastique. Dans la fureur générale, chacune avait sa fureur. Dans l'uniformité totale (chose vraie, quoique contradictoire), il y avait un diabolique fourmillement. Était-ce la fatigue de mes yeux et de mon cerveau fatigué ? ou bien en était-il ainsi ? Elles me faisaient l'effet d'un épouvantable *mob*, d'une horrible populace, non d'hommes, mais de chiens aboyants, un million, un milliard de dogues acharnés, ou plutôt fous.... Mais que dis-je ? des chiens, des dogues ? ce n'était pas cela encore. C'étaient des apparitions exécrables et innommées, des bêtes sans yeux ni oreilles, n'ayant que des gueules écumantes. Monstres, que voulez-vous donc ? »

Dites si ce n'est pas là ce qu'on nomme hallucination. Cela fait mal. Permis à ceux qui voudront de l'appeler de la poésie ; oh ! non, c'est la fantasmagorie du cerveau surexcité, du haschich et de l'opium ; il n'y a pas là un grain de la poésie de l'âme, qui est la vraie. Voilà un homme d'une forte imagination devant une tempête ; son imagination ne lui découvre pas la

beauté de la nature, elle la lui dérobe, elle interpose entre ce spectacle et lui une scène fantastique, un rêve de la fièvre ; ces aboiements de dogues l'empêchent d'entendre la voix de l'Océan.

Et quel cours cette imagination se donne à propos des choses les plus simples ! Quels mystères il y entend ! Par un effet de sa galanterie ordinaire, il met les femmes de moitié dans ses découvertes, ou plutôt il se borne, assure-t-il, à traduire leur pensée. Savez-vous pourquoi la femme aime le corail ? Ce n'est pas à cause de ce que vous pourriez croire : elle a, par un sens supérieur, contre toutes les dénégations des hommes, senti que le corail est vivant, que c'est le fer qui fait le rouge du corail, comme il fait le rose de ses lèvres et de sa joue. Aussi la sympathie se déclare : « Dès que je l'ai dix minutes, dit une femme, c'est ma chair et c'est moi-même, et je ne m'en distingue plus. »

J'espère bien, pour l'honneur de notre pays, que c'est une femme française qui a dit cela. M. Michelet regarde, pour la perception de certains rapports délicats, les femmes du Nord et de l'Orient comme supérieures aux nôtres. Celles-là ne portent que des perles et ne les quittent ni jour ni nuit ; nos Françaises n'ont pas deviné que la perle « s'imprègne du plus intime et boit la vie ; » elles n'ont pas deviné non plus que « l'éclair du diamant fait tort à l'éclair

de l'amour ; » même, si on le leur dit, il n'est pas sûr qu'elles le comprennent, et je ne saurais tout à fait les en blâmer.

Il y a, à la page 388, une énigme que je lis et relis sans y rien entendre. Je comprends qu'il y a une femme, un enfant et un annélide (un ver à sang rouge qui vit dans la mer), je saisis même assez bien l'annélide : d'une nuée de filets gris d'argent s'échappent cinq filets colorés de cerise, qui se nouent et se dénouent avec les filets gris d'argent ; mais après je suis complètement perdu. Je cite : « Ce n'est rien pour nos sens grossiers ; c'est beaucoup pour celle où la vie nerveuse, le fin génie maladif de la femme vibre à toute chose. A ces couleurs rougissantes, pâlissantes tour à tour, elle se sent et se reconnaît ; elle sent la flamme de la vie qui flamboie, brille et s'éteint. Attendrissante vision ! » Puis elle est rêveuse, oppressée, sur le point de pleurer ; l'enfant le voit et se tait. « C'était l'aimable premier jour où, pour lui, elle commença à épeler avec son cœur la langue de la nature. Et cette langue, du premier coup, lui avait adressé des mots d'un mystère si émouvant, que le pauvre cœur fut atteint. » Hélas ! je ne suis qu'un homme, et je le reconnais, quoiqu'on eût pu me le dire moins rudement. Il est dur d'être condamné par l'injustice de la nature à ne jamais comprendre toutes les belles choses qui doivent être

cachées là; l'innocent animal qui est ici en scène ne serait pas plus ébahi que je le suis, si on lui racontait les ravages qu'il a faits dans l'âme de cette femme. Il doit y avoir dans cette affaire un de ces phénomènes de seconde vue inaccessibles aux esprits communs qui n'ont que la première.

Avec cette disposition d'esprit, on comprend que M. Michelet est, quand il écrit, par delà les règles ordinaires. Il serait injuste de juger par ces règles ses plaisanteries sur les atomes, et le crustacé qui rit, et la nature, qui, un matin, se frappe le front et dit : « J'ai fait un coup de tête. » On ne devra pas songer que tous ces jolis mots viennent à propos de l'Océan.

Tandis que le goût s'altère, la délicatesse même des sentiments devient problématique. J'ignore comment les femmes prendront le livre de M. Michelet. A force de les voir partout (je n'ose pas citer les preuves; enfin partout), il les voit où elles ne choisiraient pas d'être vues, par exemple dans la femelle d'une espèce de phoque. En décrivant cet animal, il a si bien mêlé les deux formes, qu'on ne sait plus au juste où la femme commence et où le phoque finit.

Enfin il y a tels passages du nouveau livre où l'écrivain n'a pas réfléchi que des femmes un peu jalouses d'être respectées pourraient le rencontrer sous la main. Qu'il y prenne garde, il est en train de

changer de public. On n'est plus au premier moment de la nouveauté, on a vu ce qu'il y a au fond, sous le vernis sentimental qui avait trompé d'abord les lecteurs et peut-être l'avait trompé lui-même. Il va jusqu'à un public qu'il n'avait pas ambitionné. La passion d'un jour éprouve le besoin de se faire illusion à elle-même, de relever le désir par quelque chose comme la poésie. Dans un certain monde de Paris, où tous les sentiments ont leur programme officiel, il y avait pour les amants poétiques un pèlerinage de rigueur à la tombe d'Abailard et d'Héloïse, qui méritaient mieux que cet hommage; ils déposaient sur cette tombe une couronne d'immortelles; aujourd'hui ils achètent un volume de M. Michelet et le lisent ensemble. J'imagine que, comme dans le Cantique des Cantiques, à la fin de chaque chapitre la bergère s'évanouit.

Pour nous résumer, il n'y a dans ce livre qu'une seule image; il n'y a aussi qu'une seule idée, idée fixe que vous savez; ce sont, du commencement à la fin, des variations sur l'amour. Il n'y a encore que cinq volumes de ces variations; il y en aura d'autres, soyez-en sûrs; vous n'y échapperez point. Ah! qui nous délivrera des variations et nous rendra le thème simple et charmant? Je l'ai entendu près de la Mare au Diable; c'était lui que murmuraient des enfants dans les pamplemousses et qui a éveillé le cœur de l'homme et

de la femme aux premiers jours du monde naissant.

On éprouve une véritable peine à mesurer la chute de plus en plus profonde d'un écrivain qui avait tant de qualités aimables et qui périt par le seul excès de ces qualités. M. Michelet est né avec une imagination et un sentiment exquis, auxquels il doit les meilleures parties de son talent d'historien ; il leur a dû de voir revivre devant ses yeux, et de faire revivre devant les yeux des autres, des temps, des générations depuis longtemps disparus ; il a justifié le nom qu'il donne à l'histoire : « résurrection ; » on avait remarqué que, même dans ses moments les meilleurs, cette imagination tendait à tourner en hallucination, à substituer ses spectacles aux spectacles réels ; que ce sentiment tendait à tourner en somnambulisme plus ou moins lucide ; il y avait déjà en lui le voyant, qui tantôt pénètre la réalité cachée, tantôt donne dans les chimères. L'auteur a porté ces tendances dans le genre d'études qu'il a abordées dans ces derniers temps ; mais, s'il les a d'abord contenues, il s'y est ensuite abandonné, et maintenant il n'en est plus le maître ; le livre de la *Mer* en porte un irrécusable témoignage. J'excepte, il le faut toujours avec M. Michelet, des détails heureux, comme dans la description de l'oursin et ailleurs, et des pages comme celle-ci sur les phares : « Pour le marin qui se dirige d'après les constellations, ce fut comme un ciel de plus que la civi-

lisation fit descendre. Elle créa à la fois planètes, étoiles fixes et satellites ; mit dans ces astres inventés les nuances et les caractères différents de ceux de là-haut. Elle varia la couleur, la durée, l'intensité de leur scintillation. Aux uns elle donna la lumière tranquille, qui suffit aux nuits sereines ; aux autres une lumière mobile, tournante, un regard de feu qui perce aux quatre coins de l'horizon. Ceux-ci, comme les mystérieux animaux qui illuminent les mers, ont la palpitation vivante d'une flamme qui flambloie et jaillit et qui se meurt. Dans les sombres nuits de tempêtes ils s'émeuvent, semblent prendre part aux convulsions de l'Océan, et, sans s'étonner, ils rendent feu pour feu aux éclairs du ciel. »

Comme on regrette que M. Michelet ne soit pas resté dans cette mesure ! Il n'aurait pas repoussé des lecteurs estimables qui venaient à lui, et ce journal n'aurait pas été forcé, à plusieurs reprises [1], de lui adresser de sévères reproches.

Je voudrais avoir fini avec les critiques que son livre me suggère ; mais il faut absolument poursuivre. J'aborde la partie que l'auteur regarde comme la partie pratique. Notre auteur a une grande idée de la vertu des bains de mer : il prophétise la renaissance de la beauté, la renaissance du cœur et de la

[1] Voyez les articles de MM. Cuvillier-Fleury, John Lemoinne et Prevost-Paradol.

fraternité, et le renouvellement de la vie des nations; c'est fort beau : ici, comme toujours, le salut du genre humain viendra d'où on ne l'attendait guère. En général, les voyants donnent peu de preuves ; aussi, dans cette fin de volume, n'en trouve-t-on pas assez : il y en a pourtant. Pour ne parler que de la renaissance de la santé, qui est plus humble, pourquoi l'eau ne serait-elle pas notre salut ? M. Michelet trouve cela tout naturel, puisque, selon Berzélius, notre corps n'est qu'eau (« aux quatre cinquièmes »). Pourquoi la femme particulièrement ne serait-elle pas relevée par les bains de mer, puisque, selon M. Michelet, « la mer est une femme » ? Et si on trouvait qu'il n'est pas bon que la mer soit une femme, il resterait, comme le dit maintes fois l'auteur, que l'Océan est un homme. Ainsi l'on se retrouverait toujours.

M. Michelet voudrait voir un hospice au bord de la mer pour les enfants malingres ; c'est le vœu d'un bon cœur, auquel nous nous associons volontiers. Encore est-il à propos de savoir par qui cet hospice sera créé. L'auteur a trouvé la fondatrice : ce sera une femme qui aura retrouvé là la santé. C'est bien encore ; mais ce qu'il ajoute laisse des inquiétudes. Il a arrangé une petite scène. Une femme qui méprise les cachemires de l'Inde, sous prétexte qu'ils sont faits sur des dessins de Londres, et les diamants, sous prétexte que M. Berthelot en fera tout à l'heure tant qu'on voudra,

cette femme, qui est jeune et belle, veut tout simplement une maison pour cinquante enfants, meublée sans luxe ; elle ne demande pas ce présent, elle l'impose, car « la femme est une royauté ; » elle l'impose à un homme qui la prie, dans un de ces moments où l'on veut absolument donner. Tout cela n'est pas très-rassurant. Qui donc cette dame peut-elle être ? Mais il n'y a rien de tel que de l'entendre elle-même : « Si la mer m'a embellie, comme vous me le dites du matin au soir, vous lui devez de donner un souvenir à son rivage. Et si vous m'aimez, je suppose que vous devez être heureux d'être encore ici de moitié, de créer ensemble une chose, de commencer avec moi ce petit nombre d'enfants près de la grande nourrice. Qu'elle garde un gage durable de tendresse et de pur amour ! Qu'elle témoigne, par une œuvre vive, que nous fûmes devant l'infini unis d'une sainte pensée. » C'est bien maintenant : à ce style à double fond de sentimentalité et de sensualité, je vois à qui j'ai affaire ; je crains seulement qu'une fois l'hospice bâti, quand viendra la dédicace, il ne soit assez difficile de trouver un saint. Quoi qu'il en soit, cela ne m'empêche pas de trouver que l'idée de cette maison est bonne ; et si celui qui a promis d'en faire les frais ne tenait pas sa promesse, ce qui arrive quelquefois, il resterait à recommander cette œuvre charitable aux dons modestes des simples mères de famille qui n'ont

pas de cachemires et de diamants, ou qui n'en ont que le nécessaire, et qui, heureuses de la santé rendue à leurs enfants, désireraient en témoigner à Dieu leur reconnaissance.

Comme il convient que, dans la renaissance de la fraternité, tout le monde ait sa part, notre auteur réclame pour les poissons ; il demande une loi pour interdire la pêche à de certaines époques. Nous serions avec lui s'il réclamait cette loi, comme plusieurs personnes, pour prévenir la destruction du poisson, la dépopulation de nos cours d'eau et la ruine future des pêcheurs eux-mêmes, qui gaspillent une fortune déjà très-diminuée ; dans le cas où il recommanderait aux pêcheurs de garder les gros poissons, parce qu'ils sont gros, et de jeter les petits à l'eau, parce qu'ils sont petits, il leur demanderait de faire ce qu'ils font souvent d'eux-mêmes. Mais ce n'est pas cela : il veut qu'on respecte dans toutes les créatures ce que j'appellerai le droit à l'amour ; il s'écrie dans une invocation pathétique : « Qu'ils meurent après, à la bonne heure ! S'il faut les tuer, tuez-les ! Mais que d'abord ils aient vécu ». Je ne demande pas mieux ; mais il faut être pratique. M. Michelet a-t-il bien songé à toutes les difficultés de cette loi ? Si tous les poissons frayaient à la même époque, rien ne serait plus simple; mais les différentes espèces de poissons ne frayent pas dans la même saison, ni la même espèce ne fraye

dans la même saison quand les lieux, la température diffèrent. Que d'embarras ! Puis, par une fatalité déplorable, il se trouve que les poissons sont en chair excellente avant cette époque, et que beaucoup sont maigres et ne valent rien après. Que de peine on aura à persuader à ceux qui feront la loi, à ceux qui la feront appliquer et à ceux qui ne sont payés ni pour la faire ni pour la faire appliquer, qu'elle est salutaire ! Trouverez-vous un homme, je dis même une femme, assez sensible pour se contenter de peau et d'arêtes, et se consoler d'une méchante alose par cette réflexion touchante : « Elle est maigre, mais elle a vécu ! »

Encore si M. Michelet, en nous réduisant sur les poissons, nous donnait licence sur le reste de la création ! Mais il n'écoute rien, il décrète d'un trait de plume la plus grande révolution qui se puisse accomplir dans la cuisine ; tandis que nous choisissons pour notre table volatiles et quadrupèdes au moment qu'ils sont tendres, avant l'âge des passions, il nous réduit tous les jours à la poule au pot, qu'un roi meilleur réservait pour le dimanche, et au coq rôti, avec le refrain mélancolique : « Il est dur, mais il a aimé. »

Par une contradiction frappante (quel homme n'a pas de contradictions?) l'écrivain passe sur la pisciculture et les couveuses artificielles sans en dire un mot On avait droit de s'attendre ici à un blâme énergique qu'on n'a pas trouvé. Un de mes amis, disciple fer-

vent de M. Michelet, et qui va publier le mois prochain un beau livre contre la pisciculture, me communique ce fragment où respire un sentiment très-respectable. Le style est encore un peu indécis, mais le trait final est pénétrant : « Siècle matérialiste ! industrie barbare ! On prend ces libres enfants des fleuves et de la mer, on ouvre leurs entrailles palpitantes, non de désir, mais de douleur, on en tire les germes de vie, que l'on mêle comme le chimiste mêle des gaz ou des sels, et il sortira de ces laboratoires des créatures équivoques, qui ne connaîtront ni père ni mère, ni amour ni enfants ! Il y a plus. Un animal, la poule, nous charmait par le soin de couver ses œufs et par sa passion pour ses petits ; on en a fait une machine à pondre, on lui a enlevé ses œufs, on les a entassés dans des fours qu'on a osé appeler couveuses, qui seront pour les petits la famille et la patrie ; enfin la pauvre volatile épuisée, toujours trompée dans son instinct, est sacrifiée : elle a été poule et elle n'a pas été mère ! »

La chasse et la pêche ont des dangers, si l'on peut dire, plus graves : elles ont jeté les oiseaux dans le désordre et démoralisé les poissons. Lisez plutôt : « Ce que les animaux avaient de meilleur, et ce qu'on a presque détruit à force de persécutions, c'était le *mariage*. Isolés, fugitifs, ils n'ont maintenant que l'amour passager, ils sont tombés à l'état

d'un misérable célibat, qui de plus en plus est stérile. » M. Michelet a écrit cela sans rire. Lui, à la bonne heure ; mais le lecteur ? Le lecteur ne rira pas, il ne rit plus, il est grave, il disserte ; nous aurons dans quelque *Revue* un article substantiel où l'auteur établira par la statistique qu'en dépit des persécutions des hommes, les animaux continuent à se marier comme par le passé ; qu'on n'a plus comme autrefois à déplorer le scandale d'oiseaux vivant irrégulièrement et de poissons célibataires ; qu'il n'en est pas dans l'air et dans la mer comme à Paris, où les locataires se marient moins depuis que les propriétaires gagnent davantage, et qu'on n'a pas constaté plus de naissances d'oiseaux illégitimes ou de poissons naturels.

Pour nous, il nous semble que les unions telles quelles de ces animaux ne sont pas encore tout à fait stériles, que les quelques millions d'œufs du saumon, du hareng et de la morue sont une assez jolie famille, et qu'il est heureux que tous les enfants ne viennent pas à bien.

Finissons-en avec ce livre. M. Michelet, préoccupé du progrès social, blâme ceux qui oublient d'y travailler, et il croit qu'il y travaille. Non pas du moins par des publications comme celles qu'il nous donne depuis quelques années, et dont le succès n'est possible qu'en de certains temps créés exprès. Je ne

veux ni louer le succès en général ni en médire. J'avoue que je ne le crois pas aussi difficile qu'on l'imagine souvent. Un homme de quelque talent, pourvu qu'il soit bien déterminé, est à peu près sûr d'avoir son quart d'heure en France ; il n'y a de malaisé à obtenir que le quart d'heure qui suit. Cette réflexion ne regarde pas M. Michelet, avec qui notre pays ne compte plus ; toutefois, sur ce que son succès actuel a de légitime et de solide je ne puis m'empêcher d'avoir des doutes, et lui-même doit en avoir. Il a pris la France dans un moment où, privée de l'action politique, elle retombait dans la vie privée et dans les tentations du loisir ; livrée à des romanciers complaisants, elle avait un peu de honte, un peu de dégoût et sentait le besoin de quelque chose qui honorât ses plaisirs ; M. Michelet lui a apporté la poésie de l'amour. Les oiseaux et les insectes nous ont invités à aimer : voici les poissons qui viennent ; on attend les quadrupèdes. Comment résister ? Et naturellement les animaux nous enseignent ce qu'ils savent, l'amour dont ils nous donnent des leçons est leur amour ou ce que l'on appelle ainsi ; ce ne peut être le nôtre, ce sentiment vaillant qui se nourrit moins de joies que de sacrifices et nous prépare à lutter contre la mort et contre la vie. C'était pourtant là le sentiment qu'il fallait rapprendre à la France, si elle l'avait oublié ; il fallait l'associer à tout ce qu'il y a de fort dans nos

cœurs, ressusciter par là les grandes ambitions, au lieu de plonger les âmes dans cette molle et équivoque sentimentalité où elles se détrempent.

M. Michelet est, j'ose le croire, dans l'illusion sur la valeur et la portée de son œuvre actuelle. Il y a entre la vérité et lui le respect dû à sa science, à son caractère, je n'ose plus dire à son âge, le souvenir d'un enseignement justement populaire et d'une histoire de France toute vivante de l'amour du pays, l'indulgence pour les poëtes à qui on pardonne beaucoup, la croyance à une certaine naïveté, qui semble seule expliquer des audaces et des étrangetés inconcevables ; j'ajoute, en dernier lieu, le respect dû à sa situation. La disgrâce et l'exil (M. Michelet n'a heureusement que la première), la disgrâce et l'exil sont perfides : ils créent autour d'un homme une illusion qu'il a bien de la peine à percer, illusion formée de l'enthousiasme des amis restés fidèles et des ménagements que s'imposent les indifférents ou les ennemis. Oui, souvent, à tous les autres maux la disgrâce et l'exil en ajoutent un fatal : ils vous enferment dans un monde artificiel, où vous vous sauvez du monde réel qui vous échappe ; ils vous ôtent la vue nette de ce qui est, la vraie mesure des choses et votre vraie mesure. Eh bien ! plus cette illusion est forte, plus il faut se roidir contre elle, résister de tout son courage et se conserver tel que le veut la cause à laquelle on

s'est donné. Sans doute on n'est pas libre de servir son pays où il plairait de le servir, mais on est toujours libre de fortifier en soi et autour de soi cette raison française, qui est aussi une patrie.

(1860.)

JEAN-JACQUES ROUSSEAU

ET

SAINT-MARC GIRARDIN[1]

Quand on se demande ce que Rousseau était dans son fond même, on estime qu'à le définir d'un mot, il était un homme de sentiment. La raison analyse l'homme, et, en l'analysant, méconnaît tel ou tel élément réel, en sorte qu'il n'y en a pas un seul qui, à ce procédé, n'ait péri, et l'homme tout entier ; le sentiment résiste, ni analyse ni sophisme ne l'entament ; il jaillit, il sort de tout l'être et du fond de l'être, comme le cri ; il est la nature, il est la vie. Le dix-huitième siècle avait singulièrement abusé de l'analyse ; idées, instincts éternels avaient été mécon-

[1] Extrait de l'introduction au livre posthume de M. Saint-Marc Girardin intitulé *Jean-Jacques Rousseau, sa vie et ses ouvrages*, 1875.

nus, et l'homme, cette grande chose, était réduit à bien peu ; le sentiment le retrouva. L'honneur en revient à J.-J. Rousseau. Contre la corruption sensuelle et la galanterie, qui est l'esprit en amour, il relève la passion, et contre la passion le devoir ; il apprend aux femmes à être mères ; il rétablit le principe de l'éducation, qui est de faire des hommes ; le principe de la politique, qui fonde la société sur le contrat ; il ranime le sentiment religieux et chrétien ; en dehors de ce monde des salons, subtil, artificiel et blasé, il rencontre le sentiment de la nature, les plaisirs simples, la solitude, la rêverie et la poésie. C'est un trouveur de sources.

Le sentiment est comme la foi. Il ne procède pas par tâtonnements, par à-peu-près, par progrès, ni par défiance, il saisit son objet d'un seul coup. Rousseau est un homme de foi ; il affirme et n'admet pas que l'on doute de ce qu'il affirme ; lui, il n'est pas un philosophe et il ne manque jamais de maltraiter les philosophes ; il croit à la nature comme on croit à l'Ecriture ; il la voit sûrement, il l'interprète infailliblement ; il reçoit directement la lumière, qu'il renvoie sur le genre humain ; il a ses dévots et ses dévotes qu'il traite de haut ; il est intolérant et chasse de la cité quiconque n'adhère pas à sa religion civile.

Dans sa conduite, c'est le sentiment qui le mène.

Aussi nulle suite, nulle tenue, des discordances criantes : il est très haut ou très bas ; l'entre-deux manque, c'est-à-dire la raison. Et ce qui achève de le caractériser, c'est qu'il croit et professe qu'aucun homme n'a été meilleur que lui, car les actes ne sont rien, les sentiments seuls existent, et c'est par là qu'il vaut : il était aimant et bon, il n'a jamais fait méchamment de mal à personne, et il a été enthousiaste de la vertu.

La vie de Rousseau lui a fait grand tort près de la postérité, et c'est justice. Pourtant, pour que la justice soit complète, il faut tenir compte de deux choses : de la disposition maladive qui troubla de bonne heure sa raison, pour la perdre entièrement à la fin, et de cette nature mystique pour qui il n'y a de réel que la vie intérieure. Il mérite d'être jugé à part, celui qui a été à part parmi ses contemporains, celui qui, dans le dix-huitième siècle énervé par l'abus de la société, a porté en lui et rallumé dans les âmes cette flamme de la vie intérieure ; il y a beaucoup à lui pardonner, mais il lui sera en effet beaucoup pardonné.

Rousseau écrivain a eu grand nombre d'imitateurs, surtout de ses défauts ; on a surtout aperçu chez lui ce qui faisait saillie : la tension, l'effort ; il a donné le ton de la déclamation qui a infesté la fin du dix-huitième siècle. On a pris aussi au *Contrat social*

l'appareil géométrique, qui fait croire à une science exacte, la logique, et ce quelque chose de roide et d'inflexible, qui donne un air d'infaillibilité. On a reproduit son style travaillé, ou plutôt le travail de son style ; pour la véritable force et la véritable grâce, il était plus difficile de les lui prendre et on les lui a laissées ; c'est seulement dans un âge plus avancé, plus tard, après l'âge de la déclamation, qu'elles ont paru et inspiré des écrivains.

Nos idées, nos sentiments ont leur langue naturelle ; il y a des gens qui pensent dans cette langue et la parlent naïvement : ce sont les maîtres ; pour d'autres, la langue a sa beauté propre, indépendamment des choses exprimées : beauté de la ligne, de la couleur, du mouvement, du son : la pensée ne fait que fournir un prétexte à l'art. Il va sans dire qu'il y a deux sortes d'artistes : ceux qui cherchent et ceux qui trouvent. Rousseau a plus d'un style : il a la pure déclamation, par laquelle il a commencé ; il a le procédé savant, qui sent plus ou moins le procédé ; il a enfin l'art consommé des *Confessions*, des *Lettres à M. de Malesherbes* et des *Rêveries*. Au delà, par delà, est la pure simplicité, celle qui écrit comme la parfaite vertu agit, sans se voir elle-même. Rousseau l'a-t-il atteinte ? Il était trop compliqué pour l'atteindre d'ordinaire, et l'on se méfie justement de ce qui y ressemble ; mais qui sait s'il n'y avait pas aussi

d'heureux instants où, dans la solitude, dans la liberté de ses courses et de ses rêves, oubliant son rôle, et le monde et le bruit, il n'était pas rendu pour un moment à la simplicité de la nature ? Et alors le charme puissant de certaines pages ne ferait que nous communiquer son propre enchantement.

On peut aimer ou ne pas aimer Rousseau, mais il faut compter avec lui quand on écrit notre histoire ; ses idées et son style ont laissé une trace profonde : depuis lui, à travers cette eau claire et un peu froide de la littérature française, il circule un courant plus chaud.

M. Saint-Marc Girardin, en étudiant Rousseau avec la sympathie qu'il ne cache point, a montré jusqu'où pouvaient aller l'intelligence et l'équité de sa critique, car il semblait né pour ne pas entendre l'homme qu'il étudie. Tandis que Rousseau, tout entier au sentiment intérieur, compte les actes pour peu, et que, par amour de l'idéal, il bouleverse le monde, M. Saint-Marc Girardin songe uniquement à asseoir solidement la vie. Il veut la règle : pour la vie privée, la raison dominant le sentiment, cédant à son tour à la foi, qui est un appui moins chancelant ; la chasteté ; l'amour associé au devoir dans le mariage et la famille ; pour la vie publique, le devoir encore, recommandé de préférence au droit, sauf le droit sans lequel l'homme même n'est plus : la liberté de l'individu, la

liberté de conscience ; comme régime politique, le gouvernement des classes moyennes, qui représentent la raison et la modération. Esprit tout pratique, il ne goûtait point la fantaisie, la poésie pure, la philosophie pure, la spéculation.

C'est sa force et sa faiblesse devant Rousseau. Il est fort sur le terrain de la réalité, de la pratique : ces deux volumes en sont un témoignage éclatant ; mais ce qui est fort dans Rousseau, ce que le bon sens ne peut point remplacer et qu'il ne peut pas détruire, c'est la poésie, cette fleur de l'esprit, comme les autres charmante et inutile ; ce sont aussi les hardies anticipations de l'avenir.

Rousseau a eu le don de rêver. Amoureux de la solitude, de l'indépendance, qui n'est que là, il a raconté comment il s'échappait dans la campagne et quelles jouissances il trouvait dans ces courses. Elles y attendent toujours ceux qui savent les y chercher. Le monde pèse sur nous avec ses lois, ses institutions, ses opinions convenues, ses mœurs, ses modes, ses obligations ; il ne nous laisse ni le temps d'être à soi, ni la liberté d'être soi. L'immense majorité des hommes n'osent pas lever les yeux contre sa tyrannie ou mettent leur gloire à connaître et pratiquer ses codes, et ne songent qu'à faire figure; contents de la société où ils sont, ils s'y adaptent, ils s'y moulent ; ils n'éprouvent pas le besoin de se tourmenter pour savoir ce qu'ils doivent

penser sur quoi que ce soit : ils s'en informent chaque matin ou chaque soir près des gens dont c'est l'affaire. Aussi la société s'en sert et les use si bien qu'il ne reste rien d'eux après leur mort. A l'autre extrémité sont quelques esprits sauvages, qui se refusent à se laisser apprivoiser, malgré les menaces et les caresses; ils prétendent s'appartenir et se dérobent ; ils se font une solitude où ils se retrouvent : tantôt la solitude enfermée, tantôt la solitude errante, celle de Rousseau. On part joyeux d'échapper aux tracas quotidiens. D'abord l'esprit, embarrassé des mille idées incohérentes que les détails de l'existence apportent, ne peut pas se remuer ; mais il rejette l'une puis l'autre le long du chemin, et parvient enfin à se dégager ; le mouvement de la marche le met en mouvement ; il va devant lui, au hasard des impressions que lui apportent les objets : le nuage qui court, l'oiseau qui s'envole d'une branche, la fourmi qui se hâte à travailler, le lézard qui fuit sous les ronces, la fleur qu'il devine à son parfum, le murmure de l'eau, le grondement des grandes vagues, le mugissement du vent, le tourment des arbres sous son effort, le grand silence des champs, le bruissement mystérieux qui sort de la création ; toutes ces impressions qui se succèdent, nous donnant chacune leur atteinte et nous pénétrant de la grande vie de la nature, font évanouir les images du monde que l'on quitte et son artifice ;

l'âme se simplifie et construit hardiment un monde où elle pourra subsister telle qu'elle est, libre et heureuse. Oui, elle a alors des ailes ; à ces courses en plein air, en plein ciel, la vie est plus légère, et ce qui naît dans ces moments de grâce a une force et un charme que le reste n'a pas.

Le nom que s'est fait M. Saint-Marc Girardin, il l'a fait par un art contraire : l'art d'observer la réalité et de la circonscrire avec une précision parfaite. Personne n'était moins rêveur : à Paris, qu'il habitait aussi peu que possible, le travail, les affaires, le monde ; à la campagne, de bon matin il était dans sa bibliothèque, préparant ses cours, écrivant ses livres ou ses articles ; il se reposait en parcourant sa propriété, le parc, le potager, l'étable, veillant à ce que tout fût en bon état, donnant ses instructions, jamais las d'être à l'air vif sur ses friches, où il y avait toujours à créer, faisant enlever des cailloux, plantant des arbres, les défendant contre la dent des animaux, observant les essences qui réussissaient le mieux, attentif à celles qui souffraient, renouvelant celles qui étaient mortes, connaissant tous les âges, toutes les histoires, enchanté de son ouvrage. Il aimait la chose rustique, la campagne active.

Il avait proprement l'horreur du vague. Je n'oserais pas dire qu'il ne l'a jamais affectée, quand il condamnait sous ce nom de grandes abstractions qui

n'en sont pas moins des choses vraies, telles que la nature, le peuple, l'humanité. Je me permettrai de lui chercher querelle là-dessus, comme de son vivant, et c'était un de nos plaisirs.

Ainsi, lisez la page où il vante la campagne au détriment de la nature [1]. Comme il parle avec malveillance de la nature, de sa grandeur abstraite ! Comme il la confond, par un raisonnement douteux, avec la science, l'astronomie et la physique ! Comme, au contraire, il parle avec bienveillance de la campagne, de son charme individuel, de ses gracieuses images, de la communication d'émotions touchantes et douces qui s'établit entre elle et nous ! Pour faire de la nature la campagne, il lui donne des qualités morales, tempérées, des qualités de famille. Oui, elle est cela, mais elle est aussi autre chose : elle est l'incomparable artiste qui nous charme par sa magie. Elle parle aux sens et à l'âme ; la lumière, la couleur, le son, la forme, le mouvement, sont les mots de cette langue puissante et infiniment variée, qui exprime tous les modes de la vie : la force, la violence, la douceur, la joie, la tristesse, l'effort, la liberté, la grâce, le désordre, l'harmonie ; tantôt elle admet le commerce familier dont parle M. Saint-Marc Girardin, tantôt elle est hautaine et impraticable, et ce n'est pas

[1] Tome II, pages 343-346.

alors qu'elle nous fait l'impression la moins profonde.

Je me rappelle en ce moment la dernière grande excursion que j'ai faite ; mais ce n'était pas la campagne, cela ; c'était bien la nature, certainement. De Luchon, j'étais attiré par la montagne de Vénasque : je me fis porter jusqu'à l'Hospice ; arrivé là, il ne pouvait me convenir de faire la partie de plaisir classique, de déjeuner largement, de monter en nombreuse compagnie, d'avoir de l'esprit ou de jouir de celui des autres ; je partis avec un petit pain, sûr de ne pas manquer d'eau en route. Le ciel se chargeait ; par intervalles le tonnerre grondait ; je me rappelais le début de cet admirable *Guillaume Tell* de Schiller : « Les hauteurs tonnent, le sentier tremble. » On monte des heures dans le chemin en lacet que les torrents coupent, sans rien apercevoir de tous les côtés que des aiguilles et des tours qui vous enferment dans une prison de pierre ; mais tout à coup une brèche s'ouvre, le ciel s'ouvre aussi, et on voit, comme dans une vision, la Maladetta couverte de neige, qui domine de sa hauteur le troupeau des monts de Catalogne. On ne séjourne qu'un instant sur ces cimes, et l'orage qui éclata bientôt terrible, m'avertissait de me hâter ; je n'y retournerai probablement jamais, il ne m'en reste que cette pierre d'un brun sombre de fer qui presse le papier où je viens d'écrire ; mais le spectacle est encore là et l'émotion toujours vive.

M. Saint-Marc Girardin traite l'humanité comme il a traité la nature : « Je ne crois pas à l'humanité, je ne crois qu'aux hommes, et parmi les hommes, je n'aime que ceux qui sont des personnes. » Il traite le peuple de même. Un des hommes les meilleurs de notre pays et de notre temps, M. Edouard Charton, charmé d'être distingué par lui, lui en exprimait un jour sa reconnaissance, et ajoutait comme reproche affectueux : « Mais combien je suis fâché que vous n'aimiez pas le peuple ! » Il répondit encore qu'il n'aimait pas le peuple en général, pas plus que l'humanité en général, mais les individus, et quand ils sont des personnes. On reconnaît là sa crainte des abstractions, son goût pour les réalités morales, sa haine de la déclamation, à laquelle le peuple et l'humanité ont trop souvent fourni des thèmes. Ces négations étaient pour lui des défenses ; mais il ne songeait pas toujours à se défendre : alors il avait ses chers Grecs, ses chers Arméniens, ses chers Roumains, ses chères provinces et sa chère France, aimant partout la vie, l'intelligence, le sentiment, la liberté, la moralité, tout ce qui fait qu'on est quelqu'un, que l'homme est homme, que ce fût un individu, ou une personne, ou une nation ; et lorsqu'il parlait et écrivait en faveur

de la bourgeoisie, ce n'était pas un individu pour qui il parlait et écrivait, c'était bien une classe, par conséquent une abstraction. Ainsi, quand il n'était pas sur ses gardes, il échappait heureusement de tous côtés à la règle étroite de n'aimer qu'une personne, avec un nom et un prénom. En ce qui est du peuple, il était toujours sur ses gardes : la politique quotidienne prenait soin de l'avertir. La vérité est que, même avec le sentiment le plus humain, il n'est pas toujours facile d'être exactement équitable avec cet être multiple qu'on appelle le peuple. Il a de si grandes qualités et de si grands défauts, que, selon l'impression, on est attiré ou repoussé violemment. Mobile, changeant de passions, mais toujours extrême, il ne supporte rien ou il supporte tout ; il a des sommeils et des réveils également redoutables ; parfois il ne se connaît plus, il a des fureurs de désordre et de sang, il semble une force aveugle de la nature et il fait désespérer de la raison. Malgré tout on s'intéresse à lui, on a pitié de tant d'ignorance et de souffrances, par sa faute ou par celle de sa destinée ; on songe à ce qu'il y a là d'admirables vertus, et d'abord de courage pour lutter contre la vie, pour gagner le pain de chaque jour et élever les nombreuses familles ; on songe que de là sont sorties les armées qui ont fait la France, son sol et son honneur ; que des hommes de génie sont aussi sortis de là, que

partout l'intelligence y éclate ; alors on conçoit un ardent désir que ces forces sauvages se civilisent, une bonne volonté pareille à y travailler, et, tout en plaignant ces terribles enfants, qui font tant de mal aux autres et à eux-mêmes, on se prend à espérer qu'ils pourront être des hommes. C'est ce qui s'appelle aimer le peuple, et comme il faut l'aimer. Qu'il se présente alors un individu qui soit un homme, nous l'accueillerons aussi parce qu'il est du peuple, parce qu'il nous parle de tout un monde que nous voudrions semblable à lui.

La Révolution de 89 a été l'enfantement douloureux et sanglant de la démocratie. A partir de là, la vie politique n'est plus concentrée dans un homme ou dans quelques hommes, elle est partout ; d'une qu'elle était, elle devient diffuse. La démocratie est l'ensemble des énergies obscures, innombrables, infatigables, qui, avec le temps, relèvent le fond des sociétés ; elle est, dans l'ordre moral, ce que sont les infiniment petits dans la nature ; ces infiniment petits, en quantité infinie, vivant de peu, résistant à tout, au bout de millions d'années exhaussent le fond des mers et forment des terres, où habiteront ces hommes qui les méprisent.

Il nous semble que la salutaire horreur du vague risque de tromper quelquefois, et qu'elle a quelquefois trompé M. Saint-Marc Girardin. La raison a tort

quand elle va au-delà ou quand elle reste en deçà de la vérité, et le sens commun a aussi ses paradoxes.

La critique que M. Saint-Marc Girardin a appliquée à Jean-Jacques Rousseau est celle que l'on connaît et qu'il a partout appliquée. En ne parlant pas de la critique exclamative, qui ne compte pas, il y en a, comme on sait, divers genres. La critique dogmatique établit des règles qu'elle impose à tous les ouvrages et par lesquelles elle les mesure ; la critique historique s'efforce d'expliquer ces ouvrages : tantôt elle cherche le milieu où ils ont paru, tantôt l'homme qui les a produits, et elle prend, dans ce dernier cas, le nom de critique biographique ; quelquefois elle juge en même temps qu'elle explique, et elle admet des types variés de beauté selon les lieux et les temps ; quelquefois, contente de rechercher les causes, elle s'interdit absolument de juger. M. Saint-Marc Girardin était un critique moraliste. Observateur des mœurs, de l'homme qui change avec les époques et les pays, il ne prétendait pas que les sentiments humains ne dussent avoir qu'une seule et même expression : il a écrit le *Cours de littérature dramatique*, d'une critique si souple ; mais il n'oublie pas que sous les hommes il y a l'homme éternel, avec sa nature et sa loi, et que rien n'est beau que ce qui réussit à le rendre. Ainsi il ne s'emprisonnait

dans aucune école et prenait toutes ses libertés. Il était d'esprit assez ouvert pour accepter les réformes justement introduites dans la critique ; il était aussi assez prudent pour ne pousser aucune chose à outrance ; il se fit donc à son usage, sans prétendre que le monde dût l'adopter, l'espèce de critique tempérée qui convenait si bien à son instinct.

Il est facile de reconnaître où nous en sommes aujourd'hui. Après avoir souffert des excès de la critique dogmatique, nous souffrons des excès de la critique historique. S'il y a eu pendant longtemps une critique qui prenait une œuvre sans se soucier de la vie de celui qui l'a faite, ni du temps ni du lieu où elle a paru, pour la comparer à un type unique de beauté et la juger par sa ressemblance ou sa différence avec ce type, cette critique est morte, bien morte, et ce n'est pas la peine de la ressusciter. A cette critique, abstraite et étroite, en a succédé une, vivante et large, qui, pour connaître une œuvre, veut connaître l'homme qui l'a produite, le milieu où elle est née, et croit qu'il y a, dans l'art comme dans la nature, des types différents de beauté, qui sont beaux par la même raison. La critique historique et biographique s'est bien gardée de se tenir dans cette juste limite. Dans son désir d'expliquer un ouvrage, au lieu de se borner à signaler des influences qui pressent un esprit sans le forcer et respectent sa spontanéité

originelle, elle a découvert des causes nécessitantes ; au lieu d'étudier l'homme dans son rapport avec l'ouvrage, elle l'a poursuivi dans le menu infini des détails, des actions et des transactions ; puis il lui a fallu expliquer l'homme à son tour, et non contente de retrouver en lui l'héritage des parents et ancêtres prochains, elle a épuisé les généalogies ; il ne lui a pas suffi non plus de briser la règle rigide à laquelle on mesurait uniformément tous les ouvrages, elle a affirmé qu'il n'y a pas de règle, que, étant donnés un temps et un pays, la langue et la littérature de ce temps et de ce pays sont aussi données ; qu'il faut renoncer, en fait de langue et de littérature à l'idée de perfection et de maturité. La critique ne juge point, elle explique et comprend.

Rien de cette critique ne convenait à M. Saint-Marc Girardin. Il n'était pas homme à admettre qu'il n'y eût pas des degrés de perfection dans les langues et les littératures. Pour lui, une langue était un organe de l'esprit, et il pensait qu'un organe peut servir plus ou moins bien ; l'esprit lui-même ne lui paraissait pas se posséder aussi pleinement à tous les âges ; c'est ce qui lui faisait admettre que tous les âges littéraires ne sont pas égaux. Prétendre que toutes les formes littéraires sont égales, ou prétendre que dans la politique toutes les formes sont également bonnes dès qu'elles existent, et que dans l'histoire tous les faits accomplis

sont légitimes, c'était à ses yeux une seule et même école ; il l'attendait à la morale et qu'elle proclamât, un jour, que tous les actes sont bons.

L'application de la mécanique et de la physique aux choses de l'âme le blessait ; il se moquait de la biographie préhistorique ; il lui paraissait naturel, quand on racontait la vie d'une personne, de prendre sa vie entre sa naissance et sa mort, sans suivre trop loin la question des origines, qui forceraient de pousser jusqu'au paradis terrestre, où tout se confondrait ; enfin, dans la vie même, il ne croyait pas que tout fût significatif, ni pour la connaissance de la personne ni pour la connaissance des ouvrages. On trouvera peut-être qu'il avait raison. On ne saurait assez admirer la naïveté de ceux qui s'imaginent faire de la critique littéraire quand ils collectionnent des inutilités biographiques, ni l'audace de ceux qui osent parler de *l'Iliade*, de *l'Odyssée*, et de je ne sais combien de monuments de l'antiquité, quoiqu'ils ne sachent rien ou à peu près rien de leurs auteurs, pas même s'ils ont existé. Nous ne méprisons aucune information, nous sommes reconnaissants à qui nous l'apporte, nous encouragerons sincèrement les hommes qui s'y livrent, pourvu qu'il soit permis de mettre ces informations à leur place : un inventaire n'est pas de la littérature. Nous assistons aux excès d'un esprit à qui on peut bien pardonner ces excès en faveur des im-

menses services qu'il nous a rendus. Depuis cinquante ans l'histoire s'est renouvelée en France et a tout renouvelé ; par malheur, elle a ses dévots superstitieux qui se perdent dans les petites pratiques et les authentiques minuties. Laissez les maîtres, on dira un jour de nous : ce siècle a commencé en historien et finit en notaire.

(1875.)

VOLTAIRE

Ces deux volumes [1] contiennent plus de douze cents lettres entièrement inédites. Ces lettres sont bien de Voltaire : ceux qui le connaissent le reconnaîtront. Un savant amateur d'autographes, M. l'intendant de Cayrol, ancien député, les a recueillies pendant vingt ans ; il a confié le soin de les publier à M. A. François, ancien conseiller d'Etat, « habile traducteur des comédies de Plaute, connu lui-même, dit M. Villemain, par différents essais de fine et judicieuse critique sur la littérature et le théâtre de notre temps. » M. François a imprimé ces lettres avec le plus grand soin, a éclairé quelques passages par des notes exactes et sobres, a mis en tête un avertissement où il explique l'origine des manuscrits et marque le caractère des

[1] *Lettres inédites de Voltaire*, recueillies par M. de Cayrol et publiées par M. François.

lettres nouvelles et de l'homme qui les a écrites. Se défiant de son autorité, il a voulu mettre cette publication sous le patronage de l'Académie française, qui lui a exprimé, par l'organe de son secrétaire perpétuel, l'intérêt qu'elle y prenait, et il a demandé une préface à M. Saint-Marc Girardin. Voilà donc deux volumes qui viennent bien recommandés, et on ne s'aventure pas beaucoup en les recommandant à son tour. L'auteur de l'avertissement et l'auteur de la préface ont le bon goût de ne pas nous annoncer que les lettres inédites de Voltaire sont plus précieuses que toutes les lettres connues et qu'elles révèlent un Voltaire tout nouveau ; ils les mettent simplement à côté des anciennes, pour les compléter, pour prendre place, à leur date, dans la *Correspondance générale ;* et ils ont raison. Les lettres inédites ne sont rien de plus et rien de moins que les lettres publiées ; elles nous donnent le même Voltaire, celui dont on ne se lasse jamais.

Nous devons remercier M. de Cayrol et M. François de nous avoir procuré les lettres et la préface des lettres. On retrouve dans cette préface ce qui plaît dans le livre : la raison discrète, l'ironie insensible, le ton mesuré, la clarté parfaite, et ce style qu'on a si bien défini un style qui montre tout sans se faire voir. Mais ce n'est pas seulement une œuvre de littérature, c'est une défense de Voltaire et un signe du temps

Nous sommes plusieurs qui sommes suspects quand nous louons les philosophes et surtout celui-là ; mais voici quelqu'un qui n'est ni athée ni révolutionnaire probablement, et qui loue tout haut un homme ailleurs maudit ; il signale dans Voltaire « ce génie vif et souple, cette raison à la fois ardente et juste, cette activité merveilleuse qui faisaient sa force. » « Son génie, dit-il, est applicable et appliqué à tout avec succès et avec grâce. Le don de réussir et de faire servir l'agrément de l'esprit aux plus sérieux desseins de la raison humaine, il l'a eu jusqu'à la fin de sa vie et l'a aussi dès le commencement. » Voltaire n'aime pas seulement les lettres, il les fait respecter en sa personne, prenant l'égalité avec les grands, imposant aux commis par son titre de gentilhomme de la chambre, méprisant les titres qui ne peuvent pas lui servir, voyant dans la fortune ce qu'elle donne, l'indépendance et la puissance. Aussi M. Saint-Marc Girardin le félicite d'avoir fait fortune et le loue d'avoir employé cette fortune pour donner libre carrière à la hardiesse de sa pensée et pour faire le bien autour de lui ; il le trouve bienfaisant et généreux, « disposé, dès sa jeunesse, à servir ses amis, à soulager la misère des hommes de lettres, dût-il même faire des ingrats, et il en a fait beaucoup. » Voltaire, selon lui, avait vraiment du cœur, il était sensible aux infortunes privées, ce qu'il montre si vivement à la mort de son

amie, ce qu'il montre toute sa vie, prenant la défense des opprimés, désirant ardemment le bonheur des hommes et louant avec effusion ceux qui y travaillent, Louis XVI et Turgot ; il avait même le sentiment de la nature, qu'on va moins chercher chez lui, et qu'il exprime avec vérité.

Je résume les éloges que la préface contient, mais je ne résiste pas au plaisir de citer en entier une page dont Voltaire aurait été charmé : « Il n'est pas toujours permis aux hommes de parti, et surtout aux chefs de parti, de se livrer à leurs bons sentiments ; le soin des circonstances et des personnes les maîtrise ; ils font tous plus ou moins comme Agamemnon, qui, pour rester chef de la Grèce, sacrifia sa fille Iphigénie. Voltaire a bien fait aussi quelques sacrifices à son parti ; il a souvent loué des sots qui prenaient la cocarde de la philosophie, et cela devait coûter à son goût et à sa malice naturelle. Mais il n'a jamais sacrifié les bonnes et grandes opinions, même à la faveur des salons et du public. Je ne parle pas ici de la défense de Calas et de Sirven. Il était alors avec l'opinion publique ; il la dirigeait, il n'y résistait pas. Mais quand vint le chancelier Maupeou et la réforme de la vénalité des charges et de tant d'autres abus judiciaires,. Voltaire prit cette réforme au sérieux et se déclara un des partisans de Maupeou contre les parlements. Il est vrai qu'il n'aimait pas les

parlements et qu'il trouvait dans cette occasion le plaisir, auquel il est si difficile de résister, de soutenir les maximes qu'on aime contre les hommes qu'on n'aime pas. Cependant il savait bien que Paris criait contre la suppression du parlement. Paris avait raison de crier contre le chancelier Maupeou, qui n'avait réformé la justice que pour détruire le parlement, et qui essayait de faire le bien pour mieux réussir dans le mal. *Dum consulitur veritati, corrumpitur libertas*, a dit Tacite de ces réformes qui détruisent les abus pour détruire du même coup les garanties, et qui donnent à la vérité et à la justice pour un moment ce qu'elles ôtent à la liberté pour toujours.... » On voit que M. Saint-Marc Girardin fait hardiment l'éloge de Voltaire ; voilà, grâce à Dieu, un modéré compromis. Nous le remercions de cette préface : en même temps qu'elle corrigera des erreurs répandues, elle fâchera un certain parti violent. C'est un petit plaisir, mais qui n'est pas à dédaigner pour ceux qui, par ce temps-ci, n'en ont pas beaucoup d'autres.

Il faut espérer que le vrai Voltaire l'emportera enfin sur le Voltaire apocryphe. On nous a donné dernièrement encore sur sa vie et sur sa mort des inventions fantastiques, qui seraient inexcusables si elles n'étaient faites pour l'édification. Le peu que j'en ai aperçu m'a persuadé que nous sommes en ce genre très supérieurs à nos pères et que nous avons

tout perfectionné. Lisez, par exemple, la *Vie politique, littéraire et morale de Voltaire*, par Lepan, publiée par la *Société catholique des bons livres* en 1825, vous y trouverez le jugement qui suit : « De tous les faits qui ont été rapportés on doit conclure qu'Arouet de Voltaire fut mauvais fils, mauvais citoyen, ami faux, envieux, flatteur, ingrat, calomniateur, intéressé, intrigant, peu délicat, vindicatif, ambitieux de places, d'honneurs et de dignités, hypocrite, avare, intolérant, méchant, inhumain, despote, violent. » Le lecteur ajoute :

Au demeurant, le meilleur fils du monde.

J'étais prévenu contre ce Lepan, qu'on m'avait représenté comme l'ancêtre de nos Nicolardot ; mais j'avais tort. Il est vrai que Lepan est un peu prompt dans de certaines accusations : ainsi il accuse Voltaire d'être mauvais citoyen, parce que Voltaire n'aimait pas à payer des impôts et s'était établi sur des terres libres. Il cumule aussi les crimes dans une même affaire : Voltaire est ingrat, vindicatif, intolérant, méchant, tout cela à la fois pour sa conduite à l'égard des jésuites. Enfin, tout ce qu'il donne comme preuve ne prouve pas, mais il a l'intention de donner des preuves ; il a lu Voltaire, même il lui rend justice quelquefois, il lui reconnait beaucoup d'esprit, et en

somme il dit peu d'injures. Quand on le voit reprocher à Voltaire d'avoir été *peu délicat*, on ne peut s'empêcher de sourire de cette bénignité, et on songe à toutes les épithètes plus colorées dont ses continuateurs ont enrichi la langue de la polémique religieuse. Voltaire s'est fait des ennemis qui ne lui pardonneront pas ; mais il s'y était résigné et ne comptait sur eux ni dans cette vie ni dans l'autre ; aussi, après avoir fait restituer à quelques gentilshommes leur bien enlevé par des jésuites, il écrivait : « J'avoue que les jésuites me damneront, mais Dieu qui n'est ni jésuite, ni janséniste, ni calviniste, ni anabaptiste, ni papiste, me sauvera. »

Personne n'est plus facile à saisir que Voltaire. Il n'a eu toute sa vie qu'une seule idée, faire triompher la raison, et il a tout subordonné à cette idée ; il a discipliné, pour les mener à la guerre, la philosophie, la science, l'histoire, le roman, la comédie et la tragédie, la prose et les vers : il les a disciplinés à l'excès, car enfin il n'est pas permis de composer une tragédie pour la préface et les notes, pour appuyer la réforme judiciaire ou maltraiter le péché originel ; tout ce qu'il écrit sent le combat. On l'accuse d'être léger ; il faudrait peut-être l'accuser d'être trop sérieux. Il a beaucoup ri dans sa vie, il se couchait tous les soirs dans l'espérance de voir quelque sottise nouvelle le lendemain ; mais s'il riait des sottises des hommes,

il s'indignait de leurs injustices, et, quand il rendait ridicules les idées d'où ces injustices procèdent, ce n'était pas un jeu, c'était la tactique réfléchie d'une haine mortelle dans un pays où le ridicule tue. Il trouve qu'il est bien difficile de *débarbariser* le monde; mais enfin il ne se décourage pas. « J'espère, dit-il, qu'un jour je ferai aimer la vérité », et quelques années après, il écrit : « La révolution s'opère insensiblement dans les esprits, malgré les cris du fanatisme. La lumière vient par cent trous qu'il sera impossible de boucher. » Il se rendait, dix ans avant sa mort, ce témoignage : « Je mourrai avec les trois vertus théologales qui font ma consolation : la foi que j'ai à la raison humaine, laquelle commence à se développer dans le monde ; l'espérance que des ministres hardis et sages détruiront enfin des usages aussi ridicules que dangereux ; et la charité, qui me fait gémir sur mon prochain, plaindre ses chaines et souhaiter sa délivrance. » Quand il la vit arriver, il ressentit des transports dont la forte expression nous touche maintenant encore : « Nous voilà dans le siècle d'or jusqu'au cou (3 avril 1776). Il est temps de songer à vivre. »

M. Granier de Cassagnac, très ami des idées neuves, et qui, pour cela sans doute, change d'idées de temps en temps, a découvert un beau matin que Voltaire n'avait servi en rien à la révolution française. Il n'est

même pas impossible qu'il ait convaincu quelques personnes, tant un certain air de savoir impose à la foule qui ne sait pas. C'est avec cette même autorité qu'il a soutenu que l'esclavage est légitime et très profitable aux esclaves. On ne se doutait pas, avant ce temps-ci, combien de choses on peut faire avec la parole.

Entendons-nous bien. Voltaire n'est pas un démocrate : il n'avait ni les idées ni la langue qu'il faut pour cela. La foule a des ignorances qui le confondent, des entraînements qui l'effraient, des contradictions qui le déroutent ; le bien et le mal y sont pareillement violents, s'y mêlent et s'y combattent comme les éléments dans la nature ; il croit que la vérité, surtout la vérité morale, est placée dans une espèce de milieu où les esprits modérés, maîtres d'eux-mêmes et d'un sens délicat, peuvent seuls la saisir. On conçoit les répugnances que sa raison éprouve pour le gouvernement de la foule. Il n'a pas non plus le style propre à la gouverner. Quand on parle au peuple, il faut le ton affirmatif, car il ne conçoit pas le doute ; il faut un grand appareil logique, car il ne voit qu'un principe à la fois ; il faut beaucoup de sentiment, car il a l'instinct honnête ; il faut de grandes images, car il est pris par les sens ; avec lui, il s'agit moins de frapper juste que de frapper fort ; dans les objets qui doivent être exposés à une multitude, il faut de fortes proportions, des contours

saillants, un caractère simple et prononcé, point de délicatesses qui seraient perdues. On a inventé, à l'adresse du peuple, le style métaphysique, le style gigantesque et le style prophétique, qui ont réussi. Le peuple s'indigne plutôt qu'il ne rit : il prend volontiers tout mal au tragique et sait qu'il a assez de force matérielle pour le faire cesser. Pour rire des idées et des institutions absurdes, il faut distinguer les nuances du mal, contempler d'un œil plus calme le train du monde et la nature humaine qui amènent les choses les plus bizarres, avoir grande confiance dans l'esprit et croire qu'en définitive c'est la plus grande force qui soit ici-bas.

On voit combien peu Voltaire était appelé à être un démocrate, et sur ce point il ressemble entièrement à Montesquieu, qui n'a pas non plus épargné les duretés à la multitude. Si tous les deux vivaient encore, il n'est pas sûr qu'ils fussent corrigés, mais ils se diraient peut-être dans un sentiment plus humain : « Après tout, les êtres qui composent cette foule ont une âme comme nous, une âme capable d'intelligence et de vertu, qui en donne souvent de bien grands signes ; ce sont des enfants ignorants, légers, souvent cruels, qu'il ne faut pas gâter en les flattant, mais qu'il faut aimer, même quand ils nous font du mal, pour en faire des hommes. »

Prenons donc Voltaire pour ce qu'il est ; ce n'est

pas un démocrate, c'est un libéral : il croit à une vérité, à un droit, à une liberté, à une dignité naturelle, auxquels le monde doit venir de plus en plus. En considérant comment les progrès passés s'étaient accomplis, il lui parut qu'à « la longue le petit nombre gouverne le grand, » et que même un seul homme, un roi ou un ministre philosophe, mène en un moment bien loin des nations entières. Dès lors son public était trouvé : il écrivit à l'adresse de la bourgeoisie, de l'aristocratie et des souverains.

Voilà donc Voltaire à l'œuvre pour captiver les grands. Il a toute espèce de séductions : Frédéric (quand ils sont bien ensemble) est Marc-Aurèle, le Salomon, l'Alexandre du Nord ; Catherine, la Sémiramis du Nord ; Richelieu, souverain sur les théâtres ou général d'armée, est Pollion ou Mon héros ; Fleury,

> Le vieillard vénérable à qui les destinées
> Ont donné de Nestor les heureuses années ;

Choiseul, Barmécide ; Turgot, Sully ; Maupeou, Minos ; madame de Saint-Julien, Papillon philosophe ; madame de Rochefort, madame Dix-huit ans, puis madame Dix-neuf ans, sans plus. On sent que, lorsqu'on veut avoir les rois, on ne doit pas compter trop rigoureusement avec de tels personnages. Voltaire dut donc plus d'une fois exagérer l'éloge, donner

beaucoup pour peu afin d'obtenir plus, ne pas tout voir, au besoin paraître dupe, servir et les rois et ceux qui les servent, flatter quelques faiblesses, ne pas regarder de trop près à de certaines personnes et à de certaines choses ; il se compromettait avec les puissants, mais il les compromettait. Bref, il vainquit, pour le profit de la raison et de l'humanité. Il ne s'agissait pas d'une révolution, mais de créer l'opinion, l'instrument de toutes les révolutions. Or, on se trouvait là enfermé dans un cercle : pour créer l'opinion, il fallait la liberté de parler ; pour obtenir la liberté de parler, il fallait l'opinion. Voltaire conçut un plan hardi : il mit dans la conspiration les souverains de l'Europe, qui, naturellement, ne pouvaient être qu'à la tête ; il leur donna un public, et désormais, parlant et agissant, ils furent toujours en scène pour plaire à ce public qui les charmait et les subjuguait ; ce fut entre eux une émulation perpétuelle pour un applaudissement de l'opinion, pour un mot d'éloge de celui qui la conduisait. Il écrivait en 1765 (il avait alors soixante et onze ans) : « J'ai trois ou quatre rois que je mitonne. Comme je suis fort jeune, il est bon d'avoir des amis solides pour le reste de sa vie. »

Il a bien fait de faire cela, et après lui on ferait mal de faire comme lui. D'abord, la philosophie est émancipée : elle perdrait plus en demandant qu'elle ne

gagnerait en obtenant : puis il s'agit moins de convertir les puissances que l'opinion elle-même, qui, après plusieurs expériences, est fort désorientée. Il n'y a nulle part de doute sur les grandes vérités politiques et sociales que prêchait Voltaire ; les vérités de détail sont moins évidentes : elles supposent beaucoup d'expérience, de réflexion et de mesure, elles veulent ce qui manquait aux esprits d'alors et qu'il sera toujours difficile de trouver dans des collections d'hommes, volontiers entraînées par de violents courants. Le public n'est plus ce que le dix-huitième siècle imaginait : la raison universelle, indéfectible, la sagesse impeccable, possédant tous les principes et tous les faits, et appliquant les principes aux faits, pour résoudre immédiatement toutes les questions par une intuition surnaturelle et un raisonnement sans erreur. Le public sait sûrement certaines choses, les choses premières, et ignore les autres ; il doute de la plupart ; il se trompe s'il décide trop tôt ; il est à chaque moment moins avancé que quelqu'un des hommes qui, obstiné sur un problème, par beaucoup de recherches, de méditations et de peines, l'a mûri ; et c'est cette science d'un individu qui, gagnant peu à peu du terrain, finit par pénétrer la majorité des esprits.

Quoi qu'il en soit, quand l'opinion naquit, elle eut d'abord une force prodigieuse : n'ayant encore rien fait elle se regarda comme infaillible, elle se divinisa

elle-même, elle s'adora. A part l'habileté, ce fut un singulier bonheur pour Voltaire d'avoir eu en sa faveur un tel préjugé.

Un autre bonheur qu'il eut, fut de naître au milieu d'une nation créée exprès pour seconder des entreprises comme la sienne. Il y a mille choses fâcheuses à dire du Français : il n'a aucune forme qui lui soit propre, il les traverse toutes successivement et n'en garde aucune ; ce qu'il déteste le plus, c'est la méthode dans la vie ; il est né pour ne pas être calviniste ni janséniste ; il n'a goûté de la Réforme que l'indépendance, n'entendant pas qu'elle nuisit aux plaisirs ; il a admiré la grandeur de Port-Royal comme une belle chose, sans être tenté de l'imiter ; l'idée la plus bizarre qui ait pu entrer dans la tête d'un parti politique, c'est de transformer les Français en Spartiates ou en Romains : ils emportent la liberté comme dans un assaut, ils ne se résignent pas à veiller pour la garder. Mais, quand on a bien maudit tous leurs défauts, il reste une nation qui a un admirable entrain et force les autres d'être sages ou de déraisonner avec elle. Voltaire comprit quelle puissance on a quand on a dans sa main une nation pareille ; comme Napoléon, il s'en servit pour conquérir le monde ; plus heureux que lui, il la garda jusqu'à sa mort.

Il est vrai que pendant tout ce temps il ne se reposa point et se fit toujours nouveau, pour plaire à cette

nation changeante ; mais, à part son génie, il eut aussi de merveilleuses habiletés. Ainsi, il ne mettait son nom à aucun de ses ouvrages, ce qui lui permettait de les nier s'ils réussissaient mal ou risquaient de le compromettre. Ses dénégations sont une des choses les plus amusantes que ses lettres renferment : il faut voir comme il traite l'auteur de ces œuvres dangereuses. Le soupçonner, lui, d'avoir eu de telles pensées et d'avoir publié de pareils écrits ! « Je ne veux point choquer d'aussi grands seigneurs que les préjugés. » « Je n'ai point fait l'*Ingénu*, écrit-il à d'Alembert ; je ne l'aurais jamais fait. J'ai l'innocence de la colombe et je veux avoir la prudence du serpent. Les honnêtes gens ne peuvent combattre qu'en se cachant derrière les haies. » Par cet art, il déroutait la police, couvrait sa personne, agaçait ses adversaires et piquait la curiosité du public, qui, charmé de deviner l'auteur, se faisait son complice. Quand il démentait ouvertement quelque ouvrage, il s'amusait un peu : « J'ai vu dans le *Whitehall Evening-Post*, du 7 octobre 1769, n° 3668, une prétendue lettre de moi à Sa Majesté le roi de Prusse : cette lettre est bien sotte ; cependant je ne l'ai point écrite. »

Au milieu des entraînements contraires du public, il n'était dupe de rien, pas même de ses propres tragédies. Il appelait nos tragédies des conversations en vers ; il voulait qu'elles fussent des passions parlantes,

que toute scène fût un combat. Il écrivait à Gresset :

> Je vois presque partout de ces infortunées,
> A des pleurs éternels par l'auteur condamnées,
> Avec leur confidente exhalant leurs douleurs,
> Et, cinq actes entiers, répétant leurs malheurs ;
> Des absurdes tyrans, brutaux dans leurs tendresses,
> Des courtisans polis cajolant leurs maîtresses,
> Un hymen proposé fait, défait et conclu,
> Cent lieux communs usés d'amour et de vertu :
> Le tout en vers pillés, en couplets à la glace,
> Cousus sans harmonie et récités sans grâce.

Il eut le mérite d'introduire Shakspeare auprès des Français. Ce ne fut pas sa faute s'ils s'enthousiasmèrent à leur façon, jusqu'à mépriser nos grands tragiques et le bon sens avec eux. Il fallut qu'il rappelât le public violemment, et il le fit dans sa lettre à l'Académie, qui est injuste, mais proportionnée à des esprits mobiles. Nous trouvons dans les *Lettres inédites* une lettre adressée à Necker à cette occasion, qui marque bien dans quel sentiment il fit cette démarche :

« Grand homme vous-même, monsieur ; je ne consentirai jamais que Shakspeare en soit un si redoutable pour la France qu'on lui immole Corneille et Racine. Je suis assez comme ceux qu'on appelle les insurgents d'Amérique ; je ne veux point être l'esclave des Anglais. Je n'ai écrit à l'Académie cette lettre dont vous me faites l'honneur de me parler, que pour me justifier d'avoir été le premier panégyriste en France de la littérature anglaise. Ce n'est pas ma faute si on a abusé des louanges que j'avais données aux bons auteurs de ce pays-là et si on a voulu me casser la tête avec l'encensoir même dont je m'étais servi pour les honorer. Ma lettre était d'un bon Français qui combattait pour sa patrie et qui ne voulait point que Paris fût subjugué par Londres. »

Veut-on de la raison exquise ? En voici, dans une lettre à un M. Daquin qui lui prêtait une opinion bizarre : « Vous citez M. de Chamberlan, auquel vous prétendez que j'ai écrit que tous les hommes sont nés avec une égale portion d'intelligence. Dieu me préserve d'avoir jamais écrit cette fausseté ! J'ai, dès l'âge de douze ans, senti et pensé tout le contraire. Je devinais dès lors le nombre prodigieux de choses pour lesquelles je n'avais aucun talent. J'ai connu que mes organes n'étaient pas disposés à aller bien loin dans les mathématiques. J'ai éprouvé que je n'avais nulle disposition pour la musique. Dieu a dit à chaque homme : tu pourras aller jusque-là, et tu n'iras pas plus loin. J'avais quelque ouverture pour apprendre les langues de l'Europe, aucune pour les orientales : *non omnia possumus omnes*. Dieu a donné la voix aux rossignols et l'odorat aux chiens, encore y a-t-il des chiens qui n'en ont pas. Quelle extravagance d'imaginer que chaque homme aurait pu être un Newton ! Ah ! monsieur ! vous avez été autrefois de mes

amis, ne m'attribuez pas la plus grande des impertinences. »

Il a de vives expressions qui ne font tout leur effet qu'à la réflexion. « Je me cache quand je vois mourir la jeunesse ; je suis alors honteux d'être en vie. — On s'égare en vains désirs jusqu'au moment de sa mort. — Je combats depuis quatre-vingts ans la nature en l'admirant. » Et ceci : « Pigale a sculpté mon squelette, mais il ne m'a pas guéri ; il ne fait durer que du marbre ; mais un plus grand maître que lui se joue de nos corps et de nos âmes et vous pulvérise tout cela. » Dans cette correspondance inédite de Voltaire, comme dans la correspondance connue, comme dans les quatre-vingts volumes de ses œuvres, il n'y a ni un paradoxe ni une phrase.

Il y a dans les *Lettres inédites* des pages excellentes sur toutes sortes de sujets, sur les plus grands ; eh bien, une de celles que je recueille avec le plus de plaisir est celle-ci, qui est sur un sujet bien humble. Il écrit à M. Tronchin, à Lyon : « J'ai une grâce à vous demander ; c'est pour les Pichon. Ces Pichon sont une race de femmes de chambre et de domestiques transplantée à Paris par madame Denis et consorts. Madame Pichon vient de mourir à Paris et laisse des petits Pichon. J'ai dit qu'on m'envoyât un petit Pichon de dix ans pour l'élever : aussitôt un Pichon est parti pour Lyon. Ce pauvre petit arrive je

ne sais comment ; il est à la garde de Dieu. Je vous prie de le prendre sous la vôtre. Cet enfant est ou va être transporté de Paris à Lyon, par le coche ou par la charrette. Comment le savoir? Où le trouver? J'apprends par Madame Pichon des Délices que ce petit est au panier de la diligence. Pour Dieu, daignez vous en informer ; envoyez-le moi de panier en panier, vous ferez une bonne œuvre. J'aime mieux élever un Pichon que de servir un roi, fût-ce le roi des Vandales. » Quelques mois après, l'enfant tombe malade. Voltaire écrit au docteur Tronchin une lettre pleine de renseignements sur la maladie et les effets du traitement commencé : « J'entre dans tous les détails ; je voudrais sauver ce petit garçon. Qu'ordonnez-vous ? »

On voit ce que fut Voltaire. Nous n'ignorons pas combien ce nom est mal famé. Pour beaucoup de dévots encore, il signifie un ennemi acharné des religions, quelqu'un qui veut « écraser l'infâme ; » pour les démocrates, un courtisan ; pour les hommes de pouvoir, un révolutionnaire ; pour les littérateurs, l'auteur de la *Henriade ;* pour les hommes moraux, l'auteur d'un roman et d'un poëme dangereux ; pour toutes sortes de lecteurs, un personnage vaniteux, capricieux, ennemi sans pitié. Nous n'avons pas l'intention d'opposer à ce Voltaire peu flatté un Voltaire de fantaisie, de lui attribuer l'égalité d'humeur, la

retenue, la patience, l'indulgence, le respect de toutes les choses respectables, l'âme du stoïcien, enfin de faire de lui un modèle de toutes les vertus, sans compter la difficulté de présenter à la fois aux républicains un républicain et aux conservateurs un conservateur de toutes choses ; il est lui-même, il est Voltaire : l'homme de France qui a eu le plus d'esprit ; un auteur et un poète, race irritable ! un héritier de la veine gauloise, en tout temps fort libre, moins encore chez lui que chez d'autres à qui on ne le reproche point ; l'ardent apôtre de la justice, qui a puni par des coups bien rudes les bien grands excès du catholicisme, la Saint-Barthélemy et l'Inquisition ; un grand cœur plein de la passion de l'humanité ; dans ses relations privées, un bon homme sans faste de bonté, mais qui savait se défendre et pouvait dire de lui-même, à la fin de sa vie : « Je n'ai jamais succombé sous mes ennemis, et je n'ai jamais manqué à mes amis. »

Voilà Voltaire ; et qu'est-ce qu'un voltairien ? Ce que serait Voltaire dans notre temps de tolérance générale. Un voltairien est un homme qui aime assez voir clair en toutes choses ; en religion et en philosophie, il ne croit volontiers que ce qu'il comprend, et il consent à ignorer ; il estime plus la pratique que la spéculation, simplifie la morale comme la doctrine, et la veut tourner aux vertus utiles ; il aime

une politique tempérée qui préserve la liberté naturelle, la liberté de la conscience, de la parole et de la personne, retranche le plus possible de mal, procure le plus possible de bien, et met au premier rang des biens la justice ; dans les arts, il goûte pardessus tout la mesure et la vérité ; il déteste mortellement l'hypocrisie, le fanatisme et le mauvais goût ; il ne se borne pas à les détester, il les combat à outrance.

Je me propose de chercher ce que nous avons de Voltaire et ce qu'il pourrait nous donner encore. Commençons par l'avouer, si ce siècle se rattache à un philosophe, c'est à J.-J. Rousseau. Prenez toutes les grandes influences de ce siècle : Chateaubriand, Mme de Staël, Lamartine, Lamennais, George Sand, vous y trouvez l'inspiration de Rousseau, le spiritualisme, l'élan religieux, les grandes aspirations, le sérieux et même la tristesse. Paul-Louis Courier, qui fut populaire un moment, se rattachait à Voltaire; mais il n'était pas assez naïf, il avait dans sa manière trop d'érudition et d'artifice, et quelque chose de difficile, qui est la seule chose que ses imitateurs aient attrapée de lui. Béranger riait franc et conservait la tradition voltairienne, si, parlant au peuple, qui en masse veut un culte, et sa muse devenant grave, il n'eût prêché le culte de Napoléon. On s'explique cette influence de Rousseau. Il a, il est vrai, de

graves défauts et dans sa morale et dans sa politique. Comme la nature du sentiment est de prétendre se gouverner lui-même, s'épurer par sa propre vertu, remplacer le devoir par l'élan, il veut cela dans Rousseau, et prenant conseil de cet esprit paradoxal, il ne se refuse à aucune aventure. Pour la politique, non plus, Rousseau n'a vraiment rien proposé de praticable. Mais enfin, quel qu'il soit, il est, par plusieurs endroits, supérieur à Voltaire. S'il ne dirige pas bien l'âme, il s'occupe de la diriger, de l'élever : il lui propose une perfection invisible à atteindre, le travail, le sacrifice en vue de cette perfection ; il ne croit pas que ce soit assez pour l'homme de ne pas nuire aux hommes, même de les servir, il croit qu'après leur avoir rendu ce que nous leur devons, il y a quelque chose que nous devons à nous-mêmes, à notre dignité, à notre nature spirituelle et immortelle ; à la vie sociale il ajoute la vie intérieure, et passionne les âmes pour elle ; d'une sensibilité exquise, toujours inquiet, toujours agité par des désirs et des regrets, tourmenté par le rêve d'une perfection idéale, s'étudiant et se dévorant lui-même, il a peint cette vie de l'âme en traits de feu. En politique, moins sûr que Voltaire, il a une vue plus lointaine : il a découvert la force qui travaille les sociétés modernes, cette force de la démocratie que M. de Tocqueville a montrée à l'œuvre aux Etats-Unis et dont M. de Montalembert,

dans un récent livre [1], signalait sincèrement le progrès jusque dans cette Angleterre où elle paraissait limitée pour toujours. Voilà ce dont notre génération a été frappée, et ce qui l'a donnée à Rousseau. Eh bien ! malgré cela, malgré cette influence si forte, notre siècle appartient à Voltaire par quelque chose de plus fort. On a beau trouver des hommes qui soient, en de certains points, égaux ou supérieurs à Voltaire, quand on a énuméré les qualités par lesquelles tous les autres l'égalent ou le surpassent, il lui reste la lumière. Les Grecs étaient épris de la lumière physique et lui faisaient en mourant de touchants adieux : nous qui n'avons pas leur éther limpide, nous sommes épris de la lumière intellectuelle : notre esprit s'y reconnaît, s'y meut librement et s'y réjouit ; il se débat, et souffre dans les ténèbres, il s'agite jusqu'à ce qu'il arrive au jour ; c'est là le fond éternel de l'esprit français, qui a paru une fois à nu dans un homme, celui dont nous parlons ici. En voyant l'aspect divers que présentent nos générations successives il ne faut donc pas se laisser tromper : c'est comme une médaille plusieurs fois refrappée à des types différents ; elle a porté plusieurs empreintes et porte en ce moment celle de Rousseau ; mais le métal reste le même, et ce métal c'est celui dont l'esprit de Voltaire fut formé.

[1] *De l'avenir politique de l'Angleterre.*

Laissez cet instinct de notre raison et prenez l'ensemble de nos croyances, nous paraissons assez loin de Voltaire, mais examinez. Entendons-nous mieux que lui ce que c'est que la création ; comment le corps et l'âme sont unis ; comment la liberté reste entière sous les influences qui la pressent ? Savons-nous mieux que lui si nous avons été et ce que nous avons été avant notre existence présente, et ce que sera notre existence future ? Voilà bien des choses que nous ignorons, et je compte qu'on enregistrera cet aveu comme un témoignage de plus de l'orgueil des philosophes. Maintenant recueillez ce qu'il y a de plus constant dans les innombrables écrits de notre auteur, la croyance à Dieu, à la liberté, à la morale ; fortifiez la distinction de l'âme et du corps et la conviction de l'immortalité, vous avez la philosophie de Voltaire, et avec elle la philosophie de l'immense majorité des Français de tous les temps et du nôtre. Dans ce pays on ne perd pas terre volontiers ; si quelqu'un s'aventure dans les espaces, on le regarde, mais on ne le suit pas ; on tient plus à voir clair dans sa fortune qu'à l'augmenter, même on consent qu'elle diminue pour le plaisir de rejeter les pièces fausses ; plusieurs, par de tels scrupules, l'ont réduite à bien peu.

Notre philosophie étant ce qu'elle est, avons-nous fait ce que Voltaire n'a pas fait, avons-nous accordé

la raison et la foi ? Oui, si on définit la foi la croyance absolue aux vérités de la raison, ou la raison l'intelligence des vérités de la foi. Dans le premier cas, il est certain que toute idée réfléchie peut engendrer cette croyance entière ; dans le second cas, la raison comprend ou ne comprend pas les dogmes révélés, mais elle n'a pas de dogmes à elle, et par conséquent ne répugne à rien. De quelque manière aussi qu'on définisse la raison et la foi, il est certain qu'elles ont des vérités communes : Dieu, la distinction du bien et du mal, la liberté, l'autre vie ; mais quand on prend la raison et la foi dans leur nature propre et dans leur vigueur, l'une procédant par autorité d'en haut, l'autre par réflexion personnelle ; quand on consent aussi à comparer toutes leurs croyances, alors les difficultés s'élèvent. Les désirs de conciliation sont louables, il est honorable de vouloir la paix de l'esprit humain ; mais si on aime la paix sans tenir au rôle de pacificateur, si on veut être sincère avec soi-même et avec les autres, laisser de côté les phrases, les conventions, les sous-entendus et les malentendus, on en vient à dire de la raison et de la foi ce que Retz disait des droits des peuples et des rois : qu'ils ne s'accordent jamais si bien que dans le silence. La raison et la foi répondent à des instincts différents de l'humanité. Il y a des esprits avides de lumière que l'autorité ne contente point ; il y a des âmes faites

pour le sentiment et l'action, qui, trouvant une doctrine existante, s'y établissent et lui empruntent ce qu'elle a d'utile pour la vie ; si la philosophie régnait seule, elles ne recevraient la philosophie que comme autorité. Que chacune donc de ces puissances, fidèle à soi-même, travaille chez soi, en présence de l'autre, décidée à la respecter et à profiter par son exemple : la raison se rappelant que la pensée n'est pas le tout de l'homme, et que, même dans l'ordre de la pensée, il y a besoin de croire plus qu'on ne sait; la foi se rappelant à son tour qu'elle n'a rien à gagner à soulever contre soi la vérité naturelle.

Pour le fond de l'esprit et l'ensemble des croyances, nous ne sommes donc pas si loin de Voltaire que nous semblons ; mais sur plusieurs points nous n'en sommes pas non plus si près que nous pensons, et il peut nous rendre quelques services.

Nos pères, instruits par lui, avaient vécu sur un certain nombre d'idées simples comme celles-ci : il n'y a qu'une raison et qu'une morale ; la fin ne justifie pas les moyens ; il n'est pas permis de violenter la conscience ; l'homme est naturellement libre : si à un moment il l'est, il doit le rester ; s'il ne l'est plus, il doit le redevenir ; les sociétés et les gouvernements n'existent que pour lui, pour le rendre meilleur et plus heureux ; l'Etat n'est pas dans l'Eglise; l'Eglise ne peut rien sur les dissidents que les persuader; le

moyen âge, qui a méconnu ces principes, est mauvais ; ce qui est resté du moyen âge dans les temps modernes est mauvais ; s'il a existé autrefois, il faut le condamner ; s'il subsiste encore, il faut le corriger. Par ces quelques idées, nos pères jugeaient tout promptement : c'était en eux comme un instinct. Il y a des choses qu'ils n'ont jamais comprises, comme les mérites de l'Inquisition. Pour nous, nous comprenons tout, nous avons tout expliqué et justifié. J'ose croire que nous ne ferons pas mal d'en revenir à un jugement plus grossier, à une appréciation plus brutale, si nous voulons qu'il y ait encore une distinction entre le vrai et le faux, entre le bien et le mal. On sait comme tout le monde que, pour instruire un procès, il faut tenir compte des temps, des lieux, des idées, des mœurs, etc.; qu'un auto-da-fé en cette année serait autrement monstrueux qu'un auto-da-fé au treizième siècle ; mais, après qu'on a fait la part des circonstances, il faut que la loi ait son tour, qu'on l'entende et qu'elle parle fermement pour maintenir son autorité entière. Il est sans doute regrettable de s'être montré trop sévère pour un fidèle de la Ligue, pour un fanatique de 1572 ou un ministre de Louis XIV en 1685 : il est toujours fâcheux de faire tort à un homme ; mais il est bien plus fâcheux de faire tort à la justice, et c'est ce que nous faisons.

Un autre caractère de ce temps, c'est qu'on disserte

beaucoup. Voltaire ne dissertait pas ; il parlait à son public comme on parle entre gens qui sont d'accord, comme parlerait l'évidence. Le sens commun se montre et se moque de ceux qui ne le reconnaissent pas ; or, la raison de Voltaire n'était que la raison naturelle réduite au plus clair, sans affectation d'étendue et de profondeur, jugeant toutes choses par quelques principes manifestes. Disserter en certains cas, c'est laisser croire qu'on a besoin de faire ses preuves ; Voltaire s'en garda bien. Nous ne prétendons pas qu'après lui on pût sur tous les points continuer comme lui. Dans la philosophie, dans la politique, dans l'art, partout, les quelques principes universels qu'il avait pris en main avaient prévalu ; on voulut sortir des éléments, on fit des questions, et la science commença, et la dissertation avec la science. Nous en sommes encore là, et personne de sensé ne s'en plaint : lorsque les problèmes sérieux se pressent, on ne verrait pas avec plaisir dans des matières si graves une légèreté inconvenante ; mais il me semble que nous ne distinguons pas assez le clair de l'obscur, et que nous dissertons trop souvent où nous devrions juger. Depuis qu'il a plu à M. de Maistre, pour combattre le voltairianisme, de prendre le ton de Voltaire, et qu'on le lui a laissé prendre, le combat a changé de face : le paradoxe a attaqué et le bon sens s'est défendu ; on a vu nier la certitude naturelle, la philosophie et la liberté de conscience, célébrer les institutions du moyen âge, le gouvernement absolu, soutenir l'esclavage, la théocratie, l'Inquisition, l'observation obligatoire du dimanche et la primauté du mariage religieux sur le mariage civil ; les plus honnêtes gens du monde et d'un grand mérite ont eu la bonté de discuter des assertions qu'il fallait siffler. Nous avons fait la raison trop humble. Je ne dis pas qu'on puisse, quand on veut, railler à la façon de Voltaire, mais on peut toujours mépriser.

Avec la raison de Voltaire, on fera bien aussi de prendre sa langue. Quand on a ôté l'harmonie de Fénelon, la couleur de Rousseau, la flamme de Pascal, il reste la clarté, il reste le style de Voltaire. Les autres qualités frappent, avertissent le lecteur et se font reconnaître ; la clarté est insensible, comme l'air où nous vivons plongés. Les autres qualités sont individuelles, appartiennent à un esprit, point à l'autre ; la clarté est l'intelligence, elle est la qualité de l'esprit humain. On se réjouit lorsque après un brouillard qui confond tout, les objets se distinguent, prennent leur véritable forme et leur être propre ; on se réjouit aussi lorsqu'une idée qui était en nous s'éclaircit, lorsque, après des obscurités, le jour se fait dans notre pensée, que la vraie nature et les vraies raisons des choses nous apparaissent dans leur ordre naturel. L'esprit français a le besoin de s'entendre avec lui-

même et avec les autres, de se rendre compte; il consent à ne pas aller loin, pourvu qu'il sache à chaque moment au juste où il en est. Travaillé de ce besoin, il s'est fait une langue claire, limpide, régulière, où les mots se succèdent dans l'ordre logique des idées, en sorte que le lecteur n'a rien à deviner, rien à attendre, et, quelque part qu'il s'arrête, comprend toujours exactement ce qui a été dit; une langue de bonne foi, qui ne trompe point. Or, il y a une autre langue que celle de Voltaire, mais la langue française éternelle, c'est celle-là. Ce n'est pas assurément celles de certains artistes qui fleurissent de nos jours. Voletant où les maîtres ont volé, ils s'ébattent dans le style : à chaque page, toutes les couleurs s'y mêlent comme dans un kaléidoscope; toutes les harmonies, comme dans une symphonie fantastique; toutes les phrases sont travaillées comme un échiquier chinois. Ils ont inventé le chatoiement, les dissonances; ils ont, comme ils disent, *fouillé* la langue; ils s'appellent des ciseleurs. Vous concevez quel air a, près de ce français nouveau, l'ancien français tout simple et naïf, qui ne voulait que bien faire voir la pensée, ne prétendant ni plus ni moins que cette pensée même, la suivant dans tous ses mouvements, s'élevant et descendant avec elle, égal aux plus grandes, les respectant assez pour ne pas les couvrir de son propre éclat et se respectant assez lui-même

pour ne pas surfaire la valeur d'une pensée médiocre et pour ne pas parler à vide. J'imagine que Voltaire aurait traité ces artistes comme il convient : il aurait fait passer son *Pauvre Diable* chez ces convulsionnaires de la langue, au sortir des convulsionnaires de Saint-Médard. C'est, je crois, à propos de leurs ancêtres qu'il écrivait : « Pardonnez-leur de danser toujours, parce qu'ils ne peuvent pas marcher droit. »

Dirai-je un autre service que Voltaire peut nous rendre? Il allège la vie. Il est permis, ce semble, de le recommander par là à notre génération attristée. Des choses que nous n'avons plus soutenaient nos pères du dix-huitième siècle : ils avaient une passion, des espérances et des goûts. La passion était la passion du bien-être public; l'espérance, l'espérance de le voir prochainement réalisé, de leur vivant; les goûts, le goût de l'esprit et celui de la galanterie. Ils étaient frappés, ils étaient abattus, mais ils se relevaient; après le premier moment de désespoir, ils se remettaient vite à vivre, comme les oiseaux mouillés par l'orage sèchent leurs ailes au soleil, puis volent et chantent; où d'autres auraient été submergés sûrement, ils surnageaient par leur légèreté. Ils ont traversé ainsi les temps les plus terribles, dépouillés et dispersés par toute la terre ou enfermés dans les prisons, jouant jusqu'au pied de l'échafaud. Pour nous,

qu'avons-nous retenu de leur caractère ? Nous n'avons plus leur passion du bien-être public ni leur espérance ; ceux qui, après les mécomptes de ces soixante-dix années, espèrent encore, n'espèrent pas pour eux, persuadés que le progrès est infiniment lent, interrompu de temps à autre par des cataclysmes comme il y en a eu dans la création physique, et que d'ailleurs la parfaite sagesse et le parfait bonheur ne sont point de ce monde. Les goûts de nos pères ont aussi disparu : nous n'avons certainement pas l'amour qu'ils avaient pour les lettres ; on ne fait plus de tragédies, même au collège, et il n'y a que les vieillards qui fassent de petits vers. La galanterie, ce jeu délicat de l'esprit, est remplacée par le plaisir facile, la passion, le grave mariage, ou la conversation entre hommes à moins de frais. Nous sommes sérieux, il faut le dire ; détachés de bien des affections qui nous ont trompés, nous avons conçu pour la famille un amour ardent, âpre, admirablement pur et fort, source de joies profondes mais inquiètes, et de profondes douleurs, après lesquelles on ne fait plus que languir et s'anéantir.

En recommandant la lecture de Voltaire, je distingue et avoue mes préférences. S'il fallait sacrifier quelque chose de lui, je donnerais les tragédies et les comédies pour garder les petits vers ; s'il fallait sacrifier encore quelque chose, je donnerais plutôt les

histoires, toutes charmantes qu'elles sont, que les romans ; si on ne me permettait de ne garder qu'un seul ouvrage, je me ferais beaucoup prier, j'aurais des scrupules et des regrets infinis ; mais enfin il y a une chose que je ne me déciderais jamais à livrer, c'est la correspondance. Pour ceux qui cherchent un intérêt dramatique, voici une guerre de soixante ans, conduite avec un courage et une tactique merveilleuse, par un général admirable, demeuré vainqueur. Si, outre la tactique, ils s'intéressent à l'objet de la guerre, l'objet est assez grand : c'est la guerre de la tolérance et de l'humanité. Pour ceux qui recherchent l'histoire, voici un homme qui a vécu près d'un siècle, a assisté à tous les évènements importants, les a notés et caractérisés au passage. Pour ceux qui recherchent l'art, il est ici prodigieux. Il me semble que nos Français n'ont de supérieurs en aucun genre ; mais où ils sont uniques, c'est dans l'art difficile des riens élégants. Dans les autres compositions, il y a un fond qui soutient, une matière qui fournit ; ici la main est tout, par conséquent l'homme est tout ; du même talent dont ils façonnent un bijou, ils façonnent une de ces compositions légères de substance, mais d'un travail exquis, comme les bulles de savon qui se tiennent en l'air et où se meuvent toutes les couleurs de la lumière ; c'est quelque chose d'impalpable et d'impondérable, un souffle emprisonné dans

une vapeur. Voltaire est maître dans cet art. Un homme de talent pouvait composer ses pièces de théâtre et ses épîtres ; quelques vérités de bon sens développées admirablement font tous les frais de sa philosophie ; dans l'histoire, il a des qualités qui peuvent se trouver chez d'autres : l'intelligence, la clarté, la rapidité, l'intérêt ; ses petits vers, ses pamphlets et sa correspondance sont lui-même, ne sont qu'à lui. Quel génie se joue dans ces poésies, et ces plaisanteries et ces lettres immortelles ! Or, tout ce qu'on admire dans les deux premières se retrouve dans les lettres avec une inépuisable abondance : vers faciles, railleries charmantes à propos de tous les personnages et de tous les évènements qui ont passé, dans ce siècle agité, devant cet esprit curieux. Faites plus, retranchez de la correspondance de Voltaire ces agréments, elle sera encore la correspondance qu'on lit sans pouvoir la quitter, qu'on n'a pas égalée et qu'on n'égalera pas ; l'art qu'elle renferme sera entier. Ce qu'il peut se succéder, pendant plus de soixante ans, d'amours, de haines, de plaisirs, de douleurs, de colères, dans une âme singulièrement impressionnable et mobile, est exprimé là au vif, comme sur la figure d'un enfant, chaque sentiment entier occupant toute l'âme comme s'il devait durer éternellement, puis effacé tout à coup par un autre, qui fera le même effet et durera autant ; variété inépuisable des sujets

qui passent sous cette plume légère ; séduction d'un esprit enchanteur qui veut plaire et invente pour plaire les tours les plus délicats, toujours aimable, toujours nouveau. Tout cela forme un des spectacles les plus attrayants qu'on puisse avoir en ce monde. Et la grâce plus sévère est aussi là : elle est dans le bon sens perpétuel de cette ferme raison et dans le dévouement du noble cœur qui, au lieu de se rassasier de sa propre gloire, se tourmentait pour toutes les injustices de cet univers et trouvait, pour exprimer son tourment, une éloquence meilleure encore que l'esprit.

Nous ne nous faisons pas illusion : il y a quelque chose qui empêchera toujours Voltaire d'être populaire, nous ne disons pas seulement dans le peuple, mais dans la foule des lecteurs : il se contente d'être parfait sans vous avertir ; il ne s'annonce pas. Mettant à part les hommes vraiment éloquents qui, à de certains moments, se laissent emporter par le sujet et emportent les auditeurs avec eux, mettant, dis-je, ceux-là à part, il y a par ce monde tout un art de prendre le lecteur, qui n'a rien de commun avec l'art même. Voulez-vous le voir à nu, un peu plus ou un peu moins grossier : il est dans les livres, une disposition matérielle, l'usage des italiques et des points, la distribution des alinéas et des chapitres ; dans le débit, un silence qui annonce qu'on se prépare à

quelque chose de plus fort, un *crescendo* de la voix, des gestes, un mouvement de toute la personne, qui parlent à ceux même qui n'entendent pas et leur font présumer des choses admirables ; dans la peinture, la sculpture et la danse, ce qu'on nomme des poses ; enfin, quelque part que ce soit, un appel à l'applaudissement, qui, en général, ne manque guère. Si vous ajoutez à ces procédés extérieurs certains secrets de la composition même, le paradoxe, la tirade, l'air de bravoure, les pointes subtiles, les antithèses piquantes, les images qui donnent dans les yeux, le succès sera infaillible. Ce qui est le plus connu de Racine, c'est le récit de Thèramène ; de J.-J. Rousseau, l'évocation de l'ombre de Fabricius ; dans les auteurs qui sont au-dessus du procédé, les pièces d'apparat encore, en un mot, tout ce qui orne les recueils de littérature. Mais la beauté simple, la beauté discrète qui ne se montre pas, celle-là passe presque ignorée et n'est connue que par quelques âmes vraies comme elle. Voltaire est assurément en ce sens l'un des auteurs les moins connus, et pourtant on fera bien de le lire, si on veut se dégoûter de l'effet.

En lisant ces lettres de Voltaire, et relisant les lettres précédentes, il vient à l'esprit une réflexion. Qu'on veuille bien examiner ce qui de nos grands écrivains est mis aux mains de notre jeunesse. Pres-

que tout est du dix-septième siècle, un peu du dix-huitième, rien du seizième ni d'au delà. En général, je le reconnais, c'est un choix dans l'excellent : il y a là des choses bien faites pour former le goût, nourrir l'esprit et élever l'âme, ce qui est le propre objet de l'éducation ; mais, excepté les *Fables* de la Fontaine, le *Lutrin* et quelques parties de Boileau et l'*Histoire de Charles XII*, le reste est bien raisonnable et demande quelque effort ; ce sont, on l'avouera, des ouvrages très sérieux que les *Oraisons funèbres* et l'*Histoire universelle* de Bossuet, le *Petit Carême* de Massillon, les *Dialogues sur l'éloquence* de Fénelon, la *Grandeur et la Décadence des Romains* de Montesquieu, les tragédies de Corneille et de Racine, et le *Misanthrope* de Molière. Qu'y a-t-il alors pour la récréation et la passion ? Rien de Rabelais, de Montaigne, des auteurs de contes et de nouvelles, rien de Rousseau que les passages les plus déclamatoires, rien de Voltaire, rien de Diderot, rien des auteurs plus modernes ; pour tout excès, le *Télémaque*. Mais j'oublie les mille honnêtes histoires approuvées par les autorités compétentes, pauvretés morales d'un factice qui fait mal au cœur. On comprend qu'après ces austérités et ces fadeurs, il vienne un goût merveilleux pour les excitants d'une certaine littérature. Ainsi les trésors de la fantaisie de Rabelais, et le bon sens exquis avec lequel il critiquait

l'éducation, les nouveautés littéraires, la religion, la politique de son temps, tout un monde en plus d'un point semblable au nôtre, la verve ingénieuse de Montaigne, le haut comique et les mouvements passionnés des *Provinciales*, l'art charmant des conteurs, les scènes riantes des *Confessions*, les langueurs des *Rêveries*, l'esprit infini et l'éloquence de Voltaire et sa grâce et sa raison, puis tout ce que notre siècle a produit, j'entends dans le parfait, de plus vivant et de plus attrayant, tout cela pour notre jeunesse n'existe pas [1]. Il y a du sérieux dans l'esprit français, mais il y a aussi une grande part de gaieté, comme on le sait, et notre raison rit volontiers. Or, on conduit notre jeunesse à la plus noble école qui soit ; mais cette école est bien sévère pour ces esprits légers. Ne sont-ils donc pas des maîtres aussi ceux qui n'ont pas le ton de maîtres et qui enseignent en jouant, qui enseignent la vie à ceux qui vont vivre ! Ils ont été les précepteurs du genre humain et ils ne sont pas les nôtres ! Et on croit qu'il est indifférent qu'à l'âge où notre âme, encore inconsistante, mais pleine de rêves, cherche une forme, on la laisse chercher toute seule, au hasard des rencontres bonnes ou mauvaises, on croit qu'il importe peu que lui pro-

[1] Nous croyons devoir rappeler que ces vœux de M. Bersot ont été entendus, et que la plupart des auteurs dont il regrettait l'absence dans les programmes de l'Université, y figurent aujourd'hui. (Ed. S.)

posant toujours des œuvres à admirer, on ne réponde pas à son instinct, on ne la captive pas !

J'ai dit de Voltaire ce qui me semble vrai, sans me préoccuper ni des enthousiasmes ni des colères que son nom suscite toujours ; c'est la seule attitude qui soit digne de la philosophie. Elle travaille pour mieux que le succès d'un jour. Ce jour-ci appartient à la réaction religieuse, dont on voit les excès. On a accusé les philosophes actuels d'avoir aidé à cette réaction en glorifiant le spiritualisme et le christianisme. Si c'est une faute, ils l'ont commise, car il est certain qu'ils ont vigoureusement combattu la philosophie matérialiste, combattue et détruite. Il est certain aussi qu'ils ont dignement parlé du christianisme, qu'ils ont mis en honneur le sentiment religieux, et ont vu dans les religions des croyances respectables, des solutions naïves des plus grands problèmes, des efforts pour atteindre à la vérité et à la perfection, autre chose enfin que le produit du mensonge et de l'imbécillité. Les travaux de MM. Royer-Collard, Cousin et Jouffroy, et après eux les enseignements d'un grand nombre d'hommes formés à leur école pendant une quarantaine d'années ont contribué à répandre un nouvel esprit ; le catholicisme en a profité, et des écrivains catholiques (les violents parlent plus haut que les sages) ont choisi ce moment pour s'aviser que la philosophie n'est bonne à rien et qu'elle est très

nuisible. Tout cela est naturel et n'a rien de fâcheux : il n'y a jamais de mal à avoir été juste. C'est le mauvais parti pour ceux qui ont envie de jouir vite ; mais quand on n'est pas pressé, quand on met tout à son rang, les principes au-dessus des hommes, la vérité au-dessus de la vanité, c'est le bon parti. Comme tout va en ce monde par réaction, on ne craint point les réactions. Pendant quelque temps la philosophie, cherchant sincèrement pour son compte au lieu d'affirmer hardiment, a laissé flotter les esprits ; des habiles en ont profité pour s'emparer de ces esprits sans maître ; il n'y a là rien d'étonnant, et la seule tactique à suivre, à la fois honorable et profitable, c'est de travailler de telle sorte qu'à une heure donnée ils soient seuls de leur avis. On en revient toujours à l'alternative que proposait notre spirituel économiste Bastiat : corriger Tartuffe ou déniaiser Orgon ; pour lui, il choisissait de déniaiser Orgon, trouvant trop difficile de corriger Tartuffe, et je crois qu'il avait raison.

(1857.)

MONTAIGNE [1]

On saisit aisément la pensée des autres écrivains du seizième siècle, mais la pensée de Montaigne n'est pas si simple. Ce qui paraît clair, c'est qu'il ne songe qu'à l'existence présente, c'est que, selon lui, la vie est à elle-même sa fin, qu'il ne faut pas s'en faire des idées imaginaires, mais l'observer pour voir ce qu'elle est, quel est son train habituel, et que la morale n'est pas une science comme la géométrie, mais un art : l'art de vivre.

Quelles sont les différentes règles, déjà proposées, que Montaigne trouvait devant lui? D'abord, de suivre l'instinct. On se rappelle l'épitaphe que Regnier avait faite pour lui-même :

[1] Extrait d'un rapport sur un concours ouvert par l'Académie des sciences morales et politiques. (1868.)

J'ai vécu sans nul pensement,
Me laissant aller doucement
A la bonne loy naturelle ;
Et si m'estonne fort pourquoy
La mort osa songer à moy,
Qui ne songeay jamais en elle.

Elle est bonne, en effet, cette loi, car elle consiste à ne jamais se faire de peine, à s'abstenir de tout effort ; celui qui la suit suit l'instinct, qui le conduit comme il veut. La Fontaine, qui était aussi un disciple de cette bonne loi, ne se contraint pas et laisse paraître tous les mouvements qui sont en lui : ses mœurs abandonnées, ses solides amitiés, même sa fidélité à Fouquet en disgrâce. Cette morale de l'instinct est vraiment aimable ; elle n'a que le tort de ne pas en être une : avec elle on va au hasard ; elle nous mène tantôt à bien, tantôt à mal, et on ne s'aperçoit qu'elle nous mène à mal que lorsqu'on y est tombé. D'ailleurs, quand même elle ménerait à bien, ce n'est qu'au plaisir, et il y a en nous quelque chose que le plaisir ne contente pas, qui aspire plus haut que cela.

Deux nouveaux principes surviennent ici pour corriger ces défauts : la prudence apprend à se modérer dans la jouissance, en vue du bonheur durable ; la vertu nous attache au devoir ; toutes les deux exigent un effort de nous, surtout la vertu, qui grandit l'homme. Il y a des circonstances où il

faut faire un choix entre ces trois principes d'action : la prudence néglige le plaisir, la vertu méprise l'un et l'autre ; mais hors de cette nécessité, le plaisir, la prudence et la vertu se partagent librement la vie. La morale qui maintient à la fois cette liberté et cette nécessité, c'est la morale naturelle. Il se peut qu'elle ne soit exprimée entièrement nulle part, mais elle agit au dedans de nous : elle maintient le devoir si on l'oublie et elle arrête ceux qui l'outre-passent. Elle réfute les stoïciens « qui font cesser de vivre avant que l'on soit mort » ; elle ramène les mystiques sur terre ; elle avertit tous ceux qui dépassent la mesure et prêchent une morale pour les anges. Ou bien elle empêche les doctrines excessives de s'établir dans la société, ou bien, si ces doctrines s'y établissent, elle les laisse trôner et, cachée au fond de chaque conscience, elle se fait sa part. Il est fâcheux pour toute morale de se taire quand elle parle et de parler quand elle se tait, car elle nous est toujours présente et c'est elle qui a le dernier mot.

Montaigne a fondu ces trois principes avec une habileté merveilleuse. Il vante la vertu et la vertu désintéressée : il remplit son livre des beaux exemples des Romains et des Grecs ; il loue beaucoup la prudence, qui ménage le plaisir et prévient la douleur ; il aime le plaisir avec la vivacité de la nature.

Chez lui, ces principes ne sont pas aux prises : ils ont chacun leur tour, mais celui du devoir revient plus rarement : hors des jours extraordinaires pour lesquels il réserve le sacrifice, il ne recommande guère que le plaisir et la prudence. Il nous charme et il nous trompe : il ne nous dit pas que le plaisir passe, que la prudence est incertaine, que le devoir est de tous les instants, qu'il n'est pas l'ornement mais le fond de la vie; qu'il est aisé d'éviter les grands chagrins quand on tient peu à sa famille, quand on oublie le compte de ses enfants, quand la patrie et l'humanité nous sont comme étrangères ; mais que plus on aime plus on peut souffrir, et que, fussions-nous comblés de félicités présentes, il resterait encore pour nous tourmenter l'inconnu et l'infini.

Tout en admettant la morale d'exception, Montaigne a ramené la morale d'usage à la mesure de l'homme et même à la mesure de l'individu ; en vue de l'usage encore, il recommande une morale toute nouvelle au sortir du moyen-âge, la morale mondaine. Il ne l'a pas rédigée : nous ne la rédigerons pas non plus; il suffit d'en avoir l'idée, ce qui est aisé. Le monde, qui l'a faite, l'a faite à sa convenance. Il est peu exigeant pour la vertu individuelle, la vertu sociale le préoccupe davantage : il ne travaille que pour lui-même, à mettre dans les relations

l'agrément et la sécurité. A un homme jeune ou libre il permet volontiers le plaisir, les entraînements, les égarements; il voit là de la vie et un feu qui lui plaisent; il croit qu'on sort de là avec de nouvelles facultés ; il ne se montre guère difficile que sur le choix des plaisirs, entre lesquels il distingue ceux qui forment et ceux qui déforment.

Les vertus sociales qu'il nous impose se réduisent à peu près à une seule, dont il ne peut se passer : respecter sa parole. Il n'interdit pas le jeu et le grand jeu, par lequel on se ruine ou on ruine sa famille, et même il goûte assez cette façon supérieure de traiter l'argent, devant lequel le vulgaire est ébahi ; mais il déclare que les dettes de jeu sont sacrées. A ses yeux encore, le mensonge est bas : mentir, c'est ne pas oser, devant un autre, dire ce qu'on pense. Les gens ordinaires haïssent le mensonge par un simple principe de religion ou de philosophie, lorsque, oubliant le public qui les observe, ils ne voient que la sainteté de la vérité ; le monde ne regarde pas si haut, il reste à la hauteur d'homme : le respect de la vérité n'est que le courage de la dire, courage que chacun doit avoir, et quand on nous accuse d'avoir failli à l'un, on nous accuse d'avoir manqué de l'autre; ce qui tache n'est pas le mensonge, c'est le démenti. Le courage, en général, est tellement compté dans la morale mondaine, qu'il tient lieu au besoin du reste;

que si, par exemple, on expose gratuitement sa vie dans un duel, on est censé être incapable d'aucune vilaine action.

Ah! si le monde voulait bien protéger l'honneur, le véritable honneur, il rendrait un grand service aux hommes, en arrêtant par la crainte du blâme public ceux que la conscience n'est pas assez forte pour arrêter ; mais il s'infatue : il se met à la place de la conscience elle-même : il a ses règles, du haut desquelles il dédaigne les petites règles des petites gens; il permet à une condition sociale ce qu'il interdit à d'autres; il repousse ceux qui paraissent gênés dans le vice et il considère presque ceux qui portent le vice fièrement. Il est vrai qu'arrivé là il perd quelque chose de son crédit ; la morale vulgaire prend sa revanche.

La morale du devoir, philosophique ou religieuse, a des saints et des héros, qu'elle revendique comme siens et qu'elle propose à l'imitation; la morale mondaine a aussi son idéal. L'homme parfait, c'est l'artiste accompli, qui se possède, qu'aucune difficulté n'étonne, qui mène haut la main les hommes et la fortune, celui qui, léger de conscience, va gaiement dans les aventures terribles, celui qui est susceptible de prendre et de quitter toutes les formes, capable de tous les plaisirs et de toutes les privations, celui qui méprise ses semblables, les dompte, les sert

et s'en sert, l'être supérieur, fort, souple, aisé et gracieux, qui joue en maître avec la vie.

Quand on n'a pas songé aux caractères de cette morale mondaine, on ne comprend pas tout Montaigne, car il a des maximes qui échappent aux règles connues; mais dès qu'on la conçoit on conçoit aussi cette première place que Montaigne a donnée au respect de la foi jurée, la recommandation qu'il fait constamment de la vertu facile, et sa vive admiration pour Alcibiade. Seulement, dans sa hardiesse, il n'avait pas prévu jusqu'où irait cette morale quand la sociabilité de notre nation se serait développée entièrement, et l'air provincial qu'aurait plus tard son petit Grec Alcibiade.

D'ici on embrasse la morale de Montaigne. Admirer les héros et les saints sans prétendre les imiter ; se tenir dans la commune mesure de l'humanité ; user des plaisirs sans en abuser; donner le moins de prise possible sur nous à la fortune et aux hommes, tout ramener à soi-même, se prendre comme on est, vivre doucement avec le monde et avec soi; telle est bien sa pensée : la seule règle universelle est d'être maître de soi pour se gouverner prudemment; le reste varie suivant les personnes, les pays et les temps. A côté de la morale, Montaigne a mis les mœurs, l'élément flexible qui proportionne la loi à tous ceux à qui elle s'applique. Comme cette nouvelle

morale change de contrée à contrée, il n'y a qu'à la suivre; le philosophe qui prétend conduire les hommes par une règle immuable ressemble au voyageur qui, faisant le tour de la terre, prétendrait gouverner ses journées, les repas, le sommeil, etc., sur une seule et même heure invariable; il choquerait tous ceux avec qui il serait, et la vie lui serait impossible ; la sagesse est de faire comme tout le monde, de régler sa montre sur l'heure du pays.

On voit quel renversement s'est opéré. Ce n'est plus l'homme qui est fait pour la morale, c'est la morale qui est faite pour l'homme, non pas pour l'homme en général, mais pour chaque homme particulier; et voilà pourquoi, avec les traits qui appartiennent à la famille humaine universelle, il n'a pas craint de retracer les traits qui ne sont qu'à Montaigne et aux gens de sa famille. Avec lui, la morale perd les grandes ambitions : les moralistes de son école ne viseront qu'à former l'honnête homme, comme on disait alors, le galant homme, comme on dit d'autres fois, celui qui se respecte et qui est praticable, l'homme du monde, poli, bien élevé, pourvu de la sagesse moyenne, qui est bonne aux autres et à soi. Charron épure et épaissit la morale de Montaigne. Ce n'est plus Montaigne, puisque le charme n'y est plus; mais cette sagesse didactique est mieux préparée pour un bon nombre d'esprits, et le livre

qui la contient a un immense succès. Voilà les nouveaux maîtres des nouvelles générations, en ajoutant Pibrac, l'auteur de *quatrains* maintenant oubliés, mais que, pendant un siècle, chacun a sus par cœur.

L'auteur du mémoire envoyé à l'Académie [1] pense que le XVIe siècle, puisqu'il détache la morale de la religion, a eu tort de ne pas la rattacher au spiritualisme ; nous sommes entièrement de son avis. Dans l'usage ordinaire, la morale et la doctrine spéculative sont peu mêlées. C'est la perpétuelle conversation du monde que le jugement du bien et du mal, la discussion sur l'un et sur l'autre ; mais c'est aussi une perpétuelle habitude de n'invoquer à l'appui de nos jugements que notre raison, notre bon sens, notre conscience, notre sentiment, notre instinct. Il semblerait que nous saisissons le bien et le mal par un sens, comme par des yeux, et que la spéculation n'y a rien à faire. Quelques auteurs prennent cette morale et l'exposent en maximes détachées ou la relient à quelque principe général de philosophie pratique, les uns et les autres sans s'occuper de doctrines spéculatives, en sorte que la morale paraît reposer sur elle-même et subsister par elle-même. Observant cela, plusieurs disent : « Vous voyez bien que la morale est indépendante de la spé-

[1] M. Albert Desjardins.

culation ; » et ils se confirment dans leur opinion lorsque, examinant les religions et les philosophies si diverses, ils trouvent dans toutes ces philosophies et dans toutes ces religions une morale souvent la même.

Nous aussi, nous voyons ce qu'on observe ici ; mais nous n'en tirons pas la même conclusion. Les hommes parlent beaucoup de morale et peu de questions spéculatives, parce que les applications morales sont extrêmement intéressantes, et qu'en outre de leur importance souveraine dans la vie, notre amour-propre y est en jeu, que nous y trouvons l'occasion de critiquer les autres et de nous louer nous-mêmes. Ce n'est pas une preuve que les doctrines spéculatives nous soient indifférentes : tout ce qu'il y a à dire, c'est qu'elles ne font pas question ; elles sont supposées dans nos entretiens ; nous croyons, sans avoir besoin d'en faire profession, que nous sommes capables de reconnaître la vérité, qu'il y a des vérités absolues et que notre volonté est libre. Cela est convenu entre gens qui causent, comme il est convenu que j'existe et que celui avec qui je parle existe, sans qu'il soit nécessaire à aucun de nous de l'établir au préalable. La certitude, l'existence de principes absolus et du libre arbitre sont la philosophie sous-entendue de la morale ; c'est celle qui se retrouve uniformément dans les philosophies et les religions qui imposent le devoir.

Lorsque des écrivains qui proposent une morale respectable proposent, d'un autre côté, le scepticisme et le fatalisme, ils se permettent tout simplement la contradiction la plus criante, ils disent à la fois oui et non. Quand on prend la morale comme science abstraite au lieu de la rattacher au reste des sciences, on peut se taire sur certaines vérités dogmatiques ; mais quand on la remet dans l'ensemble des connaissances humaines, elle ne s'accommode pas de toutes les affirmations et de toutes les négations ; la logique n'est point complaisante.

Suffit-il pour la morale qu'on rejette le scepticisme et le fatalisme ? Quand on consentirait à accorder que cela suffit pour la morale scientifique, la morale pratique ne s'en contente pas. La science morale n'est qu'une abstraction ; la réalité, c'est la vie. Or, est-il possible de soutenir que l'homme a la même foi dans le bien et la même force pour l'accomplir, s'il croit qu'il est matière, un composé qui ne dure que quelques jours, ou un esprit immortel ; s'il croit à un Dieu juste ou au Destin ? L'homme est un : il agit avec tout son être ; le scinder, c'est le mutiler.

Le programme de l'Académie demandait qu'on exposât les rapports des moralistes du XVIe siècle avec les moralistes qui les ont suivis. Il est certain qu'avec le XVIIe siècle, l'aspect change ; on s'en aperçoit aux éditions de Montaigne, qui ne se succèdent

plus avec la même rapidité. La fermentation du XVIe siècle est apaisée; les éléments divers ou ennemis qui s'étaient rencontrés alors n'en sont plus à leur premier contact : ils se sont conciliés et l'ordre règne. Descartes, il est vrai, continue et assure la révolution commencée par le siècle précédent, il en finit avec l'autorité en matière de philosophie ; mais il est spiritualiste ; la philosophie et l'Eglise se réunissent dans cette doctrine et donnent la forme au siècle nouveau. Si Pascal, qui a de la joie à « voir la superbe raison si invinciblement froissée par ses propres armes », est charmé du scepticisme de Montaigne, si ce secours que Montaigne lui prête l'empêche de voir que Montaigne, avec son amour du *moi*, du divertissement et toute sa douce philosophie, est le plus dangereux ennemi de la sévérité chrétienne, les autres écrivains de Port-Royal ne s'y trompent pas, et on ne s'y trompe pas dans le reste de l'Eglise, témoins Bossuet et Malebranche. Pourtant la tradition de Montaigne n'est pas interrompue : elle se poursuit dans La Mothe le Vayer, Saint-Évremond, La Fontaine et Molière, qui empruntent au philosophe son esprit douteur ou sa morale facile. Bayle, le grand adversaire de l'intolérance, reprend, étend et fortifie avec une admirable vigueur la pensée des *Essais*, l'incertitude des connaissances humaines, et la livre au XVIIIe siècle. Celui-ci, préoccupé de détruire l'autorité, maintient

le doute, mais le restreint à la métaphysique, où se trouvent enfermés les dogmes religieux ; il maintient de grandes vérités de morale, où il convie tous les hommes à s'unir, comme autrefois Érasme et L'Hôpital avaient convié les chrétiens catholiques et protestants à s'unir dans la morale évangélique ; en même temps qu'il ruine l'autorité dans son principe, il oppose au catholicisme la justice et l'humanité violées par les persécutions, et il va prendre au fond de chacun de nous les instincts rebelles à la loi religieuse, pour les soulever contre elle : contre la grâce il appelle la nature.

Montaigne disparaît pendant la Révolution : les maîtres du moment n'étaient pas des sceptiques délicats, ils n'étaient pas non plus tolérants ; ils étaient constamment montés au ton des héros romains, que Montaigne admirait sans s'astreindre ni astreindre personne à les imiter ; et d'ailleurs Montaigne n'était pas bien pénétré de l'amour de la patrie et du genre humain. Au début du XIXe siècle, la renaissance du sentiment religieux, la publication du *Génie du christianisme*, le concordat, marquent un de ces entraînements de restauration des croyances où il n'y a pas de place pour le doute discret. Aussi convient-il de remarquer l'heureuse idée qu'eut, en 1811, l'Académie française, de mettre au concours l'éloge de Montaigne, et la fortune qu'eut Mon-

taigne d'être loué comme on sait par M. Villemain.

Pour venir à nos jours, nous ne voyons pas que Montaigne ait jamais eu plus de lecteurs qui eussent pour lui un goût plus vif, car nous nous sommes pris de passion pour tous les génies originaux, et celui-ci est, s'il en fut, un génie original. L'écrivain nous ravit ; quant au moraliste, il ne nous lasse jamais, parce qu'il nous entretient de l'homme, de ses formes variées, que nous sommes insatiables de connaître ; puis nous sommes encore les Français pour qui il a écrit : chez nous se retrouvent ensemble tous les principes de morale qui sont chez lui, sans qu'aucun ait pu étouffer les autres, ce tempérament qui nous fait de commerce si commode. On y retrouverait même un peu de scepticisme, ce qu'il en faut pour empêcher l'infatuation de la science et le fanatisme.

Les *Essais* sont le livre favori des esprits libres et modérés, dont il y a encore quelques-uns, même dans ce temps qui ne leur paraît guère favorable. Ils ne crient pas, ils ne s'agitent pas ; cela n'empêche pas que l'on compte avec eux, et que l'on ne tient rien tant qu'on ne les a pas avec soi. Ils ont une force, la force de la vérité, qui fait plus que le nombre et le bruit. L'illustre confrère que cette Académie regrette, M. Dupin ainé, disait à un de nos amis : « Quand je » crois avoir raison, je ne crains personne ; mais si » je sens que j'ai tort, un stagiaire me battrait. »

Oui, il ne s'agit que d'avoir raison, la raison est le centre des choses, et ceux qui restent dans la mesure sont toujours plus près d'elle que ceux qui vont à toutes les extrémités ; on est là avec Montaigne : aussi, malgré les défauts de sa morale, il nous paraît que nous avons quelque chose à gagner avec lui.

VERSAILLES

Toutes les fois qu'un Parisien vous demande quelle ville vous habitez et que vous répondez : Versailles, il vous regarde avec une sympathie qui vous alarme. « Mais, s'écrie-t-il, c'est une ville morte ! » Sur quoi vous vous tâtez pour savoir si vous êtes encore en vie. M. Cousin se recueille et dit : « Versailles, admirable sépulture ! » Il n'y a plus de doute : vous étiez mort, vous voilà enterré. Mon Dieu ! certainement, il y a du vrai là-dedans, mais on exagère, et on nous permettra d'en rabattre ; car enfin, quand il s'agit d'être mort ou non, le plus ou le moins fait quelque chose, et, quand il s'agit de vous, vous êtes pardonnable de tenir à ces nuances. Eh bien donc, que les Parisiens nous accordent d'abord que nous existons, on verra à leur accorder que c'est d'une existence d'une autre sorte. On a parlé de *la Belle au bois dormant ;* certaines rues feraient songer aux *Mille et une Nuits*,

à la ville de marbre sans habitants : toutes ces comparaisons sont forcées ; pourtant il vous revient toujours des images d'un monde intermédiaire. Il y a dans cet admirable *Orphée* de Gluck une scène des Champs-Élysées ; là passent et repassent des ombres heureuses ; on les distingue dans une demi-lumière ; l'orchestre joue un air d'une harmonie voilée, qui se répète, et, comme une sorte de charme, peu à peu vous pénètre et vous apaise, jusqu'à ce qu'il vous plonge dans le vague sentiment d'une demi-existence, où on choisirait de rester toujours. De même, lorsqu'on se promène dans la ville ou dans le parc, sans rien apercevoir qu'au loin, dans les allées et les avenues silencieuses, quelques formes incertaines qui traversent et disparaissent, on se prend à se demander ce qu'elles sont, ce que l'on est soi-même, et si on ne serait pas, les uns et les autres, des ombres heureuses dans les Champs-Élysées.

Quand on vient s'établir ici, il faut s'y acclimater, il faut que le corps et l'âme se fassent, le corps à cet air un peu vif, l'âme à cette existence un peu monotone. Une fois l'épreuve achevée, le séjour est bon. D'abord l'air est sain, puis, disons ce qui est vrai, on vit longtemps à Versailles, peut-être parce qu'on n'y vit pas beaucoup à la fois. On ne se dépense point en plaisirs sur plaisirs, on ne s'use point en émotions factices ; on y va comme des gens qui ont un siècle

à fournir. Si jamais les Versaillais se laissent prendre aux amusements extraordinaires, soyez certain que la vie moyenne diminuera ; aussi ils résistent, et chaque fois que, par intérêt pour eux, on essaie de les lancer dans des fêtes, ils regardent un peu, puis ils reviennent à leur paix habituelle. Pourtant, ne vous y fiez pas. Du fond de ce silence où on est entré, on entend le grondement de la grand'ville qui vous attire comme l'abîme ; et tel qui se croit la tête bien forte finit par s'y replonger.

Plusieurs, ce sont les habiles, combinent les deux existences, et Versailles se prête merveilleusement à cette combinaison. J'ai toujours remarqué que lorsqu'on arrive quelque part, ville, village ou campagne, après le plaisir d'être arrivé, la seconde pensée qui vous occupe sont les moyens d'en sortir. Versailles est à souhait pour cela : deux chemins de fer de la compagnie de l'Ouest, un chemin de fer américain, des voitures particulières, vous portent à Paris dès que vous en formez le désir ; on ne s'y sent point prisonnier. Ensuite, on use si on veut de sa liberté, et si on n'en usait pas on aurait du moins le plaisir de savoir qu'on la possède, ce qui souvent suffit.

A peine a-t-on mis le pied à Versailles qu'on le connaît. Il y a ici, comme à peu près partout, deux sociétés ; elles s'ignorent, et, quand elles se rencontrent, elles ne mêlent pas leurs eaux.

Presque point de vie locale : la presse du lieu se compose de trois journaux qui paraissent deux fois la semaine ; la littérature y dispute la place aux nouvelles du département, aux annonces judiciaires et aux logogriphes. Pourquoi donc y rencontre-t-on des articles où Louis XIV est appelé le grand monarque et Versailles la cité veuve de Louis XIV ? On dit ordinairement Louis XIV et Versailles.

La ville a deux populations : l'une d'hiver, l'autre d'été ; celle-ci, population volage et qui n'est fidèle qu'aux beaux jours. Elle nous vient au printemps, excédée de Paris, rêvant calme, grand air, jardin à soi ; elle peuple les quartiers déserts ; elle se répand dans les vallées, sur les coteaux des environs : Jouy, La Celle, les Bruyères, et si vous êtes en goût de causeries aimables, vous voisinez à travers les bois.

Sous un autre aspect, très visible depuis dix ans, on dirait Cythère, Paphos ou Amathonte. Calculez en effet ce que peut faire naître de sentiments tendres dans une population de simples filles, nouvelles venues des champs, une garnison de dix mille Français décidés à plaire. C'est là que la guerre est détestée ! Aussi, lorsqu'elle éclate, lorsqu'il faut partir pour la Crimée ou l'Italie, quel cortège et que de larmes ! comme on déplore les rigueurs de l'absence !

Non pas pour vous, cruel !

« Ne pleurez pas, mesdemoiselles, disait un militaire » plein de philosophie, nous reviendrons ; si nous ne » revenons pas, il en reviendra d'autres, et je vous » assure que c'est tout la même chose. »

Les Versaillais ont à leur disposition, à leur libre jouissance, deux choses qui ne sont pas partout : le palais et les bois. Voici l'énorme château ; tout Versailles en est comme une dépendance ; malgré cela, il y a des habitants de cette ville à qui il manque un monument : naturellement un curé choisirait une église ; la municipalité rêve une mairie. Ceux qui se contentent de ce qu'ils ont se félicitent que le roi Louis-Philippe ait restauré ce château avant que les ruines fussent irréparables ; maintenant il est sauvé. Le Musée n'est pas une galerie d'art, ce n'est pas le palais Pitti ; mais c'est notre histoire nationale illustrée, illustrée, pour des parties anciennes, par les artistes du temps, pour nos campagnes d'Afrique, par le pinceau tout français d'Horace Vernet. Le Musée eût été ce qu'il est, placé ailleurs ; mais ce qui ne saurait être vu qu'ici, ce sont les grands appartements de Louis XIV. Ceux qui connaissent un peu le dix-septième siècle visitent avec une extrême curiosité les lieux où habita pendant cinquante ans la cour la plus spirituelle et la plus polie ; et le premier venu qui entre dans ces appartements apprend d'eux quelque chose : les vastes proportions sur lesquelles ils ont

été taillés lui donnent une idée de la royauté qui pouvait les remplir. Avec Louis XV, la royauté se restreint dans un moindre espace ; mais quelle ravissante élégance dans les lignes, dans les guirlandes qui encadrent les glaces, dans les moulures des panneaux et des plafonds ! Une admirable école pour nos ouvriers !

Quand on descend des appartements de Louis XIV dans le parc, on n'a pas changé : c'est toujours la grandeur qui se découvre tout d'un coup. Assurément je ne médirai pas du jardin anglais ; il a d'ailleurs dans le petit Trianon un modèle achevé ; mais que l'on ne parle pas légèrement du parc français quand il est dans cette mesure. La liberté y manque, il est vrai ; mais quelle ordonnance ! quelle harmonie ! Ce plan simple qui se développe clairement, ces longues lignes toutes droites, ces perspectives lointaines, ces magnificences qui vous attendent, tout rappelle les belles compositions du siècle où écrivaient Descartes, Racine et Bossuet. Vous pouvez aimer autre chose, mais il y a là un principe, une pensée, des lois, une organisation ; cela est un monde, et il ne s'en voit pas tous les jours : il faut des siècles pour les faire et d'autres siècles pour les défaire ; ils subsistent par l'ensemble, ils se défendent par l'ensemble, qui couvre des misères de détail ; on ne vous demande pas de vous extasier devant les ifs en pyramides et en

boules, pas plus que devant les confidents de tragédies ; il y a l'artifice et il y a l'art.

L'art qui a tracé le parc a aussi disposé les jets d'eau qui lui donnent de la vie. Lorsque par un jour d'été charmilles et arbres sont tout en feuilles, et que le soleil rit dans la verdure, ces jets puissants qui jaillissent en poussière, ces nappes transparentes qui retombent, ces arcs-en-ciel qui les illuminent, toute cette fête de la lumière et des eaux est un éblouissement.

Versailles a une ceinture de forêts. Ceux qui ne tiennent pas au silence de la nature ont le plateau de Satory, le champ de manœuvres, les charges de cavalerie, les commandements à voix déployée, les exercices des clairons, des tambours et des canons ; ils ignoreront toujours qu'il y a, loin du bruit, de petites allées, d'où l'œil aperçoit d'autres forêts et de superbes échancrures, et où on ne rencontre que des chevreuils, qui s'arrêtent un moment, regardent et s'enfuient. Quand on est là rêvant seul, quel plaisir il y a à se dire : Ce bois est à moi, cette vue est à moi, ce soleil ou cette ombre est à moi ! Mais si quelque autre promeneur survient, il est inconcevable quels sentiments de haine s'élèvent en vous contre cet étranger qui s'établit chez vous, contre ce partageux qui vous prend une moitié de votre bois, de votre vue, de votre ombre et de votre soleil. Que faire ? Continuer

sa promenade et sa méditation ? Cela n'est plus possible ; adieu les rêves ! on n'a plus que de noires pensées. Fuir ? On abandonne le terrain. Rester peut-être, avec le ferme dessein de tourmenter celui qui vous trouble, de passer sans fin autour de lui, comme l'hirondelle qui veut éloigner un chat de son nid, de lui rendre la vie dure et de le chasser de là ? Que vaut-il mieux enfin, la fierté ou la ruse ? Cependant le promeneur a disparu et le calme rentre dans votre cœur.

Comme le lecteur s'attend que celui qui parle de Versailles parlera de Paris et comparera l'un à l'autre, il faut bravement y venir. On ne le fera d'ailleurs que sur quelques points, en accordant préalablement à Paris sa prééminence naturelle, car, bien qu'on se souvienne d'avoir autrefois possédé la cour, on n'aspire point à devenir la capitale de la France. Après cet hommage voici nos réserves.

Paris est si grand et l'existence qu'on y mène est si occupée, qu'on y a le temps d'être malade et de mourir avant que vos amis le sachent ; non point ici, et il y a quelque chose de singulièrement bon dans cette idée ; on ne se sent point perdu dans le vide. Cette ville n'a pas seulement une inépuisable charité pour les pauvres, elle est charitable aux malades, aux vieillards, aux cœurs blessés ; on la dédaigne quand on part pour la vie, mais quand on en revient on se repose là volontiers.

Paris ne peut pas nous disputer nos printemps embaumés, ni les ombrages de nos étés, ni les couleurs changeantes de nos automnes, il ne peut pas non plus nous disputer nos hivers. Il connaît le froid, il ne connaît pas la neige, car, foulée par tant de pieds, elle se délaie tout de suite en boue ; ici la neige tient, elle s'étale, elle s'empare des vides, elle isole les objets, elle étouffe le son des roues des voitures et des pieds des chevaux ; le jour, on est oppressé par cette lumière crue, par cet isolement des objets, par cette vue étrange du mouvement sans bruit ; mais la nuit vient, qui arrête le mouvement et fond toutes les choses dans sa vague clarté ; alors on ne distingue plus qu'une nappe blanche qui couvre les vastes espaces de la place et des avenues ; la masse du château s'en détache, et si, à ce moment, au fond de la longue avenue qui le regarde, la lune paraît parmi les arbres dans la brume neigeuse, c'est un spectacle plein de grandeur.

Les fêtes du monde parisien ne durent guère que trois mois de l'année, après quoi la société se cache ou se disperse ; il y a ici aussi un moment d'extraordinaire, mais l'ordinaire ne cesse pas. Un coup de cloche suffit pour convoquer ses amis, et chaque jour toute la société de loisir se distribue dans une multitude de petites soirées, défrayées par le jeu, la musique, la conversation, par la danse qui vient partout

avec la jeunesse ; elles finissent, à peu près à l'heure où celles de Paris commencent, en se disant : Au revoir. Le whist y est en honneur, et je n'ai jamais bien deviné dans quelle intention on peut venir à Versailles quand on ne sait pas le whist. Après cela, il n'est pas nécessaire de le savoir pourvu qu'on le joue, et c'est le parti qu'ont pris un certain nombre de personnes, les plus honnêtes du monde, incapables de compter sciemment des points qu'elles n'ont pas ou de regarder dans le jeu de leurs adversaires.

En fait de musique, il y a en première ligne, ici comme partout, la musique des familles, celle que les enfants exécutent et qui charme toujours les parents ; puis il en vient de toute sorte, depuis la musique de soirée, composée de morceaux assortis, jusqu'à la musique des maîtres qui ne se comprend ni ne se joue sans un sentiment profond.

Quant à la conversation, elle ne risque pas de manquer, car nous recevons les bons mots de Paris un peu après la cote de la Bourse ; mais, même sans cela, pourvu que l'on se donne la peine de chercher, et il en vaut la peine, on trouve de quoi se contenter parfaitement. Je note seulement une différence : tandis que l'air de Paris donne de l'esprit à tout le monde, ici chacun reste ce qu'il est : celui qui a de l'esprit en a, et celui qui n'en a pas n'en a pas. J'ai rencontré les deux, je vous assure.

Et ne dites pas esprit de province, je vous prie. L'esprit de province consiste en ce que l'on s'occupe des autres dans les moindres détails de leur vie, pour les critiquer et se préférer à eux ; partout où cela est, là est la province. Elle est donc aussi à Paris, ou plutôt il y a à Paris cinquante mille provinces, cinquante mille sociétés particulières dont les membres se surveillent et se jugent âprement. Il va sans dire que Versailles a ses provinces moins que Paris, parce qu'il est moins grand ; s'il n'en avait pas, ce serait une ville à mettre sous verre, comme la plus rare curiosité ; mais ici, du moins, par le commerce perpétuel avec la capitale, par l'arrivée des revues, des journaux et des nouvelles, l'esprit reçoit un aliment meilleur que les commérages. Versailles n'a pas la prétention d'être, comme Paris, l'Océan : ce n'est qu'un filet d'eau qui va s'y perdre, mais la marée remonte jusqu'ici. Au surplus, il devient difficile de dire avec précision à quelle latitude la province commence et à quelle latitude elle finit, quand il n'y a plus qu'une vingtaine d'heures du centre aux plus lointaines extrémités. Paris est partout où, au lieu de s'acharner sur la vie intime de ses voisins, on s'intéresse aux choses de l'esprit et de l'âme, à la vie générale, j'entends la science, l'art, la morale et la politique, où on en parle sans prétention et où on en dispute avec politesse.

Je lis volontiers tous les éloges que l'on fait de Paris, car je l'aime : il plaît aux yeux par sa suprême élégance, il anime l'intelligence par cette active circulation d'idées qui s'y croisent en tous sens. Si la vie est le mouvement, aucun esprit n'est plus vivant que celui-ci.

L'âme est un feu qu'il faut nourrir,

a dit Voltaire. Il n'y a pas, à Paris, de danger qu'il s'éteigne, avec ce renouvellement perpétuel des spectacles, cette rapidité des impressions et cette impatience de les communiquer. Qui oserait mépriser cela ? Et pourtant, si on veut s'appartenir, Versailles est bon après Paris. L'opinion parisienne va par violents courants. C'est un amusant spectacle de les regarder passer, de voir avec quelle grâce une vive population s'y précipite et s'y joue, et c'est merveille si on résiste à l'entrainement universel. Attendez un peu, il se déclarera un courant contraire où on se jettera avec la même ardeur. Résisterez-vous encore ? Ce monde est bien fou, et sa folie est si charmante qu'elle dégoûte de la raison des autres. Malgré tout, c'est une bonne chose que la raison. A mesure qu'on s'éloigne, elle revient ; une fois rentré dans la solitude, l'esprit reprend la possession de lui-même, on éprouve le besoin de se reconnaître, de se rendre compte, on résout d'étudier sincèrement les questions

pour séparer le vrai du faux ; la brillante fantaisie des causeurs parisiens n'est plus là pour vous séduire, et on échappe à son prestige quand on marche seul sous les ombrages ou sous le givre des bois.

Si on faisait sagement, on ne prendrait de Paris que l'excitation qu'il donne ; encore, si on écrit, serait-il bon d'en user avec discrétion, pour ne pas fatiguer l'intelligence en la forçant de produire. Pour quelques esprits d'une fécondité inépuisable, qui se renouvellent en produisant, il y en a une infinité incapables de suffire à ce travail et qui s'y dépensent et s'y ruinent. Au cas où l'on serait de ceux-ci et non de ceux-là, il pourrait être prudent de se ménager davantage. Il faut laisser quelquefois agir la nature : l'esprit, comme la terre, se refait au soleil, à l'air, à la pluie, par la libre action des forces qui travaillent incessamment.

Je finis sur Versailles. On dira de lui tout ce qu'on voudra, il donne un bien inestimable : la solitude sans l'isolement ; on y a l'indépendance, et en même temps, à portée de la main, les douces intimités. J'en parle pour le savoir depuis longues années, et ce n'est pas moi qui dirai jamais, comme cet ancien philosophe : « O mes amis, il n'y a plus d'amis. »

(1863.)

ARCACHON

Je suis tout disposé à croire à l'efficacité des bains de mer et de toutes les eaux qui sont courues dans tout l'univers ; surtout, je ne contesterai aucune des maladies qu'on y prétend guérir, maladies qui tourmentent l'espèce humaine et principalement les femmes, dès qu'arrivent les beaux jours ; je supposerai que nul ne va aux bains par genre, pour faire dire qu'il y est, et, plus tard, qu'il y a été, ou par un certain besoin de quitter ses amis, pour voir un monde nouveau lorsque le sien est un peu épuisé par les rencontres de l'hiver et pour figurer devant un autre public ; je constate seulement que l'émigration d'été pour les eaux, émigration jadis assez restreinte, a pris des proportions énormes. Autrefois, la noblesse et les propriétaires de châteaux allaient, au beau temps, dans leurs terres, les malades allaient aux eaux, le reste demeurait à la ville ; maintenant, à un moment

donné, tout le monde part, et, pour qui sait vivre, il serait souverainement inconvenant de rester chez soi. Un des amusements les meilleurs et les plus honnêtes serait de connaître, un peu avant cette époque, l'intérieur des maisons, d'observer les petites pièces qui s'y jouent, les indispositions qui se préparent de longue main, les maladies soudaines qui éclatent, les redoublements de soins, de prévenances, d'amour, de celui qui demande le congé désiré et l'importance de celui qui l'accorde. On verrait cela dans sa maison si on y voyait ; on l'entrevoit dans la maison des autres avec un singulier plaisir.

Les Parisiens portent Paris partout avec eux. A Biarritz, on tient salon, le jour, dans la couche du Port-Vieux ; le soir, sur l'Atalaye. Un des lieux où la mode domine le moins est Arcachon assurément : il y a là un reste de vie sauvage qui résiste obstinément à la civilisation. La ville s'étend sur une lieue de longueur, chaque famille habite une maison, se baigne devant cette maison, visite quelque autre famille, se réunit avec elle pour une partie de promenade dans la forêt, une partie de cheval ou de bateau, ou pour passer les soirées ; nul endroit où le beau monde se rassemble, pas de casino, pas de bal ; on ne fait que passer sur la route, et, soit dans les broussailles des dunes, soit sur le sable humide et le varech de la plage, il n'y a pas de toilette possible.

Le bassin a une vingtaine de lieues de tour, et du nord au midi, dans la plus grande largeur, environ trois lieues ; le fond est vers l'embouchure de la Leyre ; une pointe va au sud, l'autre à l'ouest ; la première, avant de tourner, s'étend en face du nord (c'est là que la ville est bâtie) ; la seconde longe les marais salants de Certes et les réservoirs de poissons où se font des essais de pisciculture, la belle garenne d'Arès, et se termine au cap Ferret, éclairé par un grand phare. Sur l'extrémité de cette langue les dunes sont nues, librement travaillées par le vent ; on respire l'âpre odeur des immortelles de mer, et on n'aperçoit plus que des cabanes de pêcheurs, qui passent là les hivers. Au milieu du bassin est une île dite l'Ile des Oiseaux, peut-être parce que, au commencement de l'hiver, les canards sauvages, fatigués de la traversée, s'abattent là et s'y prennent, par bandes énormes, dans les filets préparés. Des deux côtés du bassin, surtout vers le sud, la mer ronge les dunes : elle en mine le pied, et la dune descend ; les pins qui la couronnent descendent avec elle ou se renversent les uns sur les autres, dressant en l'air leurs longues racines.

Arcachon est à quatorze lieues de Bordeaux ; on y arrive à travers les landes. Autrefois, c'était le voyage d'une journée ; la voiture s'enfonçait dans le sable, les voyageurs descendaient et la poussaient à leur tour ; à mi-chemin, aux Argentières, on faisait station

dans l'hôtel du lieu, une cabane de paille ; on ne trouvait jamais que des œufs, et il n'était pas mal de se mettre soi-même à la cuisine si on voulait manger ; plus tard vint le chemin de fer de la Teste, qui, longtemps languissant mais jamais fermé, est maintenant la tête de la ligne d'Espagne. Arcachon est resté des années sans autres bâtiments que la chapelle et le presbytère. On venait en pèlerinage à cette chapelle, consacrée à une Vierge miraculeuse, patronne des pêcheurs ; au plafond et au mur pendent des œufs d'autruche, des navires, des barils, des peintures d'un caractère primitif. Plus tard fut construit l'hôtel Legallais ; quelques maisons isolées s'élevèrent. Il y a une dizaine d'années, on commença à se douter qu'il y avait là une ville naissante, on acheta, on bâtit un peu, puis ce fut une fureur ; les terrains qui avaient valu dix centimes le mètre carré montèrent à dix francs : il y avait de l'or dans ce sable. Tout est changé : l'antique cabane de pêcheur, en forme de barque renversée, construite avec des pieux couverts de paille, le foyer au milieu, les deux portes opposées dans la largeur pour laisser passage à la fumée, les lits autour, dans des espèces de huches, tout a disparu ; les maisons élégantes sont venues, puis les maisons considérables ; on a bâti sur la plage, on a bâti dans la forêt, qui peu à peu recule ; il y a à cette heure cinq cents maisons et un beau château. Pauvres rêveurs qui avaient élu domicile là pour être en lieu désert ! Il n'y a plus de solitude nulle part ; il n'y en a plus que pour les millionnaires, qui achètent tout autour d'eux. Les constructions sont presque toutes en forme de chalet ; il y a des reproductions et des imitations de chalets suisses, mais le chalet d'Arcachon se compose d'une maison d'un étage, avec trois ou quatre ouvertures de face, et une galerie sur colonnes qui en fait le tour ; devant sont des plates-bandes où viennent avec beaucoup de soins quelques fleurs disputées au hâle de la mer. Je ne connais rien de plus pittoresque que ces maisons légères perchées sur les dunes, bâties comme des nids dans les pins.

La forêt est celle qui s'étend à travers cinquante lieues jusqu'à Bayonne. Le pin porte ses touffes d'aiguilles déliées et sème une ombre rare ; parmi les pins jeunes, forts et droits, quelques-uns s'élèvent vieillis, découronnés, le tronc nu, ouvert par les blessures que les résiniers lui ont faites ; le feuillage change de couleur à toutes les heures du jour, prend successivement toutes les teintes du vert, à mesure que le soleil monte, et finit dans les tons rougeâtres de l'astre couchant. Ici le sol, couvert de brunes aiguilles, s'étend uniforme à travers les ondulations des dunes, là les bruyères sont chez elles : perçant à travers les mousses, elles font de ce pays aride quel-

que chose de charmant. Il n'y a pas de vilaines fleurs ; une des plus aimables est la bruyère, simple, délicate et sauvage. Les divers soleils la colorent diversement : le premier, le soleil d'été, ardent, la teint d'un rose foncé, solide ; quand il s'affaiblit, paraît la bruyère au rose pâle ; enfin les bruyères blanches naissent sous le soleil d'hiver. Là poussent aussi les chênes, qui se dépouillent et revivent ; les arbousiers toujours verts, qui se couvrent en même temps de fleurs et de fruits, de fleurs blanches semblables au muguet, de fruits rouges semblables à des fraises ; le tamaris pousse presque dans la mer ses grappes violettes et son feuillage découpé, le houx piquant ses baies de pourpre lisse, le genêt et l'ajonc leurs papillons dorés. L'air qui passe par-dessus cette forêt arrive embaumé de résine et d'odeurs pénétrantes, et, quand le vent s'engouffre dans les pins, il produit un bruit pareil à celui de la mer ; on s'arrête et on écoute indécis.

Le bassin n'est pas deux jours, presque pas deux heures le même : tantôt il est calme et bleu comme le ciel qu'il reflète, les barques y font une image aussi nette qu'elles-mêmes : tantôt sur cette surface polie court une *risée* qui la ride légèrement ; tantôt tout se trouble, l'eau noircit en des endroits, en d'autres se teint d'un vert glauque sinistre, et les vagues, contrariées par le vent, forment les *moutons* qui courent

sur le bassin. Il faut avoir vu, par un beau temps, l'eau transparente prendre tous les tons des nuages qui passent au-dessus d'elle, l'azur, le feu, la feuille de pêcher, deux mers l'une au-dessus de l'autre, sans pouvoir quelquefois marquer sûrement la ligne qui les sépare. Là le soleil se couche vraiment dans l'Océan, et la lune qui en sort y jette une longue trace de lumière, tandis que le sable du rivage, sous ses pâles rayons, s'étend en un champ de neige.

On a un regret : ce bassin n'est pas la grande mer. Quand vient un gros temps et que l'abîme gronde, on écoute le bruit lointain qui vous attire. Mais les tempêtes sont rares, les jours calmes abondent dans la belle saison, et c'est un charme de voir cette mer animée, traversée par une multitude d'embarcations, par toutes sortes de voiles, en nageoire de poisson, en aile d'oiseau ; on suit involontairement de l'œil ces embarcations ; si plusieurs naviguent ensemble, on s'intéresse à l'une d'elles, on prend, je ne sais pourquoi, parti. Quand le vent est modéré, toutes les voiles sont dehors dans toute leur étendue ; quand le vent fraîchit, les unes sont pliées, les autres diminuées, et quelquefois la toile rase la barque qui fuit ; par le vent contraire, des barques volent sur les avirons, qu'on voit plonger dans l'eau et se relever ensemble avec un rythme secret.

Il y a, ce me semble, une harmonie entre la mer et

la forêt. Quelle que soit la mer, le cadre qui la borde n'est pas indifférent. Des rochers sont majestueux, des dunes sont sévères, des dunes semées de pins donnent à la mer un aspect à la fois sauvage et charmant : le vert des arbres ceint le bleu des eaux. Où il y a des rochers, la vague accourt, bouillonne, monte, se brise; parfois elle se précipite dans quelque caverne avec le bruit du canon, et en sort élancée en pluie où se joue l'arc-en-ciel; sur les plages de sable où quelque banc se rencontre, la vague se dresse contre le banc, formée en longue muraille verte, puis cette muraille blanchit et s'abat, et derrière aussitôt une autre se reforme; l'oreille approchée du sable entend un mugissement confus de toutes les vagues brisées où le bruit des plus fortes se distingue encore.

Je ne médirai pas de la Méditerranée : elle a des beautés qui ont enchanté les Grecs et leur ont inspiré leur adorable poésie; mais l'Océan, « le père des fleuves », a les grandes tempêtes ; puis on pense que cette eau qui baigne vos pieds baigne aussi les côtes de l'Amérique et de la Chine, entoure les îles de l'Océanie et se glace aux deux pôles; enfin le flux et le reflux sont comme la respiration d'un être immense. Assis sur le rivage, on suit du regard cette eau qui monte ou qui baisse, le sable qu'elle emporte en fuyant, et on songe à la vie, à son mouvement qui

emporte chaque jour quelque chose de nous-mêmes que le flot ne rapportera pas.

L'entrée du bassin est dangereuse, défendue par des bancs nombreux; il faut y pénétrer par un passage étroit entre deux écueils; si on donne à droite ou à gauche, le navire entre dans le sable, et les vagues, qui de tous côtés l'attaquent, l'ont vite dépecé. Il n'y a guère d'années sans quelque naufrage; une entre autres, l'année 1836, fut funeste : une tempête engloutit soixante-dix pêcheurs, faisant bien des veuves, et des orphelins, et des mères sans enfants. Des travaux gigantesques vont transformer ce port dangereux en un port de refuge.

Arcachon a pour les malades ce que tous les lieux de bains n'ont pas : la mer au pied de la maison, à la fois l'air vif du bassin et l'air doux des pins où MM. Pereire vont abriter une ville d'hiver. Pour les malades et pour les bien portants il a ses plaisirs. On se promène dans la forêt, de dune en dune, rencontrant parfois quelque crête d'où se découvrent ensemble la mer et une grande étendue de forêt, où les dunes qui s'élèvent et s'abaissent semblent les vagues d'un autre océan; de la forêt on descend sur la grève, et les chevaux appuient le pied sur la plage plus solide que la vague vient de tremper. Ces chevaux sont de petite taille, sobres et courageux, galopant des

jours entiers sur le sable mouvant. Il y a aussi la pêche, et diverses pêches. Tous les jours quatre-vingts barques légères vont à la pêche d'une petite sardine appelée *royan;* elles partent du fond du bassin avec le descendant, jettent l'ancre sur un banc à l'entrée de la passe, souvent restent là la moitié de la nuit, pour être au descendant prochain; et, sur le signal d'un patron qui juge du temps, s'élancent ensemble. Arrivé au large, on tend le filet qui est tout droit, on jette au royan une pâture mêlée de sable pour la rendre visible; il la sent et l'aperçoit au travers du filet, et, en voulant l'atteindre, entre dans les mailles qui le retiennent par les ouïes. On les emporte par milliers. De plus grandes barques, des chaloupes, font la grande pêche : elles passent d'ordinaire une nuit dehors, au besoin plusieurs, quand la rentrée serait dangereuse. On pêche aussi dans l'intérieur du bassin avec le filet ordinaire, et c'est un coup d'œil charmant de voir l'équipage de la barque, aux chemises blanches, aux vareuses bleues et rouges, tirant le filet, dans l'eau jusqu'à mi-corps, poursuivant le poisson qui s'échappe. Une pêche curieuse est la pêche au flambeau. Le soir, une tillole glisse silencieusement le long du rivage, les rames entrent et sortent sans bruit; sur un gril à l'arrière, une torche de pin brûle avec un éclat rougeâtre; un homme armé d'une longue fourchette, les yeux fixés sur le fond du sable

éclairé par le feu, surveille le poisson qui dort, et le pique. Lorsque la nuit est noire et que la mer est phosphorescente, que chaque coup de rame fait, en plongeant dans l'eau, une trouée de feu, et, en se relevant, laisse tomber une pluie d'étincelles, il y a dans ce silence, dans cette obscurité, dans cette lumière résineuse, dans ce feu inconnu de la mer, dans cette attitude et dans ce geste du marin qui tient la fourche, quelque chose de fantastique qui frappe vivement l'imagination. On a les promenades en bateau, le long des chalets, qu'il est intéressant de voir avec leurs formes diverses, et le long de la grande côte qui semble un pays perdu au bout du monde. A mesure que la barque avance sur cette eau transparente, on voit passer les grandes méduses aux bras de cristal, les anémones élégantes, les crabes qui se meuvent avec violence et se livrent des combats féroces, les seiches avec leur tête armée de bras, jetant leur encre pour troubler l'eau et se cacher à leurs ennemis. Dans les mauvais temps, les marsouins arrivent par compagnies, pour se reposer dans des parages plus tranquilles : ils s'élèvent au-dessus de l'eau en soufflant bruyamment et plongent pour reparaître à des distances prodigieuses; des plongeons, des canards, des oies sauvages nagent paisiblement; sur le rivage, les mouettes s'avancent et se retirent avec chaque vague pour saisir la proie qu'elle apporte;

au-dessus de la barque passent les courlis, aux ailes arquées, et les goëlands qui vagissent, s'abattant en troupes sur les vagues qui les bercent, ou sur la plus haute partie de quelque banc de sable parmi les brisants. Il y a les embarcations communes, longues, assez étroites, sans quille, portatives, faites pour le lieu, et les embarcations, boots ou canots de plaisance, qui sont bien une quinzaine. Elles ont des noms significatifs : les unes prétendent à la rapidité : *Alcyon*, *Sylphe*, *Papillon*, qui porte léger équipage ; d'autres ont des noms coquets : *Blanche, Fée aux Roses ;* une autre, fièrement montée, a pris le nom indigène de *Marsouin*.

Voilà naïvement Arcachon, un lieu de repos et de plaisir ; pour le bonheur il faut, là comme partout, l'y apporter.

(Septembre 1856.)

EXCURSIONS DANS LE MIDI

Arrêtons-nous d'abord dans les Landes un moment, et ne regrettons pas ce moment, car les Landes s'en vont. Les revoyant chaque année, et, chaque année, retrouvant quelque partie du désert transformée en forêts et en campagnes, je me doutais bien de ce qui devait arriver ; mais il arrive plus tôt qu'on ne pouvait le prévoir, et maintenant que la métamorphose est faite, il parait intéressant d'en rappeler les progrès. Justement il m'est tombé sous la main un livre qui marque on ne peut mieux les origines : ce sont les *Etudes administratives sur les Landes*, par le baron d'Haussez. Le baron d'Haussez, nommé préfet des Landes aux premiers jours de la Restauration, et pris dès lors d'une vive passion d'améliorer ce sol misérable, nommé plus tard dans le département de la Gironde, où il retrouva dans de certaines parties un sol pareil, réunit en 1826 les travaux qu'il avait

publiés sur ce sujet avec une persévérance de dix années. On est heureux de rencontrer ce préfet d'un autre âge. Quel amour sincère du bien ! quel soin apporté aux intérêts de ses administrés ! on sent qu'il est en famille ; on éprouve un grand charme et un véritable repos à contempler une existence administrative que les révolutions survenues depuis ont rendue désormais impossible. La vie électorale était alors concentrée dans une infiniment petite partie de la nation ; elle n'avait pas envahi le corps entier ; un préfet n'était pas responsable du résultat d'élections sur lesquelles il n'avait pas de pouvoir ; le gouvernement seul faisait les élections, par sa politique générale, par sa sagesse et ses fautes. C'était le bon temps pour les préfets, qui pouvaient dormir en paix ou courir, comme le baron d'Haussez, dans des pays perdus, pour détruire l'ignorance. « J'avais, dit-il, à persuader aux habitants » que la terre qui les porte vaut mieux qu'ils ne le » pensent ; que ses produits seront abondants dès » qu'ils seront demandés avec opportunité, et que si » elle ne rend pas davantage, c'est à des méthodes » vicieuses invariablement employées, c'est à une » routine irréfléchie constamment consultée, c'est » enfin aux hommes et non aux choses qu'il faut s'en » prendre. » Il pressait ses concitoyens de s'intéresser à un sol qui n'attend pour produire que des mains qui sachent semer. Il rencontrait devant lui

l'obstacle qui venait du sol et celui qui venait des hommes.

D'abord l'obstacle du sol. Les Landes sont primitivement de vastes étendues couvertes de bruyères, de fougères et d'ajoncs. On divise celles de Gascogne en grandes et petites, sans délimitation bien précise. On désigne généralement sous le nom de grandes landes celles qui sont situées le long du littoral de l'Océan, entre l'embouchure de la Gironde et celle de l'Adour, et qui s'étendent vers l'est dans une longueur de 15 à 20 kilomètres. Les petites landes sont placées à l'est de celles-là, jusqu'à la limite des sables. L'ensemble des landes couvre environ 600,000 hectares. Qu'on se représente un terrain maigre et sablonneux, d'une épaisseur moyenne de 60 à 80 centimètres, portant sur un sous-sol imperméable. L'eau qui tombe ne pénètre pas ; elle ne s'écoule pas non plus aisément, à cause de la médiocrité des pentes ; ainsi le sol est desséché pendant six mois et pendant six mois inondé. A ces terres alternativement inondées et desséchées, ajoutez de véritables marais et des étangs, au pied des dunes du littoral de l'Océan. On voit que le sol ne se prête pas aisément aux améliorations ; mais les habitants ne s'y prêtent pas non plus. Le baron d'Haussez nous les représente avec leurs procédés traditionnels.

Sans aucune idée qu'il fût possible d'utiliser le sol

entier par un travail intelligent, ils se bornaient à cultiver les parties les plus hautes qui étaient plus vite à sec, et qui, par malheur, étaient aussi les moins bonnes, parce que les détritus des plantes séjournaient dans les parties les plus basses. Ils se contentaient de quelques maigres récoltes, et perchés sur leurs longues échasses, nécessaires dans ces terrains noyés, couverts de plantes enchevêtrées, ils voyaient de loin et poussaient leurs troupeaux. Pleins de respect pour la coutume, ils maintenaient opiniâtrément des usages barbares dans l'établissement et l'exploitation de la propriété : je veux dire l'existence des biens communaux et le système du métayage. Diviser les biens communaux entre les particuliers leur eût paru ruiner la pâture.

Les moutons, ne trouvant en chaque endroit qu'une nourriture médiocre, allaient naturellement devant eux pour en chercher davantage. A les voir cheminer ainsi, au lieu de reconnaître la véritable cause, on en avait inventé une autre, imaginaire : on leur avait supposé le besoin d'errer. Ainsi les hommes, pour ne rien changer à leurs habitudes, avaient calomnié les moutons et en avaient fait des animaux de passage. Le baron d'Haussez protestait : il assurait que, si on avait de bons pâturages, on pourrait parquer les moutons, qui resteraient volontiers là où ils auraient à manger : mais il ne persuadait personne, et sous ce

communisme tout dépérissait : « On abuse, de peur qu'un autre n'use », écrivait M. d'Haussez énergiquement. La propriété particulière, livrée au métayer, rendait le moins possible. Le métayer choisissait de préférence les cultures dont le propriétaire recevait une plus faible part. Le froment, dont le propriétaire prélevait les deux tiers, était délaissé pour le maïs ou le seigle qui se partageaient par moitié ; le millet, presque sans valeur, mais attribué presque entièrement au métayer, était l'objet de toutes les préférences. « Le colon souffre, de peur que le propriétaire ne jouisse », aurait pu dire encore M. d'Haussez. On vivait donc misérablement ; mais les pères avaient vécu ainsi. Ce beau raisonnement exaspérait sans l'abattre le courageux préfet, qui allait par des pays sans chemins combattre la routine sur place, épuisant son éloquence pour convaincre ses administrés que leurs vaches avaient du lait, et qu'au lieu de répéter perpétuellement l'ancien proverbe que « aucune culture ne réussit dans les Landes », il fallait se mettre bravement à l'ouvrage, préparer le terrain et lui demander ce qu'il est capable de porter.

Toujours est-il qu'on avait entendu parler des Landes, et, du dehors, on se préoccupa de les exploiter ; il y eut des échecs, mais les échecs s'oublièrent, et il y eut des succès qui enhardirent ; aujourd'hui, l'ému-

lation est partout : on assainit, on sème, on cultive ; particuliers et sociétés s'y mettent à l'envi. Pourquoi, au milieu de ces efforts de l'industrie pressée de jouir, ne rappellerait-on pas l'ambition plus patiente des pères de famille, qui, avant la vogue des Landes, lorsqu'il leur naissait un enfant, défrichaient des portions de ces terrains et y semaient des pins, pins et enfants destinés à croître ensemble :

Crescent illæ, crescetis amores.

Toutefois, il restait à attaquer à fond les possessions communales, et ce travail se fait en ce moment même. Une loi de 1857 ordonne que tous les terrains communaux soient assainis et ensemencés dans un délai de douze ans, c'est-à-dire en 1869. L'administration du département des Landes seconde activement la loi. Les hommes qui s'intéressent à la fortune publique, s'ils veulent bien considérer ce qui s'est accompli dans les Landes depuis un certain nombre d'années, reconnaîtront sans doute que c'est là, dans ce coin de terre déshérité, que la richesse de la France s'est le plus merveilleusement accrue. Le principal artisan de cette richesse est le pin, c'est cet arbre rustique qui ne demande rien et qui donne sans cesse. Informez-vous aux gens du pays, et ils vous diront ce qu'il y a en lui de ressources inépuisables ; aussi ils ont fait le proverbe : « Qui a pin a pain ». On comprend ce qui

a été ajouté à la richesse des propriétaires par la création des chemins de fer ou des routes qui transportent aisément les arbres et leurs produits, par le progrès de l'industrie appliqué à la résine, enfin par la guerre civile des Etats-Unis, qui a augmenté le prix de cette substance de trois ou quatre fois sa première valeur. Quand on songe qu'un hectare de landes se vendait jadis une centaine de francs, que, desséché pour le quart de cette somme, le fonds vaut actuellement 2,000 fr., et que les 200 arbres qui le couvrent valent autant que le fonds, quand on songe, disons-nous, à cela, on ne peut assez déplorer ce long sommeil de la terre, tant de richesses perdues, ni assez admirer l'activité humaine bien conduite, ce qu'elle peut pour transformer la nature.

Bientôt donc il n'y aura plus de landes ; je le répète, ceux qui voudront en voir encore feront bien de se hâter. Avant longtemps il ne restera, pour témoigner de leur existence, que le *Maître Pierre* de M. About, un joli livre vraiment. J'y trouverais peut-être un peu trop d'agronomie pour un roman, un genre littéraire où je goûte à peine la théologie ; mais, à cela près, c'est un charmant ouvrage, plein d'esprit et de verve, avec une veine de sentiment délicat.

Je demande pardon moi-même d'avoir dit quelques mots d'agriculture ; mais la tentation était forte, et

d'ailleurs il est convenu qu'en vacances chacun est un peu hors de chez soi.

Pendant que l'industrie s'empare des landes, la fantaisie s'empare en maîtresse des dunes du littoral. Vers la pointe du Médoc, on essaie de créer un lieu de bains de mer, à Soulac, où on a exhumé une église jadis ensevelie par les sables. Quant aux dunes du bassin d'Arcachon, on sait que je ne suis pas impartial, mais je vous assure qu'il devient difficile de suivre la métamorphose qu'elles subissent tous les jours et de prédire où elle s'arrêtera. C'est une sorte d'enchantement. De tous côtés les arbres tombent, les chalets s'élèvent ; tandis que les petites fortunes déploient leur imagination sur des espaces de quelques pieds carrés, une riche Compagnie fonde une ville d'hiver de toutes formes et de toutes couleurs, qui vont à ce pays étrange. MM. Pereire se créent un parc de pins, de chênes, d'arbousiers, de bruyères, qui court le long de la mer, monte sur les hauteurs, descend dans les vallées des dunes, et qui a été, il y a bien des jours, dessiné par le caprice du vent.

Les Landes nous mettent à Bayonne. Que de courses charmantes à faire en rayonnant de là ! Il faut du moins visiter Biarritz avant qu'on ne l'ait trop embelli, et je ne vous permets pas de partir avant d'être allé au Pas-de-Roland. Un peu après avoir quitté Cambo

et sa magnifique terrasse, vous trouvez la gorge de Roland, une beauté des grandes Pyrénées, jetée là. C'est, comme on le sait, Roland qui a tout fait dans ce pays. S'il y a une brèche, c'est lui qui l'a taillée d'un coup de son épée ; s'il y a par terre une empreinte comme de quelque pied de géant, c'est l'empreinte de son pied ; ici un sentier en corniche était fermé par une roche, il a ouvert la roche où l'on passe. Le lieu méritait cela, il est d'une beauté singulière : la gorge, d'abord insensible, se creuse, le torrent blanchit et mugit en escaladant les blocs tombés sur sa route, ou bien son eau verte s'endort dans un lit plus profond ; des masses énormes sont suspendues au-dessus de votre tête ; vous les contemplez en pressant le pas. Il fait beau, le soleil se joue dans les mille cascades du torrent, la montagne nous prête son ombre ; asseyons-nous ici ; la course et l'air vif ont aiguisé la faim, étalons nos provisions, et que chacun, à son tour, aille chercher l'eau glacée du Gave ; les montagnards, à l'honnête physionomie et aux costumes d'éclatantes couleurs, défilent sur la corniche et vous saluent du bonjour basque, *agur*, que vous leur répétez dans leur langue. Ce repas a été probablement long, mais il finit, et, une fois le corps satisfait, l'esprit est disposé à la philosophie ; on philosophe donc et puis on dort un peu aussi, et on emporte chez soi le souvenir d'une bonne journée de plaisir et

d'amitié, pour nous sourire dans les jours tristes qui viendront.

Le département des Basses-Pyrénées confine à deux grandes beautés entre lesquelles on hésite, les hautes montagnes et la mer.

Dieu me préserve de dire du mal du séjour des montagnes ; je craindrais trop de mériter qu'il me fût interdit ; mais parlons sincèrement. Autre chose est la montagne, autre chose est le lieu, ville ou village, qui l'avoisine et que vous habitez. Ce lieu est accessible, il est civilisé, quelquefois même d'une façon odieuse ; tout ce qu'on appelle les plaisirs, tout ce qui est mouvement et bruit s'y donne rendez-vous et s'exhale pendant les quelques jours de la saison : voitures, chevaux, claquements de fouet, fanfares, musiques de toutes les nations, depuis la harpe antique jusqu'à l'orgue de Barbarie, qui vous escortent dans les rues, se posent devant vous dès que vous vous asseyez, à la promenade, au café, au repas, vous endorment le soir et vous réveillent le matin ; mendiants aussi de toutes les nations, acharnés comme les mouches ; entassement de gens qui se disputent la place et parfument l'air de tous les parfums des boulevards de Paris ; voilà le régime.

Pourquoi ne pas l'avouer ? Les montagnes même entre lesquelles vous êtes enfermé produisent à la longue une impression pénible. Ces grandes masses

dressées sont admirables, mais elles vous prennent une part de l'horizon, du ciel et du soleil ; elles finissent par vous causer une sorte de malaise ; il semble parfois qu'elles vous écrasent et vous étouffent. Quand on les quitte, on est sans doute attristé de quitter de si belles choses ; mais à mesure qu'on les laisse derrière soi, l'espace s'ouvre, on respire, on retrouve le vaste horizon, la voûte immense du ciel ; on revoit avec un plaisir infini le soleil qui se lève et qui se couche.

Le charme de ces montagnes habitées, c'est le voisinage des montagnes inhabitables où l'on va en excursion. L'ascension est peut-être fatigante, mais si le temps est beau, on est largement payé de sa peine, il y a des spectacles qui vous transportent. J'en parle le cœur encore troublé ; je les revois en fermant les yeux, et cette image intérieure ranime la vive émotion que j'ai autrefois sentie. Hélas ! dès qu'on est arrivé là, dès que l'on s'est dit qu'on voudrait y rester toujours, il faut repartir, il faut rentrer dans la ville, dans l'hôtel, dans l'existence rangée qui n'a pas prévu de pareilles fantaisies. Il y a de plus grands chagrins, il y en a aussi de moindres, et l'on se heurte là bien rudement contre la contradiction éternelle qui fait la vie réelle intolérable et la vie imaginaire impossible.

Les montagnes ont un autre tourment : on ne peut

apercevoir les plus hautes cimes sans avoir envie d'y monter ; malheureusement il est rare qu'on le puisse, car la force manque ou le temps. Puis, toutes ces montagnes vous trompent ; ne vous fiez pas à celles qui paraissent plus abordables : du premier élan vous croyez atteindre le faîte ; mais de montée en montée il se découvre de nouveaux sommets ; on calcule l'effort que l'on a fait, celui qui restera peut-être à faire ; épuisé, on va encore, on va d'un désir haletant, de ce désir qui oppresse l'âme humaine quand elle poursuit un objet qui fuit devant elle, la vérité ou le bonheur.

La mer est plus praticable que les montagnes : assis sur le rivage on se repaît de contemplation. On ne l'approche pas sans terreur ; tout annonce ici un être extraordinaire : cette poitrine profonde, qui met six heures à se soulever et six heures à s'abaisser, le mugissement éternel, les changements de couleur qui masquent ses passions, les colères terribles que personne n'a vues sans pâlir. S'il n'était pas dans la nature des impressions humaines de s'affaiblir par l'habitude, je doute qu'il y eût beaucoup d'hommes qui pussent supporter longtemps celle-là : elle est trop forte pour ceux qui ont souffert et qui sont rejetés au fond d'eux-mêmes par cette contemplation mélancolique.

Nous sommes tout près de l'Espagne ; il faut au

moins y mettre le pied. La route qui y conduit est admirable : elle rappelle la Corniche, sauf que là-bas ce sont les Alpes et la Méditerranée, ici les Pyrénées et l'Océan. Comme notre France finit bien par ce Saint-Jean-de-Luz et ces villages, si jolis et si propres, de Bidart et de Guetarie, qui parsèment les rochers ! On peut aller voir, si l'on y tient, la fameuse île des Faisans, qui a été réparée à neuf et surchargée d'un monument commémoratif. J'aimerais mieux passer ce temps à Fontarabie, cette ruine intacte d'une vieille ville espagnole, avec ses déchirures où les folles herbes se sont établies. On regardera Renteria dans sa fraîche vallée, le port de Pasages, où toutes les maisons se reflètent dans l'eau, et on entrera à Saint-Sébastien. Le mont du Castillo s'avance dans la mer, son pied rejoint la terre par un isthme assez large, où Saint-Sébastien est assis ; en haut est la citadelle ; à droite, l'Uruméa, repoussé par le flot qui bouillonne entre les cailloux, à gauche, un port circulaire à l'entrée duquel se dresse une aiguille abrupte ; on dirait une bague étincelante, montée par un maître ouvrier. Mais de ces divers côtés on aperçoit la ville, et ses bruits vous arrivent mêlés au bruit de la mer. Avancez un peu, vous êtes seul, perdu au bout de l'univers. Regardez à vos pieds ; la montagne plonge à pic dans l'eau ; le schiste, redressé en larges feuilles noires, est assailli par la vague qui court en écumant sur ses

crêtes et se perd dans ses déchirures ; d'énormes blocs amoncelés pendent sur l'abîme. Maintenant regardez autour de vous : le rocher a été creusé par places et dans ces creux sont scellés depuis un demi-siècle les corps des officiers anglais qui furent tués dans la guerre ; ils se reposent là de leurs travaux et des agitations de la vie, et rien ne les réveillera de leur profond sommeil, pas même la tempête qui ébranle et fend le rocher. Ici se rencontrent l'éternel tourment et l'éternel repos, ici se rencontrent tous les infinis : l'Océan, le ciel, les montagnes et la mort. Toutes les fois que, fatigué de la vie ordinaire, de ses soins médiocres et de ses petits ennuis, je tente d'y échapper, c'est ici que ma pensée me porte ; si j'avais de plus grands chagrins, je crois que j'aurais ici plus de force qu'ailleurs pour les soutenir ; enfin, quoique tous les lieux dussent être indifférents à ceux qui ne sont plus, j'aimerais à être enterré dans ce lieu : il me semble que j'y dormirais bien, si on n'y rêve pas de la patrie[1].

Une fois sur la route, comment faire pour ne pas pousser plus loin, au moins jusqu'à Madrid et à Tolède,

[1] Non, non, ce n'est plus vrai ; le corps du génie s'est emparé de cette montagne : il l'a déchiquetée ; du haut en bas de la grande muraille, il a appliqué des chemins macadamisés, avec des parapets blancs, qui conduisent par des pentes douces jusqu'à un corps de garde blanc. Je n'y retournerai plus. Mais pourquoi se plaindre ? Ils ont bien voulu nous laisser l'Océan.

jusqu'au musée de Madrid et jusqu'à l'incomparable Tolède ? J'ai dû ce plaisir à la Compagnie du Nord de l'Espagne, et je tiens à l'en remercier. On traverse les Pyrénées par une série de travaux gigantesques, de sorte qu'en ce lieu la nature et l'art sont égaux. Puis viennent Burgos et la Castille. Les plaines s'étendent immenses ; la terre est blanche ; pas d'arbres, pas d'eau, des chemins en poudre, de temps en temps une pauvre maisonnette ; des aspects tristes, rien de vulgaire : toujours de quelque côté il y a des hauteurs qui terminent l'horizon ; elles naissent brusquement du sol et se découpent bizarrement sur le ciel ; lorsque le soleil levant ou la clarté de la lune frappe ces masses nues, elles semblent transparentes et on dirait des cristallisations fantastiques. Et quel air ont les ruines de Medina del Campo et ces créneaux qui descendent les pentes d'Avila ! Un soleil terrible cuit une brique rougeâtre et verse partout la soif. Si loin que la vue porte, elle n'aperçoit pas un abri contre l'ardeur dévorante : tout respire un désir implacable, quelque chose de grand, de violent et d'insensé ; l'Inquisition était ici chez elle, et sainte Thérèse est née ici. Enfin toute cette Espagne du Nord a un caractère de mâle énergie qui fortifie l'âme ; cet âpre sol est fertile en hommes qui ont maintenu, à travers les plus rudes épreuves, leur indépendance et leur liberté.

Et maintenant hâtez-vous de voir l'Espagne ; bientôt

on ne la verra plus, elle ne sera plus qu'un des innombrables exemplaires d'un pays civilisé, qui est comme il faut être et se présente convenablement devant les étrangers. Ces rues étroites, aux maisons dont les étages surplombent et se touchent presque par en haut, pour garder la fraîcheur, ces rues s'élargiront, ces maisons se redresseront et se regarderont de loin, insoucieuses de l'ancienne intimité de voisinage ; les femmes quitteront leur costume pittoresque, elles échangeront la mantille contre les chapeaux français ; il y aura des imitations heureuses et des imitations malheureuses ; quelques-unes seront à la mode, le reste sera « à l'instar » de Paris.

Puisque les chemins de fer emportent la vieille Espagne, je les prie d'emporter certains objets qui feraient mal dans l'Espagne nouvelle : telle est la religion d'État, la persécution contre les protestants, l'interdiction de lire ou de faire lire la Bible, et, pour tout dire d'un mot, l'intolérance. On ne se doute pas là de l'impression que produisent au dehors les lois comme celle qui défend de publier aucun écrit sur la religion sans l'approbation des diocésains ; ce petit article a paru d'une naïveté effrayante et nous espérons que, malgré de touchantes invitations, on ne nous donnera pas la liberté religieuse comme en Espagne. Quant aux autres articles qui autorisent le gouvernement à prohiber l'importation des livres étrangers

et chargent le ministre de l'intérieur « d'adopter les » mesures qu'il jugera convenables concernant l'an- » nonce, la vente et la distribution des imprimés, » ce sont de ces mesures désespérées qu'on ne manque jamais de prendre au moment où elles sont sans effet, car il n'y a pas de pouvoir assez fort pour empêcher les idées de circuler avec les hommes ; les chemins de fer porteront en Espagne les deux ensemble : ils créeront le libre commerce des esprits, l'échange invisible qui se raille des gouvernements et des ministres de l'intérieur. Mais pourquoi craindre ? et que ne peut-on pas attendre quand on réfléchit un peu sur ce qu'on voit ? Ceux qui ont percé les Pyrénées et conduit l'Europe jusqu'au cœur de l'Espagne sont les petits-enfants de ceux qui ont été chassés de cette Espagne par le fanatisme. C'est une grande manière d'y rentrer, et je suis certain qu'ils ont été touchés en faisant un retour sur cette singulière destinée.

Sans blesser notre orgueil national, il est probable que, si les Espagnols nous empruntent quelque chose, nous aurons aussi quelque chose à leur emprunter. Ce ne sera pas toujours, il faut l'espérer, la licence de la presse espagnole. Imaginez-vous qu'il paraît en ce moment à Madrid quatre-vingt-neuf journaux politiques, dont la plupart paraissent deux fois et quelques-uns quatre fois par jour. Aucun ne coûte plus de dix centimes ; le timbre ne coûte qu'un centime ;

la *Correspondance* se vend un sou, comme notre *Petit Journal* et se tire à plus de soixante-dix mille. Il y a des journaux de toutes les opinions ; mais on ne voit pas que cela soit nécessaire : la *Correspondance* les a toutes, pourvu qu'on lui donne du temps ; souvent même elle n'en exige pas beaucoup : elle est simplement ministérielle, elle loue les ministres présents et attaque les ministres passés, sauf à les louer encore s'ils redeviennent présents, ce qui dépend d'eux et non pas d'elle. J'ai été heureux d'apprendre ce détail et j'ai reconnu avec fierté qu'en fait de presse notre pays n'a rien à envier à l'Espagne.

En fait de mœurs locales, j'ai entendu reprocher vivement aux Espagnols leurs combats de taureaux ; mais malgré les injures que j'ai reçues à ce sujet de mes amis, je garde mon opinion. Je commence par déclarer que je n'ai nulle envie que les combats de taureaux soient établis en France : la vue du sang est mauvaise. Après cela, me permettra-t-on d'en parler franchement ? Il y a deux choses dans ces combats : le sang qui coule, les entrailles qui sont déchirées, des détails affreux, dont l'idée révolte et dont l'aspect soulève le cœur ; la poésie y est aussi, assez forte pour étouffer le reste : elle est dans la beauté, la passion et l'art combattants, du taureau et de l'homme ; elle est dans le mépris de la vie, elle est dans la présence de la mort, qui est là, invisible, sans qu'on sache qui

elle touchera. Le départ du taureau est magnifique. Elevé dans les solitudes, ne connaissant de figure humaine que la figure de son gardien, amené la nuit, par des chemins déserts, puis emprisonné dans sa cellule ; lorsqu'il en sort piqué par des aiguillons, et qu'il aperçoit cet amphithéâtre irritant de couleurs, de gestes et de cris, et à sa portée des adversaires qui le défient, son regard est terrible, son attitude et ses mouvements incomparables ; on n'a rien vu quand on ne l'a pas vu parcourir d'un seul élan toute l'arène, renversant ou élevant sur ses cornes les chevaux avec les cavaliers, et s'arrêtant enfin pour contempler sa vengeance. Les hommes sont dignes de cet ennemi, et dans ce duel la bravoure est égale ; mais si l'homme a la force de moins, il a le sang-froid, l'étude et l'adresse : il joue avec le formidable animal comme un chat avec une souris ; il le regarde dans les yeux et le fascine ; enfin, il lui présente l'épée et s'offre à lui avec une assurance qui vous fait tressaillir à la fois de terreur et de fierté. Voilà, dans sa vérité, ce spectacle sauvage, mâle et grand. On lui reproche d'exposer la vie humaine ; mais dans combien de plaisirs publics, nous, les civilisés, ne l'exposons-nous pas ? et dans celui-ci, elle n'est pas si souvent exposée qu'on se l'imagine. On lui reproche les chevaux éventrés et les scènes horribles qui s'ensuivent ; on a raison, c'est le côté hideux de ces combats et le seul

qu'on voie d'abord ; mais aussi bientôt on ne le voit plus : l'art qui est dans la tragédie vous saisit, vous absorbe ; le reste recule de plus en plus dans l'ombre et s'évanouit. L'Espagne s'enivre de cette poésie, et l'on prend son ivresse, au risque de s'en étonner ensuite un peu, surtout d'étonner ses compatriotes qui vous avaient connu plus sage que cela.

Mais qui sait si les chemins de fer n'emporteront pas aussi les combats de taureaux ? Le pittoresque se meurt, l'industrie l'a tué. Pendant que la locomotive suit sa route inflexible, plus d'un voyageur regrettera les mules et leurs grelots, et le zagal courant autour d'elles, grimpant agilement sur leur dos et leur adressant les discours les plus pathétiques ; plus d'un regrettera les mille petits incidents du voyage, les rencontres des auberges, les scènes infiniment variées de la comédie humaine qui se joue sur les chemins ; enfin, l'imprévu qui réveille et remet en appétit de vivre. Il faut qu'on en prenne son parti, tout cela est fini, bien fini ; tout cela est allé rejoindre les blanches voiles gonflées des navires et les grandes ailes tournantes des moulins. Un nouveau monde commence, qui sait précisément ce qu'il veut et ce qu'il fait, un monde sensé, puissant et un peu brutal, qui va devant lui et ne s'arrêtera pas pour attendre quelques rêveurs attardés. Ce n'est pas seulement la condition des voyages qui est changée ; regardez-y bien, notre

existence domestique est entièrement renouvelée : cette bonne civilisation, qui prend tant de soin de nous, distribue dans toute votre maison une chaleur invisible, et elle place sur votre bureau une plume infatigable, au bec d'acier ou de diamant.

Je proteste que je ne veux point offenser la civilisation ; mais sera-ce l'offenser que de s'amuser un moment par d'innocents souvenirs ? Oui, je l'avoue, dans l'ancien temps, au temps de ma jeunesse, le feu ne chauffait pas toujours, mais il éclairait. Le foyer n'était d'abord qu'un point imperceptible, puis il s'étendait de proche en proche et tout s'embrasait, et la vue était réjouie ; insensiblement cette grande ardeur s'abattait, et alors ce petit espace appartenait à la fantaisie. Combien d'heures j'ai passées à le regarder, dans les sombres jours ou dans les longues soirées d'hiver ! La scène se défaisait et se refaisait sans cesse ; elle s'illuminait tout à coup et tout à coup rentrait dans l'ombre ; quelquefois une légère flamme bleuâtre, un sylphe aux pieds invisibles, dansait sur le bois ; d'autres fois elle jaillissait avec force pendant plusieurs secondes, en chantant ; ou bien c'était une explosion de vives étincelles ; les charbons, travaillés par le feu, prenaient des formes d'êtres vivants ou de monstres, puis ces formes s'altéraient, d'autres naissaient, par une fantasmagorie qui enchaînait les yeux. Souvent, captivé par ce spectacle,

j'oubliais d'allumer ma lampe qui l'aurait fait évanouir, mon imagination flottait dans un monde fantastique, de mon lit je suivais encore vaguement ces jeux, et mes dernières pensées s'éteignaient avec les dernières lueurs du foyer.

En ce temps-là aussi ma plume, au panache blanc ou gris, n'écrivait pas toujours bien, quelquefois elle n'écrivait pas du tout; elle faisait des lettres sans corps ou des corps absurdes ; il lui prenait des caprices, elle se fendait, elle éclaboussait, elle avait son humeur comme moi la mienne ; nous faisions tantôt bon, tantôt mauvais ménage ; mais, en somme, avec elle je n'étais pas seul. Quand je ne trouvais pas une idée, je m'en prenais à elle ; je la taillais de mille manières, jusqu'à ce que l'idée vînt ; elle me donnait le temps de réfléchir et m'a évité plus d'une sottise. Que ne l'ai-je taillée plus souvent ! Dis, ma vieille amie, n'était-ce pas ainsi ? Aujourd'hui, on te méprise, on me fait honte de toi; un serviteur à la nouvelle mode, ponctuel, irréprochable et glacé, est là qui attend ta place. Eh bien ! il attendra.

S'il reste quelque part quelque chose de ce monde ancien qui disparaît, c'est encore dans le Midi qu'il en reste davantage, aussi on s'y attarde plus volontiers. Dans le Nord on sait à point le prix du temps ; on veut en tout les moyens les plus rapides, on veut partir vite, arriver vite, faire vite. Dans le Midi, le

prix du temps est encore inconnu. Quel besoin de tant se presser ? Qu'a-t-on de mieux à faire dans la vie que de vivre ? et quand on s'y prête, on vit partout. Les prétendus sages du Nord nous disent : « Ménagez le temps, c'est l'étoffe dont la vie est « faite ; » les vrais sages du Midi nous disent : « Usez le temps, c'est l'étoffe dont la vie est faite », et ils l'usent à merveille. Vous vous irritez des retards dans les voyages, contre une voiture ou un train qui ne part pas ou qui s'arrête ; nos gens ne s'en émeuvent point : ils causent, ils jasent, ils rient, le temps passe sans qu'ils s'en soient aperçus. Quelle nécessité d'arriver sitôt ? et, une fois arrivé, que pourra-t-on faire de mieux que ce qu'on peut faire dès maintenant avec de bons compagnons ? Le but, pour eux, c'est le chemin ; ils se seraient entendus avec La Fontaine. Je leur dois un grand service. Dans mes années de prompte impatience, ils m'ont appris la résignation : après les premières fureurs, je me suis calmé, j'ai perdu la prétention et presque la notion des heures précises et des heures réglementaires, tout ce pédantisme des gens affairés ; avec quelque pratique, il m'a paru naturel qu'on ne se mit pas aux choses avec acharnement, que les voitures prissent leur temps pour conduire leur monde à destination, et que les chemins de fer fissent un peu l'école buissonnière. Peuple de philosophes, que

n'est-il possible de vous prendre votre science ? Tandis que nous nous battons avec la vie, vous jouez avec elle, elle vous offre les biens qu'elle refuse à ceux qui tentent de les lui arracher.

Mais qui sait si le combat même n'est pas bon, si l'effort ne crée pas la force, si la vie dit tout à ceux qui jouent avec elle, et s'il n'y a pas de certains secrets qu'il faut payer de son sang ? Si cela est vrai, la parfaite sagesse n'est ni si légère ni si sérieuse qu'on la fait ; elle est selon les choses : elle glisse où il faut glisser, elle appuie où il faut appuyer, elle tient une multitude d'accidents comme indifférents ou de peu d'importance, et ne met son cœur, mais elle le met entièrement, que dans quelques affections qui le valent. La vie a, comme l'Océan, son fond et sa surface, sa surface mobile, qu'un souffle agite, et son fond consistant. Abandonnons la surface aux vents, pourvu que le fond tienne ; jetons l'ancre, et laissons flotter.

(Octobre 1864.)

LETTRE SUR LA BOTANIQUE

Tu te souviens, ma chère enfant, de nos grandes études en botanique ; nous avions bien distingué une dizaine de familles, une cinquantaine de genres, compté quelques centaines d'espèces, que nous connaissons, parce que tout le monde les connait, et nous avions demandé bravement à un savant de nos amis les noms de celles que nous ignorions. Irons-nous jamais plus loin ? Je ne sais ; mais il m'est venu sur tout cela des réflexions que je veux te dire.

Je dois d'abord rendre justice à notre fidèle compagnon, le *Manuel de l'Amateur des jardins*. MM. Decaisne et Naudin ont fait là un ouvrage de bon sens, dont je leur sais un gré infini. On y trouve quelques notions précises sur les organes et la vie des végétaux, le nécessaire en fait de classification, tout le reste appliqué à la pratique : les cinq régions de la France distinctes par leurs climats, et qui reçoivent

leur nom des Vosges, de la Seine, de la Gironde, du Rhône, de la Méditerranée; les plantes de collection et de fantaisie servant à la décoration des parterres, les plantes grimpantes, les plantes ornementales, les plantes aquatiques, les plantes de fenêtres et d'appartements, les soins que chacune d'elles demande et les moyens de les reproduire; quelles plantes fleurissent au printemps, quelles en été, en automne et en hiver; leur couleur et leurs changements de couleur; avec cela, des figures que la maison Didot a prodiguées, et qui sont du plus grand secours; car tous, plus ou moins, nous sommes comme cet enfant qui ne savait lire que dans les images. En somme, c'est un admirable traité d'ornementation vivante.

J'ai pourtant à chercher une petite querelle aux auteurs du *Manuel*. Ils pensent que les formes des gouvernements impriment leur cachet sur le style des jardins; ils comparent à nos jardins modernes les jardins réguliers du XVIe et du XVIIe siècle, et trouvent entre ceux-ci et ceux-là la différence qu'il y a entre des temps d'émancipation politique et de pouvoir absolu. Je ne suis pas convaincu que ce rapport des jardins aux gouvernements soit aussi rigoureux qu'ils le disent, car le petit Trianon a été créé par Louis XV; le style anglais a peut-être prévalu simplement parce qu'on était fatigué du style français, et parce qu'on a compris que, sans viser à la stricte imitation, il

n'était pas mal d'imiter de plus près la liberté de la nature. Je ne fais ces remarques que par égard pour la vérité, car il ne me déplairait pas que nos écrivains eussent raison : les changements de leurs jardins montreraient aux Français leurs propres changements sous une forme sensible, qui ne leur serait pas toujours agréable. Par ces temps où l'administration fleurit et où la politique s'égare un peu dans ses conceptions, je ne serais pas fâché de voir reparaître les parterres rectilignes, les rangées d'ifs géométriquement tondus, et pourquoi pas les labyrinthes?

La botanique est une des sciences les plus trompeuses. Comme les fleurs sont charmantes, on s'imagine qu'elle est charmante aussi, et on est vite désabusé. Pourquoi donc? Ah! pourquoi? C'est que les savants ont songé à eux et pas à nous. Ils ont voulu une science qui en fût une, et ils ont mis chaque chose à sa place, sans s'occuper de savoir s'il serait facile à tout le monde de l'y trouver. Combien de fois j'ai essayé de devenir botaniste, et à chaque fois j'ai été vaincu. J'avais pensé, que, pour reconnaître une fleur, il suffisait de reconnaître quelques gros caractères, bien visibles, bien tranchés et toujours réunis; mais il paraît qu'il ne faut pas se fier aux apparences, que deux plantes au fond très éloignées peuvent avoir ces apparences-là, qui peuvent manquer chez deux plantes au fond très rapprochées. Force a été aux sa-

vants de s'adresser à des caractères cachés et délicats, en sorte qu'on ne peut rien sans le scalpel et le microscope et sans avoir en même temps la fleur et le fruit, sans avoir suivi à peu près toute l'histoire de la plante. On se rebuterait à moins.

Les botanistes pourtant ont eu pitié de nous : ils ont inventé ce qu'ils appellent des clefs pour arriver jusqu'au nom des plantes ; ils prétendent vous y conduire par la main. Ils dressent une liste de caractères ; une première question porte sur un premier caractère : est-il présent ou absent? Il n'y a qu'à répondre par oui ou par non, cette première réponse renvoie à une seconde question, et ainsi de suite jusqu'à ce que, par une dernière réponse on soit amené à la fleur même dont on cherche le nom. C'est comme s'il s'agissait de trouver un lieu au bout d'un chemin qui se bifurque souvent : à chaque bifurcation, on se demande s'il faut prendre à droite ou à gauche ; si à chaque fois on a bien choisi, on arrive. Les botanistes appellent cela une clef, clef, en effet, mais qui n'ouvre, je le crains, qu'à ceux qui sont de la maison ; aux autres, il est souvent difficile de dire si tel caractère existe ou n'existe pas, et la moindre erreur jette si loin ! Pour moi, je l'avoue à ma honte, quand on m'a dit à l'avance qui était une fleur, je l'ai toujours reconnue, et ne l'ai jamais reconnue quand on ne m'a pas dit à l'avance qui elle était ; dans les expériences

que j'ai tentées, j'ai eu les plus singulières surprises, et au lieu d'une fleur des champs que je tenais dans la main, il m'est arrivé de tomber sur un arbre ; mais je demande la permission de ne pas raconter tous mes égarements.

Une autre chose qui m'a brouillé avec les botanistes, ce sont les noms qu'ils donnent aux plantes. On a voulu que ces noms eussent cours dans le monde entier ; la plupart sont tirés du latin et du grec, du grec surtout ; or, ils peuvent signifier les plus jolies choses, mais ces jolies choses sont perdues, car peu de gens savent le latin et presque personne ne sait le grec. On a aussi donné aux plantes les noms des hommes qui les ont découvertes, ou on a gardé le nom qu'elles ont dans leur pays et qui est peut-être significatif, mais ne l'est guère dans le nôtre. Mettez ensemble tous ces mots latins, grecs, et de toutes les parties du monde, avec leur physionomie souvent étrange, vous aurez une langue hétéroclite et barbare, à faire peur au plus courageux. Ces noms appliqués aux plantes ne nous disent rien de ce qu'elles sont ; au contraire, un nom pittoresque tiré d'un caractère frappant ou d'une heureuse analogie, ce nom parle et grave la plante dans notre esprit et dans nos yeux. On a donc voulu une nomenclature universelle, et on l'a : quelque chose qui ne parle ni aux sens, ni au sentiment, ni à l'imagination, à rien, comme sera la

langue universelle quand on aura ôté de chaque langue particulière ce qu'elle a à elle, où se peint son esprit, où son âme respire, et que de toutes ces abstractions on aura composé une sorte d'algèbre. Laissons-la aux savants ; pour nous, rendons à la fleur son nom populaire, familier et expressif. Peut-être, quand nous serons à l'étranger, ne saurons-nous pas comment on l'y appelle ; mais nous saurons bien comment on l'appelle dans notre pays, et leurs doux noms se presseront sur nos lèvres.

Enfin comme la botanique par elle-même n'est pas aimable, un bon nombre de gens malavisés ont cherché à lui donner de faux agréments. Les fleurs ont du malheur : elles servent de prétexte à une fausse poésie, bien insupportable à ceux qui aiment les fleurs et qui aiment la poésie. Un orateur, dans une distribution de prix d'une société d'horticulture, croirait manquer à tous ses devoirs si, la bouche en cœur et le bras arrondi, il ne comparait les dames aux fleurs ; les auteurs des traités de botanique à l'usage des demoiselles, dès qu'ils arrivent à la fécondation des plantes, se noient dans la sentimentalité : ils ne parlent plus que d'amours et d'hyménées ; une foule de femmes poètes, avides de trouver des âmes qui répondent à leur âme, parcourent toute la création, à la recherche d'une famille : elles appellent les fleurs leurs sœurs et aussi les étoiles. Nous n'en voulons pas aux fleurs ; mais

il faut les aimer beaucoup pour leur pardonner les pauvretés qu'elles inspirent, cette grâce fade qui est à la vraie grâce ce que la parfumerie est à la nature.

Quand on a éprouvé ces inconvénients, on ne renonce pas à la botanique, mais on rabat un peu de ses prétentions. Veux-tu me croire, nous les bornerons à ceci. C'est un vif plaisir d'embrasser toute la création végétale rangée en trois classes et en quelques grandes familles naturelles, bien tranchées : la raison, qui cherche partout la simplicité, est satisfaite ; mettons-nous donc bien nettement ces traits de famille dans les yeux, puis retenons les principaux genres, ceux où entrent les espèces que nous rencontrons le plus souvent. S'en offre-t-il à nous une nouvelle ? si nous n'avons pas un botaniste sous la main, qui nous la nomme, recourons naïvement aux livres qui nous la représentent. Oui, ils sont précieux aux ignorants, ces livres avec figures : s'il n'y a qu'un dessin, c'est bien ; si la couleur y est, c'est encore mieux. Que de peines ils nous évitent ! On nous imposerait de trouver, dans des salons nombreux, une personne inconnue, sur un signalement minutieux, quelle difficulté de la reconnaître ! et combien de chances nous aurions de tomber sur une autre ! Au contraire, on nous la présente, ou son portrait, et d'un coup-d'œil, sans analyse de détail, il se forme en nous une image d'en-

semble par laquelle nous la reconnaîtrons toujours. De quoi s'agit-il en définitive? De savoir ; car d'être savant est pour la plupart de nous une prétention trop haute ; donc rendons grâce aux images.

Au lieu des faux agréments qu'on répand sur la botanique, je voudrais qu'on lui donnât un agrément vrai. Je voudrais qu'en présentant une plante, on racontât ce qu'elle est dans la mythologie, dans la religion, dans l'histoire, dans l'art, dans la superstition, la tradition et l'usage populaire, en sorte qu'elle se présentât avec sa légende. Comme soudain cette botanique s'animerait en se mêlant à toute la vie humaine! Et comme nous verrions autrement toutes ces plantes, quand nous y verrions ce qu'y ont vu les plus grands esprits, ou ces âmes de philosophes et de poètes inconnus que les foules renferment! Pour l'antique religion de l'Inde, le symbole sacré de la naissance du monde, c'est le lotus, le grand nénufar, la fleur pure, puissante et mystérieuse, la vie qui naît du sein des eaux. C'est du tronc des chênes superbes et des vastes châtaigniers creux que sortaient les oracles des dieux. Observez le narcisse au bord d'un ruisseau, cette tête légèrement penchée, cette fraîcheur et cet éclat, cette tige droite, souple et grêle, toute cette grâce adolescente, observez ensuite ce qui reste de cela quand il a passé fleur et se dessèche, et dites s'il n'y a pas dans la fable grecque une peinture d'une merveilleuse

vérité. Les plantes sont riantes ou tristes, et ce sont presque partout les mêmes qui sont associées aux fêtes ou aux funérailles : mais avez-vous remarqué comme elles ont, indépendamment de ce caractère général, un visage particulier, comme elles ont un air franc ou faux, bon ou méchant? En ajoutant aux plantes suspectes les vénéneuses et les narcotiques, vous aurez les mixtures des sortilèges. Vous n'oublierez pas les bonnes plantes, celles dont la vertu, maintenant un peu affaiblie, guérissait les terribles blessures des anciens héros. Si vous respectez l'acanthe, qui ornait les chapiteaux des colonnes corinthiennes, ne méprisez pas la fougère, le houx, le plantain, la mauve, le cresson, car les grands architectes français n'ont pas méprisé ces humbles plantes et ils en ont couvert leurs admirables églises. Si quelque fleur a été aimée d'un grand écrivain, joignez leurs deux noms, en souvenir de cet amour, joignez au nom de J.-J. Rousseau celui de la pervenche. Enfin, si vous trouvez une poésie pénétrée de la passion des fleurs comme les *Glanes* de mon amie Mlle Louise Bertin, si vous trouvez une page d'un vrai artiste qui comprenne le langage de la fleur, qui entende ce que lui dit cette petite âme captive, une page de George Sand, la rencontre d'Haydn et de Consuelo dans le jardin du chanoine, recueillez-les. Ah! quel charmant livre de botanique il y aurait à faire, et qui enchanterait bien

des jours! Faut-il donc se borner à en tracer le plan!

Mais assez de science, même la moins savante; il vaut mieux être jardinier. Un jardinier n'est pas le premier venu; c'est un artiste, son jardin est un tableau peint avec les couleurs de la nature et qui change avec les saisons. Que de calcul, que d'inspiration il peut y avoir là! Aussi il y a plaisir à le voir contemplant son travail et, comme le Créateur, quand il eut achevé son ouvrage, se disant à lui-même que tout est bien.

Si j'étais jardinier j'aimerais toutes les fleurs, car je me sens cette faiblesse; mais, pour le bonheur de la vie, rien ne vaut comme d'en aimer une seule espèce. Voyez le collectionneur à l'œuvre. Il recueille des graines, il les classe, il les compte, et si quelqu'une lui manque, il écrit aux quatre coins de l'univers pour se la procurer; au printemps, il les met en terre, non sans avoir longuement médité sur la nature et l'exposition du terrain; puis il va les voir lever et observe chaque jour les progrès accomplis; puis enfin elles s'épanouissent et il s'épanouit avec elles, en orgueil et en ravissement. Ainsi ses années se succèdent sans trouble : les événements extérieurs l'atteignent peu; il laisse couler le monde; il ne se consume pas, comme nous, dans les vaines agitations de la politique. Heureux mortel! Il ne cherchait qu'une collection, et il a trouvé la sagesse.

Puisque je fais l'éloge des jardiniers, me permettront-ils de leur présenter une requête? Ils travaillent et réussissent à doubler les fleurs; n'y a-t-il pas à distinguer, dans cet art, celui qui mérite d'être encouragé et celui qui ne le mérite pas? Qu'on double, si l'on veut, le dahlia primitif et qu'il disparaisse; qu'on double la rose, la marguerite, je n'y vois pas de mal; au lieu d'une seule fleur on en a deux, car la seconde ne détruit pas la première : la rose à cent feuilles est une fleur, l'églantine en est une autre; il y a la riche marguerite, avec le tulle vaporeux de ses fleurons, et il y a la marguerite vulgaire, avec ses jeunes étamines et ses rayons blancs. On a justement donné un prix à celui qui a multiplié les pétales de l'anémone; mais si un jour il n'existait plus que l'anémone double, quel prix je donnerais à celui qui retrouvera l'anémone simple, au cœur noir! Et puisque nous parlons ici de récompenses, pourquoi ne prononcerait-on pas des peines contre ceux qui défigurent les plus charmantes fleurs? Où la manie du perfectionnement ne peut-elle pas pousser les hommes? J'ai vu d'honnêtes gens tout fiers d'avoir doublé la campanule et d'avoir doublé le liseron, grand Dieu!

Tout le monde n'a pas son jardin; la plupart des gens ne sont que des jardiniers d'appartement et de fenêtre. Un philosophe, car où ne trouve-t-il à philosopher! remarque entre eux une grande différence.

Il y a deux manières d'aimer les fleurs. On peut les aimer uniquement pour leur beauté, pendant le temps qu'elles sont belles, sans se soucier du pied où elles fleurissent. Une maîtresse de maison, qui veut son salon orné, achète des plantes épanouies, qui ont leur temps et disparaissent après, ou encore elle les loue, elle traite avec un jardinier qui les apporte et les remporte, et dans quelques-uns de ces salons, plantes et gens font pareille figure : ils y passent. On peut aussi aimer les fleurs pour elles-mêmes. Celui qui les aime ainsi jouit de leur beauté; mais, quand elle est passée, il les garde dans la maison, il les entretient et les attend à une autre saison. Celui qui agit ainsi avec elles en est récompensé. S'il est vrai que les plantes sortant des mains du jardinier sont d'ordinaire plus magnifiques, grâce à la science et quelquefois à l'artifice, rien n'est plus beau que la fleur que j'ai fait venir, et avant la fleur il y a eu le bourgeon gonflé et le bouton plein d'espérance; je sais quel jour la fleur s'est ouverte; il y a quelque chose entre nous : j'ai songé à elle, peut-être a-t-elle souffert et je l'ai soignée, et pour un peu d'eau et de soleil, elle me prodigue ses parfums et son éclat. Je compte combien de fois elle a fleuri, combien d'années nous avons vécu ensemble. Non, rien ne remplace le passé : il se forme mille liens délicats entre nous et les muets témoins de nos années écoulées ; elle a vu nos plaisirs rapides, nos longs chagrins et ce perpétuel tourment du cœur humain qui se dévore.

Le paisible royaume des fleurs a ses révolutions; la mode détrône les unes et les remplace par d'autres, qui seront détrônées à leur tour. Il n'y a pas de mal à cela; on fait de nouvelles connaissances, on a de nouveaux plaisirs, et le goût se forme. Le proverbe dit : « Je crains l'homme d'un seul livre; » pourquoi n'ajouterait-on pas : « Je crains l'homme d'une seule fleur? » La fidélité est une chose des plus honorables; mais grâce à nos infidélités, combien de plantes nous ont charmés que nous n'eussions jamais connues, et quelle surprise nous cause cette infinie variété des formes de la nature! Puis, de tant de plantes qui nous plaisent un moment, quelques-unes restent, celles qui ont la vraie beauté; si même elles sont capables de vivre de la vie naturelle, si elles sont robustes et braves, elles peuvent devenir populaires, comme cette aimable primevère de Chine, aux élégantes feuilles veloutées et découpées, donnant infatigable ses jolies fleurs blanches ou roses, assez forte pour souffrir beaucoup sans mourir, assez tendre pour perdre et reprendre en un moment ses fraîches couleurs comme une jeune fille qui court au soleil et au grand air.

Nous avons, dans nos appartements, adopté les plantes vertes et nous avons bien fait : elles composent un noble ornement; elles ont, en général, un port

distingué et de belles larges feuilles, pleines ou admirablement découpées; grâce à elles, nous sommes parmi les bananiers et les palmiers dont nous rêvions autrefois quand nous lisions *Paul et Virginie;* de plus, elles ne demandent rien, elles se maintiennent fièrement, sans s'apercevoir qu'on les néglige ou qu'on les oublie; elles ont un mérite et un défaut : elles ne changent pas, tandis que nous changeons, tandis que, pour sentir notre existence, il nous faut un mouvement incessant, l'attente, le plaisir, le regret; auprès de ces plantes éternelles, la plus simple fleur reprend tout son avantage : elle vit.

Il est heureux qu'il y ait des fleurs sans parfum pour qu'on puisse habiter avec elles, et pourtant, il faut l'avouer, une fleur sans parfum n'est que la moitié d'une fleur. Il y a dans l'odeur quelque chose qui charme et qui trouble; nous l'éprouvons quand nous respirons l'air embaumé par les lilas, les orangers, les aubépines, les chèvrefeuilles; encore n'en avons-nous qu'une faible idée quand nous n'avons pas respiré l'air du midi, chargé d'odeurs excitées par le soleil ou l'orage. Ces douces fleurs sont violentes jusqu'à donner la mort. Si elles n'avaient que la couleur, elles se borneraient à plaire aux yeux : par le parfum elles entrent dans l'ordre des puissances nerveuses qui enivrent.

Tout s'atténue, parfums et couleurs, dans les fleurs

d'automne, mais c'est un autre charme et pénétrant. Les fleurs d'été naissent et meurent vite : elles semblent créées par un rayon de feu, qui les consume; les fleurs d'automne naissent lentement et meurent lentement : filles des pâles soleils, elles en ont la grâce languissante; on dirait qu'elles s'attardent en nous quittant; c'est comme le long regard d'un dernier adieu.

Jardins, brillantes fleurs d'été, tristes fleurs d'automne, vous ne faites pas oublier les fleurs qui naissent au printemps dans les forêts sauvages. Les pins versent sur le sol une pluie de soufre; au-dessous d'eux se mêlent les petits chênes aux feuilles nouvelles et l'arbousier toujours jeune; à leurs pieds s'étale la végétation du printemps! Voici le lychnis, la marguerite, les tapis d'arenaria, l'épi solitaire de l'orchis aux fleurs pareilles à des gouttes de lait, le ciste qui boit le soleil; voici le bouton d'or, l'ajonc, le genêt, la clochette du lin bleu sur sa tige grêle, le myosotis, les yeux d'azur de la petite véronique; voici la bruyère rose, les buissons de la fumeterre, les touffes rougeâtres de la petite patience, l'imperceptible mouron rouge, le sobre géranium qui vit d'un peu de terre sur un caillou. Et je parlerai de vous, je finirai par vous, humbles herbes des champs, que je ne me lasse pas de regarder. Ici il n'y a plus ni corolle ni calice brillant; mais quelle place elles tiennent dans la nature! Parentes pauvres

des grandes graminées, le blé, l'orge, le seigle, le maïs, le riz, l'avoine, etc. ; qui depuis le commencement du monde, nourrissent les hommes et les animaux, elles n'ont pas besoin de l'industrie humaine pour se multiplier ; dès qu'il y a quelque part un atome de terre, l'herbe s'en empare ; il ne faut ni la semer ni la cultiver ; elle vient toute seule partout ; on l'écrase, elle se redresse ; on l'arrache, elle repousse ; les soleils d'été la brûlent, elle se rafraîchit à la rosée de la nuit ; tandis que les récoltes et les feuilles des grands arbres des forêts sont dévastées par des nuages d'insectes, elle continue de verdir, car il n'y a pas assez d'ennemis pour la détruire, elle est la force tenace et vivace dont rien ne vient à bout ; elle est le nombre, elle est la puissance des petits, elle est à la surface du sol ce que sont les infusoires au fond des eaux, et dans nos sociétés le peuple.

Elle a aussi la beauté, qu'on ne prend pas la peine d'apercevoir. On admire les moissons dorées, courbées par le vent, on décore les jardins avec les panaches des grands roseaux et du ginérium argenté ; on ne remarque pas à ses pieds des herbes qui sont des merveilles d'élégance et de grâce. Du milieu d'une touffe de feuilles s'élève une hampe mince d'où partent des rameaux, d'où naissent d'autres rameaux, et toujours s'amincissant, jusqu'aux derniers fils où sont suspendues des graines imperceptibles ; cela remue au moindre souffle,

c'est frêle et charmant ; chaque soleil, en le mûrissant, en change la couleur, qui passe du vert tendre au brun, au violet, au gris, au jaune-blond, et les pieds pressés les uns contre les autres forment à l'œil comme un léger brouillard. N'arrachons pas la fétuque molle, le pâturin des prés, car ses branches se replient bientôt ; mais attendons que la fétuque ovine soit bien mûre, que sa tige soit rougeâtre et sa tête dorée ; emportons-la alors et faisons-en de libres gerbes ; elle durera ainsi et nous gardera dans nos hivers, avec le souvenir d'autres jours, un rayon du soleil sous lequel elle a été cueillie.

(Mars 1868.)

DISCOURS

PRONONCÉ AU BANQUET DES ANCIENS ÉLÈVES DU LYCÉE DE BORDEAUX

9 mai 1867

Mes chers camarades, — je puis vous appeler tous ainsi, car j'ai été trois ans à l'Ecole normale avec le digne proviseur de notre Lycée, — vous voulez que je parle; mais il y a quinze ans que je n'ai parlé et je ne sais vraiment plus si j'en suis encore capable; enfin, je vous obéis et je vais en avant, comme va un soldat français, dussé-je, moi aussi, rester en route. Que je vous dise toujours combien je suis reconnaissant et ému du toast qui m'a été porté si amicalement et de l'accueil qu'il a reçu; vous m'avez donné un plaisir qui console de bien des épreuves. Puisqu'on a parlé de l'honneur que l'Institut m'a fait en me nommant l'un des siens, honneur que je dois à quelques excellentes amitiés et auquel je n'aurais jamais osé prétendre, laissez-moi vous dire aussi que le plus grand charme de cette compagnie est d'y être entre confrères qui s'apprécient les uns les autres et oublient les opinions qui divisent, comme nous sommes ici entre camarades, venus de bien des opinions différentes et même de partis irréconciliables : actionnaires de Soulac, fanatiques de Royan ou propriétaires d'Arcachon. Que de fois j'ai regretté de n'être pas à votre banquet! J'étais trop loin pour m'y rendre; j'espère maintenant être plus fidèle : je me suis remis, à mon âge, à croire au printemps, et je reviendrai, chaque année, retrouver notre soleil et notre bon vin, fils du soleil.

Vous m'invitez à fêter nos souvenirs de jeunesse; hélas! c'est donc que notre jeunesse n'est plus qu'un souvenir. Est-il bien possible que nous nous soyons connus il y a une quarantaine d'années? Ah! mes jeunes camarades, qui venez de quitter le collège, songez que vous avez en face de vous des hommes qui ont vu des choses que vous ne verrez plus, des hommes qui datent des temps fabuleux, qui ont été les témoins d'un système d'études disparu devant le système nouveau, comme les diligences ont disparu devant les chemins de fer. Nous avons vu la philosophie enseignée en latin (on avait pris le latin sans doute pour éclaircir la philosophie); nous avons appris la rhétorique par cœur, et nous avons été exercés aux figures de rhétorique; nous étions nourris des plus pures humanités; les

sciences marchaient respectueusement derrière les langues mortes ; on n'aurait jamais eu l'idée de les placer sur le même rang, ni surtout d'introduire dans le sanctuaire du latin et du grec un enseignement professionnel, avec la tenue des livres et l'économie politique, qui a remplacé chez nous la tragédie et les petits vers. L'histoire aussi était apprise par cœur ; elle s'arrêtait sagement en 1648, de peur d'exciter les passions contemporaines. En ce temps-là, je l'avoue à notre honte, nous mettions six ans à préparer le baccalauréat, qu'on prépare aujourd'hui en six mois. Du reste, il faut bien l'avouer encore, nous n'étions pas de parfaits écoliers : nous tourmentions notre gouvernement pour nous exercer à notre métier de citoyens français, quelques-uns à leur métier de futurs journalistes. Enfin, — je suis convaincu que ce n'est pas aujourd'hui de même, — c'est de nous qu'un spirituel écrivain, Alphonse Karr, disait : « Quelque » temps après la sortie du collège, tous les élèves se » divisent en deux classes : ceux qui n'ont rien ap- » pris et ceux qui ont tout oublié. »

En retour de ces confidences, vous me direz si les Bordelais sont encore ce qu'ils étaient alors. Il y avait dans ces faciles esprits des commencements de tout, qui n'étaient pas toujours continués, faute de travail ; c'était un sol heureux, si naturellement fertile qu'on ne pensait pas que ce fût la peine de donner des façons. Un art où ils excellaient était l'art de dire : ils étaient orateurs, causeurs, discuteurs dans le sang. Ils permettaient de dire bien des choses pourvu qu'on eût de l'esprit : ils encourageaient les petits volumes qui critiquaient la société bordelaise ; ils aimaient qu'on leur parlât toujours d'eux-mêmes, de leurs qualités et de leurs défauts, de leurs qualités, où chacun se reconnaissait, de leurs défauts, où chacun reconnaissait ses amis. Mais il me semble, quand je les retrouve à intervalles, qu'ils ne sont pas encore entièrement changés ; dans notre beau pays il manque rarement de ces querelles où l'art de discuter se déploie, querelles qui mettent tout en feu et sont ensuite si parfaitement oubliées ! J'ai vu promener par toute la ville, à la recherche d'un lieu définitif, les statues de Montaigne et de Montesquieu ; on promène encore pareillement les Facultés et le Musée ; j'entends même dire qu'il est question de transporter, non, de déporter notre vieux collège. Ah ! si jamais on met la pioche à ces vénérables murs, comme on verra s'envoler les solécismes et les barbarismes, comme on entendra les gémissements des séquestres et les malédictions des réfectoires !

Mais il faut s'arrêter. Je ne pouvais pas commencer et voilà que je ne peux plus finir. C'est la faute de votre amitié, qui fait remonter au cœur les souvenirs qui le réchauffent.

CHARLES DE RÉMUSAT[1]

Messieurs,

L'absence du président de l'Académie des Sciences morales et politiques, un moment retenu loin de Paris, m'a laissé le triste honneur d'apporter à M. de Rémusat le dernier adieu de ses confrères. Ils se pressent ici autour de son souvenir dans une profonde douleur. M. de Rémusat a passé trente-trois ans dans notre Académie, accueilli à son entrée par d'illustres amitiés, dont plusieurs, grâce à Dieu, subsistent encore ; en accueillant, à son tour, de plus humbles, sans qu'un seul de ceux qui l'ont approché pendant tant d'années ait pu échapper à l'attrait d'un homme supérieur, qui ne faisait sentir ni ne sentait sa supériorité, et vous faisait goûter la douceur d'un commerce sûr et charmant. Mais, quoique M. de Rémusat nous ait appartenu, nous savons qu'il n'a pas appartenu qu'à nous. L'émotion qu'a excitée partout la nouvelle de sa maladie et de sa mort nous avertit que, si nous avons perdu un des nôtres, la France aussi a perdu un des siens.

[1] Discours prononcé, ainsi que les deux suivants, à l'Académie des Sciences morales et politiques, où M. Bersot occupait alors le fauteuil de la présidence.

Après le discours que vous venez d'entendre, je devrais me borner à dire nos regrets, mais vous voudrez bien qu'on vous parle quelques instants encore de M. de Rémusat ; c'est la dernière consolation de ceux qui l'ont aimé.

Il était parfaitement naturel : jamais la moindre prétention, jamais la moindre recherche de l'effet ; il était parfaitement sincère, sincère avec tout le monde et avec lui-même, incapable d'exagérer la valeur d'une idée, également attentif à ne pas se tromper et à ne pas tromper les autres, par un principe de haute probité. Je me hâte d'ajouter ce que me pressent de dire tous ceux qui l'ont connu, et ce qui émerveillait toujours, c'est qu'il n'y a peut-être jamais eu un esprit plus ouvert. Il entendait n'être prisonnier d'aucune doctrine, voir en chaque chose jusqu'où elle était vraie et où elle cessait de l'être ; il allait perpétuellement à la découverte, n'ayant peur d'aucune idée parce qu'elle était nouvelle, singulière, obscure ; ne se refusant à rien examiner et examinant tout avec

une rare pénétration ; enfin, c'était un libre esprit. Plusieurs, par cette grande curiosité, risquent de devenir sceptiques, et, à force de voyager, deviennent étrangers chez eux ; M. de Rémusat n'était point un sceptique : il était spiritualiste convaincu ; sa raison, si exigeante, avait été satisfaite par la forte vérité du spiritualisme ; seulement, il ne consentait pas à penser que ce fût le détruire que de l'élargir. Il aimait hardiment la vérité comme il aimait hardiment la liberté ; il était de la race française, généreuse, brillante et fortement trempée, qui cache sa fermeté sous la bonne grâce et fait les grandes choses simplement, parce qu'il ne lui coûte pas de les faire.

On aurait pu aussi attendre que cette abondance d'idées qui se corrigeaient les unes les autres nuirait à l'action ; nullement, et c'est une singularité de cette riche nature. Si M. de Rémusat ne refusait rien à la délibération, s'il la faisait avec lui-même et devant vous tellement impartiale qu'on se prenait à craindre pour la décision, on avait tort de craindre : il se décidait nettement, et toujours pour le parti le plus généreux. Ainsi, chez lui, la pensée prenait toutes ses libertés, ce qui ne l'empêchait ni de croire ni d'agir : de croire aux bonnes croyances, d'agir selon le devoir et le droit. Un de ses confrères, qui l'admirait et l'aimait comme il le méritait, M. Saint-Marc Girardin, étonné des contrastes qu'il trouvait en lui,

de l'expansion sans bornes des idées et de la fermeté de l'action, disait spirituellement : « Il est comme certains astres : il a une atmosphère immense et un noyau solide. » Oui, un noyau solide de cette solidité que rien n'a réussi à entamer : ni le travail de la pensée qui souvent se détruit elle-même, ni l'immoralité des événements.

C'était là l'originalité attachante de M. de Rémusat ; aussi, sur toutes les questions, on prenait un vif plaisir à l'entendre, à observer la variété de ses aperçus, à suivre les détours de sa mobile dialectique ; on goûtait ce plaisir entier, parce qu'avec lui on était tranquille et qu'on savait parfaitement qu'il ne sortirait de cette controverse ni un doute sur l'essentiel, ni une faiblesse.

Il a eu cette fortune que, toutes les fois qu'il prenait le parti le plus périlleux, il n'avait pas à combattre dans sa famille, et qu'il y trouvait, pour le soutenir, la femme d'intelligence et de courage qui était digne d'être la compagne de sa vie, et le fils qui gardera intact l'honneur de son nom.

On est étonné de voir sur combien de sujets s'est portée l'activité de son esprit : littérature, histoire, religion, politique, morale, philosophie. Pour m'en tenir à la philosophie, qui lui a ouvert notre Académie, et qu'il y représentait si bien, quelle diversité d'études elle lui a fournie ! Pour le moyen âge, *Abélard*,

saint Anselme ; le profond rapport sur la philosophie de saint Thomas ; le vaste rapport sur la philosophie allemande ; les *Essais,* qui portent principalement sur la philosophie écossaise ; le volume sur Bacon. Il n'y a que quelques jours qu'il présentait à l'Académie, avec une admirable modestie, son *Histoire de la philosophie anglaise.* Et sur tous les sujets il ne se contente que lorsqu'il en a pris, lorsqu'il en a donné la vue étendue et précise, ne reculant jamais devant la fatigue de l'exactitude historique et technique, intéressant les lecteurs à ce qui l'intéresse, posant nettement les questions, les discutant franchement dans leurs derniers replis, semant dans ses écrits, comme dans ses discours, dans sa conversation et dans ses lettres, de l'esprit à l'infini, non pas un vain agrément qu'il dédaignait, mais la surprise et le charme d'idées imprévues, exprimées de la façon la plus ingénieuse et avec une exquise élégance.

Vous ne me permettriez pas d'oublier, en parlant de M. de Rémusat, que les lettres n'ont occupé que la moitié de sa vie, que l'autre moitié a été prise par la politique. La ligne qu'il a suivie est facile à embrasser : écrivain, député, ministre, il a été constamment libéral. Il voulait le gouvernement du pays par le pays. Il était de ceux qui ne renient pas la Révolution de 1789, et il a fait un livre pour la défendre. A vingt et un ans d'intervalle, on le trouve protestant,

à la première heure, contre les Ordonnances de 1830 et contre le coup d'État de 1851 ; en juillet 1830, il signe la protestation des journalistes et écrit le célèbre article du *Globe* : « Le crime est consommé » ; en décembre 1851, il est emprisonné, puis exilé. Vous savez à quelle opinion il s'était attaché dans ses dernières années. S'il n'avait eu à consulter que les dispositions de sa raison savante et tempérée, il aurait demandé pour la France la monarchie parlementaire ; jamais, lorsqu'il était dans l'Opposition, il n'avait rêvé au delà ; mais il savait qu'il n'était pas le maître, que personne n'est le maître des esprits ; il croyait voir que ce pays était résolu à faire l'essai de la république ; aussi fut-il des premiers dans ce groupe d'hommes considérables par leur situation et leur passé politique, qui ont apporté une adhésion réfléchie au gouvernement nouveau et sont destinés à en être les modérateurs. Il appartenait à cette étonnante génération qui est restée debout, invaincue par les années, rajeunissant d'esprit et d'âme, pour conduire les jeunes générations dans un monde nouveau et leur apprendre la liberté qu'elles n'ont pas connue.

Il a passé plusieurs fois de l'étude aux affaires et des affaires à l'étude ; au fond, il préférait l'étude, mais il ne croyait pas avoir le droit de se refuser au pays. Son dernier passage au pouvoir est de ceux qu'un homme peut envier et que la Providence lui

devait, à lui, comme récompense. Nommé en 1871 ministre des Affaires étrangères, apportant là sa grande considération, sa fermeté et son tact politique, il a eu l'honneur d'aider M. Thiers à achever la libération du territoire.

Il a été cinquante ans dans la vie politique, tantôt au pouvoir, tantôt hors du pouvoir, ne cachant jamais ce qu'il était, écrivant, parlant, agissant, combattant et combattu ; il n'en a pas moins traversé ce demi-siècle avec sa bonne renommée. On se rappelle la candidature qui lui fut imposée par ses amis en 1873, l'ardeur des partis qui luttèrent. Chose admirable ! au milieu de cette mêlée, sa personne ne reçut pas la plus légère atteinte. Quelqu'un d'une grande autorité a dit que nous avons perdu le respect. En ce qui regarde les bommes, il est certain que la vie publique dévore beaucoup de réputations ; mais enfin il y en a encore qui résistent, et, par l'exemple de la vie de M. de Rémusat et ce qui se passe autour de cette mort, on peut voir que le respect n'est pas encore perdu.

Cher confrère, qui nous devancez, les uns de loin, les autres peut-être de près, dans les pays inconnus qui tentaient si vivement votre curiosité, combien vous allez nous manquer ! Avec quel serrement de cœur nous vous chercherons sans vous trouver, ne pouvant comprendre qu'une si aimable société nous soit ravie !

Plaignons-nous, Messieurs, mais ne le plaignons pas : il n'est pas à plaindre, celui dont la vie a été si pleine et dont la mort est un deuil public. Il a été un rare esprit, d'une haute distinction, une âme généreuse par excellence, un citoyen, un patriote et un grand libéral. Je ne m'excuse pas de prononcer ces noms en ce lieu. Il y a des choses dont il ne faut pas parler devant la mort, mais il y en a d'autres, il y a des sentiments qu'on peut avouer même ici, car on les porte jusque devant Dieu, et ce sont eux qui font qu'il vaut la peine de vivre ; l'amour de la liberté et de la patrie !

(8 juin 1875.)

MICHELET

Messieurs,

L'Académie des sciences morales et politiques vient rendre à un de ses membres les plus illustres les devoirs qu'elle n'a pu lui rendre encore. M. Michelet avait été élu en 1838 ; il nous a appartenu pendant trente-six ans.

Vous connaissez sa vie. Il est né en 1798, dans une pauvre famille d'ouvriers imprimeurs : « Je suis né dit-il, comme une herbe sans soleil entre deux pavés de Paris. » Il travailla d'abord à l'atelier, puis, dans un moment, en 1813, où la famille vit périr ses dernières ressources, elle eut foi dans l'avenir de ce fils, qui fut envoyé pour faire ses études au collège Charlemagne. En 1819, il est reçu docteur, en 1821, agrégé ; il est successivement suppléant au collège Charlemagne, professeur d'histoire à Sainte-Barbe,

maître de conférences à l'École normale, de 1827 à 1838 ; pendant deux de ces années, de 1833 à 1835, suppléant de M. Guizot à la Sorbonne ; en 1838, professeur au Collège de France, suspendu, puis réintégré par la révolution de 1848. Depuis 1830, il était chef de la section historique aux Archives nationales ; en 1852, il refusa le serment et quitta tout, même ses chères Archives. Il a travaillé plus de cinquante ans et publié soixante volumes. Durant cette longue période il a touché bien des sujets, marquant à chaque pas sa trace, mais il n'a pas cessé un instant de penser à l'histoire : même quand il semble jeté dans d'autres courants, il rappelle par quelque publication qu'il est toujours historien. Cette étude est le fond de sa vie et sa consolation. Quand il a perdu son père, il écrit pour lui-même cette note touchante : « Vieux, souffreteux, maladif, je reprends ma plume, je reviens à mon travail, je retourne à *mon histoire,* mon refuge habituel, la Lemnos de ce Philoctète.... Cher antre, douces fontaines qui me fûtes si amères, recevez votre blessé. »

Par ses brillantes qualités d'historien M. Michelet a exercé sur une infinité d'esprits un très grand prestige, et pourtant on peut dire qu'il n'est tout à fait connu que de quelques-uns, qui cherchent ce que cachent les apparences. Il y a des hommes d'imagination hardie et de science légère qui, sur quelques

faits, inventent l'histoire. M. Michelet n'était point de ceux-là. Avant tout, il étudiait profondément, il amassait une prodigieuse information, il se plongeait dans les sources ; l'imagination ne venait qu'après, il est vrai singulièrement forte, et faisait vivre tout cela. Les notes qui accompagnaient ses livres et ce qu'on a trouvé depuis dans ses papiers montrent quelle conscience il apportait dans ses recherches, sur quelle science il s'appuyait ; il a élevé un monument considérable, mais, ce qui ne se voit pas, les fondations sont énormes. Ce mélange d'érudition et d'imagination également intenses est l'originalité de M. Michelet. Combien il aurait été intéressant de suivre la fermentation de son esprit dans cette poursuite des témoignages, surtout pendant les longues séances aux Archives nationales, où il semble qu'en touchant les documents anciens on touche la poussière des morts ! Les textes l'enivraient. De là des illuminations de voyant, et, à côté, des illusions qui se reconnaissent et qui n'ôtent rien au vrai.

S'il y avait dans ce savant une imagination de poète, il y avait encore autre chose : une ardente sympathie, qui lui faisait partager les sentiments des générations dont il racontait l'histoire et l'identifiait réellement avec elles, comme s'il eût été un des leurs. L'imagination brille souvent d'un reflet un peu dur ; la sympathie échauffe : elle donne aux paroles et aux

écrits un accent qui ne trompe pas. M. Michelet a cet accent.

Quelles que fussent les sources de son talent, ce talent était d'une singulière puissance : où d'autres s'arrêtent devant certaines obscurités, il avait des percées lumineuses. Que de fortunes pareilles dans l'histoire de ce moyen âge dont la nuit devait le tenter ! Il s'est représenté avec une merveilleuse lucidité les idées, les sentiments, les mœurs de ces générations, leurs douleurs et leurs joies ; la condition des pauvres gens qui peinaient durement ; les impôts, les pestes, les tyrannies locales, les levées d'hommes, les guerres lointaines, les guerres civiles, l'existence précaire ; puis aussi les fêtes qui faisaient oublier un moment la réalité, surtout les fêtes religieuses qui réjouissaient et relevaient les âmes ; il a vu ces temps revivre. Aussi il appelait l'histoire une résurrection, et il y a de nombreuses parties de son œuvre qui sont cela même, où le passé semble vraiment ressusciter. Il était un grand enchanteur.

Il faut l'admirer et ne point chercher à l'imiter. Ah ! qu'on imite, si on en a le courage, son travail, sa curiosité insatiable des sources, mais qu'on s'en tienne là. Ceux qui iront plus loin feront des évocations sans avoir son secret ; ils prendront les défauts, ce qui se prend toujours le plus aisément ; il leur manquera le don, qu'il a si visible, le don de nature.

Il lui est personnel. Sans doute il est plus commode de deviner que de se contraindre aux formalités de la méthode ; mais ces sévérités sont la discipline par excellence : elle a formé les maîtres que la France a eus et ceux qui, grâce à Dieu, lui restent encore. S'il est pour beaucoup d'esprits un modèle dangereux, M. Michelet du moins a été un puissant initiateur par ses livres et par son enseignement. Il a professé treize ans au Collège de France ; il avait déjà professé à l'École normale ; c'est à cette École de se rappeler qu'elle l'a possédé onze années et de garder un enseignement digne de lui.

Si l'on ne voyait en M. Michelet qu'un homme absorbé dans la reconstruction du passé, on ne comprendrait pas une période de sa vie où se pressaient des écrits de polémique enflammée. C'était un homme de foi. Il était épris de la Révolution française, de ce qu'elle portait en elle de liberté, de justice, d'humanité ; il était l'ami de ses amis, l'ennemi de ses ennemis, les deux extrêmement. Il détestait les fanatiques qui l'ont fait haïr, l'Empereur qu'il accusait de l'avoir détournée à son profit, le parti religieux qui s'est proposé de la détruire. Personne n'oserait soutenir que, dans le combat contre ces deux derniers adversaires, il ait conservé la parfaite mesure : il était trop convaincu pour cela ; outre les livres qu'il publia alors, quelque chose de son trouble a passé dans son his-

toire ; mais là aussi il a vu loin, à son ordinaire, et sur le fond des choses, notre temps peut, ce semble, se reconnaître en lui. L'esprit de 89, qui vient de nous donner la république, ne souffrirait pas la république violente ; à l'égard de Napoléon, l'ancien enthousiasme s'est changé en une critique, qui fera bien de ne pas nier son génie ; enfin la France veut l'indépendance de la société civile.

Quelques années après, cette émotion était apaisée, et, à partir de 1856, il y avait chez lui comme un repos et un rafraichissement, d'où sortirent des études sur la nature qui débutent par deux chefs-d'œuvre. Les poètes animent tous les objets, sans chercher ni réussir à se tromper eux-mêmes ; quant à lui, il était plus naïf : il était près d'attribuer la sensibilité aux grands arbres qui gémissent sous la hache ; il n'hésitait pas à donner des pensées, des sentiments, des raisonnements voisins des nôtres aux êtres animés ; il laissait à Buffon et à qui voulait les prendre les espèces supérieures ; il choisissait de préférence les petits, il comprenait ce que signifiaient leurs mouvements, il a lu dans leur âme confuse, il y a trouvé les premiers traits de ce qui est développé en nous ; il a cru que les âmes des animaux ne sont qu'une âme humaine commencée.

Ainsi le génie de M. Michelet allait se variant et se transformant dans des œuvres toujours sincères et

d'une rare valeur. C'était un merveilleux écrivain, qui avait tour à tour l'âpre énergie et la délicatesse exquise, un style rhythmé et coloré par la passion intérieure, style, il est vrai, inégal, tantôt solide et sain, tantôt haletant, nerveux et maladif.

Vous ne me pardonneriez pas, Messieurs, et il ne me pardonnerait pas de ne parler que de lui. Il a eu pour compagne pendant ses vingt-cinq dernières années la femme si distinguée qui a fondu sa vie dans la sienne et qui a aussi tellement fondu son talent dans le sien que, dans les ouvrages par lesquels s'ouvre l'aimable veine d'observation naturelle, *l'Oiseau*, *l'Insecte*, *la Montagne*, on ne sait plus faire les parts. Comme leur esprit et leur cœur, leurs noms resteront inséparables. Elle lui a donné un tombeau ; elle lui donnera bien des amis en continuant de recueillir dans les papiers qui sont son unique étude les pages d'où sort un parfum pénétrant de vie intérieure. Combien de ceux qui n'avaient vu en lui qu'un homme de lutte et qu'il avait atteints seront touchés en rencontrant chez lui, à tous les moments, de ces notes émues auxquelles on ne résiste pas et qui révèlent l'homme de paix ! Ainsi nous passons ici-bas sans nous connaître. La tempête perpétuelle qui agite le monde nous aveugle et nous jette les uns contre les autres, et nous ne sentons que ce choc, jusqu'à ce que quelque circonstance vienne, qui pour la plupart ne vient

pas, où nous nous découvrons les uns aux autres, où nous apercevons les uns chez les autres ce fond humain de sincérité et de bonté par où tous les braves gens se tiennent, et alors nous sommes tout heureux de nous être défaits d'une injustice et d'une haine. Combien de fois les ennemis ne sont que des amis méconnus !

Les épreuves par lesquelles notre pays a passé ont été bien cruelles pour l'auteur de l'*Histoire de France*. J'ai eu sous les yeux le récit de ces tristesses où d'autres se retrouveront. Il faut se le représenter errant en Suisse et en Italie, ne pouvant durer nulle part, l'attente des premiers évènements, un grand trouble avec un fond de confiance, les premières déceptions, les malheurs qui se hâtent, la foi qui faiblit, le silence, le retour intérieur sans fin sur les mêmes pensées, une petite fièvre qui arrive à la suite d'un état si violent, le profond chagrin de l'insurrection après l'invasion. C'était trop. Le 30 avril 1871, à Pise, il tomba à terre comme foudroyé ; il se remit lentement, malade aux mains d'une malade ; la seule consolation du triste ménage était un rouge-gorge familier, qui aimait à se poser et à chanter au-dessus du lit de son maître ; et celui-ci, reconnaissant, ouvrant les yeux, murmurait : « Pauvre petit esprit ! » Dans de certaines natures tendres il y a de ces enfances. Le bon air de la Suisse le rétablit ; la tête était

restée entière, il reprit son travail. Quand il rentra dans Paris, il retrouva son appartement intact par miracle. Il n'avait pas cru que l'on pût brûler l'Hôtel-de-Ville, un pareil trésor de documents et de traditions populaires : outre l'horreur de l'action, il la regardait comme un contre-sens historique ; on lui avait caché la vérité, il l'apprit enfin, mais il n'a jamais voulu passer là.

Il est mort à Hyères le 9 février 1874. L'Institut, la science, les lettres françaises ont fait une grande perte ; ses amis ajoutent leurs regrets à ces regrets publics ; pourtant, oserai-je le dire? la mort n'est pas ici avec sa désolation habituelle. Lorsque disparaît une de ces âmes qui étendent leurs sympathies dans l'humanité et dans la nature, nous avons l'idée qu'en nous quittant elles retrouveront partout des amitiés. Ce qu'il y a de plus amer dans la mort ce n'est peut-être pas encore la solitude où ceux qui partent nous laissent, c'est la solitude où il nous semble qu'ils sont quand ils ne sont plus à chaque minute entourés de notre tendresse. Lui-même, il a vu venir la mort avec sérénité. Sans la désirer, car elle devait affliger ceux qui survivaient, il espérait d'elle les plaisirs qu'elle promet à ceux qui ont cherché et aimé. Sans doute, dans ces moments où l'on sent clairement que la vie échappe, il se disait : Je reverrai les miens et les amis que j'ai perdus ; je visiterai ceux qui ont été

opprimés et dont j'ai raconté l'histoire ; je me mêlerai à l'humble foule des morts qui ont fait un peu de bien et dont le monde ne sait pas le nom ; je connaîtrai enfin l'auteur de l'*Imitation ;* j'irai trouver Jeanne, la bonne Lorraine, nous pleurerons ensemble, je lui demanderai d'où sa vertu lui venait et si la source où elle a bu est tarie.

Il monte pour la dernière fois ces sentiers qu'il a montés si souvent, plein de graves pensées, contemplant de ce repos Paris toujours agité, et, s'il rencontrait une tombe délaissée, y remettant une couronne et des fleurs, en souvenir de sa mère et par pitié des pauvres morts. Lorsque ceux qui lui ont été personnellement attachés auront disparu, il a mérité que quelque visiteur de ce lieu, touché du même sentiment, lui rende la même assistance. Il y a aussi un autre monument qui est confié à nous tous, surtout à vous, jeunes gens : je veux dire sa juste renommée. Gardez-la contre la prévention et la légèreté ; dans les jours voilés que nous traversons, ne laissez pâlir, ne laissez périr aucune des gloires de la France. Pour moi, je suis heureux d'avoir apporté aujourd'hui à M. Michelet, avec un fidèle souvenir, l'hommage de l'Académie qu'il a honorée.

(18 mai 1876.)

ARNOLD SCHERER

Arnold Scherer a désiré qu'un ami de la famille dît quelques mots sur sa tombe ; il m'a nommé : je viens selon son désir. Quelque pénible que soit ce devoir, je le remercie d'avoir pensé que je l'accepterais, et que douze années où nous avons vécu si familièrement ensemble ont créé entre nous une affection sur laquelle, vivant ou mort, il pouvait compter.

Il était né le 17 août 1853 ; il n'avait pas encore vingt ans. Qui ne connaissait, dans la ville et à l'École de Droit, ce grand jeune homme à la figure charmante, à la physionomie franche et fière, avec des yeux où éclataient l'intelligence et l'esprit ? Ce que nous savons, nous qui l'avons connu de plus près, c'est que dans ce jeune homme il y avait un homme, capable de bien porter un beau nom. Il était fait pour la vie politique : il en avait l'instinct et les facultés ; il s'y préparait par de fortes lectures, car il n'entendait pas la prendre médiocrement. Il fit son modeste début d'orateur pendant l'invasion, devant les enfants de l'école primaire de Sèvres, interrompu de temps en temps par le bruit des batteries voisines ; il leur parla et très bien de Jeanne d'Arc, de ceux qui, ayant foi en leur pays, ont réussi à le sauver. Plus tard, ce fut devant les enfants des écoles primaires de Versailles, à la même table où son père venait de s'asseoir. Il avait déjà fait ses débuts, modestes aussi, dans le journalisme, avec un vrai talent de polémiste. C'étaient les premiers jeux d'une puissance qui aurait marqué un jour.

Qu'on ne pense pas que la politique l'eût pris tout entier. Quelque vocation qu'il eût pour elle, il y avait place dans ce jeune homme bien né pour tous les goûts élevés qui vont si bien à cet âge : il était amoureux de la littérature et surtout de la poésie, dont l'éclat l'éblouissait ; il nous lisait ses poètes favoris, et les accents de cette lecture nous donnaient comme la vibration de cette âme naïve.

Elle s'épanouissait sans contrainte ; personne n'a été élevé plus librement qu'Arnold : il avait près de lui le meilleur des maîtres, un maître respecté et adoré, de qui il apprenait par quelles études, par quelle sincérité, par quelle droiture et quelle fermeté de caractère on acquiert la considération et l'autorité. Son plaisir était dans sa famille, dans cette petite so-

ciété de frères et de sœurs intimement unis, où, comme l'enfant le plus jeune, il était l'enfant chéri et gâté, sans danger, de tout le monde, et l'enfant le plus tendre et le plus caressant. Il ne lui venait pas à l'idée de mal user d'une liberté qui lui était familière, et il avait, pour se maintenir, les bonnes passions qui préservent des mauvaises.

Il aurait fallu à cette âme ardente, au moment où s'opérait le travail dangereux de la croissance physique, un régime de calme, d'apaisement, que les évènements ne lui donnèrent pas. En quelques mois ce furent les luttes électorales de 1869, les promesses du 2 janvier, le plébiscite, la guerre, la dispersion des familles. Arnold demanda et obtint de rester à Versailles ; il y vit de près l'histoire avec ses poignantes tristesses.

Ils n'oublieront jamais, ceux qui ont été réveillés par le canon du 19 septembre, et qui, courant au bruit, ont vu pour la première fois l'affreux ouvrage de la guerre ; ils furent pris, de ce moment, d'une pitié insatiable pour les maux que les hommes se font dans leurs jeux cruels. Arnold pressait pour qu'on le laissât aller dans les ambulances, au plus loin ; les bonnes volontés qui se proposaient de toutes parts rendaient la sienne inutile ; je lui offris, et il l'accepta avec joie, un moyen de servir. La Société internationale était sur pied ; M. Horace Delaroche, son président, me chargea de la correspondance avec les familles des blessés et des prisonniers ; j'invitai Arnold à m'aider, il me remercia avec effusion et se mit à l'œuvre. Il était touchant de le voir, avec son frais visage, au lit des pâles blessés, se penchant sur leur bouche pour entendre leur nom, le nom de la ville ou du village où ils étaient nés, s'ils avaient encore un père ou une mère à qui ils voulaient écrire, et ce qu'il fallait leur écrire pour ne pas les inquiéter.

Encore étaient-ce les meilleures heures, celles où on agissait, où on était bon à quelqu'un. Au sortir des ambulances, on retrouvait l'invasion dans les rues, dans sa maison, les nouvelles contradictoires du reste de la France, les craintes, les espérances, les déceptions, jusqu'à la déception finale, dont nous touchons l'anniversaire ; on se reposa de la guerre étrangère par la guerre civile.

C'est souvent, hélas ! un dur métier d'être Français et d'aimer son pays. Arnold n'y a pas résisté : la vie morale, trop intense, troublait le développement physique ; il perdait l'appétit, le sommeil et les forces ; il languissait. Nous convînmes avec ses parents de le ménager, de faire semblant de prendre légèrement ce qui se passait, pour le mettre à notre ton. Cependant on consultait les médecins, on essayait à deux reprises de l'air de la mer, qui une première fois lui rendit de la force, l'autre fois ne réussit point, et on

essaya, comme dernier remède, du climat du Midi ; mais cet air même ne pouvait plus rien pour le sauver ; il le ranima un moment, et après l'endormit, comme le voilà.

Je ne dirai pas ce que cette perte est pour quelques-uns ; je dirai certainement ce que pensent en ce moment ceux qui ont connu Arnold. Quand on réfléchit aux dons qu'il tenait de la nature, à la puissance du travail et d'une direction comme celle qu'il recevait, on se demande, et c'est l'éloge singulier de ce jeune homme de dix-neuf ans, ce que le pays aussi a peut-être perdu. Dieu seul le sait, car il sait seul quels fruits auraient donnés les fleurs de ce riche printemps.

Ayons confiance : tout n'a pas péri de ce noble enfant. Osons passer par delà les apparences. Non, la pure et vive flamme qui a été assez forte pour dévorer ce corps n'est pas éteinte ; l'indestructible société de la famille et de l'amitié subsiste ; la mort a beau nous envelopper de sa nuit, ceux qui s'aiment et se cherchent sauront bien se retrouver.

Adieu, Arnold. Blessés français, qui reposez dans ce cimetière, vous connaissez cet enfant ; recevez-le, c'est un des vôtres, un blessé comme vous. Pour vous, mes bien chers amis, qui étiez réservés à une si cruelle épreuve, il n'y a pas de consolation à vous offrir, et nous ne sommes tous venus que pour vous

dire combien nous sommes touchés du coup qui vous frappe ; pourtant écoutez notre prière. Lorsque vous serez tentés de vous décourager, songez qu'Arnold est là qui vous supplie de ne pas vous laisser abattre ; songez qu'il y a encore autour de vous des amis fidèles, des parents qui partagent votre chagrin, qu'il vous reste des enfants et des petits-enfants, à qui vous devez donner le bonheur que vous n'avez plus ; que vous vous restez l'un à l'autre ; que vous, mon ami, vous appartenez aux affaires publiques, que vous leur devez, avec votre part, la part d'Arnold, et qu'il y a encore beaucoup à faire pour la vérité et la liberté. Vous avez tous les deux la douleur généreuse qui se modère par peur de la douleur que l'on sent près de soi ; puissiez-vous être récompensés de votre bonté, et puisse la paix rentrer un jour dans vos cœurs !

(Janvier 1873.)

PENSÉES

Quelques éditeurs comprennent une édition comme un moyen de se mettre eux-mêmes en scène ; ils font les honneurs d'un écrivain avec une telle éloquence qu'on n'entend qu'eux ; ils le montrent avec de si grands gestes qu'on ne voit qu'eux ; on ne peut pas rester un moment seul avec lui : ils interviennent aussitôt et vous accablent de leur compagnie. Ce sont purement des fâcheux qu'il faut fuir au plus loin. Qu'ils se rabattent, s'ils y tiennent, sur les ouvrages de troisième et de quatrième ordre, mais qu'ils nous laissent ceux du premier. Le charme, quand on aborde les écrivains originaux, est d'écouter ce qu'ils nous disent, et de revenir à eux à différents âges et en de différentes circonstances de la vie, parce que, à mesure que nous avançons dans la vie, ils ont à nous dire quelque chose de nouveau. Ce sont ces entretiens qui

nous font nous reconnaître et découvrir les changements qui se sont opérés en nous. A parler vrai, nous les lisons moins que nous ne lisons en nous-mêmes, et c'est le seul livre qui ne nous lasse pas, et nous mourrons sans l'avoir lu.

Nous sommes quelques journalistes consciencieux, qui nous usons au service du public ; nous le prions, en retour, de pardonner notre attachement pour des pages fugitives : nous les avons méditées, les yeux fixés sur notre feu, dans les longs hivers ; nous les avons portées avec nous dans nos promenades solitaires ; nous pourrions dire où elles sont nées, au milieu de quelles préoccupations et de quel événement, dont elles seules gardent la trace, que seul nous reconnaissons à une certaine teinte gaie ou triste, à un accent qui nous émeut encore ; elles sont nous-mêmes, elles sont nos années, qui ne reviendront pas. Aussi nous nous révoltons contre l'oubli qui les gagne ; elles ont vécu une heure, nous voudrions les faire vivre tout un jour.

L'étude des moralistes, qui peut être particulièrement utile dans ce temps-ci, est utile dans tous les temps parce qu'elle charme et fortifie. Elle charme, parce qu'elle nous entretient de nous, de nos passions, de nos plaisirs, de nos peines ; elle fortifie, parce que, grâce à elle, nous voyons ces choses de plus loin et de plus haut, pour ainsi dire comme étrangères, et qu'au lieu d'en ressentir le coup nous en suivons le cours dans l'univers. Depuis qu'il y a des hommes et qu'ils observent ce spectacle, il produit sur eux le même effet : nous ne pouvons considérer l'ordre de la nature sans qu'il nous pénètre, sa vie toujours égale sans que notre pouls batte moins vite, ses lois inflexibles sans concevoir l'inutilité de les combattre et la nécessité de nous résigner. Je ne dis pas que ce soit là le bonheur, non, ce n'est pas lui ; mais, à son défaut, l'âme goûte encore quelque volupté dans cette contemplation sereine et mélancolique.

Nous ne demandons qu'une chose et qui est de droit, le respect des convictions contraires. On ne croit pas ce qu'on veut, on croit ce qu'on peut, et nul n'est responsable que du soin qu'il a pris de chercher la vérité. Une fois qu'un esprit se met à réfléchir, il

n'est plus maître de s'arrêter; il va, poussé par une force irrésistible, sans savoir ce qu'il trouvera. Nous ne saurions dire quelle estime nous avons pour un homme qui, après avoir cherché sincèrement, s'il lui arrive de tomber dans des idées différentes des idées reçues, ose l'avouer, renonce au plaisir si désirable partout, surtout en France, de se sentir d'accord avec ce qui l'entoure et s'expose à mécontenter des gens qu'il considère et qu'il aime. Nous lui souhaitons, pour prix de sa sincérité, de croire à une idée consolante, de porter en lui-même un monde enchanté, où il pourra se sauver des misères de cette vie; mais s'il a le malheur de ne pas croire à cela, s'il n'a, en face des idées admises, que des négations et des doutes, il est respectable, car il faut aimer singulièrement la vérité pour la suivre jusque dans ces déserts.

La vérité a-t-elle besoin d'être apportée par Dieu pour être divine? N'est-elle pas divine parce qu'elle est la vérité, divine parce qu'elle est humaine, qu'elle convient parfaitement à notre nature, qu'elle est faite pour nous et nous pour elle, et que, lorsque nous la possédons, nous ne pensons rien ni ne désirons rien au delà? Est-il nécessaire

qu'elle vienne comme la foudre? Pourquoi sa vertu ne serait-elle pas une vertu tout intérieure? Pourquoi ne se ferait-elle pas sentir comme un breuvage qui s'insinue dans les veines, qui calme et fortifie? Et la main qui a versé ce breuvage, pourquoi ne l'appellerions-nous pas divine, puisque c'est elle qui sauve? Que celui qui donne la vérité soit ou non un Dieu, il est le *maître*, celui qui nous nourrit de sa parole, celui qui contente l'esprit, apaise le cœur et règle la vie. Voilà ce que des hommes ont pensé, et, puisqu'ils ont la foi dans un enseignement, qu'ils ne songent qu'à le méditer et à l'appliquer, nous ne voyons pas comment on refuserait à cette communion dans une même foi le nom de religion, ni, puisque cet enseignement est celui du Christ, comment on leur refuserait le nom de chrétiens.

L'esprit humain appartient nécessairement à une de ces trois autorités : un Dieu, un maître ou l'évidence. A chaque époque elles se partagent les hommes; sont-elles destinées à se succéder? Y aura-t-il des âges auxquels elles donneront leurs noms, des âges religieux, comme il y a des âges politiques? De même que les sociétés vont du gouvernement de droit divin

à des pouvoirs privilégiés et à la république, où l'autorité réside dans les individus et n'est qu'un accord des volontés, l'autorité religieuse ira-t-elle de la parole de Dieu, à la parole de quelques hommes et à la conscience personnelle? Arrivera-t-il un temps où, chacun cherchant sa voie, la religion ne sera que la rencontre des croyances, où l'âme ne se désaltérera plus ni à la pluie qui tombe du ciel, ni à l'eau qui sort du rocher, mais aux sources qui naissent de son propre sol, quand elle le creuse ou qu'il se déchire sous les orages? C'est le secret de l'avenir.

Il y a un grand prestige dans le spectacle d'une religion qui commande en même temps à la croyance, à la science, à la morale et à la politique, enfin à tout l'homme, qui discipline la société comme l'individu et fait régner partout l'unité ; une si belle logique captive notre raison. Les religions ont facilement, on le sait, des ambitions pareilles ; car, comme elles croient qu'il n'y a pas d'ordre en dehors de leur principe, elles sont portées à croire que rien ne doit échapper à ce principe ; celles même qui, en naissant, paraissent être des doctrines tout intérieures et n'affecter que le gouvernement des âmes, passent aisément au-delà.

Le christianisme n'était d'abord qu'une règle spirituelle ; le catholicisme a entendu prendre les âmes et les corps, et il a presque réussi au moyen-âge ; lorsque le protestantisme, à son tour, a acquis un peu de force, il a montré la même prétention, et on a vu Calvin gouverner Genève comme le catholicisme avait essayé de gouverner l'univers. La civilisation a brisé tous ces empires, sans détruire l'instinct qui tend à les reformer : s'il y a un catholicisme qui accepte l'idée moderne, l'absolue séparation de la foi et de la loi et l'absolue liberté de la science, il y a aussi un autre catholicisme qui se repaît de l'illusion qu'il pourra restaurer un régime parfaitement fini ; il se trahit de temps à autre par d'étranges saillies. On comprend par l'exemple de l'islamisme ce qui arriverait s'il devenait le maître : le monde se glacerait entre ses mains.

C'est une constante préoccupation d'honnêtes, d'éminents esprits, d'accorder la raison et la foi. Certainement la foi et la raison s'accordent dans l'âme humaine où il y a place pour les deux, et qui ne consent à renoncer ni à l'une ni à l'autre ; certainement aussi il peut y avoir accord entre une religion et une

philosophie : il n'est pas impossible qu'il se rencontre une religion telle qu'il suffise à la raison de l'entendre pour être entièrement satisfaite, ni une philosophie pleine de vérités qui engendrent une croyance inébranlable ; cela, c'est l'accord naturel qui vient des choses ; mais quand, pour les faire aller ensemble, on force chacune d'elles à s'amoindrir, on leur rend un médiocre service. Il nous semble meilleur de laisser ces puissances dans leur vérité, de ne pas essayer des compromis qui font que la religion n'est plus la religion, ni la philosophie la philosophie. C'est ainsi qu'on a tenté de faire approuver par la raison les mystères et les miracles. Assurément il y a dans les mystères des grandes religions un sens profond, de larges vues sur la nature, sur l'homme et la vie humaine ; elles se découvrent à mesure qu'on avance, et peu à peu on se rapproche du mystère, mais tout à coup s'ouvre un abîme, la raison s'arrête au bord, la foi le franchit au vol. Il est juste de consacrer l'ancienne distinction entre ce qui dépasse la raison et ce qui la violente, entre des faits qu'elle ne parvient pas à expliquer et des explications qui l'anéantissent. Si cette distinction n'existait pas, le combat entre la raison et la foi serait un simple débat entre des opinions diverses, et n'aurait pas son caractère tragique. Mais non, c'est une lutte entre deux grandes puissances humaines, et nous ne croirons jamais que le duel

sanglant dont parle Pascal et qu'il connaissait bien, ne soit qu'un malentendu.

On essaie d'atténuer les miracles comme les mystères. Il y a un argument qui a cours depuis quelques années, et qui fait des miracles ce qu'il y a de plus simple au monde. Il peut se résumer ainsi : « En » étendant la main pour empêcher une pierre de » tomber, nous opposons une loi à une autre ; Dieu » ne fait rien de plus. » Vraiment ! n'est-ce que cela ! Mais alors, pourquoi faut-il prendre si fort sur nous pour croire aux miracles, et pourquoi demandons-nous plus de preuves pour la résurrection d'un mort que pour une étoile qui a filé? Quand on propose cette explication, on ne voit pas non plus qu'on ôte un secours puissant aux religions, qui donnent comme preuve de leur vérité les miracles qu'elles opèrent ; car, si nous n'avions pas foi en l'ordre de l'univers, les miracles, qui renversent cet ordre, ne nous étonneraient pas, et la puissance qui les opère ne serait pas une puissance extraordinaire, devant laquelle l'intelligence, comme la matière, doit s'incliner. Cet argument décisif oublie seulement un point, c'est que je suis dans la nature comme la pierre qui tombe ;

que la force par laquelle je l'arrête est aussi régulière que l'attraction qui la fait tomber, et que l'ordre de la nature consiste en ce que tout s'y explique sans en sortir. On en sort par le miracle, qui est une intervention de Dieu. C'est ainsi que les hommes l'ont entendu depuis qu'ils ont soupçonné qu'il y a des lois ici-bas. Bossuet, quand il expliquait les révolutions des Empires et qu'il croyait voir que Dieu livrait le monde aux causes naturelles, « à la réserve de cer- » tains coups extraordinaires, où il voulait que sa » main parût toute seule, » Bossuet ne subtilisait pas avec les miracles ; c'était pour lui les coups d'Etat de la politique du ciel. Les mystères sont les mystères, et les miracles sont les miracles ; nous n'aimons pas les faux nuages, mais nous aimons encore moins les fausses clartés.

On pourrait discuter froidement, si le matérialisme n'était qu'un mal de l'esprit ; on ne le peut plus, si c'est un mal qui attaque l'âme même. Or il en est ainsi : le matérialisme abaisse l'homme, le spiritualisme le relève ; le matérialisme isole et désole, le spiritualisme nous donne ce qu'il y a de meilleur au monde, l'union dans la vie et la confiance de se re-

trouver après la mort ; cette affection et cette espérance sont souvent toute notre fortune : elles embellissent les jours heureux, et, quand le malheur est venu, elles veillent près de notre foyer.

Il n'est bon nulle part que le droit civil s'appuie sur le dogme. Le dogme prend l'homme intérieur, dans ses rapports avec Dieu et l'éternité, le droit civil ne prend que l'homme extérieur, dans ses rapports passagers avec ses semblables ; il arrive de là que le juste et l'injuste ne sont pas les mêmes pour ces deux autorités et que le dogme déclare criminelles un grand nombre d'actions indifférentes pour le droit civil. De plus, la foi est immuable et elle ne saurait se prêter aux changements inévitables que le temps apporte dans les relations des citoyens. Le véritable arbitre du droit civil n'est pas un dogme rigide, c'est une raison flexible ; la France et le monde moderne l'entendent ainsi ; aussi ils sont le monde moderne et la France.

Quand on cherche à s'expliquer les principales révolutions politiques, religieuses, philosophiques, révolutions de tout ordre que l'histoire rapporte, on trouve d'abord un peuple, c'est-à-dire une certaine nature d'esprits, puis un mouvement qui le travaille, presque toujours enfin une âme dans laquelle cette nature e ce mouvement se rencontrent avec plus de puissance que dans les autres, et où ce peuple se reconnaît. Celui qui n'a pas vu que ces âmes sont grandes ne sait rien d'elles; mais s'il l'a vu, il ne sait pas tout : il lui reste à y pénétrer aussi avant que possible, à chercher par quoi elles excellent. C'est une des plus belles recherches qu'on puisse se proposer, car elle nous met dans la plus haute société de ce monde ; et elle n'est pas chimérique, car si grands que soient ces hommes, ils sont des hommes. Lors donc que nous parlons de leur raison, de leur imagination, de leur sentiment, nous entendons ce que ces mots veulent dire; ils ont des facultés plus énergiques que les nôtres, mais ce sont nos facultés ; ils ont la vue plus perçante que nous, mais ils voient avec nos yeux. L'étude des grands hommes n'est, au vrai, qu'une étude de l'homme en grand : ce qui est imperceptible chez les médiocres éclate ici; ainsi dans un orage il n'y a pas un élément de plus que dans la nature tranquille, ce qu'il y a de plus, c'est l'éclair et la foudre. Ne nous laissons pas détourner de cette étude par une timidité mal placée, parce que nous craindrions d'être trop petits pour embrasser de si vastes objets; soyons humbles pour nous tant que nous voudrons, ne soyons pas humbles pour la science humaine. Lorsque, dans le roman de Voltaire, dans son *Micromégas*, le nain de Saturne se trouve devant le géant de Sirius, il n'affecte pas la taille de ce géant, mais il croit aux mathématiques et s'en sert pour le mesurer; nous, de même, quand nous sommes en présence d'un génie, sachons bien que nous ne sommes pas ses égaux, sachons bien aussi que la science humaine a les moyens de calculer ces grandeurs, par la philosophie, le goût et l'histoire, qui sont ses mesures. Ceux qui nous interdisent absolument de tels objets sont très durs pour les pauvres mortels, et j'aime encore mieux les bouddhistes, qui prétendent que le grand homme se reconnaît à trente-deux signes particuliers et quatre-vingts signes accessoires; ils ne nous ôtent pas du moins l'espérance, et quoiqu'il ne soit pas facile de constater ces cent douze caractères, secondaires ou essentiels, dans un individu, pourvu qu'on travaille beaucoup et qu'on vive longtemps on peut encore se flatter de l'idée qu'on est sur le chemin. Du reste, je crois peu qu'on réussisse à nous empêcher d'étudier les grands hommes ; nous continuerons probablement de croire que si nous connaissons leurs paroles, leurs

écrits et leurs actes, ce qui était avant eux, ce qui a été après eux, ce que le temps a fait de ce qu'ils ont fait, il n'est pas impossible de se former une idée approchante de leur génie. Je crois aussi que ces recherches continueront d'être profitables à ceux qui auront le courage de les entreprendre. L'étonnement que la grandeur excite en nous nous a été donné pour enflammer nos esprits du désir de la connaître et pour élever nos cœurs ; elle ne nous a pas été donnée assurément pour nous plonger à perpétuité dans une stupeur sans mouvement et sans pensée ; on dira ce qu'on voudra, il y a, Dieu merci, encore quelque différence entre le respect et la superstition, entre la religion et le fétichisme, entre l'admiration et l'hébètement.

Pascal oppose la grandeur de l'homme à ses misères, la grandeur de son âme, qui ne peut être comblée que par l'infini, aux misères de sa condition réelle, aux vaines pensées et aux vains plaisirs qui l'amusent et le conduisent jusque dans la mort, après laquelle est l'enfer. Il ne s'explique cette contradiction que par la chute originelle : « Misère de » grand seigneur, dit-il, misère de roi dépossédé. » Cette explication, qui lui semble être la seule, ne l'est

pourtant pas, car, au lieu de supposer que l'homme est tombé d'une haute origine, on peut supposer qu'il est né pour une haute destinée qu'il doit mériter par l'épreuve. Pascal encore, frappé du néant de notre existence, a sacrifié impitoyablement la science et les affections : il ne veut pas qu'on cherche, il ne veut pas qu'on aime, il nous absorbe dans la préparation de la mort, et il se trompe, car la vie nous a été donnée pour vivre. Mais de quelque façon qu'il explique notre grandeur et nos misères, il voit ces misères, elles lui serrent la gorge, personne n'a été ni plus pénétrant ni plus pathétique ; il a été, plus que toute autre créature, tourmenté du mal de l'infini, et il est sacré à quiconque en a souffert une fois.

J'avoue que je relis sans fin La Rochefoucauld ; je sens toujours nouvellement le charme d'un style où les deux qualités essentielles de notre langue, la précision et la justesse, sont portées à leur perfection. Sur le fond des choses, je suis tout bonnement de l'avis du genre humain.

La Rochefoucauld ne risque pas de me convertir à sa doctrine, et j'admettrai que l'intérêt est l'unique mobile de nos actions quand on aura retiré de l'âme

humaine l'amitié, l'amour, les affections de famille, la sympathie, la pitié, la passion de la vérité, du bien et de la patrie ; mais je sais aussi que tout ce qui porte le nom de désintéressement n'est pas désintéressé ; qu'il convient de distinguer les choses et le semblant des choses ; que les mêmes actions peuvent être faites par des motifs contraires ; que les hommes ou ne s'interrogent pas toujours ou ne descendent pas toujours jusqu'au fond de leur cœur ; qu'il est bon de le savoir, et que la clairvoyance terrible de La Rochefoucauld y est utile. Pour mon compte, j'ai peu de goût à chercher comment on trompe les autres ; mais il me semble très curieux de chercher comment on se trompe soi-même, et je suis persuadé qu'on n'est jamais aussi dupe des autres qu'on l'est de soi. C'est un effet de cet amour-propre qui est si naturellement en nous, et que La Rochefoucauld a appelé « le » plus grand de tous les flatteurs. » Chacun s'aime ; quoi d'étonnant ? Plus d'un s'adore et se complait dans la contemplation de ses propres perfections, qui lui dérobent celles des autres. Il se passe un phénomène semblable à celui que des voyageurs ont observé en différents pays de montagnes : l'ombre de leur corps se projette sur le ciel, entouré d'une auréole, et chacun goûte le plaisir de voir son image et son auréole sans rien apercevoir de celles de ses voisins. Quand on va dans la société, observant cet amour-propre

naïf, ou que près de son feu on s'observe soi-même et que l'on reconnaît les pièges où il vous a fait tomber, on se procure un amusant spectacle, et on ressent cette sorte de plaisir qu'on ressent toujours à prendre la nature humaine sur le vif. De spirituels amis m'ont raconté qu'ils avaient eu dans leurs relations une dame très sourde, qui avait besoin d'un cornet. Dès qu'elle parlait, elle mettait le cornet pour s'entendre ; quand elle arrivait à la fin de son discours, qui ne finissait pas vite, elle ne manquait jamais d'interroger les auditeurs. « N'est-ce pas vrai ? Qu'en dites-vous ? » Et tout aussitôt elle ôtait son cornet. Quel trait de nature ! Comme après cela on voit chacun dans le monde, attentif à ses discours, insoucieux de ceux des autres, mettre et ôter son cornet !

L'âme du dix-huitième siècle, c'est l'*humanité*, c'est-à-dire une vraie sympathie pour la nature humaine, l'idée de ses droits et le désir de son bonheur, la révolte contre les injures qu'on lui fait, contre les injustices et les maux qu'on lui inflige. Ainsi il combat l'intolérance religieuse, le gouvernement arbitraire, l'esclavage, le servage, les entraves au com-

merce et à l'industrie, l'inégalité artificielle, la torture, la cruauté des peines, la guerre et ses barbaries, et il rêve la perfectibilité de notre espèce. Sans doute il s'est trompé en croyant que les hommes étaient assez mûrs pour le gouvernement de la raison, mais il a bien vu que c'est à la raison qu'il appartient de gouverner, et il a vivement représenté l'idéal vers lequel le genre humain marche, quoiqu'il semble souvent s'arrêter ou retourner en arrière.

Il faudrait distinguer les révolutionnaires et les amis de la Révolution. Un révolutionnaire est celui qui aime le mouvement pour le mouvement, l'agitation pour l'agitation ; il ne vit que dans les crises ; le temps ne lui est rien, la nature ne lui est rien ; possédé d'une idée fixe, il marche dans son idée comme le somnambule sur les toits. Que Dieu préserve tout pays et mon pays des révolutionnaires ! L'ami de la Révolution, quand on parle d'un Français de notre temps, n'est pas cela. La Révolution, pour lui, n'est pas une chose fantastique : elle est, elle a commencé d'être en 1789 ; elle sait ce qu'elle veut : la liberté, l'égalité et la fraternité, un régime où les hommes soient

des hommes ; elle n'est ni impatiente ni violente, pourvu qu'elle soit certaine qu'on l'accepte, qu'on ne songe pas à ruser avec elle et à la confisquer. On ne voit pas quel mal il y a à l'aimer. Que Dieu donne à tous les pays et à mon pays des amis de la Révolution !

Des amis, point des fanatiques, point de ceux qui, au lieu d'embrasser son principe immortel, embrassent son histoire et admirent ses fureurs. Nous sommes trop heureux d'écrire à une époque où on peut faire cette séparation entre le principe et l'histoire de la Révolution française ; au milieu de l'action, que cette séparation devait être difficile, et qu'il fallait du courage pour la maintenir ! Du reste, on savait alors ce que coûtait ce courage. Toutes les fois que je rencontre parmi nos contemporains un défenseur de la Révolution, je me demande ce qu'il aurait fait s'il y avait vécu. Il y en a à la douceur de qui je ne me fie pas, et d'autres dont l'air farouche ne m'effraie pas, qui, avec la foi la plus ardente, auraient été incapables d'y sacrifier personne et par conséquent auraient été sacrifiés. Je l'avoue, entre les amis présents de la Révolution française, je me sens un faible pour ceux qui, s'ils avaient vécu en 1793, auraient été guillotinés.

Quand on a reconnu que la politique est un art et une science, on se demande, cela est naturel, si notre nation est faite pour apprendre cette science et pratiquer cet art. Un premier caractère de nos Français donne quelque inquiétude : ils sont impatients, ils ne peuvent souffrir aucun délai entre la conception d'une idée et son application entière : ici on va en avant sans considérer si la foule vous suit; sitôt le but entrevu, du premier bond on passe par delà, sauf à recommencer de plus belle ; pour faire quatre pas, nous mettons nos bottes de sept lieues. L'impatience n'est pas bonne : il faut savoir attendre, pour qu'une idée, qui est d'abord seulement dans quelques esprits, gagne les autres, pour que les mœurs nécessaires à la pratique de certaines idées s'établissent. Il n'en est pas de la politique comme de la philosophie. En philosophie, on est dans l'absolu : le vrai est le vrai, le faux est le faux ; en politique, on est dans le relatif, parce que les lois doivent être en rapport avec ceux pour qui elles sont faites, et que les idées et les mœurs que les lois supposent n'existent pas toujours ou ne sont pas assez générales, parce que dans le nombre tout le monde ne marche point du même pas. « Le prétendu vrai qui n'est pas mûr n'est pas le vrai. »

Nous sommes aussi tourmentés par la passion de

la logique ; or la logique ne compte ni avec les hommes, ni avec les accidents, ni avec le temps. Elle est une grande trompeuse.

Notre mal encore est l'amour de la nouveauté. Quand deux Français s'abordent, la première question est infailliblement, comme chez les Athéniens de Démosthène : Qu'y a-t-il de nouveau ? De quel air mélancolique on répond : Rien, s'il n'y a rien, et, au contraire, s'il y a quelque chose, quel contentement ! Quelle ardeur d'interroger et de parler ! Comme on va de maison en maison, comme on court au cercle, pour commenter, pour discuter, pour connaître l'impression générale et savoir ce qu'on doit penser ! On aurait besoin d'avoir tous les matins, en s'éveillant, une occupation de ce genre pour tout le jour ; alors vraiment on se sentirait vivre. Nous ne sommes pas exclusifs ; donnez-nous ce qu'il vous plaira : une pièce nouvelle, un auteur nouveau, un duel, une question politique, une querelle théologique, un changement de ministère, une émeute, un sermon, un assassinat. On n'y résisterait pas si on était trop sensible, si on était profondément ému par chaque événement; par bonheur on se ménage, on garde toujours, à tout hasard, un peu de sa sensibilité pour le lendemain; on s'intéresse peut-être moins aux choses qu'à ce qu'on en dit ; elles ont beau être tristes, quand on en a bien causé, c'est un grand

soulagement ; hommes et choses ne sont que l'aliment de l'éternelle conversation française, qui les dévore et les consomme. Notre roman et notre théâtre sont des plus accidentés, et la presse, qui vit du public, surexcite la passion de ce public pour se rendre nécessaire ; pour satisfaire une curiosité aiguë, elle recueille, elle creuse, elle illustre les faits à sensation ; elle les fabriquerait plutôt, et, s'il arrive que le meurtre manque, elle a perdu sa journée. Cette nation fait sa politique comme elle fait ses romans et son théâtre : elle veut aller vite, elle veut du dramatique et du nouveau, des coups d'éclat, des coups imprévus, des changements à vue, sans fin. Avec cet esprit-là, on a une politique de roman et de théâtre : on se lève tous les matins sur une surprise ou dans l'attente de quelque grand combat entre l'Opposition et le gouvernement, combat dans la rue, dans la presse, dans la Chambre ; on a une « journée » par jour.

Au fond, notre nation ne craint que l'ennui ; plutôt que de s'ennuyer, elle est capable de se précipiter dans toutes les aventures au risque de souffrir cruellement, capable de se jeter dans une révolution pour voir comment elle s'en tirera. Que n'a-t-elle pas pardonné à Napoléon Ier, parce qu'il l'a fait vivre d'une vie d'imagination ! Il l'ensanglantait et elle l'adorait. Allez donc lui prêcher la sagesse, l'existence rangée,

la vie de ménage, où, faisant un peu chaque jour, on se trouve avoir fait beaucoup au bout de l'année et des années ! Pourtant il le faut, car notre temps est dur à l'imagination, il n'est plus complaisant aux entreprises extraordinaires ; tout est difficile, le mal et le bien : le mal, car les intérêts des divers peuples et, dans un même peuple, les intérêts des divers citoyens sont tellement engagés les uns dans les autres, que les grandes violences sont arrêtées d'abord ; le bien, car il ne peut plus se faire qu'en obéissant aux lois naturelles, qui agissent sans bruit. Si la France ne veut que s'amuser et amuser le monde, elle peut se permettre ses fantaisies ; mais si elle tient à être heureuse et à être considérée, elle devra se les interdire. Qu'elle applique tout ce qu'elle a d'intelligence et de passion à résoudre pour elle et pour les autres peuples le grand problème moderne : constituer une démocratie libre et civilisée.

Où nos Français ont fait leurs preuves, où vraiment ils excellent, c'est à démolir un gouvernement. On connaît, au musée de Versailles, le joli tableau d'Horace Vernet, *l'Assaut de Constantine*. Comme tous ces soldats grimpent ! avec quelle ardeur, avec quelle furie ! Du train dont ils vont, ils escaladeront le ciel. Ils sont bien de notre pays, ceux-là. Nos Français sont nés pour l'assaut. C'est plaisir de les voir à l'assaut d'un gouvernement : les bon mots, les

beaux discours, les articles vigoureux ou malicieux, l'habileté à prendre l'ennemi en faute, à atténuer le bien, à augmenter le mal ; et l'histoire, et le roman, et la poésie, et le théâtre qui vont en guerre ; c'est un élan terrible ; rien ne peut résister. Voilà leur incontestable talent. C'est sans doute pour cela qu'ils prétendent si généralement se connaître en politique. C'est prodigieux ce que nous avons d'hommes d'Etat. Il n'y a pas beaucoup d'entre nous qui oseraient monter sur une locomotive et la lancer, car il ne s'agit pas seulement d'aller, mais aussi de pouvoir s'arrêter sans que tout éclate ; au contraire, en fait de gouvernement, tout le monde est prêt à monter sur la machine. Il est vrai que, dans le premier cas, on risque de sauter soi-même, et que, dans le second cas, on ne risque que de faire sauter les autres, ce qui est très différent.

Si Béranger avait lu dans l'avenir, il y aurait lu ce qui lui arrive aujourd'hui. Il expie son ancienne fortune, il est compromis parce qu'il se trouve impliqué dans le débat de la gloire et de la liberté, et qu'il a l'air de prendre parti pour la gloire. Il y a longtemps que ces deux puissances se disputent l'univers, et il

est probable qu'elles se le disputeront longtemps encore. En ce qui regarde notre pays, son inclination n'est pas cachée : c'est un glorieux, il donne tout ce qu'il a et se donne lui-même, pourvu qu'avec cela on fasse quelque chose de grand. Malheureusement, la gloire n'est pas un régime, il faut des actions moins éclatantes, comme l'exercice du droit et du devoir, pour remplir la vie quotidienne ; malheureusement aussi, notre pays s'applique moins volontiers à ces emplois. Est-ce à dire qu'il doive s'abandonner à sa passion et renoncer à se contraindre ? Tout au contraire. Si la politique est l'art d'élever les hommes, si elle doit apprendre aux hommes ce qu'ils ne savent pas et ce qu'ils ont besoin de savoir, elle n'a chez nous qu'une chose à faire : ce pays sait suffisamment la gloire, qu'elle lui apprenne la liberté. On a bien de la peine à nous mettre dans l'idée que la liberté est un travail et un travail utile ; et pourtant l'entreprise de se gouverner soi-même, la réflexion sur le vrai et sur le faux intérêt, sur le vrai et sur le faux honneur, la nécessité de voir par ses propres yeux et de voir juste, l'habitude que l'on en prend, l'expérience qui vient des fautes personnelles, la dignité que donne la défense du droit, le courage que veut l'accomplissement du devoir, l'esprit de sacrifice de l'individu à la communauté, tout cela a sans doute sa valeur propre, car il fait de chacun de nous un ci-

toyen et un homme, quelqu'un qui se résigne à bien exécuter les petites choses et ne manquera pas aux grandes, si le moment vient. Je ne méprise pas la gloire, mais la liberté non plus n'est pas méprisable ; elle a ses grandes journées et elle n'a pas de jours vides : au défaut de la tribune elle se défend devant les tribunaux, dans les journaux, dans les livres, dans l'âme de tout citoyen qui ne se laisse pas séduire, et même dans les plus obscurs services elle a de quoi contenter les cœurs les plus haut placés.

La démocratie a une leçon à apprendre, celle qui enseigne l'activité personnelle, infatigable, la résistance consciencieuse, l'opiniâtreté invincible, ce qui fait un caractère, ce qui fait un homme, et ce sont des caractères, ce sont des hommes qu'il nous faut, si nous ne voulons pas que les éléments de notre nation soient un amas d'atomes que le vent des quatre coins du ciel forme et balaye à plaisir. Pour moi je ne sais pas de plus pressant problème, averti en quelque sorte par le lieu même où j'écris ceci, une de ces dunes de sable que la mer dépose sur son rivage, et qui, poussées par le vent, marchent d'année en année, engloutissant ce qu'elles trouvent devant elles.

Un homme les a arrêtées : il a planté des arbres qui, jetant de profondes racines, fixent le sable et résistent au vent ; la vie a été plus forte que les éléments. Essayons de faire comme lui : sur ce sol mouvant de la démocratie tourmentée dans tous les sens par ses violences et par les violences de ses maîtres, semons des hommes, non pas des sages antiques qui se croisent les bras et se résignent à être ensevelis tout vifs, mais des hommes qui veuillent exister, respirer, agir, prendre leur place au soleil, la garder et l'étendre; j'entends que le moyen de fixer la démocratie est de susciter dans chacun des individus qui la composent la conscience personnelle, le sentiment du droit et le courage pour le défendre.

Cette succession de gouvernements qui afflige les hommes réfléchis n'est, pour beaucoup de Français, qu'un spectacle qni les intéresse : leur imagination mobile aime les changements à vue, qui s'appellent des tableaux au théâtre et des révolutions dans la politique ; ils se lassent aisément d'un régime qui reste le même en se bornant à s'améliorer ; pour ne pas s'ennuyer, ils auraient besoin de prendre la Bastille tous les matins.

On raconte qu'on demanda un jour à M. Molé pourquoi les hommes politiques sont si vite fatigués, et qu'il répondit : « C'est qu'ils ne savent pas s'asseoir ; » un mot d'une admirable vérité. Sans doute l'activité fatigue, mais elle calme aussi, parce que l'âme y est dans son élément ; ce qui est insupportable, c'est, après qu'on a conduit les affaires, de songer qu'on a encore la force de les conduire et que cette force est inutile, de s'exaspérer en vain contre le train des choses ; de souhaiter qu'elles aillent mal, afin d'être nécessaire ; de s'apercevoir qu'elles vont sans nous, et de penser qu'elles peuvent continuer d'aller ainsi ; de s'agiter à vide, de s'épuiser en efforts pour ressaisir le pouvoir perdu, de le voir se rapprocher pour s'éloigner encore, de rouler en haut son rocher qui retombe, d'être attaché à la roue qui tourne toujours ; il y a là de cruelles souffrances, et il vient à l'idée que Tantale, Ixion et Sisyphe étaient des politiques qui ne savaient pas s'asseoir. Il en est d'autre sorte, ceux qui, n'attendant rien pour eux, ont toutes les grandes ambitions pour leur pays, même lorsque leur pays semble ne plus les avoir, et qui le suivent avec émotion dans les vicissitudes par où il passe. Nous ne disons pas

qu'ils soient sûrs d'être plus heureux que les premiers, car ils ne sont pas maîtres des événements, mais du moins ils ont de plus nobles chagrins.

Il se peut, après tout, qu'ils aient pris le meilleur parti, car qui sait si cette fierté résignée d'un bon citoyen n'est pas encore ce qui touche le plus certainement ceux qui l'ont méconnu ? Le peuple français est un peu comme Assuérus qui, dans une nuit d'insomnie, se fait lire les archives de son règne, et y voit qu'un honnête homme lui a jadis rendu un grand service et qu'il l'avait oublié ; il lui tarde que le soleil se lève pour réparer son injustice. Nous aussi, nous semblons parfois avoir oublié comme lui ; notre terre française paraît bien légère pour que quelque chose y prenne racine, et d'ailleurs il arrive de temps en temps de si violentes secousses qu'on dirait que tout ce qui était sur pied a été arraché et que ce soit une création nouvelle ; mais comme, en définitive, ce pays ne cesse jamais d'être sensible à l'intelligence, au dévouement et à l'honneur, il se souvient enfin de ceux en qui il les avait trouvés, il les reconnaît avec plaisir fidèles à eux-mêmes, et c'est ce qui fait qu'après bien des années on voit de certains noms refleurir.

Mais qu'importent, en vérité, qu'importent nos personnes, et un peu plus ou un peu moins de dignités renfermées dans ce court espace entre notre matin et notre soir ? Nous nous imaginons trop volontiers

que le monde commence et finit avec nous. Mon Dieu ! non, il ne commence pas avec nous : avant que nous fussions, il y avait bien quelques idées justes et quelques sentiments vrais, ce qui fait durer les sociétés humaines ; quand nous ne serons plus, et que les principes sur lesquels nous avons vécu seront ruinés, il s'en élèvera d'autres sur lesquels d'autres hommes vivront à leur tour. Que n'a-t-on pas pensé lorsque la féodalité est tombée, et lorsque l'ancien régime est tombé, et lorsque le suffrage restreint est tombé, et lorsque des institutions et des hommes sont tombés ! Pourtant la France vit encore, et elle n'est pas près de finir. Ce qui vaut mieux que de pleurer sur elle, c'est de démêler d'un œil ferme ce qui dans son passé est passé, l'irréparable, l'irrévocable, et ce qui ne disparaît qu'un moment pour reparaître plus tard ; de ne pas confondre une lumière qui s'éclipse avec une lumière qui s'éteint ; de rappeler cela obstinément autour de soi, d'enseigner à chacun ce dont il a besoin, aux uns la confiance, aux autres la résignation. On a beau avoir souffert, quand on a quelque foi dans le cœur on répète bravement la parole de Gœthe : « Marchons à l'avenir par-dessus » les tombeaux ! » Marchez par-dessus les nôtres, jeunes gens, s'il est écrit là-haut que notre destinée est achevée, et soyez doux envers nous, car nous avons espéré dans des temps difficiles, et nous n'avons pas été jaloux de vous.

Y a-t-il ou n'y a-t-il pas des règles de l'art et, par conséquent, des règles de la critique ? Beaucoup de gens professent ou inclinent à croire qu'il n'y en a pas. Il s'est passé tant de choses en une quarantaine d'années ; l'invasion des littératures étrangères a tellement ébranlé le dogmatisme de l'ancienne critique française, tellement bouleversé sa rhétorique et sa poétique, qu'on n'ose plus dire : Ceci est bien, ceci est mal, et qu'on est prêt à tout accepter. Pas nous, du moins : quand nous nous représentons tranquillement les résultats de ces grands combats littéraires, il nous semble que la critique n'y a pas péri, mais qu'elle s'y est retrempée, qu'elle s'est élargie dans cet effort. Sortons du vague, prenons une question particulière, celle où on a dépensé le plus d'ardeur, celle de la tragédie. La première attaque des novateurs de 1830 est terrible et semble devoir tout emporter. Pour le fond, ils repoussent les unités de temps et de lieu et l'observation étroite de l'unité d'action ; ils veulent plus de liberté dans le choix des sujets, dans la manière de les traiter plus de mouvement et de vie, une plus vraie représentation des caractères individuels, de l'existence humaine, où la tragédie et la comédie se mêlent,

et des mœurs des temps et des pays où la scène se passe ; ils rejettent les procédés mécaniques de la tragédie classique, les confidents et les songes. Pour la forme, ils donnent plus à l'action et moins à la parole, ils ne veulent plus de la tirade, ils proscrivent les vers, surtout l'alexandrin, que Beyle appelle un *cache-sottises ;* ils bafouent le langage solennel, ils effacent la distinction des mots en nobles et roturiers, et ils permettent à l'écrivain tous les mots et tous les tons. Il est rare, en ce monde, de faire tout ce qu'on veut. Certainement ils ont fait quelque chose : ils ont obtenu pour le poète la permission de prendre ses sujets partout où il les trouve; ils lui ont imposé plus de vérité historique, ils ont introduit sur la scène plus de personnages et d'événements ; mais ni l'unité d'action ni l'unité de ton, ni l'usage des vers, n'ont été atteints dans cette guerre ; on touche là le fond résistant.

Nous voyons maintenant ce qu'on ne voyait pas aussi bien alors : le sens du mot *classique,* vénéré par les uns, honni par les autres. Un certain système tragique était admis au dix-septième siècle; dans ce système, il y avait à la fois, comme il arrive de toutes les choses où l'homme met la main, du naturel et de l'artificiel ; le naturel frappait en se montrant, et l'artificiel était caché par le génie des artistes, qui, au lieu de se modeler sur ces constructions factices, avec sa libre humeur et la vigueur de sa sève, poussant de

tous côtés des jets indociles à travers ces charpentes maladroites, les couvrait de feuilles et de fleurs ; mais dès que le génie manque, l'artificiel paraît ; dès que la sève manque la charpente est à nu.

On en était là après Corneille et Racine, à plus forte raison, plus d'un siècle après eux ; de jeunes esprits le sentirent et, croyant que ce système était mort tout entier, cherchèrent la vie ailleurs ; ils eurent toute sorte de torts : ils confondirent souvent les grands tragiques avec leurs successeurs, et ne distinguèrent pas, dans le système tragique, ce qui avait péri et ce qui était immortel ; mais ils forcèrent la tragédie d'en finir avec de certaines formes usées, de se rattacher plus fortement à la nature et de viser à un art supérieur. Qu'elle y soit arrivée ou non, ce n'est pas la question ; elle y tend, cela suffit pour constater qu'une révolution a passé par là.

Ainsi les conservateurs se trompaient en exigeant que la tragédie restât toujours ce qu'elle avait été dans un certain temps ; ils se trompaient aussi en exigeant qu'elle restât ce qu'elle était dans un pays, dans le nôtre. La tragédie française nous donne le spectacle de l'âme aux prises avec elle-même, s'isolant, s'analysant en une sorte de monologue, et disant ce qu'elle éprouve dans un langage choisi, éloquent et ému ; c'est très bien ; mais pourquoi n'y aurait-il que cette manière d'entendre la tragédie ? Pourquoi

ne verrait-on pas aussi l'âme aux prises avec le monde, avec la vie, avec la destinée, pourvue de qualités bonnes ou mauvaises pour le combat, plus agissante que parlante, découvrant naïvement ses actions, comme cela se passe en effet ? Pourquoi, au lieu de retrancher de la scène toutes les circonstances qui n'intéressent pas directement le sujet, ne pas présenter simplement l'existence comme elle va, fort mêlée de fantaisie, mais reconnaissable à ce mélange même, plonger le spectateur en pleine réalité, lui en donner l'impression énergique, puis, à travers tous ces évènements, en faire passer un que l'œil suit avec angoisse ? Le drame ainsi entendu serait le drame de Shakspeare, et quelle que soit la différence des procédés mis en œuvre, il serait beau par les mêmes raisons qu'une belle tragédie française est belle, par la vérité.

On voit à quoi ont abouti tant de combats livrés, il y a trente ou quarante ans, autour de la tragédie : elle en est sortie vivante et plus forte. Ce qui lui est arrivé est arrivé tout pareillement au poème épique. Une étude superficielle de l'*Iliade*, vue à travers l'*Énéide*, faisait croire qu'un poème épique se compose essentiellement d'un héros, d'une forte dose de merveilleux et d'un certain nombre d'épisodes donnés, remarquable définition, comme on le voit, d'après laquelle *la Henriade* sera un poème, et la *Divine Comédie* ne le sera point. En dépit des définitions, peu à peu la *Divine Comédie* monta et *la Henriade* baissa. On le comprit à la fin : l'*Iliade* est tout simplement la représentation d'une société, de ses mœurs, de ses idées et de ses sentiments, en un mot d'une civilisation ; et la *Divine Comédie* n'est pas autre chose. Sans doute, il y a une distance énorme entre les deux sociétés que ces poètes ont retracées : ce sont d'autres hommes et d'autres dieux ; mais cela ne prouve qu'une chose, que l'*Iliade* était impossible au quatorzième siècle de notre ère, et que, s'il y a eu au quatorzième siècle un génie puissant comme celui d'Homère, il a dû faire comme Homère, peindre ce qu'il avait sous les yeux et fixer un monde.

Ainsi les genres ont des règles, et le plus violent effort contre ces règles ne les détruit pas, il les élargit ; nous croyons qu'il en est de même du style, contre lequel l'effort se porte aujourd'hui. Nous entendons partout répéter que tout style, du moment qu'il est, est bon ; nous ne demandons pas mieux : cela nous donne personnellement une sécurité que nous n'avons pas toujours, et la permission d'être parfait sans nous donner de mal pour l'être, ce qui est vraiment très agréable. En temps de démocratie, l'égalité de style n'a rien qui nous choque, et comme elle nous égale d'un seul coup aux maîtres, nous consentons volontiers à cet avancement ; pourtant, ayant eu le mal-

heur d'être élevé dans d'autres idées, ces idées nous reviennent et troublent nos plaisirs. On a beau dire, il y a un bon et un mauvais style : le bon style est une œuvre de raison, d'imagination et de sentiment ; de raison d'abord, car il faut s'entendre avec soi-même, puis d'imagination et de sentiment qui colorent une pensée et l'échauffent ; en un mot, le style est une harmonie. Cette harmonie peut être troublée de deux manières différentes, soit qu'une des qualités essentielles manque, soit qu'elle entre en excès. Le vrai style n'est ni une clarté terne et froide qui ne dit rien à l'âme, ni un fracas d'images et de mouvements qui ne dit rien à l'intelligence ; il parle aux deux, à chacun sa langue, ou plutôt il parle à l'homme. Si l'imagination et le sentiment ne troublent pas la clarté, c'est bien, mais ce n'est pas assez ; elles doivent encore se proportionner à la pensée, se mettre au même ton qu'elle, et ne se permettre que ce qu'elle permet, selon le conseil excellent de la Rochefoucauld : « On ne doit jamais se servir de termes plus grands que les choses. » S'il est vrai que le style a plusieurs qualités essentielles, la raison qui lui donne la clarté, l'imagination qui lui donne la couleur, le sentiment qui lui donne le mouvement, le parfait style est celui qui porte ces trois qualités ensemble au plus haut point où elles peuvent exister sans que l'une nuise à l'autre. Elles peuvent se nuire, en effet. Pour

parler de l'éclat des images, il y a l'éclat qui donne sur l'objet et l'éclat qui donne dans les yeux ; le premier fait ressortir l'objet, le second éblouit : il empêche de rien voir ou de rien voir nettement, et ne laisse à l'esprit qu'une impression qui l'étonne. Il en est de même du sentiment. Il y a une chaleur et un mouvement naturel, qui sont ceux de la vie. Le style sans passion languit ; avec la passion, au contraire, il a le geste, il a l'accent, il respire, il respire comme l'âme elle-même, il en a la santé ou la fièvre. Et encore nous ne parlons que du sentiment vrai, nous ne parlons pas du sentiment faux et de la déclamation qu'il produit ; l'art n'a plus rien à voir ici, il ne reste plus qu'une forme banale, énorme et vide, qui s'adapte à ce qu'on veut, qui a son mouvement mécanique, sans rapport avec le mouvement de la personne, dans le genre de ces machines dont nos femmes se sont affublées quelque temps.

L'excès des qualités brillantes est sûr de charmer la plus grande partie du public, qui a un sens peu délicat : il faut exagérer les qualités pour les lui rendre sensibles ; mais il y a aussi quelques personnes pour goûter le style meilleur où rien ne crie. On en a l'idée avant de le rencontrer ; quand on le rencontre, ou un style qui en approche, on est ravi, et quand on écrit on tâche d'y atteindre ; on efface, on corrige, on se travaille, on se désespère.

Il nous semble que la lecture et la traduction des poètes étrangers a une utilité particulière, que la lecture des poètes indigènes ne saurait offrir au même point. Quand nous lisons un de nos poètes, en même temps que nous goûtons ses perfections, comme il est inévitable qu'il lui manque quelque chose, nous sentons aisément cela, et il ne nous arrive qu'une poésie affaiblie, dont l'effet sur nous est aussi affaibli. Au contraire, quand nous lisons les poètes étrangers, tandis que nous sommes frappés de quelques beautés de premier ordre, de celles qui appartiennent, pour ainsi dire, à la langue universelle, les petits défauts qui les accompagnent nous échappent, et comme nous ne voyons jamais qu'à travers un certain vague la forme qui les contient, nous avons le sentiment d'une perfection indéfinie qui nous ravit. Il n'est pas indifférent de l'avoir aperçue, il n'est pas non plus indifférent d'avoir fait effort pour la saisir et l'exprimer dans la langue que l'on parle, par exemple dans la nôtre, avec son inexorable clarté.

On croit trop souvent que la poésie est un mensonge, qu'elle altère tout ce qu'elle touche ; on se trompe : elle n'est pas un mensonge, elle est la vérité

même, mais la vérité plus forte que celle de la vie vulgaire ; elle découvre au fond des choses leur être caché, la parcelle de pure flamme qui y dort ; elle l'excite et la fait rayonner, comme il arrive chez nous que l'âme, vivement excitée, rayonne à travers le corps ; la poésie est un éclat : elle ne défigure pas les objets, elle les transfigure, et la langue qu'elle parle, c'est la langue magique, par laquelle le charme opère.

Nous ne sommes pas de ceux qui médisent de la poésie de notre temps. Il est vrai qu'elle n'a ni école ni chefs, et cette grande liberté désoriente un peu nos Français, qui adorent les classifications ; mais si l'on ne va plus en rang refaire des excursions classiques, conduits par des guides officiels, si chacun suit sa libre fantaisie, combien, dans ces courses errantes, on a découvert de sentiers non frayés et de recoins solitaires ! Nous avons bu l'eau de la même source, mais nous l'avons prise plus haut, quand elle a encore la fraîcheur de la terre d'où elle sort et le parfum des herbes où elle est versée.

On dit souvent qu'il n'y a plus de conversation en France comme autrefois. C'est vrai, si on entend la

conversation rangée, les fauteuils en cercle, une question proposée, et quelques personnes, comme qui dirait des premiers sujets, qui se renvoient la réplique, bref, une imitation de la tragédie classique ; oui, cela est bien mort ; mais comment croire que la libre conversation soit morte ? Nous ne serions donc plus la nation qui, curieuse de toute nouveauté, l'oreille et les yeux toujours ouverts, n'aime à rien voir et rien entendre qu'à la condition d'en pouvoir parler ? Rien n'occupe un moment l'attention, qu'il ne naisse un mot juste, un mot piquant lequel, aussitôt né, vole et fait le tour de la France : d'où vient-il donc ? N'y a-t-il plus qu'un Français qui ait de l'esprit pour tous les autres, et s'enferme-t-il pour faire ces mots charmants, ou n'est-ce pas qu'ils pétillent dans les esprits excités par la causerie, et qu'ils partent comme la mousse du vin ? Assurément il y a des temps moins favorables que d'autres à la conversation, et tels sont les temps où une autorité tutélaire a réglé tout ce que les citoyens doivent faire, dire et penser ; eh bien ! malgré cela, sitôt que quelques-uns de ces citoyens se réunissent, l'esprit français est avec eux. Un pédant voulait mettre l'histoire romaine en quatrains : elle ne s'y prête guère ; s'il s'en trouve un autre pour accomplir ce projet, je promets de ne pas acheter son livre ; mais notre histoire à nous rit quelquefois davantage, et elle se fait un peu tous les jours en quatrains, qui servent plus tard à compléter la vérité officielle.

S'il n'y avait plus de salons, il resterait encore, ce semble, les revues et les journaux, qui disent tous leur mot sur toutes les choses du jour ; c'est la grande conversation universelle, intarissable, qui est bien cela, en effet, par la nouveauté des sujets, la liberté du ton, de l'allure et du langage. Grâce à elle, rien ne fait quelque sensation qui ne soit atteint au passage et n'emporte le trait. Je plains les peuples qui ne rient pas : embaumés dans le solennel, ils ne remuent pas, ils sont morts. Ils nous prennent probablement en pitié : tant de vaines pensées, tant de sentiments contraires, tant de paroles inutiles ! et il est certain que tout cela est méprisable, mais enfin que voulez-vous ? Il faut bien vivre, et vivre c'est se mouvoir. Il n'est pas précisément nécessaire que les idées de toute espèce qu'apporte la causerie de chaque jour se logent dans notre esprit, il suffit qu'elles le traversent, qu'elles l'éveillent et donnent l'étincelle en passant ; une fois éveillé et excité, il est capable de faire des ouvrages qu'on ne méprise plus. On est souvent agacé par ces plaisanteries insipides qui courent les rues de Paris, nous poursuivent dans les départements, et qu'on a le plaisir d'entendre répéter par une foule d'individus qui se croient la fine fleur de l'esprit parisien parce qu'ils répètent d'un air d'intelligence des

mots privés de sens ; oui, cela agace, mais on est étonné quand on voit le parti que la malice française tire de ces sottises, les applications plaisantes, imprévues, qu'elle en fait, le tour original par lequel elle les ramène ; enfin, tout ce que les sots n'entendent plus. Nous ne sommes jamais en France sans quelqu'un de ces refrains. En somme, au milieu d'un certain nombre de mots charmants, il y en a de douteux, et il y en a de mauvais ; mais le tout va ensemble et empêche notre nation de s'endormir. A son tour, elle réveille les autres : elle les fournit de nouveautés de toute sorte ; si elle ne travaille pas toujours pour l'éternité, elle fait passer les moments, et la vie se compose de moments. Représentez-vous un peu dans quel état de stagnation seraient les modes dans tout l'univers si les femmes françaises venaient à disparaître ; eh bien ! il pourrait arriver quelque chose de pareil si on venait à supprimer un certain nombre de littérateurs dont on ne voit pas d'abord l'utilité : ils produisent des romans, des pièces de théâtre, des fantaisies, qui s'étalent et se renouvellent perpétuellement aux vitrines des libraires, que Voltaire appelait des marchands de modes ; ils pourvoient à la grande consommation des esprits. Je le confesserai, puisque je suis en veine d'optimisme et disposé, moi aussi, à acquitter tout le monde, il me semble qu'on dédaigne injustement chez nous tels ou tels de nos romanciers, parce qu'ils sont médiocres. Ils ont leur usage : après avoir fait plaisir aux abonnés de plusieurs journaux, ils passent à l'étranger où ils entretiennent la tradition de la supériorité française. Quiconque a un peu voyagé avouera que si nous étions réduits à nos classiques immortels et à des romanciers comme Alfred de Musset, Mérimée et George Sand, ou à quelques fins artistes de cette époque, nous ferions une assez triste figure au dehors ; on ne soupçonne pas quels sont les articles les plus demandés pour l'exportation littéraire, et ce que nous avons de grands hommes *extra muros* : « Pauvre homme en deçà des Pyrénées, grand homme au-delà ! » Après tout, ces écrivains ne manquent pas d'habileté pour fabriquer un roman, enchevêtrer des incidents, compliquer des situations, ce qui passe aisément dans toutes les langues, et, à vrai dire, leurs livres n'ont qu'un seul tort, le tort de laisser croire qu'ils sont écrits en français.

Ce n'est pas ici le lieu de dire du mal de la grande littérature, des grands journaux : ils parlent bien de ce dont ils parlent, mais ils ne parlent pas de tout ; il y a des choses qui ne s'aperçoivent pas du premier étage, et qui ne se voient, comme il faut, qu'au rez-de-chaussée. Si on ne lisait que les colonnes d'en haut de la haute presse, il y a toute une société dont on n'aurait pas l'idée, qui existe pourtant ; on apprend ail-

leurs à connaître le demi-monde féminin, le demi-monde littéraire, la jeunesse des élégances convenues, les travers de la société polie, qui a sans doute ses préjugés, ses vanités et ses contradictions. Quel dommage si nous perdions tout à coup, dans la grande et dans la petite presse, toute notre littérature légère, les chroniques qui saisissent au vol la *comédie contemporaine*, tout ce fourmillement de plumes alertes, avisées et espiègles, qui raisonnent et déraisonnent si plaisamment !

Il ne manque jamais chez nous de gens d'esprit, mais il y a divers genres d'esprit ; l'un d'eux est le paradoxe. Voici une opinion universellement admise, j'en prends le contrepied ; cela cause un scandale et mon nom court avec lui. Mauvaise renommée, dites-vous. Peut-être, mais renommée que tout le monde n'a pas. D'ailleurs, elle n'est pas mauvaise partout. Soyez-en sûr, si absurde que soit une idée, il y a quelque part quelqu'un pour qui elle est faite : ils sont nés l'un pour l'autre, ils s'attendaient, ils se cherchaient, et quand ils se rencontrent ils se reconnaissent. Je ne serai donc pas seul, j'aurai des disciples, entendez-vous ? Et puis, ceux mêmes qui me combattront commence-

ront, en guise de préface, par confesser que je remue les idées, que j'en ai de neuves, que je suis un penseur original, un homme fort. Avouez qu'il ne vous déplairait pas qu'on dit cela de vous. Une fois ma réputation établie, quoi que j'avance, j'aurai l'honneur d'être écouté, d'être discuté ; je compte me permettre beaucoup de choses, je suis même décidé à avoir de temps en temps une idée raisonnable ; mes amis me passeront cela, et je serai comblé de gloire par mes anciens adversaires, qui citeront mes paroles comme le plus éclatant témoignage qu'une vérité puisse recevoir. Ainsi va et prospère le paradoxe, que nous voyons depuis quelques années en pleine fleur.

Quand on considère cette destinée du paradoxe, on conçoit ce qu'elle doit exciter de tentations. Sait-on bien ce qu'il faut de courage pour y résister, pour renoncer à la fausse originalité des idées, au faux éclat du style et ne s'attacher qu'à la seule vérité. C'est peut-être le même courage qu'il faut ailleurs pour préférer à la richesse subite du jeu la richesse qui vient par le travail et la probité. Malgré tout, ceux qui ont pris ce dernier parti n'ont pas mal choisi.

Il existe encore, en France, de bons esprits, fermes

dans une opinion, mais équitables pour les opinions contraires, qui se sentent assez maîtres d'eux-mêmes, assez sûrs de leur discrétion, pour converser de tous les sujets, pour goûter et faire goûter aux autres le plaisir sensible de la société entre honnêtes gens. Pourtant il faut bien avouer que, dans l'état d'irritation où sont les opinions présentes, ce plaisir devient rare, et qu'il devient de plus en plus difficile de causer avec ceux qui ne sont pas de notre avis. C'est maintenant plus que jamais que Montaigne pourrait dire, dans son charmant langage, parlant de la contradiction : « Au lieu d'y tendre les bras, nous y tendons les griffes ; » les croyances sont à vif, nous sautons dès qu'on y touche, et ce que nous appelons notre modération est une vertu très relative. Notre regretté confrère, M. Patin, qui était doux aux hommes et aux choses, racontait en souriant qu'il avait reçu une brochure intitulée : *Réponse modérée à un infâme pamphlet.*

Si nous sommes heureux de voir la passion actuelle pour l'instruction, nous faisons quelques réserves sur la puissance excessive qu'on lui prête. On est, par exemple, tout disposé à admettre que, lorsque des

peuples se choquent, c'est l'instruction primaire qui décide la victoire ; on oublie que pendant bien des années nos soldats ont été assez faibles sur la lecture, l'écriture, l'orthographe et la géographie, que pourtant ils sont allés dans plus d'un pays et qu'ils ont su trouver leur chemin. D'ici à longtemps le secret de vaincre sera encore la préparation sérieuse de la guerre, la science chez ceux qui commandent et la confiance chez ceux qui obéissent.

On exagère aussi quand on croit que, si on tient l'éducation, on est maître absolu des âmes et qu'on donne à une nation la forme qu'on veut. L'éducation peut assurément beaucoup ; elle ne peut rien contre la nature etcontre le temps. Lorsque des jeunes gens, élevés dans un monde artificiel et faux, entrent à la fin dans le vrai monde, et qu'ils n'y retrouvent pas les idées sur lesquelles ils ont jusque-là vécu, ils s'étonnent et il se fait en eux un ébranlement où tout risque de s'écrouler. Ce n'est pas assez dire : ce vrai monde lui-même est sujet à changer. Il croit être assis pour l'éternité dans de certaines idées, mais tout à coup il survient un accident, une révolution politique, une question religieuse, un livre de prose ou de vers, et voilà que des désirs endormis se réveillent, qu'il naît des aspirations inconnues, que tout est renouvelé. Il n'y a donc pas une éducation, il y en a plusieurs, qui se succèdent et se continuent ;

la vie trouve sa route à travers les systèmes qui prétendent l'immobiliser. D'où il suit que la seule éducation solide est celle qui ne craint pas le grand air, et qui, contente de donner aux jeunes gens quelques principes inébranlables, s'applique à former des esprits justes et ouverts.

On se fait des illusions, ce me semble, sur l'influence de l'enseignement : il peut beaucoup, mais il ne peut pas tout ce qu'on imagine. Sans doute, si on était libre de créer un monde isolé où l'enfant ne reçût de tous côtés que la même impression, et si, en sortant de ce petit monde pour entrer dans le grand, il ne trouvait rien qui ne confirmât cette impression première, il lui faudrait une bien forte originalité pour échapper à l'action de cette constante empreinte, pour inventer de son propre fonds un autre univers ; mais il n'en est pas ainsi : qui dit enseignement public ne dit pas seulement enseignement des élèves par des maîtres, il dit enseignement des élèves par des élèves, enseignement mutuel; une école un peu ouverte est un monde en raccourci, où se rencontrent toutes les idées, tous les sentiments de la société diverse d'où les enfants proviennent; et si cette école est assez

fermée pour que cela n'arrive pas, il faut bien, tôt ou tard, que l'enfant entre dans la société et qu'il connaisse d'autres principes que ceux qu'il a connus jusque-là et au delà desquels il n'avait rien soupçonné. C'est ici l'épreuve critique de tout l'enseignement passé, et ce sera merveille si devant ce monde réel le monde artificiel ne s'évanouit pas. On a même observé que cette révolution subite est pleine de périls, que la séduction de la découverte, la colère contre leurs précepteurs, conseillent mal les jeunes gens qui n'ont pour se maintenir ni les leçons auxquelles ils ne croient plus, ni les leçons qu'on ne leur a pas données: le grand air les saisit, et on est induit à penser qu'il eût été préférable de les habituer peu à peu à y vivre. En un mot, le plus puissant des maîtres est le monde : il juge les autres, confirme leur ouvrage ou le détruit.

Est-ce à dire qu'il soit l'immuable sagesse? Non certainement : lui aussi il change, par conséquent il se trompe : dans la politique, dans la philosophie, dans les arts, il fait prévaloir tantôt l'antiquité, tantôt la nouveauté, il mêle en proportions inégales les éléments qu'il renferme ; mais enfin, il les renferme toujours tous, et l'âme qui sera la moins étonnée de se rencontrer avec le monde est celle qui renfermera aussi tous ces éléments, sauf à en chercher l'équilibre, ce qui est le travail de la vie.

L'enfant ne se passe pas impunément de caresses. De ceux à qui elles manquent, les meilleurs souffrent et se replient sur eux-mêmes ou se jettent ailleurs avec une ardeur fébrile, les autres désapprennent d'aimer. Les caresses n'excluent pas la discipline : elles la tempèrent, elles lui ôtent son visage farouche ; il est si doux, quand on entre dans le monde, d'y rencontrer la bonté ! Un spectacle odieux est celui d'une maison où les enfants commandent et les parents obéissent ; mais quand chacun est à sa place, quand la raison a l'autorité, encore faut-il que l'autorité soit raisonnable. Que les parents maintiennent donc le respect qui leur est dû, qu'ils aient constamment en vue d'obtenir le travail et le bon caractère, qu'ils ne prétendent pas les obtenir en un jour et pardonnent beaucoup à la légèreté de l'âge ; s'ils ne rencontrent pas dans leurs enfants d'autre résistance que celle-là, de grâce qu'ils ne refoulent pas cette joie qui déborde. Prévoir que leurs enfants auront à traverser des temps difficiles et commencer par leur imposer des chagrins pour les préparer à ceux qui doivent venir, c'est vraiment trop de prévoyance et de tendresse ; autant vaudrait leur dire : « Ne riez pas maintenant, car vous pleurerez

» plus tard. » Qu'ils ne soient pas si sévères, la vie le sera assez ; d'ailleurs, quand viendra l'épreuve, il viendra aussi la force qui fait qu'on la supporte, et une partie de cette force sera le souvenir des bonnes années passées dans la famille, comme un rayon de soleil dans l'existence assombrie, comme une douce chaleur au cœur. D'autres parents pèchent par un autre défaut ; ils aiment tant leurs enfants qu'ils ne les sèvrent jamais : ils pensent pour eux ; ils veulent pour eux ; ils agissent pour eux ; il ne leur vient pas à l'idée que ces enfants ont grandi depuis qu'ils sont nés, et qu'il faudra bien qu'un jour ou l'autre ils marchent seuls, qu'ils seront un jour des hommes ou des femmes, que pour apprendre à agir il n'est rien de tel que d'agir soi-même, et que le meilleur apprentissage de la liberté est la liberté. Il y a surtout en France de ces affections tyranniques qui, tourmentées par leurs excès, exigent une reconnaissance qui y soit proportionnée, et ne se croient jamais assez payées de ceux qui en souffrent.

Parmi les qualités du voyageur, il en est une d'abord d'un prix inestimable : c'est la bonne humeur. On rencontre sur les grandes routes, comme dans sa

maison, des contrariétés, des mécomptes, tout ne va pas comme on veut, et dans ce cas il s'offre deux partis à prendre : empêcher ce qu'on ne peut souffrir ou souffrir ce qu'on ne peut empêcher. Le premier parti est plus héroïque, il ne faut pas se le dissimuler, mais quand on connaît la vie, c'est le second qu'on choisit. Je sais bien que l'on part avec les plus beaux projets : on résout qu'on ne sera pas volé; on part aussi avec les plus belles espérances : il ne pleuvra point, les chemins seront bons, les vents favorables, les auberges propres et la cuisine à souhait ; au bout de quelques jours, les espérances s'en vont, et on reconnaît combien il est difficile de maintenir ses projets. Beaucoup de voyageurs se roidissent, s'exaspèrent, ne jouissent plus de rien, et accablent leurs compagnons du poids de leur mauvaise humeur; quelques-uns, les sages, acceptent les misères de ce monde, pensent qu'il est également naturel d'être volé et d'être mouillé, qu'il est naturel aussi de chercher à l'être le moins possible; et, après qu'ils y ont tâché honnêtement, ils se résignent, décidés à jouir de leur voyage. Ah ! la bonne chose que la bonne humeur ! Elle n'est pas la gaîté, car n'est pas gai qui veut; elle n'est pas tout à fait la bonté, mais elle en a quelque chose ; elle n'est pas toujours sans un certain effort contre soi-même, et elle n'est jamais sans un désir de soulager ses semblables, d'ôter quelques difficultés à la vie, qui n'a pas besoin qu'on en ajoute ; elle maintient dans un petit monde un bien inestimable, la sérénité; enfin elle ne sera, s'il le faut, qu'une simple qualité, on ne la rangera pas parmi les vertus : mais si elle n'est pas parmi les vertus, du moins elle vient immédiatement après.

Si l'observation est devant le commun des objets une qualité très utile et pour ainsi dire de ménage, quand on arrive devant les grandes choses elle ne suffit plus, ces choses-là se voient avec l'imagination. On me permettra d'insister un peu sur cette opinion, parce qu'il s'est déclaré une réaction contre elle, et que plusieurs voyageurs, quand ils partent, de peur qu'elle ne les empêche de bien voir, la mettent soigneusement sous clef. S'ils rejetaient seulement cette imagination banale qui verse des larmes et des phrases sur toutes les beautés convenues, on les féliciterait; mais il est question ici de beauté vraie et d'imagination vraie ; s'ils croient pouvoir se passer de celle-ci, il est bon de les détromper. Ils vont au bord de la mer, aux montagnes ou au Sahara; je veux qu'ils aient mesuré les surfaces et les hauteurs : ce qu'ils connaissent, c'est de la pierre, c'est de l'eau, c'est de la

poussière ; ils ne connaissent pas l'Océan, la montagne et le désert ; ce qui fait ces choses, c'est leur infinité, ou plutôt, car elles ne l'ont pas, celle qu'elles nous forcent de concevoir à leur aspect et que l'imagination saisit. Et il en est ainsi de toutes les grandes choses. Les forêts vierges nous transportent au commencement des temps ; à leur tour, les villes bruyantes qui se pressent là où croissaient les forêts nous représentent la lutte de deux puissances, de l'industrie contre la nature, et la loi fatale qui fait que la nature recule peu à peu. A Rome, ce sont deux mondes superposés ou peut-être écroulés l'un sur l'autre ; et pour parler de notre France, de ce Paris où son cœur bat, Paris n'est pas dans l'étendue de terrain que couvrent ses places ou ses rues ; il est dans l'élégance qu'imprime à tout son libre génie, il est dans l'air invisible où se forment les révolutions. Et les ouvrages d'art, que sont-ils et à qui parlent-ils ? Combien d'heures j'ai passées à contempler, à la voûte de la chapelle Sixtine, les deux fresques de Michel-Ange, qui représentent la création d'Adam et d'Eve ! Voici Adam endormi ; l'Eternel, porté sur un nuage, touche du doigt son robuste enfant, qui s'éveille lentement et ne se rendormira plus qu'il n'ait fait sa journée. A côté, voici la première femme ; Dieu descend et l'appelle, elle accourt, et son premier mouvement est d'adorer. Raphaël peint la vision d'Ézéchiel ; on sent le surnaturel à ce je ne sais quoi d'effaré qui paraît dans ce groupe sublime ; et le vent qui hérisse les plumes de l'aigle, le poil des animaux et la barbe de l'homme, ce vent ne se lève pas de la terre, il souffle dans les grands espaces vides, qui n'ont vu passer que l'esprit de Dieu. Laissons des exemples sans nombre et hâtons-nous de conclure. Il y a une âme des choses et il y a en nous un sens pour communiquer avec cette âme ; c'est l'imagination. Concluons aussi qu'il faut la mettre du voyage. Mais peut-être que notre époque lui est moins favorable. Autrefois, avant les progrès de l'industrie, qui ont rendu les transports si rapides, quand on partait pour visiter un lieu célèbre il fallait subir une longue attente, et cette longue attente était une admirable préparation. Aujourd'hui on arrive aussitôt ; on ne connaît pas le travail de l'imagination qui s'enfièvre à mesure qu'on approche, la force d'une pensée obstinément couvée, l'intensité d'un désir longtemps inassouvi.

Nous parlons toujours de parcourir les lieux ; ce n'est pas cela : il faut se familiariser, s'identifier avec eux ; il faut que leur puissance agisse sur nous et nous transforme, car c'est là le plus profond effet des voyages. Ceux qui ont éprouvé cette impression s'en souviennent. Transporté hors de votre milieu, hors de vos habitudes et de la vie ordinaire, dans des pays inconnus, il se passe en vous quelque chose d'étrange :

on n'est plus sûr de soi-même, on a comme le sentiment de deux existences, l'une que l'on a vue, l'autre que l'on a, sans savoir précisément où elles se rejoignent et comment on a passé de l'une dans l'autre ; puis peu à peu l'étonnement cesse, les idées, les instincts d'auparavant disparaissent et cèdent la place à des idées et à des instincts que tout autour de vous vous insinue ; voilà en vous un autre homme que vous n'aviez jamais soupçonné et qui vous inspire une curiosité singulière. Pour la nature humaine, si vivante, par conséquent si avide de changements, c'est un vif plaisir de ne pas se sentir prisonnier dans une forme, d'en essayer de nouvelles ; et la nature française, si humaine celle-là, n'a rien de plus cher que de telles métamorphoses. Quelque part qu'ils aillent, au bout de quelques jours, nos Français sont du pays ; aussi personne ne pénètre plus avant dans le caractère des lieux qu'ils visitent.

Un caractère de la vie rustique est qu'on y est en vie commune avec les animaux. On y a un échantillon de la création. Nous ne connaissons plus cela. Enfermés dans les villes comme nous sommes, nous connaissons de moins en moins cette vie commune.

Chaque maison qui se bâtit, comptez qu'elle sera interdite aux animaux par les concierges impitoyables : les chiens et les chats sont proscrits ; les oiseaux, encore tolérés, deviennent rares, à mesure que l'espace où nous logeons diminue ; nous en sommes réduits à contempler les allées et venues, le bâillement et l'œil fixe du stupide poisson dans son bocal. Les brames vont bien loin dans leur respect des animaux, et il fallait être saint François d'Assise pour appeler le loup « mon frère ; » mais, sans aller jusque là, et essayer ce dangereux commerce, on ne peut se défendre de voir que les animaux ont de l'instinct, de l'intelligence, du sentiment, qu'ils nous entendent, nous parlent et nous répondent, qu'ils ont donc une certaine parenté avec nous, sans que nous puissions deviner le mystère qui, en leur donnant ce qu'ils ont, leur a imposé la limite fatale. Ce qui est assuré, c'est qu'ils souffrent, et la souffrance excite la pitié. La nécessité, l'habitude nous endurcissent contre elle, mais il a fallu un effort pour la vaincre, et elle revient aisément.

Hasarderons-nous un souvenir qui fera rire les chasseurs ? C'est celui d'un ami de notre jeunesse. Chasseur médiocre, réduit aux petits oiseaux qui chantent ou lissent leurs plumes dans les feuilles, les attendant quelquefois avec un livre au pied de l'arbre, lorsqu'ils ne tombaient pas morts, et cela lui est arrivé souvent, il lui fallait les étouffer

de ses mains; jamais il ne put voir de sang-froid leur épouvante, sentir le frémissement de leurs membres et le battement de leur cœur; ne pouvant pourtant pas emmener quelqu'un pour achever les oiseaux qu'il avait blessés, il renonça de bonne heure à un plaisir qui ne valait pas le mal qu'il faisait à de pauvres créatures. Nous avons vu encore quelqu'un que l'on mettait au défi de tirer une hirondelle; il tira, elle tomba à ses pieds; elle n'était pas morte; il ne pouvait se consoler de l'avoir blessée; il la baignait dans l'eau fraiche, la déposait dans un nid de mousse, tant il est vrai qu'il y a en nous un fonds de sympathie pour ces vies innocentes.

Les années se comptent et elles se pèsent. Il y en a de si pesantes qu'elles vous courbent et qu'on ne se relève plus. La vie n'est que d'un instant; mais cet instant suffit à entreprendre des choses éternelles : la vérité, le bien, les affections commencées, qui doivent être continuées. Nous avons tort de lui demander ce qu'elle ne peut pas donner, parce qu'elle ne l'a pas : la durée; mais pendant qu'on se laisse aller à croire qu'elle durera, on pense, on aime, et c'est tout l'homme. Non, la vie ne nous trompe pas.

Chers absents, dont le souvenir est à la fois notre tourment et notre joie, vous nous voyez sans doute, mais vous voyez plus loin que nous, qui sommes absorbés par l'heure présente; vous nous voyez sortir de toutes ces épreuves que nous croyons éternelles, entrer dans votre société et dans votre repos; vous souriez à nos chagrins, comme nous sourions aux grands chagrins des petits enfants; pour nous, quand nous souffrons, nous sommes contents que vous ne soyez pas là, afin que nos douleurs vous soient épargnées; mais notre regret se réveille plus amer lorsqu'il nous arrive quelque grand bonheur, parce que nous vous cherchons vainement pour vous le dire et que nous ne pouvons en jouir sans vous.

FIN.

TABLE DES MATIÈRES

I. Du bonheur 1
II. Du plaisir et de la douleur..... 29
III. La chrétienne de nos jours..... 44
IV. M. Ernest Renan..... 82
V. De la médecine en littérature..... 102
VI. Michelet..... 134
VII. Jean-Jacques Rousseau et Saint-Marc Girardin. 153
VIII. Voltaire..... 170
IX. Montaigne..... 211
X. Versailles..... 226
XI. Arcachon..... 239
XII. Excursions dans le Midi..... 251
XIII. Lettre sur la botanique..... 275
XIV. Discours prononcé au banquet des anciens élèves du lycée de Bordeaux..... 292

XV. Charles de Rémusat..... 296
XVI. Michelet..... 304
XVII. Arnold Scherer..... 314
XVIII. Pensées..... 321

VERSAILLES, IMPRIMERIE CERF ET FILS, RUE DUPLESSIS, 59.

COLUMBIA UNIVERSITY LIBRARIES

This book is due on the date indicated below, or at the expiration of a definite period after the date of borrowing, as provided by the library rules or by special arrangement with the Librarian in charge.

DATE BORROWED	DATE DUE	DATE BORROWED	DATE DUE
OCT 2 8 1949	NOV 11 1949		

C28(449)M50

COLUMBIA UNIVERSITY LIBRARIES
0021106681

194B46
Q

BRITTLE DO NOT PHOTOCOPY